
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 07573843 9


LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.

(Hackländer)
NGL

BOUTIQUE

ET

COMPTOIR

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
primeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

BOUTIQUE

ET

COMPTOIR

PAR F. HACKLÄNDER

ROMAN ALLEMAND

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR A. MATERNE

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie

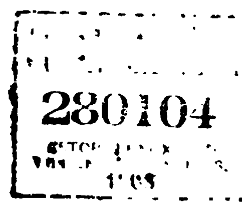
Imprimeurs à Paris

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859




LENOX LIBRARY
NEW YORK

BOUTIQUE ET COMPTOIR.

CHAPITRE PREMIER.

La vocation.

A l'époque si mémorable pour moi où je dus quitter les bancs de l'école et le théâtre de mes jeux d'enfance pour entrer dans le monde, comme on dit, et me river à cette chaîne de la vie sociale, sur laquelle nous tirons tous, tôt ou tard, avec de vains efforts, pour recouvrer notre liberté perdue; en ce temps-là, dis-je, il était beaucoup moins question qu'aujourd'hui d'une certaine science, qui pourtant n'a pas fait encore de bien notables progrès : j'entends la science qui consiste à scruter d'une main habile la tête d'un individu, à lui révéler sûrement ses capacités et ses aptitudes, et à lui dire ce qu'il doit entreprendre pour n'avoir pas un jour, comme tant d'autres, à se plaindre d'avoir manqué sa vocation. Mais quand il eût été possible alors de me dire exactement, d'après l'inspection des protubérances de mon crâne, à quoi j'étais plus particulièrement apte, toujours est-il que les circonstances ne m'auraient pas permis d'embrasser un autre état que celui vers lequel je me trouvais porté par la Providence et par le défaut de fortune.

Je n'avais plus ni mon père ni ma mère, et je vivais dans la maison et sous la surveillance d'une tante, qui était veuve et tenait une petite boutique d'épicerie où je l'aidais de mes mains pendant mes heures de liberté. Je confectionnais de remarquables cornets de papier, et j'en étais même arrivé à pouvoir peser assez prestement

une livre de sucre ou de café, lorsque vint pour moi le moment où je dus songer à prendre un état.

Ma grand'mère avait alors établi sa résidence dans la maison de ma tante. C'était une bonne vieille femme, mais avec laquelle je ne vécus jamais en très-bonne intelligence. Je la vois encore trôner dans son grand fauteuil sculpté, sur un coussin d'étoffe de coton rayé, qu'elle avait soin tous les dimanches soir, à une heure déterminée, de recouvrir d'une housse fraîche. Sur une table, auprès d'elle, étaient empilés plusieurs recueils d'anciens sermons, qu'elle avait lus déjà, Dieu sait combien de fois, d'un bout à l'autre. Au sommet de cette pile de livres vénérables était posée une paire de lunettes d'argent, dont elle se servait pour lire. Sa mise se ressentait du temps de sa jeunesse et portait l'empreinte d'une certaine vanité. A l'entendre, les modes actuelles étaient affreuses et sans goût; et, quand elle entamait ce chapitre et qu'elle se trouvait de bonne humeur, il lui échappait souvent de me dire quel beau brin de fille elle avait fait autrefois et quelle bonne tournure elle avait dans ses habits d'alors. Et franchement on pouvait l'en croire sur parole, à voir ses traits toujours nobles, toujours beaux, malgré ses soixante-dix ans, et sa taille qui était restée encore haute et droite. Elle portait une coiffe à l'ancienne mode, et dessous, de petites boucles qui lui couvraient le front et les tempes. Tous les objets dont elle se servait journellement avaient leur histoire particulière, quelquefois fort intéressante; et je les avais entendues si souvent que je les savais toutes par cœur.

Le fauteuil sur lequel elle trônait, comme je l'ai dit, en véritable reine, était un héritage de famille et remontait à je ne sais plus quel ancêtre. Les lunettes d'argent avaient appartenu à un général français des guerres de la Révolution, que l'on apporta un soir mortellement blessé dans la cure, où il mourut au bout de quelques semaines. Ce Français était, à ce qu'il paraît, un franc païen. Ma bonne grand'mère racontait que, dans les premiers temps, il s'échappait à propos de tout en horribles

blasphèmes, en abominables imprécations ; elle ajoutait, il est vrai, avec un certain orgueil, que le calme et la paix de ce pieux séjour n'avaient pas tardé à exercer une salutaire influence sur ce cœur farouche, et qu'il était mort avec la douce résignation d'un chrétien. Mais le sujet favori de ses récits était une petite tabatière d'or, qu'elle avait reçue, pendant les mêmes guerres, d'une respectable comtesse à qui son mari avait rendu un service essentiel.

Comme je l'ai déjà dit, je ne vivais pas toujours sur le meilleur pied avec ma grand'mère. Le tapage et le vacarme, que je causais souvent dans la maison, lui étaient insupportables ; surtout elle ne pouvait souffrir de me voir vagabonder par les rues et à travers champs avec des garçons de mon âge, et cela me valait parfois de sa part des sermons d'importance, qu'elle me débitait en une kyrielle de sentences :

« Voilà bien, me disait-elle, le plus enragé coquin de la bande de Coré[1]. Ne voudras-tu donc jamais remarquer que les mauvais exemples perdent les bonnes mœurs ? Oui, je te l'ai toujours dit : « Partout où il y a du vert, les chèvres broutent. » « Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se brise. » « Aussitôt pris, aussitôt pendu. »

J'étais alors un jeune gars de complexion très-faible, plus petit que tous les garçons de mon âge, avec une figure pâle et maigre, bref, une mine à faire pitié ; ce qui, pour ma grand'mère, était comme une épine dans l'œil. Cela venait, suivant elle, de ce que je sautais et grimpais sans cesse, de ce que je courais par la pluie sans bonnet et me faisais une véritable joie d'avoir les pieds nus. Elle m'avait surnommé le petit fantôme, et gémissait fort d'avoir un petit-fils de cet acabit.

« Hélas ! disait-elle, il est écrit : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Cependant ma fille Louise, ta mère, Dieu

1. Lévite israélite, qui s'éleva contre l'autorité de Moïse et d'Aaron et s'adjoignit pour complices Dathan, Abiron et One. Au moment où ils s'avançaient vers l'autel pour offrir, comme Moïse, l'encens au Seigneur, la terre s'entr'ouvrit et les engloutit avec tous leurs partisans.

ait son âme! était, comme moi, une femme belle et forte; et toi, tu me fais l'effet d'une menue paille dans du froment. »

Ainsi vivais-je chez ma tante six mois encore après ma confirmation, lorsque, au milieu de l'hiver, un dimanche, dans l'après-midi, un conseil de famille fut tenu dans la chambre de ma grand'mère, à l'effet de décider ce qu'on ferait de moi. Ma grand'mère, à qui le matin même j'avais brisé une de ses plus belles tasses, pensait qu'il fallait aviser à ce que je ne devinsse pas un vaurien; mais aussi elle était d'avis que chacun fît son devoir, pour pouvoir en toute innocence se laver les mains des torts que je pourrais avoir à l'avenir.

J'étais ce jour-là de l'humeur la plus maussade possible. Les ruisseaux et les étangs étaient solidement gelés, et mes camarades n'avaient pas manqué une si belle occasion d'aller patiner à qui mieux mieux. J'étais sorti de mon côté avec une paire de patins fort défectueux, mais j'avais dû bientôt m'en revenir sans avoir rien fait. Il était tombé une neige épaisse pendant la nuit précédente, et tous les étangs en étaient couverts, à l'exception d'un seul, où se tenaient quelques individus qui l'avaient balayé et qui, pour prix de leur peine, exigeaient de chaque patineur deux pfennigs[1]; c'était assurément une bien faible somme: mais telles étaient alors mes relations, que je n'avais pu réussir à me la procurer. Aussi retournai-je à la maison fort contrarié, mais avec la ferme résolution d'apprendre au plus vite un métier quelconque, qui me mît à même d'avoir toujours un peu d'argent mignon.

J'étais dans ces dispositions, lorsque j'entrai dans la chambre de ma grand'mère, où j'entendis bientôt, à mon grand étonnement, qu'on s'occupait activement de mon sort.

Outre la tante chez laquelle je demeurais, je trouvai là une de ses sœurs qui était venue lui faire visite, et il y avait sur la table une lettre de mon tuteur. Cette lettre

1. Le pfennig équivaut à très-peu près à un centime.

exprimait ses volontés à mon égard, et c'était pour s'y conformer qu'on tenait un grand conseil de famille.

Une autre personne encore assistait à cette réunion et avait voix au chapitre : c'était une bonne vieille demoiselle qui avait été comme intendante dans la maison de mon père, et qui m'avait toujours excessivement choyé. Elle me gardait encore l'affection la plus vive, et ne me rencontrait pas une seule fois dans la rue ou n'importe où, qu'elle ne fondît en larmes et ne sanglotât en me rappelant mon pauvre père de pieuse mémoire, dont la mort si prématurée m'avait privé de son excellente direction.

En ce moment encore elle ne m'eut pas plus tôt vu entrer dans la chambre et prendre place derrière le poêle, qu'elle se mit à me regarder tristement, remua violemment le nez et la bouche, et tira son mouchoir de poche pour sécher quelques larmes qui roulaient déjà dans ses yeux.

Ma grand'mère, qui était d'une nature beaucoup plus ferme, lui dit alors d'un ton de reproche :

« Ne vas-tu pas pleurer encore, Gertrude ? sois donc tranquille ; il n'arrivera rien de mal à ce jeune fils. « Mauvaise herbe ne meurt pas. »

— Hélas ! reprit la bonne demoiselle Gertrude en soupirant, si pourtant monsieur vivait encore ! il faudrait bien alors que son fils étudiât et qu'il devînt un pasteur, comme feu son grand-père, dont Dieu ait l'âme ! Ainsi l'a toujours dit monsieur. Mais maintenant il va se tenir planté dans une boutique et se faire marchand. Dieu ! se faire marchand ! »

Mes deux tantes m'aimaient tendrement, et, sans être émues à un tel point de la perspective de mon avenir, elles jugèrent pourtant le moment assez grave pour lui consacrer une larme silencieuse, et tirèrent en même temps leurs mouchoirs de poche. Ma grand'mère elle-même, subissant la contagion de l'exemple, tira le sien de dessous son coussin rayé. Moi enfin, on me pardonnera bien cette faiblesse, je ne pus me défendre d'en faire autant. Une partie de patins perdue, l'incertitude du sort qui allait m'être assigné, me faisaient déjà bien

mal au cœur; et quand j'entendis sangloter la bonne Gertrude, quand je vis pleurer mes tantes et ma grand'-mère, alors deux grosses larmes coulèrent involontairement sur mes joues et vinrent tomber sur le poêle, qui était chaud et qui les dévora avec un aigre grincement.

Ma grand'mère fut la première à se remettre de toutes ces larmes et de tous ces soupirs. Elle prit une prise dans la tabatière d'or qu'elle tenait de la comtesse, mit sur son nez les lunettes que lui avait léguées le général, et m'avertit de l'écouter avec la plus grande attention. Après quoi elle me tint un discours tout parsemé de dictons et de sentences de toute sorte, et dans lequel, après force bonnes leçons et excellents conseils, elle vint à dire que l'homme, indépendamment de sa vocation première, qui était de se former pour le ciel, avait encore pour devoir de s'en donner une spéciale, qui le mît à même de gagner son pain quotidien.

Elle continua :

« Grâce à notre seigneur Dieu, le choix d'une vocation ne t'est pas difficile : car, faute d'un certain métal, qu'on appelle l'argent, il ne te reste plus en perspective que le commerce. Mais le commerce a bien des branches, et c'est entre elles que tu as à choisir celle qui est le plus de ton goût.

— Oui, reprit l'aînée de mes deux tantes, tu as à te décider pour la branche commerciale vers laquelle tu te sens le plus porté. »

J'étais donc appelé à me prononcer dans le sens de mes prédilections ; mais je ne sentais en moi, à vrai dire, aucun goût pour aucune sorte de commerce.

Quand je voyais un peintre, il me semblait trouver en moi le germe d'un artiste et je me disais qu'il ne me serait pas trop difficile de réussir à produire en ce genre quelque œuvre digne d'être remarquée.

D'autre part, à la vue d'un étudiant en courte jaquette de velours, en béret blanc, avec une longue pipe ornée d'un long gland de soie chamarrée, j'étais convaincu de mon aptitude à réaliser tous ces détails avec la même

grâce, et partant, à devenir un jour un étudiant accompli.

Même chose m'advenait encore lorsque, dans les salles d'audience publique, j'entendais plaider des avocats, ou que le dimanche, à la parade, je voyais circuler les officiers tirés à quatre épingles.

Mes idées sur le commerce roulaient aussi par bonheur dans un cercle pareil : non qu'il me parût aussi agréable de siéger à un comptoir ou de rester planté constamment derrière une table chargée de marchandises ; mais, dans mes rêves d'enfant, le commerce, tel qu'il se pratique dans nos villes continentales, n'était qu'un des derniers degrés de l'échelle du négoce, d'où l'on devait partir pour arriver à un échelon plus élevé, où il m'apparaissait sous un tout autre jour.

Le commerce des villes maritimes, telle était l'image qui flottait sans cesse devant mes yeux éblouis. Je me voyais au bord de la mer avec mon pupitre, prêt à recevoir de première main les marchandises. J'assistais au chargement et au déchargement des navires, tout en me faisant conter par les matelots de belles histoires sur les Cafres et les Hottentots.

Ma grand'mère passa en revue avec moi les différentes branches du commerce, et l'aînée de mes deux tantes porta la lumière en tout sens sur chacune d'elles.

On parla d'abord du fabricant ; mais je le rejetai tout aussitôt, vu qu'il ne court pas le monde et reste toujours collé derrière ses machines.

On me présenta ensuite le marchand en gros, dont je ne voulus pas davantage, par la raison qu'il est constamment couché sur ses livres et n'entre pour ainsi dire point en rapport avec ses marchandises, dont le parfum pénétrant et l'emballage particulier reportent si agréablement l'esprit aux rives lointaines d'où elles viennent.

Quant à la banque, elle m'avait jusque-là inspiré une aversion mortelle, et cela par suite d'une aventure personnelle. Je m'étais autrefois lié d'une étroite amitié avec le fils d'un banquier, mais il n'avait pas tardé à me sacri-

fier à un autre jeune homme de mon âge, qui était mieux habillé que moi, et surtout plus riche et plus distingué. Ma grand'mère, à qui je contai alors ma triste déception, me répondit à sa manière : « Qui a beaucoup d'argent dans sa bourse a le cœur froid et sec. » Je retins ce proverbe, me proposant bien de ne jamais me faire banquier et de ne jamais recevoir beaucoup d'argent, de peur que mon cœur ne devînt aussi froid et sec.

Examen fait de ces différents genres de commerce, il n'en restait plus qu'un, pour lequel tous les membres de ma famille se déclaraient unanimement, surtout parce que c'était celui dont l'apprentissage était le moins coûteux. C'était le commerce pris dans la plus humble acception du mot, le commerce d'épicerie. J'agréai pour ma part la proposition, ce qui réjouit fort tout le conseil de famille, à l'exception de Mlle Gertrude, dont les larmes avaient coulé tout doucement pendant toute la discussion et recommencèrent alors à ruisseler de plus belle.

« Hélas ! disait-elle en sanglotant, l'enfant va donc devenir un petit marchand détaillant, et non un pasteur, comme l'avait voulu son digne père, dont Dieu ait l'âme ! Ah ! ma bonne dame, ajouta-t-elle en s'adressant à ma grand'mère, j'ai pendant toute son enfance observé ses dispositions, et l'on ne m'ôtera jamais de l'idée qu'il était tout à fait né pour devenir un pasteur. Si vous l'aviez vu le dimanche, après midi, lorsqu'il pleuvait dehors et qu'il était réduit à jouer dans la chambre avec les autres enfants ! Figurez-vous, madame, il s'affublait alors d'un tablier de soie noire à moi appartenant, et ne me laissait ni paix ni trêve que je ne lui eusse fabriqué un col de chemise en papier blanc, tout comme en portent nos révérends ministres ; et alors il s'établissait sur deux chaises et débitait à ses camarades un sermon, tel qu'on les débite dans le temple. C'était un vrai sermon, divisé, comme ceux-là, en deux parties. Ah ! c'était vraiment trop beau ! »

En entendant ainsi parler la bonne Gertrude, je me serais volontiers laissé aller à recommencer avec elle un

duo de larmes ; mais ma grand'mère répondit d'un ton sérieux et presque sévère :

« Soyez donc raisonnable, mademoiselle Gertrude ! On ne doit jamais proposer à un enfant un but qu'il ne saurait atteindre. Dites-lui donc plutôt quelque bien de l'état de marchand. Certes, ajouta-t-elle avec un soupir, j'aimerais mieux, moi aussi, voir mon petit-fils dans une chaire que derrière la table d'une boutique. Mais que la volonté de Dieu soit faite ! »

Gertrude, qui, à vrai dire, était une personne très-sensée, se rangea docilement à l'avis qui lui était donné, et, changeant de thème presque incontinent, elle déclara à mes chères parentes que j'étais un enfant extrêmement intelligent et propre à tout.

« Ah ! disait-elle en souriant à travers ses larmes, comme le soleil un jour d'avril, si une fois il entre dans le commerce, il ne manquera pas de faire un excellent correspondant. Figurez-vous, madame.... vous avez connu le vieux Fritz, le facteur de la poste aux lettres, Dieu ait son âme ! il est depuis longtemps mort et enterré, celui qui portait les lettres à feu monsieur.... eh bien ! madame, l'enfant que voilà voulait aussi avoir ses lettres à lui ; et toujours il prenait des bandes de papier dont il fabriquait des lettres à sa façon, oui-da, et il les donnait au vieux Fritz, qui devait les emporter ; et alors il vous eût fallu voir sa joie, quand le vieux Fritz, le lendemain, rapportait à l'enfant les mêmes lettres en guise de réponses. Il prenait alors mes lunettes et lisait dans tous ces papiers d'un bout de la page à l'autre, tout comme notre digne monsieur, en secouant la tête et en riant. O Dieu ! ô Dieu ! »

Il fut donc décidé par le conseil de famille, avec mon approbation pleine et entière, que je ferais mon apprentissage du commerce dans une boutique d'épicerie. J'avais déjà en quelque sorte appris les premiers éléments du métier chez ma tante, et je m'imaginais qu'il ne me serait guère difficile d'y acquérir bientôt une raisonnable habileté. Ce qui déterminait ma famille à me

diriger de ce côté, c'était, outre la question d'argent, la réflexion qu'elle faisait, que, pour trouver une condition de cette sorte, je n'aurais vraisemblablement pas besoin de quitter la ville.

En conséquence, ma grand'mère examina les feuilles les plus nouvelles de la localité, pour voir si, parmi les annonces, elle ne trouverait pas quelque proposition de ce genre.

Les demandes étaient en grand nombre, mais toutes accompagnées d'une condition qui ne cadrait pas avec mes moyens pécuniaires. On lisait ceci par exemple : « L'apprenti sera nourri et logé chez son patron, moyennant une rétribution modérée. » Ailleurs la même chose était exprimée en d'autres termes : on exigeait du jeune homme entrant en apprentissage une certaine rétribution annuelle, moyennant quoi il aurait la table et le logement.

Le conseil de famille, après de longues et inutiles recherches, se résolut enfin d'un commun accord à faire insérer dans le journal une annonce, par laquelle je serais recommandé à la commisération chrétienne de mes concitoyens, et proposé comme apprenti pour le commerce d'épicerie. Et, à cet effet, ma grand'mère se fit apporter devant elle une main de papier, tailla sa plume et se mit à écrire, tandis que la bonne Gertrude regardait par-dessus ses épaules, tout en apprêtant son mouchoir de poche; un douloureux pressentiment de son tendre cœur lui disait qu'elle aurait bientôt une nouvelle occasion de verser quelques larmes amères sur mon sort.

Le fait est que ma grand'mère avait à peine écrit deux mots, que les traits de la bonne Gertrude se contractèrent tout à coup; elle secoua la tête et se mit à dire, les yeux tout en pleurs :

« Mais, madame, l'enfant n'est pas un *sujet*. »

J'écoutais de toutes mes oreilles, et mes tantes elles-mêmes étudiaient attentivement l'effet produit sur ma grand'mère par ces paroles; mais celle-ci continuait d'écrire sans se déranger le moins du monde, et, quand

elle eut fini, elle leva le papier à la hauteur de ses yeux et lut :

« Un jeune sujet de bonne famille, sans fortune, mais pourvu des connaissances nécessaires, cherche une place dans une boutique d'épicerie, pour apprendre cet état ; seulement, pour les frais de la table et du logement, qu'il devra trouver dans cet établissement, il ne pourrait payer qu'une somme fort modérée. »

J'écoutai tranquillement jusqu'au bout la lecture de cette annonce ; mais alors, prenant tout à coup la parole, je dis à ma grand'mère d'un ton fort sérieux qu'il me semblait pourtant que je n'étais point proprement un *sujet*, et que je n'avais jamais entendu appliquer une désignation pareille qu'aux auxiliaires des maîtres d'école, en quête d'une place ; auquel cas on employait toujours cette formule uniforme : « On demande pour cette place des *sujets* capables. »

La bonne Gertrude, sans pouvoir articuler un mot, me fit de la tête un petit signe d'assentiment ; mes tantes mêmes parurent choquées du mot *sujet*, et finirent par décider ma grand'mère à modifier son texte et à écrire : « Un jeune homme de bonne famille, etc., etc. »

Je fus chargé de transcrire cette annonce ainsi corrigée, après quoi je dus la porter moi-même au bureau du journal. Je pris donc mon petit bonnet, qui était accroché à la muraille, et me disposai à faire la commission prescrite.

La bonne et sensible Gertrude, qui voyait bien que le moment était arrivé où je devais entrer dans la vie pour mon bonheur ou pour mon malheur, Dieu seul le savait ! courut après moi, afin de me presser encore une fois sur son cœur, ce qu'elle fit tout en pleurant ; elle me glissa en même temps dans la main un silbergroschen [1], que je serrai avec reconnaissance ; puis elle fit sa petite grimace habituelle, qui me donna plutôt envie de pleurer

1. Autrement dit douze pfennigs, un peu plus de douze centimes et demi.

que de rire. Quant à elle, elle en fut profondément émue, et je l'entendis encore de l'escalier protester en sanglotant que j'étais le meilleur enfant de la terre, et que, grâce aux talents que je possédais pour toute espèce de chòses, je ne pouvais manquer de faire des merveilles, même dans une boutique d'épicerie.

CHAPITRE II.

M. Reiszmehl.

Le lendemain de ce jour mémorable, ma première occupation, dès le matin, fut d'aller chercher le journal pour voir si la demande rédigée par ma grand'mère y avait été insérée. Elle y était ma foi! imprimée en beaux caractères bien lisibles, encadrée dans un gracieux entrefilet. Je ne me sentis pas médiocrement flatté de lire ces quelques lignes qui me concernaient dans un papier public. Peu de jours s'écoulèrent, et l'annonce en question avait déjà produit son effet, car nous reçûmes du journal plusieurs lettres qui lui avaient été adressées en réponse à ce sujet.

Ma grand'mère, visiblement satisfaite, les ouvrit l'une après l'autre; mais, après les avoir lues toutes, elle se trouva fort déçue dans son attente. Toutes ces lettres posaient des conditions que l'on ne pouvait pas ou que l'on ne voulait pas remplir.

Ainsi on lisait dans l'une:

« En réponse à la proposition insérée sous les lettres H. H., dans le journal de la localité du 10 courant, n° 220, le soussigné demande si le jeune homme qui s'offre est de complexion forte, attendu que chez nous il aura, entre autres obligations, celle d'aider à nettoyer la boutique. »

Une autre lettre, après des préliminaires semblables, disait :

« Comme j'ai joint à mon commerce d'épicerie et de droguerie la publication du *Propagateur*, ce journal si répandu de notre localité, une des obligations du jeune homme qui s'offre serait de porter deux fois par semaine aux abonnés les numéros de ce journal. »

Une troisième personne, qui portait, disait-elle, un vif intérêt à ma personne, désirait savoir si je m'entendais à soigner les enfants, vu que dans sa nombreuse famille l'apprenti devait, à ses heures de loisir, c'est-à-dire tous les soirs après huit heures, surveiller les plus grands de ses enfants et se livrer avec eux à toutes sortes de jeux innocents et raisonnables.

Un quatrième personnage, qui demandait en termes pleins d'onction si le jeune homme proposé pouvait se glorifier devant Dieu d'un cœur vraiment chrétien, aurait d'emblée convenu à ma grand'mère, si le saint homme n'eût exigé une rétribution beaucoup trop élevée pour la table et le logement.

Il n'y avait donc là aucune condition qui pût me convenir, et, bien que ma grand'mère cherchât à s'en consoler en disant que tous les commencements étaient difficiles, etc., qu'on n'abattait pas un arbre d'un seul coup, elle était pourtant visiblement contrariée de l'insuccès de ses plans, et soutenait avec plus de force que jamais que j'étais un petit vaurien, sur qui ne reposait pas la bénédiction du Seigneur.

Ce mauvais succès me fut d'autant plus pénible à moi-même, que je m'étais déjà séparé avec une certaine fierté de mes camarades d'école, et que je commençais à les traiter un peu du haut de ma grandeur, comme il convient à un marchand débutant, qui n'est plus un écolier.

A quelques jours de là, nous reçûmes une nouvelle lettre. Ma grand'mère s'empressa de l'ouvrir et la lut d'un bout à l'autre avec une grande satisfaction.

Cette lettre était de M. Reiszmehl, épicier en demi-gros, qui connaissait personnellement ma famille et nous

offrait les conditions les plus désirables. Mon noviciat devait durer cinq ans, il est vrai, mais je n'aurais pas un pfennig à débourser. M. Reiszmehl ajoutait que chez lui les apprentis n'avaient à s'occuper que des affaires de la boutique et qu'on ne leur imposait pas, comme dans mainte autre maison, des services supplémentaires de toute sorte.

Je connaissais fort bien M. Reiszmehl, et je n'avais assurément rien fait pour mériter de sa part des conditions si avantageuses.

La maison qu'il habitait était voisine de notre maison d'école, et son jardin touchait à notre cour de récréation. Il en était séparé par un mur assez haut, ce qui ne nous empêchait pourtant pas, non plus que les avertissements du maître, de jouer tous les méchants tours possibles au vieux voisin. Mais rien qu'à voir sa figure, on ne pouvait guère nous en vouloir, si le plaisir qu'elle nous causait dégénérait parfois, de notre part, en malicieuses espiègleries, et nous entraînait même à toute sorte de plaisanteries du plus mauvais goût.

Notre classe commençait l'été à sept heures du matin; mais nous nous trouvions là presque toujours une demi-heure avant, et nous attendions de voir paraître notre voisin, qui descendait dans son jardin tous les matins régulièrement à sept heures moins un quart, pour voir de combien ses plantes et ses légumes avaient poussé pendant la nuit. Il était déjà complétement habillé, et sa maigre petite personne rayonnait dans tout son éclat. Sa figure pointue était surmontée d'une perruque brune tirant sur le roux, sur laquelle il portait un petit chapeau rond posé fort en avant sur son front, de telle sorte que le rebord supérieur formait un angle droit avec la pointe de ses souliers. Ajoutez à cela une redingote brune, un gilet de même couleur, et une courte culotte noire avec des bas blancs.

A peine entré dans le jardin, M. Reiszmehl se dirigeait d'un pas calme et mesuré vers un vieux cadran solaire, qui se trouvait dans un coin dudit jardin. Arrivé là, il

extrayait avec effort de son gousset une affreuse petite montre épaisse attachée à une chaîne d'argent, pour la régler, quand il faisait du soleil, sur l'antique gnomon. Cela fait, il tirait de sa poche sa tabatière, en tapotait le couvercle d'un air pensif et prenait une prise, tout en promenant autour de lui un regard satisfait.

Mais ce n'était pas là, pour nous autres écoliers espiègles qui observions attentivement toutes les démarches du bonhomme, la chose la plus divertissante et la plus digne de remarque. Après que M. Reiszmehl avait pris sa prise, il commençait sa ronde dans le jardin, ronde que nous suivions avec l'attention la plus éveillée, bien que nous sussions, ou plutôt parce que nous savions d'avance, jusque dans les plus petits détails, tout ce qui allait arriver. L'aiguille d'une montre ne marche pas, jour pour jour, d'un pas plus régulier sur le cadran, que notre digne voisin autour de son jardin.

A côté du cadran solaire, s'élevait un grand poirier. Là, M. Reiszmehl restait planté quelques moments, levait les yeux d'abord, puis frappait trois petits coups sur le tronc de l'arbre avec le plat de la main. Il se dirigeait alors vers une rangée de jeunes arbres fruitiers, qu'il touchait tous successivement une seule fois de la main. Lui arrivait-il par mégarde d'en omettre un seul, il ne manquait pas de revenir sur ses pas, et dédommageait le pauvre oublié par une petite tape plus amicale.

Cette dernière circonstance était ce que nous guettions plus particulièrement de notre embuscade sur le mur de l'école, et, chaque fois que le vieux bonhomme avait oublié de toucher un de ses arbres ou une des tiges de la rampe de l'escalier (car c'était aussi sa manie de les toucher toutes chaque matin), nous lui criions en riant d'un air moqueur de vouloir bien nous faire le plaisir de revenir sur ses pas.

Cette promenade à travers le jardin durait environ un quart d'heure, et, pendant tout ce temps, comme je l'ai déjà dit, il faisait régulièrement chaque jour les mêmes évolutions, s'arrêtait devant les mêmes plates-bandes

et les mêmes arbres, et touchait invariablement a\
plat de la main aux mêmes places et la rampe de l'
lier et la haie du jardin.

Le bonhomme était, du reste, bien loin de se sentir ch
de nos plaisanteries et de nos cris; il lui arrivait mêm
souvent, quand il entendait ces bruyantes explosion
notre joie, de se tourner vers nous en riant lui-mêm
de nous regarder avec sa maigre et pâle figure d'u
bénin et sympathique. Mais il y avait dans ce rega
ce sourire quelque chose de si étrange, que les plus
d'entre nous prenaient peur et sautaient aussitôt
du mur de la cour de récréation, comme s'ils eusse
le diable à leurs trousses.

Vers sept heures, M. Reiszmehl avait terminé sa
menade et reprenait le chemin de la maison. Penda
temps-là, une fenêtre près de la porte s'était ouvert
de cette fenêtre, la sœur de notre digne voisin, Mlle
bara Reiszmehl, regardait dehors et humait l'air p
matin. Elle s'occupait en outre d'étendre au solei
camisole de nuit en flanelle; après quoi elle jetait u
gard investigateur sur le jardin, s'éloignait un ins
allait ouvrir la porte extérieure, et faisait sortir un af
petit carlin, au corps ramassé, qui se traînait pénible
le long des allées au-devant de son maître, auq
souhaitait le bonjour à sa manière, c'est-à-dire p
petits jappements faibles et peu distincts.

En ce moment la cloche de l'école venait à sor
mais nous avions vu tout ce qu'il y avait d'intére
pour nous dans le jardin du voisin. En effet, après q
vieux carlin avait aspiré quelques bouffées de l'air
du matin et satisfait aussi à certaine nécessité dor
chiens ne sont pas plus exempts que les hommes, i
gagnait la maison en se dandinant, suivi de M. Reiszr
qui allait prendre son café. Celui-ci touchait enco
passant la camisole de flanelle par tous les bouts,
sait de tous ses doigts le loquet de la porte, et dispa
sait dans l'intérieur du logis, non sans avoir d'a
toussé régulièrement une couple de fois.

Tel était donc ce M. Reiszmehl qui, sur l'annonce du journal, s'était déclaré prêt, sous des conditions si attrayantes, à m'initier à la pratique et à la théorie de la science commerciale.

Ma grand'mère, qui pour l'examen de cette importante question avait convoqué un second conseil de famille, était parfaitement disposée en faveur de notre voisin d'école. Ma tante ne l'était pas moins de son côté, et je n'avais moi-même, à dire vrai, aucun éloignement pour M. Reiszmehl. Bien qu'il eût de graves motifs de m'en vouloir ainsi qu'à mes camarades, il n'en était pourtant rien; maintes fois même, quand nous quittions l'école et qu'il se trouvait debout sur la porte de sa boutique, il nous donna des preuves signalées de son amitié et de son bon vouloir, qui se traduisaient le plus ordinairement par des poignées de raisins secs, d'amandes et de pruneaux.

Mais il y avait quelqu'un pour qui la chose n'était rien moins que claire: c'était Mlle Gertrude. En dépit de tous ses efforts pour se donner du courage, la bonne fille ne put se défendre de verser encore quelques larmes. Elle secoua longtemps la tête d'un air désolé, tandis que ma grand'mère lui expliquait en détail tous les avantages de l'offre de M. Reiszmehl; toutefois elle n'osait pas l'interrompre, et ce ne fut que lorsque celle-ci eut fini ce qu'elle avait à dire, et que tout le conseil de famille eut donné à peu près son assentiment, qu'elle essaya d'élever quelques timides objections.

« Hélas! madame, dit-elle alors à ma grand'mère, Dieu me garde du désir de dire le moindre mal de mon prochain! mais pourtant on chuchotte sur le compte du vieux Reiszmehl des choses si étranges, oui....

— Allons, eh bien! quoi? dit ma grand'mère en lui coupant brusquement la parole.

— Hélas! madame, vous n'en croirez rien assurément, et moi-même, pour ma part, non, moi-même je n'en voudrais pas jurer; mais on prétend que le vieux Reiszmehl doit nécessairement avoir quelque chose sur le cœur, car on le voit sans cesse monter et descendre dans sa maison,

poser la main ici, là, partout enfin, comme s'il cherchait quelque chose; en un mot, ma digne dame, cela n'est pas naturel.

— Oui, grand'mère, ajoutai-je d'un air sérieux pour appuyer le dire de Gertrude, oui, c'est un homme qui va partout tapotant et touchant à tout, comme je l'ai vu souvent de mes propres yeux. »

Ma grand'mère traita tout cela de balivernes, et écrivit sans plus tarder de sa propre main une lettre toute chrétienne, comme elle l'appelait, à M. Reiszmehl. Elle lui soumettait quelques objections sur la durée de mon apprentissage. Mais le digne marchand ayant répondu le même jour d'une manière tout à fait satisfaisante, je devins définitivement apprenti dans la maison Reiszmehl, et il fut convenu que j'entrerais incontinent en fonctions.

Ma tante fit un paquet de mon linge et de mes habits, qu'elle mit dans un petit coffre. Ma grand'mère me donna un exemplaire de la Bible, une couple de livres de cantiques et un recueil de sermons en plusieurs volumes. Puis, au moment où j'allais quitter la maison pour faire mon premier pas dans la carrière commerciale, la bonne Gertrude parut devant moi sur la porte et me fit cadeau, en détournant le visage, d'une paire de manches de coton brun, qu'elle avait confectionnées elle-même à mon intention; après quoi elle me pria de ne pas l'oublier.

Je marchais seul et tout pensif à travers les rues, et je me trouvai bientôt devant la maison Reiszmehl. Je m'arrêtai là quelques instants avec un profond soupir, levant les yeux sur la maison voisine, sur cette maison d'école où j'avais passé tant d'heures mêlées de joie et de peine.

Bien que j'entrasse, le cœur plein des plus belles espérances, dans la carrière du commerce, ces deux bâtiments que j'avais sous les yeux se dressaient devant moi, comme les images vivantes de mon passé et de mon avenir.

L'école nouvellement bâtie, plus basse que la maison voisine, mais d'aspect sympathique, avec ses grandes fenêtres claires, ne m'avait jamais paru aussi attrayante

qu'en ce moment, où je devais passer devant sa porte ouverte sans y entrer.

Quant à la maison de M. Reiszmehl, elle avait un aspect tout autrement sévère et imposant. C'était une de ces maisons, comme il y en a beaucoup encore dans nos anciennes villes, haute, étroite, percée de petites fenêtres irrégulières, et formant un ensemble si confus qu'il était difficile de décider du dehors de combien d'étages au juste elle était composée. Le pignon regardait la rue, et la pyramide en était couronnée d'une vieille statue de bois, qui n'avait plus de tête. La boutique était au rez-de-chaussée, et, sous l'avant-toit qui en précédait l'entrée, se dressait une vieille statue colossale en pierre, représentant un guerrier du moyen âge, dont un nez démesurément long rendait l'aspect étrange. Le nez de ce soldat de pierre nous avait de tout temps beaucoup divertis. Combien de fois les plus espiègles d'entre nous ne l'avaient-ils pas teint en rouge, en vert ou en jaune! Combien de fois ne l'avions-nous pas surchargé d'une boulette de terre glaise, et ne lui avions-nous pas fait subir des outrages encore pires! Ce malheureux nez, à force d'être touché et frotté, était devenu lisse et poli comme un miroir.

Debout devant ces deux maisons, que je ne me lassais pas de considérer, j'avais le cœur tout perplexe, et, chaque fois que je voulais faire un pas vers la boutique de M. Reiszmehl, je me sentais violemment ramené en arrière par le vacarme que j'entendais dans les salles de l'école, et j'éprouvais un indicible plaisir à écouter mes ex-camarades qui commençaient leur leçon de chant.

Je les vis se lever de leurs bancs, prendre à la main les petits livres où j'avais moi-même cent fois chanté, et lorsqu'ils entonnèrent la vieille chanson si connue :

L'hiver est arrivé,
L'hiver avec sa neige, etc.,

je me sentis le cœur serré et fis tout comme la bonne Gertrude.

J'étais donc là, debout, entre les deux maisons, pauvre enfant abandonné : ici l'école, mais avec sa cour de récréation tant aimée, et là le monde, la vie, l'avenir ! Hélas! il m'apparaissait bien sévère et bien sombre, cet avenir! Pour la première fois, le soldat de pierre me sembla faire une mine décidément railleuse; sur son nez reluisant brillait un gai rayon de soleil d'hiver. Et pourtant j'étais heureux que ce ne fût qu'un soleil d'hiver qui, entre deux nuées de neige, vînt éclairer mon changement d'existence. Oui, j'en étais heureux au fond du cœur ; car, si mes ex-camarades eussent chanté là-haut :

Le mois de mai est arrivé,
Avec ses fleurs et son brillant soleil, etc.

quelle n'eût pas été ma peine? et qui sait si je ne me serais pas encouru auprès de ma grand'mère, et si je ne lui aurais pas déclaré, les yeux en pleurs, que ni maintenant ni jamais je n'entrerais dans la sombre maison de M. Reiszmehl? Peut-être, dans mon angoisse, aurais-je été jusqu'à mentir, jusqu'à lui dire : « Oui, grand'mère, le soldat de pierre au long nez, qui se dresse à la porte de la maison Reiszmehl, m'a conté que la bonne Gertrude a raison, et que cette maison recèle quelque sombre et terrible mystère. »

Cependant les chants avaient cessé dans l'école ; j'entendis la voix du maître, qui recommandait bien haut aux enfants de retourner chez eux tranquillement et en bon ordre. Les livres se fermèrent, les tablettes d'ardoise crièrent, et moi, pour n'être pas surpris à mon entrée dans la vie sociale par mes anciens camarades, j'entrai rapidement dans la boutique de M. Reiszmehl.

CHAPITRE III.

Philippe.

J'entrai, dis-je, dans la boutique de M. Reiszmehl.

Qui n'a pas retenu de son enfance le souvenir de ces magasins où l'on vend du sucre, des raisins secs, des amandes et autres friandises de cette espèce? Qui ne se rappelle cet heureux temps où, grâce à quelques pfennigs obtenus par faveur, on s'approchait du précieux comptoir, et, lâchant la bride à sa gourmandise, on demandait du sucre candi et des pruneaux? Quel œil d'envie on jetait alors sur les caisses où se mettent en réserve ces articles sans prix pour l'enfance! Désirait-on rien alors avec plus de passion que de pouvoir vivre dans un intime commerce avec ces armoires, et jouir de leurs friands trésors tout à son aise?

Désirs insensés! ils se modifient bien avec les années, mais ils ne nous abandonnent jamais. Quant à moi, en entrant dans la boutique de mon futur patron, je ne pensais guère assurément au doux contenu de ses armoires; non, mais j'appelais de mes vœux les plus ardents le moment où, devenu maître à mon tour dans la science du commerce, je quitterais cette humble boutique pour me lancer dans une plus haute sphère, le moment où, prenant mon essor vers quelque ville maritime, il me serait donné de jouir du spectacle grandiose d'une forêt de mâts perdue dans l'immensité de l'Océan.

Il ne me fut pas possible de me bercer longtemps de ces beaux rêves. M. Reiszmehl, qui avait été déjà prévenu de mon arrivée, ouvrit une petite porte vitrée, sur laquelle le mot *Bureau* était écrit en lettres d'or.

Son visage maigre avait la même expression souriante avec laquelle il accueillait nos espiègleries dans le jardin.

Seulement il portait sur sa tête, au lieu d'un chapeau, un bonnet de coton blanc, et une veste ronde avait remplacé sa redingote brune. Depuis le poignet jusqu'au coude, ses bras étaient emprisonnés dans deux manches de couleur brune, que le frottement du bureau avait lustrées par dessous. Enfin le bonhomme avait sur son nez des lunettes, qu'il raffermit en entrant dans la boutique.

J'avais vu M. Reiszmehl plus de cent fois dans ma vie, mais je ne l'avais pas entendu prononcer une parole, si bien que je doutais presque qu'il possédât ce noble attribut de la race humaine, et que je me le figurais absolument muet.

Je ne fus point encore à cette première entrevue tiré de mon erreur : car, après m'avoir regardé à travers ses lunettes et avoir deux ou trois fois hoché la tête à mon adresse d'un air fort amical, il reporta tout à coup ses yeux sur le comptoir, où ils restèrent fixés sur une petite place humide. Il se dirigea de ce côté, essuya la place du bout du doigt, qu'il porta ensuite à son nez, pour s'assurer par l'odorat de ce que ce pouvait être. Ses yeux, toujours occupés à pénétrer le secret de cette substance inconnue, lui sortaient presque de la tête. Il n'en fut pas moins forcé de recourir à un troisième sens, et, palpant du bout de la langue son doigt légèrement mouillé :

« Eh ! eh ! bien, bien ! murmura-t-il à part lui, et je fus littéralement tout surpris de l'entendre parler. Hum ! hum ! c'est de l'eau-de-vie de grains, de l'eau-de-vie double de vingt-six degrés ; on ne devrait pas la gaspiller avec tant de légèreté ! Hé ! Philippe ! »

Alors il se retourna vers moi et me salua avec ces paroles :

« Ah ! ah ! mon jeune ami ! charmant, charmant à vous de venir aujourd'hui ; mais madame votre grand'-mère, la brave dame, ne vous a probablement pas donné l'heure. Je l'avais priée, cette vénérable dame, de vous envoyer chez moi à midi. Or, il est à ma montre (et ce disant il tira de son gousset l'affreux petit oignon dont

j'ai parlé déjà), il est à ma montre midi et cinq minutes ; cinq minutes ! Eh ! eh ! Holà ! Philippe ! cria-t-il derechef dans la maison. Où êtes-vous donc niché ? »

Le personnage ainsi appelé s'avança à pas lents et vint se planter à la porte avec une mine si sérieuse et un regard si solennel, que, si nous n'eussions pas été en plein midi, j'aurais cru infailliblement que M. Reiszmehl avait évoqué un esprit.

Philippe, ainsi se nommait cette apparition, était un garçon très-grand et très-mince, que son extrême maigreur faisait paraître encore plus long qu'il n'était réellement. Ses cheveux d'un blond clair, tirant sur le jaune, séparés par une raie droite sur le milieu de sa tête, pendaient en touffes naturellement frisées sur ses tempes, et, vus de loin, faisaient assez bien l'effet d'un petit toit de paille. Soit que cette frisure ne s'accordât pas du tout avec la physionomie de Philippe, soit que l'expression grave et solennelle de ses traits jurât tout à fait avec ses longs membres oscillants, toujours est-il que le personnage, dans son ensemble, avait quelque chose d'excessivement comique.

Ainsi m'apparut sur le seuil de la porte Philippe, mon futur préposé, et il avait, soit dit en passant, les bras si longs, qu'il eût pu facilement, sans se baisser, dénouer ses jarretières, dans le cas où il en aurait eu.

« Philippe ! lui demanda M. Reiszmehl, pourquoi le comptoir est-il donc toujours ainsi barbouillé d'eau-de-vie ? Je ne saurais le tolérer plus longtemps. Je vous ai fourni bien assez de torchons et d'éponges. Eh ! eh ! le bois se salit par là, et la bonne eau-de-vie de vingt-six degrés se gaspille. »

Philippe tourna vivement la tête à gauche, vraisemblablement par humilité, et aussi, comme il était beaucoup plus grand que le patron, pour n'être pas forcé de le regarder en face de trop haut. Alors il ouvrit sa large bouche et d'une voix basse et lente, comme je n'en avais jamais entendu de pareille :

« Monsieur le patron, dit-il, c'est par inadvertance. Je

venais de mesurer là de l'eau-de-vie, lorsque la petite chienne s'est mise à pousser de tels hurlements, que j'ai dû sortir précipitamment, pour voir ce qu'elle avait.

— Ah! ah! hum! hum! interrompit M. Reiszmehl. Qu'est-il arrivé à la pauvre Fanny?

— Oh! rien, monsieur le patron, répondit Philippe; seulement elle était couchée près de la fenêtre au soleil, et voilà qu'un nuage est survenu, qui a fait de l'ombre, et la chose a déplu à la pauvre bête.

— Allons, allons, dit M. Reiszmehl, c'est bien, le soleil va reparaître tout à l'heure. Voici notre nouvel apprenti, continua-t-il en me montrant à Philippe. J'espère, Philippe, que vous lui ferez le meilleur accueil, et que vous le mettrez peu à peu au courant de tout ce qu'il doit apprendre. »

Philippe releva la tête un instant pour m'envisager un peu de haut en bas, mais il la retourna bientôt à droite, et assura M. Reiszmehl qu'il ferait tout son possible pour me former de son mieux.

M. Reiszmehl rentra dans son bureau, et je suivis mon nouveau préposé dans une petite pièce, formant l'arrière-boutique, où il se mit aussitôt en devoir de me donner ses premières instructions.

Je dus d'abord endosser les manches qu'avait confectionnées pour moi la bonne demoiselle Gertrude; puis Philippe me donna un tablier vert dont je me ceignis les reins, et je ne pus me défendre de penser alors à cette excellente personne et à ce qu'elle ne manquerait pas de dire, si elle pouvait me voir dans un pareil accoutrement.

Le premier art auquel m'initia Philippe fut cet art si noble et si indispensable qui consiste à confectionner des cornets de papier. Comme j'en avais appris déjà chez ma tante les premiers éléments, ce travail ne me coûta aucune peine, et je m'en tirai fort proprement. J'eus bientôt fait de remarquer les différences de formes et de grandeurs de ceux qui étaient usités dans le commerce de M. Reiszmehl, et lorsque le patron vint, à une heure

précise, nous appeler pour dîner, il fut visiblement surpris et fort satisfait de mes progrès : aussi déclara-t-il que je ne tarderais pas à devenir un habile praticien.

Je fus placé à table en face de la sœur du patron, Mlle Barbara Reiszmehl.

Je la connaissais déjà par ses apparitions quotidiennes à la fenêtre du jardin. Cette bonne et digne personne n'en était plus à son printemps, et de la fraîcheur et de la vivacité de la jeunesse il ne lui était guère resté qu'une volubilité de langue qui m'étonna.

Elle se montra avec moi fort affectueuse, et, tout en mangeant sa soupe, elle me conta une foule d'histoires de ma grand'mère, de mes tantes et de quantité d'autres personnes, qui servaient comme d'accessoires à ses récits.

Le patron, au contraire, fut extrêmement silencieux, ce qui ne me suggéra aucune mauvaise idée de son intelligence ou de sa bonté à mon égard. Aussi bien, pour peu qu'il eût imité la loquacité de sa sœur, nous aurions eu grand'peine à nous mettre un seul morceau sous la dent : car, lorsque Mlle Barbara touchait à quelque point important de ses histoires, ce qui n'arrivait, hélas ! que trop souvent, la bienséance nous faisait un devoir de laisser en repos nos couteaux et nos fourchettes, pour lui donner toute notre attention. C'est du moins ce que faisait Philippe, et il passa plus de la moitié du dîner à écouter la digne demoiselle, la bouche ouverte, sans manger ni parler. Il est vrai de dire que par un tel procédé il s'était poussé fort avant dans ses bonnes grâces ; mais je persiste à penser aujourd'hui encore que cette habitude courtoise ne contribua pas peu à augmenter sa maigreur.

Le repas fini, Philippe tira sa révérence à M. Reiszmehl et à Mlle Barbara, et nous nous retirâmes.

L'après-midi fut consacrée tout entière à me faire faire quelques pas de plus dans la pratique du métier. J'appris alors des choses singulièrement belles et utiles, par exemple, à vendre au détail de l'huile et du vinaigre.

Mais il y avait un certain mouvement de main savant et hardi pour rejeter dans le vase le trop-plein de la mesure. Philippe l'exécuta devant moi à plusieurs reprises, et j'eus beaucoup de peine à l'attraper. Il m'enseigna encore la manière de peser le café, le sucre, etc., sans frauder les pratiques et sans nuire au patron.

Tout à coup mon jeune instructeur s'esquiva dans la pièce voisine, qui était celle où nous avions dîné. J'entendis à plusieurs reprises la voix de Mlle Barbara, qui parlait bas, et mon oreille fine et exercée saisit très-distinctement un petit bruit de tasses, qui me prédisposa aux plus douces espérances. Mais, pour moi du moins, ces espérances ne se réalisèrent point.

Quant à Philippe, il me fut évident qu'il venait de rendre visite au café de Mlle Barbara : car, quelque soin qu'il eût pris en rentrant de s'essuyer les lèvres avec le dessus de sa manche, il n'avait pourtant pas réussi à faire disparaître certaines petites taches brunes, qui s'étaient fixées aux deux coins de sa bouche.

Ce manque d'égards pour ma personne me fut naturellement assez pénible; car enfin je pouvais aujourd'hui encore être considéré comme un hôte, plus que comme un apprenti. Mais je fis alors une remarque, à mon bien grand étonnement : c'est que mon bon patron n'avait pas été plus invité que moi à prendre le café. Bien plus, comme il demanda un peu plus tard à sa sœur si elle songeait à lui en apprêter, celle-ci lui déclara tout net qu'elle n'en avait pas le temps. Oh! alors il me vint à l'esprit des idées tout à fait étranges, et, si j'avais reconnu tout d'abord en Mlle Barbara une personne considérable, je ne pus m'empêcher, après cet incident, de considérer Philippe avec une respectueuse admiration. Il fallait qu'il possédât de bien grands talents et de rares connaissances, pour avoir ainsi le pas sur le patron.

Le soir, vers huit heures, M. Reiszmehl ôta ses manches et sa veste, qu'il accrocha à un grand clou derrière son pupitre ; il posa son bonnet de coton sur un petit monstre de pierre, qui était sur le poêle, et dont il ta-

pota deux ou trois fois les joues d'un air amical; après quoi, fermant la porte du bureau, il revêtit l'élégant costume dans lequel il faisait ses visites matinales au jardin, rabattit son chapeau fort avant sur son front, et compléta sa toilette par un grand jonc d'Espagne à pomme d'argent; enfin il prit congé de Mlle Barbara, non sans jeter dans la boutique un dernier regard investigateur, poussant çà et là quelque tiroir qui était resté ouvert, ou avançant un baril qu'on avait trop reculé et qui ne se trouvait plus à l'alignement. En passant près de moi, il me regarda un instant à travers ses lunettes, me fit un signe de tête et me demanda comment je me trouvais du métier. Arrivé à la porte de la boutique, il appela l'affreux roquet, la petite Fanny, dont j'ai déjà parlé. La pauvre bête avança en se dandinant et accompagna son maître jusque devant la maison, puis elle revint en toute hâte.

Philippe me donna à nettoyer quelques mesures d'huile en fer-blanc. Quant à lui, pendant que je me livrais à cette occupation, il disparut de nouveau dans la pièce voisine, d'où il ne revint qu'à neuf heures, pour me faire voir comment se fermaient les volets de la boutique. Cela fait, il prit une grande lampe de cuivre, l'alluma, et nous montâmes nous coucher. Je dois ajouter, il est vrai, que l'on m'avait servi préalablement dans la boutique un frugal souper, consistant en une tartine de beurre et un verre de bière.

CHAPITRE IV.

Un voisin.

L'intérieur de la maison Reiszmehl n'était guère moins sinistre que ses dehors. Figurez-vous une série de chambres dont pas une n'était de plain-pied avec l'autre, et reliées entre elles par une quantité de petits escaliers qu'il fallait monter ou descendre pour y pénétrer. Ces escaliers étaient vieux, en bois brun, avec des rampes sculptées, et craquaient à chaque pas. Puis c'étaient, à chaque tournant, des figures singulières en bois, qui se dressaient subitement devant vous et avaient l'air de ricaner à votre nez. Aussi ne faut-il pas trop m'en vouloir, si, la première fois que je montai ces escaliers étranges, je reculai devant toutes ces figures qui semblaient vivre et s'animer à la lueur vacillante de ma lampe. Ce qui donnait à tout cela un aspect plus sinistre encore, c'étaient de petites fenêtres rondes ou carrées, qui, presque de toutes les chambres, prenaient jour sur les escaliers, et que l'éclat de la lumière faisait reluire comme autant d'yeux de feu.

Je dois l'avouer, j'avais un peu peur. Involontairement je pensais toujours à ce soldat de pierre au long nez, qui se dressait devant la maison, et il me vint à l'esprit, je ne sais comment, une idée extravagante, qui me poursuivit en rêve toute la nuit, à savoir que toutes ces figures de bois de l'escalier avaient autrefois, à minuit, engagé une lutte avec le soldat de pierre, qui primitivement avait eu, lui aussi, sa place dans la maison, et l'avaient relégué devant la porte.

Arrivé sur le palier du premier étage, Philippe passa outre rapidement, et, comme je le questionnais sur cette partie de la maison, il me répondit d'un air indifférent

qu'elle était inhabitée. Au second étage, il se remit à marcher lentement et me montra en passant les chambres à coucher du patron et de Mlle Barbara.

Les nôtres étaient au troisième étage, où l'on arrivait par un vieil escalier tournant. Une mince cloison les séparait. Mon lit était adossé au mur extérieur, et le toit s'inclinait par-dessus amoureusement. Il fallait que l'architecte eût eu une grande prédilection pour la sculpture : car les solives même du toit étaient chargées d'ornements et de bas-reliefs peints. Tout un petit monde de figures grotesques d'hommes et de monstres ricanait autour de ma couche. La fenêtre donnait sur la ruelle qui nous séparait de la maison voisine, ruelle étroite, de trois pieds de large au plus, ce qui la faisait paraître d'en haut plus profonde et plus sombre encore, car les deux maisons étaient considérablement élevées. En face de cette fenêtre s'en trouvait une à peu près pareille dans la maison voisine, et, vu la faible distance, on pouvait facilement se donner la main de l'une à l'autre.

Il y avait dans la première pièce, celle où couchait Philippe, un petit poêle. Mon collègue se donna la peine d'y allumer un peu de feu. Mais ce semblant de feu dans une grande pièce, c'était à peu près, sans comparaison, comme la tartine de beurre de mon souper dans mon estomac : aussi avançâmes-nous nos chaises tout contre le poêle, et nous nous mîmes à causer.

Philippe, toujours grave et solennel, m'exposa les principes généraux du commerce. Il me parla de la vente, vente au comptant, vente à crédit ; combien il était difficile de pousser l'une sans l'autre, combien plus encore de garder entre les deux la juste mesure.

Nous en étions là de cet intéressant entretien, lorsque nous fûmes subitement interrompus par des sons étranges qui partaient du dehors, juste en face de notre fenêtre. On pouvait les prendre pour une sorte de chant, mais ils ressemblaient fort aussi aux hurlements d'un gros chien. Je dressai l'oreille et regardai mon collègue d'un air interrogateur ; mais lui, d'une

mine piteuse et inquiète, me dit avec sa voix la plus lugubre :

« Ah ! c'est notre voisin, le sieur Burbus, qui vient de rentrer.

— Le sieur Burbus ? demandai-je. Quel est ce personnage ?

— Oh ! répondit Philippe avec angoisse, vous n'apprendrez que trop tôt à le connaître ; certainement vous allez le connaître à l'instant. Entendez-vous ? »

En ce moment, des coups retentirent à notre fenêtre, et nous entendîmes aussitôt une forte voix de basse-taille, qui criait d'un ton jovial :

« Hé ! mons Philippe ! Mon jeune cadet aux longues jambes ! Noble génie du commerce ! »

Les coups redoublèrent de violence, et bientôt la même voix cria d'une manière plus distincte :

« Ouvrez-donc vos longues oreilles, chevalier de la triste figure ! »

Philippe s'était déjà levé.

Comme je lui demandais tout bas ce que cela signifiait, il haussa ses épaules pointues, de manière à leur faire rejoindre, ou peu s'en fallut, ses longues oreilles, et passa dans la chambre à côté, où il ouvrit sans mot dire la fenêtre située au pied de mon lit.

« Bonsoir, monsieur Burbus !

— Monsieur le *docteur* Burbus ! je vous ai déjà dit cent fois de m'appeler monsieur le *docteur* Burbus.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le docteur Burbus ?

— Voici, mon très-cher, répondit la voix de basse-taille d'un ton plus amical. Vous m'obligeriez infiniment de me prêter un peu de bois et de charbon. Il fait un froid diabolique, et j'ai oublié ce matin de donner des ordres à la bonne, ou plutôt je lui ai donné de l'argent pour me faire cette petite emplette, et l'étourdie a oublié ma commission. Tenez, voici mon sac de nuit ; faites-moi le plaisir de le garnir un peu. »

A ces mots, quelque chose tomba sur le plancher de

ma chambre, et Philippe revint aussitôt vers moi, tenant à la main un sac de nuit si malpropre, qu'il était facile de voir qu'il avait dû servir mainte et mainte fois à l'usage qu'on réclamait de lui ce soir encore. Mon collègue se baissa en soupirant vers le poêle, fourra dans le sac quelques morceaux de charbon, et, prenant une bûche de bois sous chaque bras, porta le tout au voisin.

Sur ce, la voix de basse cria :

« Merci, jeune homme ! »

On ferma les fenêtres de part et d'autre, et les chants discordants de tout à l'heure recommencèrent de plus belle ; mais ils nous arrivaient un peu étouffés, et nous n'y prîmes plus garde.

Je regardai Philippe avec curiosité. J'aurais voulu savoir pourquoi il avait si promptement satisfait à l'indiscrète demande du sieur Burbus ; et pourtant, en voyant son air rêveur et mélancolique, en entendant le monologue auquel il se livrait à demi-voix, je n'osai point l'interrompre.

« Oui, murmurait-il, c'est encore ma mort ! Il faut qu'il me laisse en paix pourtant, il le faut ! Je veux tout dire, tout.... Tout ? ajouta-t-il en poussant un profond soupir. Non, non, je ne le puis pas. O Barbar.... »

Ici, il s'interrompit, et je restai dans le doute s'il voulait dire barbare ou Barbara. Il jeta un regard inquiet vers la fenêtre et parut visiblement ému. Parler lui eût fait quelque bien ; épancher son cœur devait assurément le soulager. Aussi, après un profond soupir et sans attendre que je le questionnasse, se mit-il à m'adresser de lui-même ces paroles :

« Lorsque je vins dans cette maison, il y a de cela trois ans, je fus logé dans cette chambre-ci, et je la trouvai tout à fait de mon goût. Je passais toute la journée à travailler, car j'avais à cette époque plus de passion encore qu'aujourd'hui pour le commerce d'épicerie. J'affectionnais mes cornets de papier et je restais volontiers des heures entières à faire glisser entre mes doigts des grains de café et de riz, tout heureux de leur bonne qualité.

« La chambre en face était encore inoccupée; elle servait de débarras. Or, un certain jour, je vis qu'on en ouvrait les fenêtres; on l'avait débarrassée de tous ses vieux meubles et on en balayait le plancher à fond. J'appris que la pièce venait d'être louée à un étudiant en médecine, qui sortait des bancs de l'Université et avait l'intention de vivre ici tranquillement pendant un certain temps, afin de préparer son examen.

« L'idée de ce voisinage me souriait assez. Vu la faible distance qui séparait nos fenêtres, je rêvais déjà maint entretien sérieux de l'une à l'autre avec le jeune docteur, et je me proposais particulièrement d'approfondir par là ma connaissance des herbes, car nous faisons aussi de l'herboristerie.

« Mais, bon Dieu du ciel! il s'emménagea, le croiriez-vous? il s'emménagea avec trois volumes. Un étudiant avec trois volumes! Il apportait en revanche une douzaine de pipes, avec un immense verre à bière, quelques armes tranchantes et, que pensez-vous encore? un squelette humain!

« La bonne de la maison m'a raconté que sa dame, à la vue de cet horrible objet, était tombée en faiblesse, et avait sommé l'étudiant de déloger sur-le-champ, sur quoi celui-ci lui avait ri au nez et avait gardé la chambre.

« C'était chez lui un parti pris, et rien ne put l'en faire démordre. On s'adressa à la police, mais la police répondit qu'il n'y avait rien à faire. A peine instruit de cette réponse, M. Burbus déclara en riant qu'il ne demandait pas mieux pour sa part que de quitter ce vilain nid à rats, mais que son squelette le trouvait si fort de son goût, qu'il irait en tout cas faire sa cour à la maîtresse de la maison, pour obtenir d'elle une prolongation de bail.

« Saisissez-vous, je vous le demande, saisissez-vous l'infernale pensée? Aussi, voilà notre voisine en proie aux crises les plus inquiétantes, et je ne fus occupé presque toute une journée que de peser pour elle du camphre

et de l'esprit de corne de cerf. Mais M. Burbus resta et, le croiriez-vous ? il réussit à se concilier l'amitié de la dame, grâce à un événement des plus tristes pour nous.

« Il y avait déjà longtemps que Mlle Barbara vivait en assez mauvaise intelligence avec notre voisine, et, comme leurs chambres à coucher étaient en face l'une de l'autre à l'étage inférieur, il avait été souvent question d'en faire murer les fenêtres. En effet, la dame d'en face prétendait que Mlle Barbara était sans cesse à l'épier de sa chambre.

« Quoi qu'il en soit, peu de temps après l'emménagement de M. Burbus, un matin que j'étais en train de passer tranquillement ma jaquette, j'entendis tout à coup un cri épouvantable qui partait de l'étage inférieur.

« C'était la voix de Mlle Barbara, et le cri qu'elle avait poussé était si perçant qu'on avait pu l'entendre dans la moitié de la ville. Le patron demande aussitôt du sel ammoniac et de l'eau froide, et je vous laisse à penser si je fus leste à descendre. Oui, et, dans le trouble où j'étais, je m'oubliai jusqu'à pénétrer dans la chambre à coucher toute grande ouverte de Mlle Barbara. Là, je fus témoin d'une scène effroyable.

« Mlle Barbara reposait, les yeux à demi fermés, sur un fauteuil près de la fenêtre. Elle était, figurez-vous, à peine vêtue, et sa main, convulsivement crispée, avait saisi le cordon, qui maintenait le rideau levé à moitié.

« Je regarde vers la maison voisine, et que vois-je à la fenêtre ouverte de la chambre en face ?... Le squelette de M. Burbus ! L'horrible squelette avait le col enveloppé d'une longue cravate noire ; un grand drap blanc flottait sur ses épaules, et de sa bouche qui ricanait sortait un billet, où étaient écrits ces mots : *Bonjour, chère sœur !* »

« Je courus à la police ; mais quand je revins avec un agent, le squelette avait disparu, et tout ce que put faire pour nous le digne agent, ce fut d'autoriser la maîtresse de la maison voisine à mettre le sieur Burbus immédiatement à la porte. Mais elle n'en fit rien, non, elle n'en

fit rien, et, à mon grand effroi, le damné Burbus resta son locataire.

« Vous pouvez bien penser que, dans le commencement, je ne fis pas la moindre attention à mon redoutable voisin. Je tenais ma fenêtre close, et, quand il passait devant la boutique, je ne manquais jamais de détourner la tête.

« Mais à quoi cela servit-il ? Il avait jeté ses visées sur moi, Dieu sait pourquoi, et il n'y avait pas de ruse à laquelle il n'eût recours pour lier connaissance avec moi et m'engager à lui parler. Combien de fois vint-il à la boutique acheter du tabac ! combien de fois lui donnai-je ce qu'il demandait, sans lui dire un mot ! Mais telle était sa perversité, qu'il ne perdait pas une occasion de me parler des choses les plus horribles, des cadavres qu'il avait disséqués et dont il avait enlevé la peau. Et il me faisait de tout cela de si affreuses peintures, que, de dégoût et d'horreur, je ne pouvais de toute la journée me mettre un morceau de viande sous la dent. Pour comble de méchanceté, c'était le plus souvent avant midi qu'il me persécutait de ces histoires. Bref, je ne pouvais me débarrasser de lui.

« Un jour, nous eûmes ensemble une aventure, mais bah ! les détails ne sauraient vous intéresser. »

Ici Philippe s'arrêta tout court et sembla lutter contre un souvenir pénible.

« Qu'il vous suffise de savoir, reprit-il, qu'à dater de ce jour je me vis forcé d'ouvrir ma fenêtre, bon Dieu ! et d'entretenir avec ce monstre des relations de bon voisinage. N'avez-vous jamais lu l'histoire de cette vierge pure, qu'on enchaîna dans l'antre d'un monstre dont elle était forcée de bourrer la pipe et d'apprêter le café ? Cette histoire est justement la mienne. A dater de ce jour-là, je dus, moi aussi, m'inquiéter du tabac et du café de ce démon, car il m'avait espionné et il avait dans les mains une preuve contre moi. O Barbar... !

— Mais, répondis-je à mon infortuné collègue, ne fîtes-vous donc rien pour vous arracher à la domination du docteur Burbus ? »

Philippe, à cette question, croisa les mains sur ses genoux pointus, et d'une voix troublée :

« Hélas! dit-il, je fis tout mon possible, comme vous l'allez voir. Un jour, après un long combat intérieur, je me décidai à lui dire, comme il me demandait de nouveau du tabac et du café, qu'il devrait bien d'abord me faire la grâce de solder son ancien compte.

« Que fit-il? Un soir que, tranquillement appuyé contre ma fenêtre ouverte, je lui montrais une figure franchement amicale, et que j'étais prêt à lier avec lui un entretien qui nous réconciliât, il me montra tout à coup une grande bouteille, sur laquelle on pouvait lire en caractères fort distincts : *Eau forte*. Puis, posant cette bouteille sur le rebord de sa fenêtre, il me lança un regard terrible.

« Je n'avais encore aucun soupçon de ce qu'il voulait faire. Je le vois alors prendre une grande seringue en verre et l'emplir du contenu de la bouteille. Cela fait, il la place devant lui, s'arme d'une longue pipe, et prenant alors la seringue, le croiriez-vous? il la dirige contre moi. Je ne fais ni une ni deux, je me rejette en arrière en poussant un grand cri et ferme violemment la fenêtre. Dieu! je connaissais l'individu. Il m'aurait infailliblement aveuglé pour le restant de mes jours.

« A partir de ce temps-là, ajouta Philippe, je n'ai plus osé lui rien refuser, et je veux seulement voir combien de temps encore le ciel supportera un tel monstre. Cependant voici dix heures, et Mlle Barbara a donné l'ordre exprès qu'il n'y ait plus à cette heure une seule lumière allumée dans la maison. Il est donc temps de nous mettre au lit. »

Cette conclusion était assez de mon goût; toutefois, avant de me glisser sous ma couverture, j'examinai encore un instant la grotesque compagnie sculptée qui environnait mon lit, et me divertis fort des formes étranges de toutes ces petites figures.

CHAPITRE V.

Le bureau.

Telle fut ma première journée de noviciat dans la maison Reiszmehl. Celles qui suivirent en furent la très-exacte reproduction jusque dans les détails les plus insignifiants, voire même dans des choses entièrement étrangères au commerce, par exemple, la préférence marquée de Mlle Barbara à l'égard de mon collègue, non-seulement sur moi, mais sur le patron même.

Cette préférence, comme je l'ai déjà dit, m'avait d'abord un peu froissé ; mais ayant remarqué un jour de fête, et bientôt après un dimanche, que Philippe, tandis que j'allais voir ma grand'mère, était forcé de rester à la maison pour faire de pieuses lectures à Mlle Barbara, l'ayant vu me jeter, quand je sortais, un regard d'envie, et, le soir, ayant reçu de lui l'aveu qu'il eût été bien aise d'aller se promener un peu avec moi, et la plainte qu'il me fit ensuite en soupirant d'avoir si peu d'heures de liberté, oh ! alors je n'enviai plus son sort. Seulement je ne pouvais me défendre d'un léger sourire, quand Mlle Barbara l'appelait pour prendre le café, ou que, le soir, il passait dans la chambre voisine, où l'attendait sans doute un meilleur repas que celui qui m'était servi, et qui consistait habituellement en une tartine de beurre et un verre de bière.

Ce sourire fut remarqué à deux reprises différentes par Mlle Barbara. Elle le prit fort mal, et je ne tardai pas à m'apercevoir que je ne faisais aucun progrès dans ses bonnes grâces. La bonne Gertrude m'apprit même un jour, et, comme c'était son habitude, en fondant en larmes, que je passais aux yeux de Mlle Reiszmehl pour un étourdi à qui l'on ne pouvait pas se fier.

Elle n'avait pas tout à fait tort, je l'avoue : car, entre autres méfaits dont je m'étais rendu coupable, j'avais une fois par mégarde mis dans le plateau de la balance une livre et demie pour une livre. Mais ce qui l'avait particulièrement mise hors d'elle-même, c'était un crédit que j'avais, de ma propre autorité, consenti à faire à une pauvre cordonnière pour cinq silbergroschen d'huile. Lorsque, le lendemain, la brave femme m'apporta l'argent qu'elle devait, et que, de mon côté, je le montrai d'un air triomphant à Mlle Barbara, elle n'en fut que plus aigrie de ce qu'elle nommait ma manie d'ergoter.

Dès le second jour de mon noviciat, j'avais commis envers elle une grande faute. C'était elle qui gardait la clef de la boutique pendant la nuit, et je devais, le matin, aller prendre cette clef dans sa chambre; ce que je fis. Je surpris alors la digne demoiselle dans une toilette qui n'était rien moins qu'exquise. Cependant je ne manquai point de lui souhaiter le bonjour, à quoi je n'obtins pas de réponse.

Plus tard, lorsqu'elle descendit, bien attifée et frisée, avec des cheveux noirs au lieu des gris que j'avais vus, je ne lui dis naturellement rien, et je ne fus pas médiocrement étonné de l'entendre me demander pourquoi je ne lui souhaitais pas le bonjour. Sans songer le moins du monde à railler, je l'assurai de l'air le plus affectueux que non-seulement je l'avais déjà vue le matin, mais que je lui avais encore présenté mes humbles respects. Soupçonna-t-elle dans l'expression enjouée de ma physionomie quelque ressouvenir de sa toilette du matin? Je ne sais; toujours est-il qu'elle ne me pardonna jamais cela, et que son sanctuaire me fut désormais interdit. Philippe fut, dès ce moment, chargé d'aller prendre la clef chez elle et de me la remettre ensuite.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que je m'étais beaucoup surfait les attraits de l'épicerie, et je commençai à penser que je n'avais pas pris la bonne voie pour entrer dans la carrière commerciale.

Mais que faire? Ma grand'mère, à qui je fis, un di-

manche après-midi, quelque ouverture dans ce sens, posa d'étonnement ses lunettes sur son livre de prières, en disant que c'était une désolation de voir toujours les œufs à peine éclos en vouloir savoir plus que la poule; que tout commencement était difficile, et que tous les chemins menaient à Rome.

D'autre part, la bonne Gertrude était trop émue pour pouvoir rien répondre aux plaintes que je faisais de Mlle Barbara. Dans son trouble elle branla la tête, et, plus tard, quand elle se fut un peu remise, elle laissa échapper ces mots à grand'peine :

« O Dieu! Dieu! si seulement feu monsieur vivait encore! »

Je n'avais jusque-là pénétré qu'exceptionnellement dans le bureau de M. Reiszmehl, lorsqu'il acquittait un compte, par exemple, ou que je devais épousseter un vieux paquet de lettres dont il avait besoin. Mais, quinze jours environ après que j'étais installé dans la maison, il me manda une fois devant son pupitre et me déclara avec beaucoup de solennité qu'il était temps pour moi maintenant de m'initier à la théorie des affaires. Et, pour commencer, il me chargea de copier des lettres.

Hélas! la première de ces lettres m'est toujours restée gravée dans la mémoire. Elle n'était point adressée à une place de commerce maritime, il n'y était pas question de chargements de navires; non certes! elle était écrite tout bonnement à un meunier du voisinage. Mon patron se voyait forcé, non sans un vif mécontentement, de répondre à l'honorée dudit meunier en date du.... qu'il avait trouvé une quantité innombrable de crottes de souris dans le sac de farine bise expédié du même jour avec facture, et marqué H. H. n° 6. Il lui faisait observer en finissant que ladite farine avait dû en conséquence être vendue à l'hôpital militaire fort au-dessous du prix d'achat, et sur ce il lui offrait ses compliments respectueux, et signait son tout dévoué : Jean-Pierre Reiszmehl.

Voilà ce que je copiais, et pour mieux faire la chose, je le croyais du moins, j'imitais la signature du patron

avec une scrupuleuse exactitude, ce qui me valut une légère mercuriale de la part de M. Reiszmehl, qui m'avertit aigrement qu'il ne convenait pas à un apprenti de contrefaire ainsi la signature du patron.

Le bureau de M. Reiszmehl avait du reste, comme toute la maison, sa bonne part d'étrangetés singulières. Le pupitre, orné de figures sculptées, tout comme les solives du toit de ma chambre à coucher, était flanqué de deux hauts tabourets à siége fixe, placés en face l'un de l'autre, à l'usage de Philippe et du patron. Quant à moi, mon poste était sur nne petite escabelle, devant une tablette qui se rabattait au bout du pupitre. De là, je pouvais contempler tout à mon aise la sérieuse et imposante figure de M. Reiszmehl, ainsi que les traits mélancoliques et résignés de Philippe : car ce dernier était habituellement en tiers avec nous, et on l'employait déjà à de graves fonctions, par exemple, à transcrire les additions marquées sur le grand tableau d'ardoise de la boutique et à les reporter sur le livre-journal.

La fenêtre du bureau était munie d'un fort grillage et donnait sur la cour de récréation de l'école. Combien d'heures ne passai-je pas, le cœur palpitant d'émotion, à regarder jouer mes camarades de la veille ! J'étais heureux seulement qu'ils ne pussent me voir, moi le plus enragé de toute la bande, juché sur ma petite escabelle et occupé à copier des lettres ou à écrire des adresses.

Comme j'avais là beaucoup de temps à moi, on peut bien s'imaginer que je le mis à profit pour me livrer à mainte et mainte folie. Déjà à l'école je m'étais signalé par un rare talent pour lancer à l'aide d'un tuyau de plume, comme avec une sarbacane, de petites boulettes de pain. Je repris au bureau ce charmant exercice. Je dirigeai d'abord mes attaques sur mon collègue Philippe, et son nez fut ma première cible. Mais ce noble personnage était d'une nature trop flegmatique pour que je prisse plaisir à prolonger mon jeu avec lui. Soit qu'il fût insensible, soit qu'il ne voulût rien laisser voir par

respect pour le patron, le fait est que, lors même que mes projectiles l'avaient atteint de manière à le faire tressaillir, il tournait un regard inquiet sur M. Reiszmehl, comme pour voir si le patron avait remarqué le soubresaut qu'il venait de se permettre involontairement.

Dans ce même bureau, dans un coin de la pièce il est vrai, j'avais encore tout en face de moi, indépendamment de Philippe et de M. Reiszmehl, un coussin de laine sur lequel l'affreux roquet, la petite Fanny, comme on l'appelait dans la maison, passait vingt-quatre heures par jour à dormir.

Avec quelle tendresse, je devrais dire avec quels égards respectueux cette laide bête n'était-elle pas traitée par Philippe ! J'ai souvent remarqué que, lorsqu'il arrivait par hasard en même temps que le patron appelât et que Fanny jappât, Philippe courait d'abord vers Fanny, pour voir ce dont elle avait besoin.

Ce ne fut pour moi qu'un encouragement de plus à diriger de temps en temps mes projectiles sur le paresseux animal. Je l'atteignais avec un rare succès, tantôt dans ses flancs rebondis, tantôt sur son museau, et, comme il était bien trop fainéant pour se lever de son coussin, il poussait alors un petit hurlement plaintif et navrant pour le tendre cœur de Philippe, au point de le renverser presque de son siége. Le patron, de son côté, se dérangeait pour venir voir ce qui faisait ainsi crier la pauvre Fanny, et Mlle Barbara accourait tout essoufflée de la cuisine.

Or, il advint une fois que Mlle Barbara, dans une de ses minutieuses perquisitions autour de sa chienne favorite, trouva sur le plancher quelques projectiles égarés. Naturellement elle porta tout aussitôt ses soupçons sur moi ; mais, sur mes protestations d'innocence, elle n'osa m'accuser, et attendit pour le faire une occasion plus favorable.

Cette occasion ne tarda pas à s'offrir.

Il y avait dans la chambre voisine, dont il a déjà été

tant parlé, une petite fenêtre ronde d'où Mlle Reiszmehl pouvait voir dans notre bureau et m'épier tout à son aise, ce qu'elle ne manqua pas de faire.

Depuis le moment où Fanny m'avait failli trahir par ses hurlements plaintifs, j'avais imaginé un autre but à mes coups, et ce but n'était rien moins que le chapeau du patron, lequel était accroché à un grand clou près de la petite fenêtre susdite. Comme Mlle Barbara dirigeait uniquement ses observations sur la petite chienne, elle n'aurait probablement pas de sitôt découvert ma nouvelle cible, si une de mes boulettes de pain, au lieu d'atteindre le chapeau du patron, ne fût venue une fois par hasard donner en plein dans la petite fenêtre.

Un cri perçant se fait entendre. Philippe laisse d'effroi tomber sa plume et regarde M. Reiszmehl d'un air tout ébahi. Celui-ci reste tranquillement assis à sa place, et se contente de demander ce qu'il y a. Quant à moi, je me doutais bien de ce qui était arrivé. Tout à coup je vis accourir Mlle Barbara, rouge de colère ; elle ne put d'abord dire un seul mot, et se borna à gesticuler contre moi. Mais elle ne fut pas longtemps à se remettre. Alors sa langue se démena comme un moulin, et le bureau retentit de ses plaintes les plus amères contre mon indigne conduite. Je cherchai à me justifier; mais déjà elle s'était saisie du fatal tuyau de plume et je dus, sur son ordre, ouvrir ma main, dans laquelle, hélas ! se trouvaient encore quelques projectiles, preuves irréfragables de mon méfait. J'eus beau protester, en fin de compte, que je n'avais visé que le chapeau du patron ; elle demeura convaincue que j'avais visé sa figure, pour lui causer une mortelle frayeur.

Le patron secoua la tête et me lança un regard fort hostile. Philippe, que toute cette scène avait abasourdi, joignit les mains sur son pupitre et me regarda d'un air méprisant, tandis que Mlle Barbara, portant à ses yeux un bout de son tablier, disait de moi en soupirant :

« Si jeune et pourtant si mauvais ! »

M. Reiszmehl, après m'avoir admonesté sévèrement,

mais sans insulte, dut céder au désir de sa sœur et écrire à ma grand'mère pour l'informer de toute ma conduite. Il le fit sur-le-champ, et je dus, nouvel Urie[1], porter moi-même cette fatale dépêche à son adresse.

Mes bons parents étaient assez sensés pour voir dans toute cette affaire plus d'espièglerie que de méchanceté de ma part. Toutefois, ma grand'mère me fit une magnifique harangue, qu'elle parsema comme toujours des plus judicieuses sentences; celles-ci par exemple : « L'homme juste a pitié même de son bétail; » et : « Ne tourmente jamais un animal pour ton plaisir. » J'en conclus que M. Reiszmehl, dans sa lettre, avait envisagé mon attentat bien plus au point de vue de la petite Fanny que de sa sœur.

Lorsque je fus de retour à la boutique, Mlle Barbara affecta encore un grand malaise nerveux, et ce ne fut qu'au souper qu'elle daigna m'adresser la parole pour me demander ce qu'avait dit ma grand'mère de mon indigne conduite envers la sœur de mon patron.

Oh! pourquoi ne baissai-je pas la tête en ce moment, comme terrassé par la honte, et ne me bornai-je pas à murmurer quelques paroles insignifiantes? Mais non, je répondis, sans songer à mal, il est vrai, je répondis à Mlle Barbara que ma grand'mère m'avait dit qu'on ne doit jamais tourmenter les animaux pour son plaisir, et que l'homme juste avait pitié même de son bétail.

En réalité j'avais bien fait. Mais quand je n'aurais pas reconnu ma bévue au regard d'implacable colère que me lança la digne demoiselle, force m'aurait bien été de la deviner au changement qui s'opéra dans la conduite de Philippe à mon égard. Sans échanger ce soir-là une seule parole avec moi, il se retira dans sa chambre, où il resta morne et silencieux, assis devant sa table, rêvant sans doute à toutes les infamies que j'avais commises.

1. Urie, mari de Bethsabée, servait dans l'armée de David. Ce prince, ayant conçu pour Bethsabée une passion criminelle, envoya Urie au siége de Rabba, et donna ordre de l'exposer à l'endroit le plus périlleux.

CHAPITRE VI.

M. le docteur Burbus.

Me voyant traité par Philippe avec un mépris si marqué, mépris que ne me paraissaient nullement justifier les événements rapportés plus haut, je ne fis aucune tentative pour me rapprocher de lui, comme il s'y était peut-être attendu. Tout au contraire, je tirai sur moi la porte qui séparait nos deux chambres, et cela avec une telle force que toute la charpente de la cloison en trembla. Puis je m'assis dans l'obscurité. J'avais devant moi de longues heures en perspective : car c'était un dimanche soir, jour où l'on fermait la boutique à la nuit tombante, et la nuit, en cette saison, commençait à six heures; j'avais donc quatre grandes heures pour faire mon examen de conscience.

J'ouvris la fenêtre, qui avait vue, comme il a été déjà dit, sur la maison voisine; mais la chambre située vis-à-vis n'était pas moins obscure que la mienne. Notre voisin n'était pas encore rentré, et le seul signe de vie qui se manifestât dans l'étroit et profond abîme qui séparait les deux maisons, c'était la trouble lueur du réverbère de la rue. Je refermai donc ma fenêtre et, me jetant sur mon lit, je me mis, en attendant, à me remémorer ma conduite. Mais à peine avais-je commencé cette revue peu récréative, que je distinguai la voix du sieur Burbus qui appelait mon collègue, et qui bientôt grattait à ma fenêtre.

Je me jette à bas du lit, je regarde. La chambre du voisin était éclairée, et il était lui-même debout à sa croisée.

« Holà ! hé! criait-il. Aimable disciple de Mercure, où vous êtes-vous donc attardé? Philippe, Philippe de Ma-

cédoine! Ouvrez donc, de grâce, ouvrez donc votre fenêtre! »

C'est ce que je fis à la place de Philippe, et je demandai au sieur Burbus ce qu'il désirait. Le son de ma voix lui était inconnu; mais, comme il m'avait déjà aperçu quelquefois dans la boutique, il se ressouvint de moi.

« Ah! c'est vous, jeune plante? Où se trouve donc votre digne mentor et collègue? Obligez-moi de lui présenter mes salutations amicales et de lui demander s'il ne voudrait pas me venir visiter un peu. »

Je m'éloignai de la fenêtre, j'ouvris la porte qui donnait dans la chambre de Philippe, mais je vis avec quelque surprise qu'il n'était plus là. Sur la table brûlait encore sa chandelle déjà fort avancée, et la porte de dehors était ouverte à moitié. Je sortis de la chambre pour voir dans le corridor; mais, du haut en bas, la maison était silencieuse comme un cimetière.

Oui, comme il a été déjà dit, il y avait quelque chose de sinistre dans la maison Reiszmehl, et, en me sentant ainsi tout à fait seul, je me trouvai vraiment fort satisfait de pouvoir babiller un peu avec le sieur Burbus. Il était toujours debout devant sa fenêtre et m'attendait.

« Je suis désolé, lui criai-je, mais je ne puis mettre la main sur M. Philippe.

— Ho! ho! dit-il en riant. M. Philippe est un libertin.

Oh! puisse-t-il durer toujours,
Le beau temps de nos amours!

Mais savez-vous une chose? continua-t-il gaiement. Sans vouloir vous faire un compliment, vous m'avez l'air d'être un peu moins chameau que votre digne collègue. Voudriez-vous me faire l'honneur de venir ici passer avec moi une heure ou deux? Je suis justement en train de confectionner un punch délicieux, qui chatouillera agréablement votre estomac de boutiquier débutant. »

Je le remerciai de cette offre flatteuse, tout en lui faisant observer que je ne voyais guère comment il me serait possible de franchir l'espace qui séparait les deux

maisons pour l'aller rejoindre; sur quoi il me déclara que la chose était la plus facile du monde.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il courut prendre au fond de sa chambre une grande planche, qu'il poussa ensuite hors de sa fenêtre jusqu'à la mienne, et m'assura que j'avais là le pont le plus commode qu'on pût imaginer pour franchir l'espace qui nous séparait. A la vue de ce pont volant, je me dis intérieurement que je ferais, en m'y risquant, une manœuvre à me rompre le cou; mais M. Burbus, devinant ma pensée, fit cette remarque avec beaucoup de sang-froid :

« Mon jeune ami, vous ne paraissez pas pécher par excès de vaillantise. Mais, quand je vous aurai dit que Philippe, un des garçons les plus timides de la chrétienté, a fait vingt fois ce périlleux voyage, vous n'hésiterez pas plus longtemps. »

Je dois l'avouer, la crainte seule de paraître poltron aux yeux de M. le docteur Burbus, me détermina à tenter la navigation aérienne qu'il me proposait.

J'enjambai donc ma fenêtre, je m'étendis à plat ventre sur la planche branlante, et je me sentis aussitôt saisi par les pieds d'une main vigoureuse, si bien qu'en un clin d'œil j'eus atteint l'autre croisée et allai, au grand divertissement de mon jovial voisin, rouler sur le plancher de sa chambre.

Je ne me fus pas plus tôt remis sur mes pieds, que je lui fis mes compliments et jetai un rapide coup d'œil autour de moi. Ma chambre était loin, certes, d'être brillamment meublée; mais, bon Dieu! quelle différence encore avec la sienne! Les murs en avaient été primitivement badigeonnés; mais la dent du temps et la malice du locataire avaient fait peu à peu tant et si bien, qu'ils n'étaient plus maintenant revêtus que d'une couche de blanc sale indicible. M. Burbus avait pourtant mis tous ses soins à les orner de son mieux, et, voyant que je ne cessais de promener mes regards tout alentour, il prit en main son flambeau.

C'était, soit dit en passant, une chandelle de suif pas-

sée dans le col d'une bouteille cassée, en guise de bougeoir. Il me montra tout le long des murs une série de figures grotesques, qui, d'après ses explications, représentaient une danse de sorcières.

La beauté de ces fresques excita mon admiration, et je ne me fis pas faute de la lui exprimer, non plus que l'étonnement où j'étais qu'il eût pu produire de tels effets avec du charbon et de la cire à cacheter. J'appris alors que ces peintures étaient l'œuvre d'un peintre de ses amis, qui venait souvent le visiter. Figurez-vous le plus étrange pêle-mêle d'hommes, de monstres et d'animaux. Je crus y reconnaître çà et là quelqu'un, du moins parmi les premiers.

Je n'avais pas tort, en effet. Un de ces personnages était le docteur Burbus lui-même, sa longue pipe à la main, avec des bottes montant jusqu'aux genoux et des éperons démesurés, chevauchant une énorme bouteille.

Un peu plus loin, je ne pus m'empêcher de pousser un grand éclat de rire, en voyant mon digne collègue Philippe à cheval sur un manche à balai. Il tournait le visage en arrière, et son mélancolique regard se reposait sur Mlle Barbara, laquelle était majestueusement assise sur Fanny.

Derrière venait M. Reiszmehl dans sa toilette du jardin. Il avait son grand livre entre les jambes, tenait à la main un entonnoir, et portait sur la tête, en guise de chapeau, un immense cornet de papier.

Quelque satisfaction que j'éprouvasse à contempler ces peintures, mes yeux cherchaient pourtant encore autre chose, je veux dire cet affreux squelette humain dont m'avait parlé Philippe. Ah! mais le voilà! il était là, debout près de la couche du docteur, qui lui avait jeté une vieille jaquette de velours sur les épaules, et l'avait coiffé de son propre bonnet. Dans sa main droite, étendue en avant, était fichée une chandelle qui servait à éclairer le docteur quand il lisait au lit, et son bras gauche, pendant le long de sa hanche, portait, au moyen d'un crochet de fer, une grande cruche, destinée vraisem-

blablement, le cas échéant, à apaiser la soif du sieur Burbus.

Après que j'eus suffisamment examiné le logis de mon hôte, je pris le temps d'observer mon hôte lui-même, qui s'était, dans l'intervalle, jeté sur une chaise et m'en avait offert une autre.

M. Burbus était un homme de trente ans au moins, de taille ramassée et de puissante encolure. Son visage, constamment souriant et empreint d'une grande jovialité, était ombragé d'épaisses moustaches et d'une barbe abondante, à la différence de son crâne, où des cheveux clair-semés laissaient voir çà et là mainte place vide.

Il avait posé sur le poêle un vase de terre, ressemblant fort à un baquet de lessiveuse, et dans lequel chauffait l'eau destinée au punch qu'il m'avait offert. Quand l'eau fut prête, il prit une bouteille d'eau-de-vie, quelques citrons et un cornet de gros papier gris rempli de sucre, avec quoi il apprêta le précieux breuvage. Puis il m'offrit une pipe, et, comme j'aurais eu honte de refuser, je me mis en devoir de la fumer, ce qui était pour moi un travail fort inusité. Enfin, après avoir rempli de punch deux grands verres à bière, il se renversa sur sa chaise contre la muraille, et me somma de boire et d'être gai.

« Ah çà, dites-moi, mon très-cher, continua-t-il, après avoir avalé une forte rasade, comment diantre avez-vous eu l'idée baroque de vous faire marchand de fromages? Pourquoi n'étudiez-vous pas?

— Cher monsieur le docteur, répondis-je, je manque pour cela des moyens nécessaires; les parents qui eussent pu suffire à m'entretenir pendant tout le temps de mes études, je ne les ai plus.

— O le plus digne des fils de la terre, dit en riant le docteur, regardez-moi donc! Il y a bien des années que moi aussi je n'ai plus personne qui prenne soin de moi; et je m'aide pourtant tout seul par le monde, et j'en viens à bout. Ne connaissez-vous pas le grand mot: crédit? Voilà le talisman qui ouvre à qui sait s'en servir coffres et cassettes. »

Je lui déclarai que je n'avais pas encore entendu parler de ce mot magique. Là-dessus il partit d'un bruyant éclat de rire, avala une nouvelle rasade non moins forte que la première, et me certifia que je ne tarderais pas à l'apprendre, pour peu que je fisse plus ample connaissance avec lui.

« Mais dites-moi, reprit-il, comment se fait-il que, voulant apprendre l'état de marchand, vous ayez précisément fait choix de l'épicerie, qui est bien la branche la plus désagréable et la plus prosaïque du commerce? »

Était-ce l'effet du punch, dont, suivant l'exemple du docteur Burbus, j'avais déjà absorbé une quantité plus que passable? Toujours est-il qu'avec une loquacité et une expansion que je ne m'étais jamais connues, je me mis à confesser au docteur, non sans beaucoup le divertir, que la vue du sucre et du café m'avait fait rêver constamment de mers lointaines et de pays merveilleux, mers et pays avec lesquels l'épicerie devait me mettre en relation au moins indirecte.

Cette idée poétique, ainsi liée dans mon esprit à la prose vulgaire de la maison Reiszmehl, parut excessivement comique au docteur, qui de nouveau partit d'un éclat de rire homérique.

« Oui, oui, mon très-cher, me dit-il enfin, c'est réellement dommage que la mer n'étende pas sa nappe immense devant votre boutique : car vous avez déjà chez vous un vieux chien de mer, vous possédez aussi une jeune morue, et la vieille Barbara ne s'acquitterait pas trop mal du rôle de sirène. »

Cette sortie contre mes supérieurs médiats et immédiats le conduisit à me parler des relations de Mlle Barbara, et ses paroles ne contribuèrent pas à grandir mon respect pour mon patron et pour sa sœur. A entendre le docteur, le vieux Philistin était un bon drille, mais qui ne devait pas souffler mot, la virago menant fort bien la barque à elle seule.

Que par ces expressions bizarres le docteur voulût désigner M. Reiszmehl et sa sœur, c'est ce dont la suite

de notre entretien ne me permit pas de douter, lorsque Burbus m'assura que mon collègue Philippe, qu'il appelait le plus grand navire du désert, commandait seul dans la maison, que la Sirène devait en tout lui obéir, et que celle-ci tenait à son tour le vieux Philistin dans une entière dépendance.

Cet entretien avec le docteur Burbus n'était guère propre à me faire aimer le commerce en général, et la maison Reiszmehl en particulier. Cependant la pipe et le punch n'avaient pas manqué de produire sur moi leurs effets très-désagréables et fort opposés. Le punch mettait mon sang en ébullition, donnait l'éveil à mes pensées et déliait ma langue, tandis que le tabac paralysait toutes mes forces.

Je fus pris tout à coup d'un malaise indéfinissable, qui faisait couler de grosses gouttes de sueur sur mon front; je ressentis une affreuse angoisse, et lorsque, me levant de ma chaise, je déclarai au docteur que je devais songer à la retraite, toute la chambre me sembla danser autour de moi. Je crus voir les grotesques figures peintes sur les murs tourbillonner devant moi avec un vacarme incessant. Le squelette me parut s'agiter à sa place et prit à mes yeux un air tout à fait sinistre. Mon jovial compagnon lui-même, qui était debout devant moi et riait à gorge déployée, me fit l'effet d'un démon, et ce fut avec un secret effroi que je cherchai en chancelant la fenêtre, pour me lancer dans mon extravagant voyage.

En vain le docteur me conseilla-t-il de passer la nuit avec lui, attendu que je me trouvais dans un état qui rendait tant soit peu périlleuse une telle navigation aérienne. Je ne l'écoutai point. Alors il poussa de nouveau la planche d'une fenêtre à l'autre, et je l'enfourchai derechef hardiment. Mais surpris par l'air froid de la nuit à une telle hauteur, au-dessus du sombre et profond abîme qui séparait les deux maisons, je me mis à pleurer et à sangloter, et tel fut mon vertige, que je me cramponnai convulsivement à la planche, sans vouloir avancer ni reculer.

Ce moment critique, où une affreuse nuit se fit sou-

dain dans tout mon être, je ne m'en souviens plus. Le seul souvenir un peu vague que j'aie conservé, c'est que le docteur éclatait contre moi en imprécations et en injures. Je le sentis bientôt qui me frappait avec un bâton sur la partie de mon corps que je lui offrais en perspective, et chaque coup que je recevais me faisait glisser d'un pas en avant. Enfin, j'éprouvai la sensation d'une atmosphère plus chaude, je roulai sur le plancher de ma chambre et m'endormis incontinent.

Mais ce ne fut pas encore la fin de mon supplice. Je me sentis bientôt secoué et piqué, et lorsque à grand'-peine je rouvris les yeux, je vis se dresser devant moi une figure que je pris d'abord pour le squelette du docteur Burbus. Je ne tardai pas, il est vrai, à reconnaître mon collègue Philippe, qui, avec force plaintes et force soupirs, me porta dans mon lit, où je retombai dans un profond sommeil.

CHAPITRE VII.

Tristesse.

Je me réveillai le lendemain aux premières lueurs d'un matin gris et morne. Hélas ! non moins mornes étaient mes pensées, car je me trouvais dans un état d'autant plus effrayant, que je ne savais pas trop si c'était la suite de ma veille chez le docteur, ou le commencement de quelque grave maladie. J'étais en proie à la tristesse la plus noire qui ait jamais rempli l'âme d'un mortel.

Ma tête était comme un désert vide, et, quand je cherchai à me recueillir et à regarder autour de moi, la chambre, la table, les chaises, je vis tout tourner, comme la veille. J'eus beau fermer les yeux pour échapper à ce vertige, ce fut alors comme si quelqu'un me prenait par

les cheveux et me faisait avaler d'un coup une forte rasade d'eau chaude.

Je me retournais dans mon lit en tous sens, et capitulais avec moi-même de quart d'heure en quart d'heure; mais enfin la crise arriva à son paroxysme. J'entendis Philippe tousser dans sa chambre, trépigner, se démener, en un mot se livrer à tout le vacarme dont il accompagnait sa toilette chaque matin.

Je me levai et me trouvai mieux que je ne m'y étais attendu. J'avais craint de rouler sur le plancher, mais je pus encore me tenir assez ferme sur mes jambes. La seule chose qui m'inquiétât, c'était une indicible faiblesse, et j'étais incapable de m'expliquer pourquoi mes mains tremblaient chaque fois que je saisissais un objet quelconque.

Je me mis à la fenêtre, en partie pour jouir de l'air frais du matin, en partie aussi pour voir dans la chambre du docteur Burbus, où j'avais passé la veille une soirée dont le souvenir seul me faisait frissonner.

Tout ce que j'avais vu le soir dans cette étrange pièce m'était apparu de nouveau dans un tourbillonnement de rêves extravagants. Même encore à présent, à la clarté du matin, si je venais à fermer les yeux, je revoyais passer devant moi toutes les grotesques peintures de la chambre du docteur, je le revoyais lui-même ainsi que l'horrible squelette, et l'impossibilité où j'étais de me délivrer de ces souvenirs et de ces visions m'était plus pénible encore que mon malaise physique.

Quant au docteur, il ne paraissait avoir conscience d'aucun tort, ni ressentir la moindre souffrance. En dépit du froid de la nuit, il avait laissé sa fenêtre ouverte, et la planche sur laquelle j'avais franchi l'espace qui nous séparait n'était retirée qu'à demi. Enfin, l'honnête garçon ronflait encore à cette heure avec une telle force, que ses rideaux, s'il en eût eu, en auraient été agités.

Philippe en ce moment ouvrit la porte de sa chambre, et, en me trouvant planté là, sans être habillé, la figure pâle et défaite, en me voyant regarder fixement la maison

d'en face et me gratter d'un air pensif derrière l'oreille, il prit son air le plus lugubre, joignit les mains et attacha sur moi un regard désolé.

Je le regardai aussi de mon côté; mais, devinant à son attitude, qu'il adressait mentalement au ciel une fervente prière au sujet de ma légèreté et de ma dépravation, je ne pus résister à un mouvement d'irritation, et lui demandai avec humeur ce qu'il me voulait.

« Oh! rien, répliqua-t-il avec une lenteur solennelle. Je voulais seulement voir si vous vous ressentiez encore de votre chute d'hier soir sur le plancher de votre chambre; rien de plus.

— Ma chute? Je n'ai point fait de chute, repartis-je d'un ton bourru; je le saurais parbleu bien. »

A ces mots, un sourire douloureux se dessina sur les lèvres de Philippe :

« Mon Dieu! dit-il, vous vous trouviez alors dans un état, où l'on ne sait plus si l'on est debout ou par terre. Hélas! et dans un tel état, en supposant que le corps ne fasse pas de chute, l'esprit du moins en fait une bien grave. »

Je remarquai que le bon apôtre était sur le point de me faire un sermon, et, comme je ne me sentais pas du tout d'humeur à l'écouter, je lui dis vivement qu'il eût à me laisser en paix. J'ajoutai avec colère que tout ce patelinage me déplaisait au suprême degré, et que je lui serais infiniment obligé de ne plus s'occuper de moi désormais.

Philippe ne s'était point attendu à une pareille réponse de la part de son subordonné, et, franchement, je crois qu'en tout autre moment je ne la lui aurais pas faite. Il leva ses mains jointes sur sa poitrine, pencha la tête en avant, et, d'une voix faible, après une longue pause, ne pouvant plus se contenir, laissa échapper ces mots :

« Il faut donc que je déclare à M. le patron qu'après l'acte dont vous vous êtes rendu coupable envers sa digne sœur, Mlle Barbara, après les cruels traitements que vous avez fait subir à la petite Fanny, sans parler du peu de

respect que vous avez montré pour le chapeau du patron et pour le patron lui-même ; enfin, après toute votre conduite d'hier soir, il m'est impossible de vous agréer plus longtemps comme auxiliaire et de vivre avec vous. L'un de nous deux doit quitter la maison, vous ou moi ! »

Ce dernier mot fut précédé d'un profond soupir.

Bien qu'il ne m'eût pas été au total fort désagréable de quitter la maison de M. Reiszmehl, et qu'après tout ce que j'y avais éprouvé, cette branche de commerce me fût devenue singulièrement odieuse, je n'étais pas sans savoir que mes parents ne m'en verraient sortir ainsi qu'avec le plus vif déplaisir, et ne manqueraient pas de me placer dans une autre boutique, où ma condition serait peut-être encore pire.

Aussi ne fus-je pas médiocrement effrayé de la déclaration de Philippe, et je ne savais trop que lui répondre, lorsque tout à coup je me rappelai certaine allusion du docteur Burbus à je ne sais quelle histoire qui s'était passée au premier étage de la maison Reiszmehl. Je la saisis au vol, et, l'appliquant immédiatement à Philippe, je lui dis du ton le plus calme possible :

« C'est bien, monsieur Philippe ; contez de moi au patron tout ce que vous voudrez ; je lui ferai part, à mon tour, d'une certaine histoire que je tiens du docteur Burbus. Me comprenez-vous, monsieur Philippe ? Il s'agit d'une histoire qui s'est passée ici même, au premier étage. »

A peine avais-je dit ces mots, que j'en éprouvai du regret, car je lus dans les yeux de Philippe le plus amer désespoir. Il fit un pas en arrière, se couvrit le visage de ses mains, et les seuls mots qu'il lui fut possible d'articuler furent :

« Oh ! Dieu ! le monstre !... ô Barbar... !

— Oui, vous voyez, répliquai-je avec le même calme ; vous avez tort d'être ainsi avec moi. Il vaut bien mieux que nous restions amis. Continuons à vivre ensemble, sans nous trahir l'un l'autre. »

Il ne me répondit que par un signe de tête, qui voulait

dire que c'était aussi son avis. Mais en me retournant et en reportant vivement les yeux de son côté, je m'aperçus qu'il avait fourré une de ses mains dans la poche de sa camisole et qu'il serrait le poing, vraisemblablement à mon adresse, et un peu aussi à celle du docteur Burbus, qui, juste en ce moment, parut à sa fenêtre pour la fermer.

Celui-ci avait la mine d'un homme parfaitement dégrisé, les cheveux et la barbe en broussailles, et semblait se trouver dans le même état que moi. Il nous lança un regard morose, grommela entre ses dents quelque chose comme un bonjour, et regagna son lit.

L'heureux mortel! Je dus pourtant, moi, descendre avec Philippe dans la boutique, pour ouvrir les volets de la devanture, me livrer enfin à mes occupations journalières, qui consistaient généralement à essuyer le comptoir et à nettoyer les lampes dont on s'était servi la veille.

Mon allusion à l'histoire du premier étage avait causé visiblement une profonde émotion au malheureux Philippe, et j'aurais donné beaucoup pour savoir au juste de quoi il s'agissait. Naturellement, je ne voulais pas lui laisser voir que je n'étais pas parfaitement au courant de la chose, mais je me proposais bien de profiter de la première occasion pour m'en enquérir auprès de lui.

Quelle que fût la douceur habituelle du caractère de ce brave garçon, il poussa ce jour-là la condescendance et les égards envers moi jusqu'aux dernières limites de l'incroyable. Je fus réellement touché, lorsque, un peu après l'ouverture de la boutique, il alla chercher de sa propre main dans le cellier une poignée de choucroute, qu'il me vanta comme un remède infaillible contre le malaise auquel j'étais en proie. J'en mangeai, moins par goût que pour lui donner une preuve de ma confiance, et pourtant je dois convenir que ce mets exerça la plus heureuse influence sur mon estomac.

Je bannis dès lors complétement la crainte que j'avais eue d'abord de me voir accusé par lui de ma débauche de la veille auprès du patron et de sa digne sœur. Il

poussa même la magnanimité jusqu'à attirer l'attention de Mlle Barbara sur la pâleur de mes joues, et à lui donner à entendre que les remords de mon odieuse conduite envers elle m'avaient seuls empêché de fermer l'œil de la nuit, et que je me consumais de chagrin.

Cette supposition dissipa quelque peu les nuages dont les yeux de Mlle Barbara étaient assombris en me regardant, et me valut ce jour-là de sa part l'éclair de plus d'un regard amical; mais il était dans ma destinée de ne pouvoir jamais réussir auprès de cette auguste demoiselle.

CHAPITRE VIII.

L'élixir antispasmodique.

Il y avait dans un coin de la boutique une certaine petite armoire, dont Mlle Barbara seule avait la clef. C'était là qu'elle tenait en réserve, pour les besoins du ménage, une quantité de choses indispensables, telles que cerises confites, concombres, etc. Mlle Barbara y serrait encore une grande bouteille de liqueur médicinale, dont elle prenait plusieurs fois par jour une grande cuillerée pleine, prétendant que, sans ce calmant, sans cet antispasmodique, il lui serait impossible de tenir contre l'ébullition de sang constante à laquelle l'exposaient ses travaux incessants, tant dans la boutique que dans la cuisine.

Quelquefois, mais rarement, Mlle Barbara oubliait de retirer la clef de cette précieuse armoire. Cela lui arriva notamment une après-midi où, redoutant une crise, elle avait avalé coup sur coup plusieurs cuillerées de son élixir. En la voyant si souvent recourir à son armoire dans une même journée, je m'étais toujours dit, à part moi, qu'on était vraiment inexcusable de laisser ainsi tracasser seule dans la cuisine et dans le cellier une

personne sujette à de tels accidents. Plus d'une fois déjà j'avais craint qu'elle ne fût prise tout à coup de quelque faiblesse ou d'une crise quelconque, sans avoir sous la main sa potion antispasmodique. Et c'est précisément ce qui eut lieu ce jour-là dans l'après-midi.

Mlle Barbara n'avait pas paru depuis quelque temps, lorsque nous entendîmes tout à coup au-dessus de nos têtes, au premier étage, un vacarme tel, que le patron lui-même, malgré son indifférence imperturbable, leva les yeux vers le plafond et ordonna d'aller voir en haut ce qui se passait. J'étais au comble de mes vœux; je pourrais donc enfin jeter un regard sur ce premier étage mystérieux : aussi en escaladai-je les degrés quatre à quatre.

Une porte était ouverte; mais, bien qu'il fît grand jour, je ne pus d'abord rien distinguer dans la chambre où elle conduisait.

Au dehors, tous les volets des fenêtres étaient fermés, et au dedans, d'épais rideaux tombant jusqu'à terre interceptaient toute lumière, si bien que les ténèbres les plus complètes régnaient dans cette première pièce.

Enfin, après que mes yeux se furent un peu habitués à l'obscurité, je distinguai dans un coin de la chambre un sofa, sur lequel Mlle Barbara reposait, les yeux fermés, et poussant seulement de temps à autre de faibles soupirs. A droite et à gauche étaient des portes entr'ouvertes, qui conduisaient dans d'autres pièces non moins obscures.

Je ne sais comment il me vint à l'esprit que Mlle Barbara était morte et qu'elle était étendue là sur son lit de parade. Je fus pris soudain d'une telle peur, que je redescendis plus vite encore que je n'étais monté pour aller chercher le patron.

Je me croisai sur l'escalier avec Philippe, qui s'empressait de venir au secours de Mlle Barbara. Quant au patron, toujours assis à son bureau, il était en train d'additionner un grand compte, dont il énonçait à demi-voix les chiffres, selon son habitude : « Six et huit font quatorze, et neuf font vingt-trois.... »

« Monsieur Reiszmehl, lui dis-je, Mlle Barbara est étendue sans connaissance sur le sofa. »

Il me fit signe avec la main de me taire.

« Et sept font trente, et neuf trente-neuf.... Montez-lui de l'eau, je vais l'aller voir dans un instant. »

Comme je me disposais à aller prendre une carafe d'eau fraîche à la fontaine, je vis que la clef n'avait pas été retirée de la petite armoire. Avec la louable intention de me remettre dans les bonnes grâces de Mlle Barbara, je l'ouvris, je pris la bouteille d'élixir avec la grande cuiller, et je remontai lestement l'escalier. J'entendis derrière moi le patron qui se levait de son comptoir et me suivait à pas lents.

Mais la présence de Philippe avait déjà fait merveille sur Mlle Barbara. Revenue de son évanouissement, elle était assise à l'angle du sofa. Je l'entendis de la porte ; elle racontait à mon collègue qu'ayant eu à faire dans la chambre, elle avait cru voir passer tout à coup quelqu'un devant elle, ce qui lui avait causé une frayeur mortelle et l'avait fait tomber sans connaissance sur le sofa.

Philippe avait entr'ouvert une fenêtre, et lorsque j'entrai, suivi du patron, elle ne m'eut pas plus tôt vu avec ma bouteille à la main, qu'elle s'élança vers moi comme une furie et me demanda ce que je voulais.

Je lui répondis le plus doucement possible que, l'armoire d'en bas s'étant trouvée par hasard ouverte, j'y avais pris, pour la réconforter, la potion calmante à laquelle elle avait recours plusieurs fois par jour.

Si j'avais pu voir en ce moment derrière moi, j'aurais pu remarquer que mes paroles amenaient un léger sourire sur les lèvres du patron ; mais le spectacle que j'avais devant les yeux n'avait absolument rien de riant.

Mlle Barbara se cramponnait à l'angle du sofa et semblait hésiter si elle tomberait de nouveau ou non en faiblesse ; puis, à mon grand effroi, je lus sur ses traits une expression de fureur telle que je n'en avais jamais remarqué une pareille.

Le patron s'avançant alors fit mine de prendre la bouteille de mes mains, et dit en riant à sa sœur :

« Allons, chère Barbara, au nom de Dieu, puisque cela te fait du bien, prends donc un peu de ton calmant. »

Mais à peine avait-il étendu la main vers moi, que sa sœur avança brusquement la sienne en même temps. Moi, qui ne savais pas d'abord ce que cela voulait dire, je lâche la bouteille, avant que ni le patron ni sa sœur l'aient pu saisir, d'où il s'ensuivit qu'elle tomba sur le plancher, où elle se brisa en mille morceaux.

A ce coup une agréable odeur se répandit par toute la chambre, et ma surprise fut telle que je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Ah ! mais c'est une bouteille d'eau-de-vie !

— Oui, cria Barbara d'une voix stridente et d'un air des plus menaçants pour moi, oui, c'est de l'eau-de-vie, et vous êtes, vous, un jeune vaurien ! Dieu sait où vous avez pris cette bouteille ! »

Pour le coup, c'était vraiment trop fort, et je répondis avec énergie :

« Où je l'ai prise, mademoiselle Barbara ? Eh ! où l'aurais-je prise, sinon dans votre garde-manger ?

— Ah ! ah ! cria-t-elle d'une voix encore plus perçante, c'est dans mon garde-manger que vous l'avez prise ? Vous êtes un.... »

Et je la vis, à ces derniers mots, brandir devant mes yeux ses dix doigts armés d'ongles d'une longueur peu rassurante.

« Oui, m'écriai-je en m'animant à mon tour davantage, oui, cette bouteille sort de votre armoire, et c'est cette même bouteille d'eau-de-vie où vous allez plusieurs fois par jour puiser à grande cuillerée vos gouttes antispasmodiques. »

Tout en prononçant ces paroles, je fis involontairement un pas en arrière, et bien m'en prit, car les dix doigts de la digne demoiselle, crispés comme les griffes d'un chat en furie, décrivirent dans l'air une courbe menaçante. Mais comme elle n'atteignit pas son but, qui

vraisemblablement était mon nez, elle retomba sur le sofa, les yeux fermés, en criant :

« Je meurs ! je meurs !

— Mon Dieu ! » pensai-je ; et quittant la chambre en toute hâte, je courus au bureau, où je m'assis sur mon escabelle et me mis à pleurer tout haut de colère et de dépit.

Le patron ne tarda pas à me rejoindre, et, en me voyant pleurer ainsi, il commença à arpenter le bureau dans tous les sens, les mains croisées derrière le dos. Grande était son agitation, et il la trahissait en touchant fréquemment chacun des objets devant lesquels il passait. Ainsi il ne passait pas une fois devant le petit monstre qui était posé sur le poêle, qu'il ne lui pinçât le nez entre ses doigts. Puis il heurtait du pied l'affreux roquet, qui, aux cris partis du premier étage, avait semblé d'abord faire un faible effort pour se lever ; mais, en définitive, la paresse de cette chère Fanny avait été plus forte que son attachement pour sa maîtresse.

Enfin, après bien des tours, M. Reiszmehl vint s'asseoir devant son pupitre, et, tout en agitant le bout de sa plume dans son écritoire, il me dit, sans me regarder :

« Voyez-vous, mon cher ami, les événements qui viennent de se passer me sont extrêmement, oui, extrêmement désagréables. En réponse à l'annonce du journal d'alors, j'écrivis mon honorée du 6 décembre dernier à votre grand'mère, après quoi il fut convenu entre nous que je vous prendrais chez moi en apprentissage, pour vous apprendre les premiers éléments de la science commerciale. Que vous soyez inattentif ou négligent, c'est ce que je ne puis pas dire ; mais vous êtes jeune, voyez-vous, très-jeune, ce qui a été vraisemblablement la cause de toutes ces petites misères qui font que ma sœur, Mlle Barbara, est montée contre vous au plus haut degré de la colère. C'est là une chose qui doit vous être désagréable et qui, je connais ma sœur, ne s'arrangera pas de sitôt. Aussi mon avis est-il que vous cherchiez à décider votre grand'mère.... au fait, vous avez aussi un tuteur.... à vous choisir une autre maison de commerce,

où les affaires et la vie de famille ne soient pas aussi intimement unies qu'elles le sont chez moi. Eh bien ! vous me comprenez, mon cher ami ; il faut que vous parliez dans ce sens à votre grand'mère. »

Je comprenais vraiment fort bien M. Reiszmehl. Certes, en toute autre circonstance, l'idée d'être renvoyé d'apprentissage eût eu pour moi quelque chose d'effrayant ; mais j'avais pris le commerce d'épicerie en un tel dégoût, que les paroles de M. Reiszmehl ne produisirent pas sur moi une impression fâcheuse. Cependant, ma grand'mère, mes tantes.... Oh ! je prévoyais de ce côté-là de rudes combats à soutenir.

M. Reiszmehl m'assura encore qu'il ne s'agissait dans ce qu'il m'avait dit que d'une proposition à soumettre à mes parents et à débattre sérieusement avec eux, avant de prendre une résolution définitive.

Je pris alors mon bonnet, accroché à un clou dans le bureau, je saluai M. Reiszmehl ; mais, en passant devant l'escalier, je ne pus m'empêcher d'adresser un regard de colère à ce premier étage, cause de tout mon malheur.

CHAPITRE IX.

Vengeance.

Je ne fus pas plus tôt dans la rue, que je respirai à pleins poumons ; j'étais comme un oiseau échappé de sa cage. « Ah ! pensais-je, si ma famille approuvait ma sortie de la maison Reiszmehl, plus d'incertitude pour moi désormais ! » J'entrevoyais alors un avenir enchanteur, où je me bâtissais à mon gré les plus riants, les plus splendides châteaux. Mais, durant mon court apprentissage, mes souhaits s'étaient singulièrement amplifiés. Il n'y avait pas de maison de commerce dans la ville, si considérable

fût-elle, qui ne me parût maintenant comme une seconde maison Reiszmehl ; et ce n'était que dans un autre monde, c'est-à-dire hors des murs de ma cité natale, que s'ouvrait devant moi un vaste et magnifique horizon.

Tout en faisant ces réflexions, je vins à passer devant le soldat de pierre, qui se dressait à la porte de notre boutique ; je promenai ma main sur son long nez et l'apostrophai ainsi en plaisantant :

« Vieux camarade, tu ne peux pas prendre ton essor et te lancer dans le monde avec moi ! tu es à jamais enchaîné à la maison Reiszmehl et à Mlle Barbara ! »

Cependant le froid contact de la pierre fit courir soudain par tout mon corps un frisson glacé, et je me pris à penser que ma grand'mère n'aurait qu'à me refuser son consentement, pour que je me visse réintégré dans ma prison et condamné à une vie cent fois plus désagréable que celle de ce brave guerrier de pierre, dont la figure me semblait aujourd'hui avoir une expression tout à fait railleuse. Je me hâtai donc de tourner l'angle de la rue ; mais j'avais à peine fait quelques pas, que je m'entendis appeler d'une rue latérale par une voix de basse-taille : au son de cette voix, je reconnus aussitôt le docteur Burbus.

« Hé ! hé ! me criait-il, mon jeune ami, mon digne gardien de boutique ! Où diantre courez-vous si vite ? Serait-il par hasard arrivé quelque malheur à la noble demoiselle Barbara ? ou mons Philippe, cette cigogne enrouée, se serait-il, par dépit d'un amour contrarié, précipité dans un baril d'huile ? »

En prononçant ces derniers mots, le docteur m'avait atteint. Je ne fus pas peu étonné de voir ce noble ami porter, au lieu de sa longue pipe, des livres sous son bras. Sa mise d'ailleurs en ce moment était fort différente de ce qu'elle était d'habitude. Au lieu de sa souquenille fanée de velours vert, comme il appelait sa jaquette, il portait un frac noir à longues basques pointues ; un gilet de même couleur ornait sa taille ramassée, et au large col de chemise qu'il rabattait d'ordinaire autour de

son cou, il avait substitué ce jour-là une cravate si haute et si roide, que, ne pouvant incliner la tête vers moi en signe de bienvenue, il se bornait, entre autres grimaces expressives, à baisser les yeux pendant qu'il me parlait. Comme complément de cette toilette solennelle, ajoutez un chapeau en fort mauvais état, dont le rebord était à peine large d'un doigt, et des gants de coton blanc qui devaient avoir fait un trop long service : car le docteur tenait ses mains à demi fermées, de manière à cacher les extrémités des doigts, qui n'auraient pas demandé mieux que de regarder dehors par plus d'un trou.

Le docteur s'informa avec intérêt de la manière dont j'avais passé la nuit, et surtout dont je m'étais éveillé. Je lui retraçai, non sans le divertir énormément, la noire tristesse qui, pour la première fois, comme un spectre affreux, avait fait irruption dans ma jeune existence. Mais à peine lui eus-je fait entendre que cette même journée avait amené avec elle une bien autre aventure encore, qu'il me pressa avec les plus vives instances de venir tout lui raconter dans sa chambre.

Comme au fond je n'avais pas grande hâte de m'ouvrir à ma grand'mère sur la proposition de M. Reiszmehl, j'accompagnai le docteur jusque chez lui.

Il fallait, pour arriver à sa chambre, traverser un magasin de nouveautés attenant à notre boutique. J'en connaissais à peine les commis : une première raison, c'est que ces messieurs étaient plus âgés que moi ; une seconde, c'est qu'ils se croyaient, à titre de chevaliers de l'aune, placés sur un échelon plus élevé que nous, et nous traitaient le plus ordinairement de haut en bas. Aujourd'hui encore, lorsque j'entrai avec le docteur, ils me saluèrent tous ensemble d'une façon dérisoire, en tortillant leurs longues figures, et l'un d'eux me demanda, d'un ton passablement goguenard, ce que je désirais acheter ; sur quoi le docteur, à mon grand ébahissement, répondit d'une voix haute et ferme :

« Écoutez, noble gentilhomme de comptoir, il faut

que je vous prie, une fois pour toutes, de vouloir bien vous abstenir d'interroger mes clients. Il est arrivé aujourd'hui même à notre jeune voisin, vers midi, allons, qu'est-ce donc au juste ?... Ah ! j'y suis, un baril d'huile lui est tombé sur le bras et lui a occasionné une contusion qui n'est pas sans gravité ; ce qui fait qu'il réclame les secours de mon art. Vous voyez donc, jeune homme, qu'il n'a que faire de vos services. »

Les commis me regardèrent d'un air tout interdit, pendant que quelques acheteurs, qui se trouvaient dans le magasin en ce moment, considéraient le docteur avec non moins de surprise. Celui-ci cependant traversa le magasin d'un pas solennel et, arrivé dans le corridor, s'informa auprès de la bonne à haute voix combien de malades étaient venus demander après lui durant son absence. La femme de chambre lui rit au nez, sans qu'il en parût déconcerté le moins du monde ; que dis-je ? il n'en cria que plus fort, de manière à être entendu distinctement dans le magasin :

« Ah ! six malades, dont deux alités ? »

Après quoi il monta tranquillement l'escalier et je le suivis. A la porte de sa chambre était appendu un grand tableau d'ardoise sur lequel on pouvait lire en gros caractères :

« Le docteur Burbus, médecin praticien, vu ses nombreuses occupations en ville, n'est visible chez lui que de huit à dix heures, le matin, et de cinq à sept, l'après-midi. Les personnes nécessiteuses sont traitées par lui gratuitement. »

D'après l'idée que je m'étais faite jusqu'ici de la science et des connaissances du docteur, et ce que m'en avait dit mon collègue Philippe, je ne m'attendais certes pas à trouver sur son tableau le nom d'aucun client. Aussi ne revins-je pas de ma surprise, lorsque j'y lus :

Quand donc M. le docteur daignera-t-il enfin me visiter, après tant de lettres que je lui ai écrites à ce sujet ?

Signé : KRANZ, maître tailleur.

Et plus bas :

M. le docteur est prié de vouloir bien passer chez moi, en personne, samedi prochain.

Signé : LA BLANCHISSEUSE.

Plus loin encore :

Je désire vivement voir M. le docteur en personne, et m'entretenir verbalement avec lui.

Signé : KLOTZ, maître cordonnier.

P. S. A propos de vos bottes neuves, elles sont prêtes.

« Eh ! eh ! dis-je au docteur, vous avez déjà une clientèle passable. Ces clients-là sont-ils dangereusement malades ? Je connais le tailleur Kranz, il m'a fait une redingote neuve.

— Vraiment ? répondit le docteur d'un air indifférent. Oh ! ces malades se trouvent au dernier période de leur maladie ; oui, ma foi ! et ils n'ont plus besoin de mes soins, je les ai tous abandonnés. »

Nous entrâmes dans sa chambre, dont le souvenir m'était toujours présent depuis la soirée de la veille ; mais aujourd'hui, à la demi-clarté qui y arrivait par son unique fenêtre, elle me parut encore plus sombre et plus sinistre. Tout en racontant au docteur, sur son invitation, les événements de la matinée, je regardais curieusement autour de moi.

Le squelette était coiffé du bonnet du docteur, et la fameuse jaquette de velours vert était jetée sur ses épaules. Il tenait entre ses dents une longue pipe, et la chandelle qu'il avait à la main était brûlée si avant que ses doigts étaient noircis par le feu. Sur la table et sur les chaises régnait un vrai désordre d'artiste : ici une rapière brisée, là deux ou trois volumes crasseux et divers papiers. Tout contre la fenêtre se dressait encore la planche que j'avais chevauchée la veille. Il me parut intéressant de considérer à la clarté du jour la profondeur de l'abîme, au-dessus duquel j'avais plané, ainsi que la fenêtre de ma chambre.

Mais, au premier regard que je plongeai dans l'étroite ruelle, je me retirai précipitamment. Je venais d'apercevoir en face mon collègue Philippe et, à côté de lui, Mlle Barbara qui, en ce moment, n'avait ma foi! guère envie de tomber en faiblesse.

Ils étaient tous deux très-familièrement appuyés contre ma fenêtre. Le bon Philippe, que mes derniers procédés envers l'auguste sœur du patron avaient sans doute exaspéré contre moi au suprême degré, faisait des mines et des gestes auxquels je ne pouvais me méprendre. Évidemment il racontait à Mlle Barbara ma visite chez le docteur avec toutes ses suites, entre autres mon voyage aérien et l'état de malaise où je m'étais trouvé ce matin même.

Le docteur, debout derrière moi, était en train de se bourrer une pipe. Remarquant, tout comme moi, que j'étais mis sur la sellette, il s'avança brusquement, et sa large figure remplit si bien tout le cadre de l'étroite fenêtre, que je pus, à ma grande satisfaction, voir, sans être vu moi-même, par-dessus ses épaules.

Dieu! quel fut l'effroi de Barbara et de Philippe, lorsque Burbus leur cria : « Bonsoir! » Le premier mouvement de la digne demoiselle fut de se retirer, mais le docteur poursuivit avec vivacité :

« Oh! demeurez encore près de moi, vous, la plus noble des filles d'Ève! Charmante fleur des landes, pourquoi veux-tu disparaître, lorsque la rosée de la nuit a à peine humecté tes feuilles? Et vous, continua-t-il en s'adressant à Philippe, seigneur des barils d'huile, noble chevalier du premier étage, j'ai le plus pressant besoin de lier avec vous un agréable entretien. Aussi vous prié-je en grâce de rester; autrement je publie partout certaine histoire, je la crie sur les toits.... Ah! vous me comprenez déjà! »

Barbara pâlissait de colère et rougissait tour à tour; mais, redoutant les indiscrétions du docteur, elle ne quitta point la fenêtre.

« Mais que désirez-vous de moi? dit Philippe d'un ton effrayé.

— Vaillant paladin, répondit le docteur, en ma qua-

lité de médecin, je suis physionomiste, et par vos mines, qui, soit dit en passant, sont en vérité des plus piteuses, j'ai deviné clairement quelles histoires vous contiez aux chastes oreilles de Mlle Barbara. Or, pourquoi vous aviser de dénigrer ainsi les autres, quand vous-même, plus d'une fois, vous m'avez honoré de votre visite, en suivant ce même sentier périlleux? Oui certes, et vous vidiez avec moi plus d'une rasade d'excellent punch, après quoi vous me quittiez dans un état d'excitation que l'on eût pu, à bon droit, qualifier autrement. »

Les regards de Mlle Barbara exprimaient déjà la colère depuis le commencement de cette scène; mais lorsqu'elle entendit ces dernières paroles du docteur, elle cligna des yeux et plissa les coins de sa bouche avec une rage concentrée qui fit trembler Philippe.

Le malheureux n'osait rien nier. Il craignait que l'impitoyable voisin n'entrât dans de nouvelles explications et ne vînt à révéler certains détails, hélas! bien pires encore, sur ce qui s'était passé dans une de ses visites nocturnes au docteur.

Oh! pourquoi Barbara ne dévora-t-elle pas en ce moment sa colère? Pourquoi, au lieu de s'éloigner de la fenêtre, dit-elle d'un ton sec au docteur que, si Philippe pouvait avoir à se reprocher une étourderie, c'est que, vraisemblablement, il avait cédé à ses perfides suggestions ; mais que, pour ce qui était de moi, j'étais bien le plus abominable vaurien que la terre eût porté?

C'en était trop, à ce coup, pour mon ami le docteur. Portant vivement la main derrière lui, il saisit un vieux pistolet rouillé, qui était accroché à un clou près de la fenêtre, et le dirigea brusquement contre Philippe, en le menaçant avec un horrible serment de lui brûler la cervelle, aussi vrai que l'arme était chargée de deux balles et de quelque menue ferraille, si, à l'instant même, il ne rendait hommage à la vérité et ne confessait hautement qu'en le venant voir, il avait cédé, non à ses suggestions, à lui Burbus, mais bien à l'attraction magnétique de deux yeux noirs pleins de feu.

Les femmes, en ces sortes de matières, sont douées d'une pénétration incomparable. Le docteur eut à peine parlé de ces deux yeux noirs pleins de feu, que Mlle Barbara devina tout. Partagée entre la crainte et l'espérance, elle attendit un moment sans rien dire. Sans doute, le malheureux Philippe allait rejeter loin de lui une telle accusation avec les plus terribles serments. Mais, soit que sa conscience lui reprochât réellement quelque faute énorme, soit que l'arme dont il se voyait menacé paralysât son énergie, il baissa la tête et garda le silence.

« Philippe! » dit alors Mlle Barbara; mais elle dit ce mot unique d'un ton si foudroyant, que Philippe baissa la tête encore davantage et continua de se taire. Puis, rassemblant toutes ses forces, Barbara s'éloigna, le cœur désespéré.

Philippe en fit autant. Courut-il après elle, ou la grandeur de ses torts le renversa-t-elle sur le plancher? c'est ce que je n'ai jamais su.

Quant au docteur Burbus, restant immobile à son poste, il se dressa de toute sa hauteur et, d'une voix majestueuse et tonnante, cria ces mots aux fugitifs :

« Cardinal, j'ai fait mon devoir; faites le vôtre! »

Cela dit, il s'éloigna de la fenêtre et se jeta sur une chaise en s'abandonnant à un fou rire dont il fut quelque temps à se remettre. Bien que la question des deux yeux noirs pleins de feu, dont il avait parlé, ne fût pas complétement claire à mes yeux, je réussis pourtant à arranger dans ma petite imagination une histoire assez approchante de la vérité.

Pendant que le docteur, retiré dans un coin de la chambre, se débarrassait de son costume d'apparat, je regardai autour de moi sur la table et j'aperçus, à demi recouvert de cendres de tabac et d'allumettes de papier consumées, un cahier qui portait ce titre : *Journal du docteur Burbus*. Moi aussi, je m'étais vu autrefois dans l'obligation de tenir un journal, et cette tâche, par parenthèse, m'avait paru des plus difficiles. Il me fallait couvrir de nombreuses pages du récit des promenades que j'avais faites et de toutes les connaissances que j'avais

acquises dans les jours écoulés. Mais comme, en bonne conscience, le bagage de mes connaissances n'était pas lourd, je remplissais la plupart des pages de mon livre ainsi qu'il suit.

« Du 16 : rien de particulièrement digne d'être noté. »

Aussi étais-je réellement curieux de voir comment un homme expérimenté et instruit comme le docteur Burbus avait rempli son journal. Je l'ouvris donc, après lui en avoir poliment demandé la permission ; mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis qu'il ne se composait guère que de papier blanc ?

Je pensai d'abord que c'était un nouveau journal commencé depuis très-peu de temps, mais le chiffre de l'année, inscrit sur la première page, me démontra tout aussitôt que le livre datait au moins de dix ans, et, pour un si long espace de temps, le docteur me semblait y avoir écrit bien peu de chose.

La première page contenait le récit d'une soirée d'amis qui s'était terminée par une mêlée à coups de triques.

Six mois plus tard venait cette remarque :

« A dater d'aujourd'hui, je me suis habitué à qualifier de très-médiocre chaque expression d'autrui. »

Un peu plus loin, il déclarait qu'il avait changé cette formule et y avait substitué cette autre :

« C'est impossible. »

Plus loin il trouvait tout parfaitement classique, et enfin son mot favori était ce mot à la mode :

« Sur mon honneur, c'est fameux ! »

Entre ces notes, dont on peut apprécier la haute importance, il y avait çà et là des feuillets arrachés et aussi, par-ci par-là, quelques comptes de bière et de vin, des notes de blanchissage.

J'allais passer outre, croyant avoir tout lu, lorsque j'arrivai à une page où je pus lire cette strophe :

Fais ton profit de mon conseil,
Pare un peu ta vieille taverne ;
Devant la porte dresse un vert buisson
Et donne à boire frais aux chalands.

Je lus ensuite :

« Deuxième jour de Noël : aujourd'hui la bière a commencé à devenir extraordinairement bonne ; le soir, orgie.

« Du vingt-sept : le matin, mélancolie ; le soir, orgie.

« Du vingt-huit : le matin, mélancolie ; le soir, orgie.

« Du vingt-neuf et du trente : *idem*.

« Du trente et un : le matin, mélancolie ; à midi, petite récréation spirituelle ; après midi, *idem*, mais plus tempérée ; le soir, grandissime orgie à l'occasion de la saint Sylvestre.

« Du premier janvier : après m'être offert mes compliments pour la nouvelle année, lu un écrit fameux de l'immortel Sieben, que m'a prêté N..., et qui est intitulé : *La Mélancolie n'est pas incurable!* tiré grand profit de cette lecture. »

Ici finissaient les confessions d'une belle âme. Bien que çà et là quelques ratures et quelques pâtés d'encre indiquassent, de la part du docteur, l'intention de renouer le fil des événements mémorables de sa vie, toujours est-il que cette intention, il ne l'avait pas réalisée, car il n'y avait plus un seul mot d'écrit dans le livre.

Cependant le docteur avait remis sa jaquette de velours vert. Je jetai un dernier regard sur la maison Reiszmehl, et nous sortîmes. Le docteur effaça sur son tableau les noms de ses trois malades incurables, et nous nous rendîmes en toute hâte, moi chez ma grand'mère, lui dans son club, où se réunissait (il l'assurait du moins) la société la plus spirituelle de toute la chrétienté.

CHAPITRE X.

Conseil de famille.

J'arrivai à la maison de ma grand'mère à la nuit tombante. Dans la rue on descendait les réverbères, puis on les hissait de nouveau après les avoir allumés, manœuvre qui de tout temps, dans mon enfance, m'avait causé un grand plaisir.

Lorsque j'entrai dans la boutique, ma tante sortait de sa chambre avec une lumière, et, la clarté l'éblouissant, elle dut tenir la main devant ses yeux pour me reconnaître. D'un air tout à fait calme, mais non pourtant sans un vif battement de cœur, je lui souhaitai le bonsoir, et gagnai l'appartement de ma grand'mère.

Elle était occupée en ce moment d'ajuster à sa lampe un grand abat-jour vert. Je vis aussi, à mon grand contentement, la bonne demoiselle Gertrude qui, assise de l'autre côté de la table, avait déployé devant elle une pièce d'étoffe, dont elle découpait fort activement un morceau, à l'aide d'un patron.

Il faisait tout à fait bon dans cette petite chambre. Dans les mansardes où nous couchions chez M. Reiszmehl, on ne fournissait plus de bois pour nous chauffer, dès que l'hiver tirait vers le printemps; mais, vu la fraîcheur de la soirée, ma grand'mère avait fait allumer un petit feu qui chauffait doucement la chambre, et quelques pommes, qui commençaient à cuire sur le poêle, répandaient en craquetant une odeur des plus agréables.

Les deux dames ne me remarquèrent pas tout d'abord. Ma grand'mère était tellement absorbée par ce qu'elle faisait, qu'elle ne semblait pas prêter la moindre attention aux douces paroles que Gertrude prononçait à demi-voix, et que je ne saisissais pas bien pour ma part. Il s'agissait

sans doute de réflexions pieuses, amenées par la conversation : car, lorsque ma grand'mère eut fini d'ajuster son abat-jour, elle mit ses lunettes sur son nez, se renversa sur son fauteuil, et dit en frappant ses mains l'une dans l'autre :

« Oui, oui, Gertrude, heureux ceux qui ont le cœur pur! car ils verront Dieu.

— Voilà le moment! » pensai-je; et par un « Bonsoir, grand'mère! » prononcé d'une voix haute et claire, je rompis tout à coup le fil de cette pieuse conversation.

« Ah! c'est encore toi? » dit ma grand'mère, en soulevant son abat-jour pour mieux m'envisager.

Quant à Gertrude, levant les yeux de dessus son ouvrage avec une joie visible, elle m'adressa un sourire cordial, en même temps qu'elle m'avançait, près de la table, une chaise sur laquelle je me laissai tomber, plutôt que je ne m'assis, en hésitant.

Je n'étais point du tout à mon aise; en effet, si je m'expliquais sur les faits qui m'amenaient à cette heure dans ma famille, je ne manquerais pas d'interrompre, et cela de la manière la plus désagréable, la bonne harmonie qui régnait en ce moment entre les deux vieilles dames.

Cependant ma grand'mère paraissait de très-bonne humeur. La preuve, c'est que, sans me citer d'abord la moindre sentence, elle me demanda en riant si le dieu Mercure m'avait déjà appris quelques-unes de ses finesses et de ses ruses. Elle s'informa aussi de la santé de M. Reiszmehl et de Mlle Barbara; et, à cette occasion, je remarquai, non sans une certaine satisfaction, que Gertrude, en entendant prononcer ces deux noms, avait fait une petite grimace de mauvaise humeur.

« Allons, me dis-je à part moi, voilà le moment de jeter l'ancre de détresse. »

Après avoir affirmé à ma grand'mère que M. Reiszmell se portait fort bien, j'ajoutai :

« Pour ce qui est de Mlle Barbara, il m'est bien indifférent qu'elle aille bien ou non : car il faut que vous le

sachiez, grand'mère, c'est une personne plus méchante que vous ne pouvez l'imaginer. »

En prononçant ces dernières paroles, je regardai Gertrude; sa figure rayonnait de joie.

« Oui, continuai-je d'un ton qui marquait de ma part plus d'envie de pleurer que de rire, oui, Mlle Barbara ne cesse de me tourmenter toute la journée, et, je vous le déclare nettement, grand'mère, il me serait bien difficile de rester plus longtemps chez M. Reiszmehl. »

La bonne vieille fut tellement surprise d'une déclaration si énergique, qu'elle resta longtemps à me regarder, avant de pouvoir dire un mot. Quant à Gertrude, elle se mit à gémir, et les seules paroles qu'elle put articuler, non sans peine, furent celles-ci :

« O Dieu, ô Dieu, madame, je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit! Partout où vous voudrez, hormis dans la maison Reiszmehl, qui a un aspect si sombre et si sinistre! Hélas! le pauvre garçon!

— Comment? répliqua ma grand'mère, après s'être remise de son étonnement. Comment? le pauvre garçon? De grâce, mademoiselle Gertrude, n'allez pas soutenir ce jeune cadet dans les accusations qu'il articule contre une personne aussi estimable que l'est Mlle Barbara Reiszmehl!

— Une personne estimable! reprit en sanglotant la bonne Gertrude. Ah! madame, je pourrais vous raconter une certaine histoire; mais je me tais, ajouta-t-elle, oui, je veux me taire, et c'est à lui de nous dire comment le traite cette digne demoiselle. »

Je ne me le fis pas dire deux fois et racontai, sans omettre le moindre détail, toutes les petites rencontres amicales où je m'étais trouvé engagé avec Mlle Barbara par l'intermédiaire de Fanny, de Philippe, de la liqueur antispasmodique et du docteur Burbus. Je chargeai un peu les couleurs, cela va sans dire; bref je traçai une telle image du caractère de cette méchante fille, que ma grand'mère ne put s'empêcher de dire à plusieurs reprises, en hochant la tête :

« Ah ! c'est trop fort, c'est trop fort ! »

Ma tante, qui était entrée pendant que je parlais, faisait chorus avec elle. Quant à Gertrude, elle riait et pleurait tour à tour ; mon triste destin lui arrachait les larmes les plus amères, mais elle triomphait en même temps de voir qu'elle ne s'était point trompée sur le compte de Mlle Barbara.

Je ne manquai point d'insinuer dans mon récit que je n'apprenais rien, à vrai dire, dans le commerce de M. Reiszmehl, où je n'étais guère occupé qu'à peser du sucre et du café.

« Et voilà pourquoi, dis-je en terminant, j'aimerais autant me faire tailleur que de demeurer plus longtemps dans cette maison-là, qui d'ailleurs est tellement étrange et sinistre qu'on la croirait hantée par le démon. »

Je fus payé de cette dernière assertion par un regard très-reconnaissant de l'excellente Gertrude. Elle prit ma défense avec une volubilité que je ne lui connaissais pas encore, et appuya mon désir de quitter la maison Reiszmehl par des raisons si péremptoires, qu'à la fin ma grand'mère et ma tante n'hésitèrent plus à me donner provisoirement leur assentiment, pourvu toutefois que mon tuteur ne fît aucune opposition.

J'étais au comble du bonheur de m'être ainsi tiré de cet orage. Pendant tout le souper je fus si gai que, malgré ma circonspection habituelle, je me risquai à mettre sur le tapis l'histoire du squelette, ce qui divertit si fort ces bonnes femmes, qui m'écoutaient de toutes leurs oreilles, qu'elles riaient toutes, y compris ma grand'mère, à se tenir les côtes.

Cependant il se faisait tard, et, après que ma grand'mère m'eut positivement promis d'écrire dès le lendemain matin à mon tuteur pour obtenir de lui ma sortie de la maison Reiszmehl, je me levai et pris congé de la respectable compagnie.



CHAPITRE XI.

Le tribunal secret.

Il était grandement temps que je regagnasse la maison de M. Reiszmehl. Onze heures sonnaient à toutes les horloges. Je comptai, à part moi, chaque coup qui tintait à mes oreilles, pour voir si je ne me trompais point; mais je n'avais point fait erreur, et c'était bien onze heures qui sonnaient, sans qu'il s'en manquât d'une.

Le ciel, qui dans la soirée avait été couvert de nuages, s'était éclairci; mais le temps s'était par là même refroidi, et il faisait une petite gelée. Les flaques d'eau des rues, déjà recouvertes d'une mince couche de glace, criaient sous mes pieds. Les auberges se vidaient de leurs hôtes nombreux, conformément à l'ordonnance de police qui prescrivait que toute lumière fût éteinte à cette heure. Il n'y avait plus que les grands hôtels et les cercles où régnât encore une joyeuse rumeur.

Je passais des plus grandes rues de la ville dans les rues étroites et borgnes du quartier que nous habitions, lorsque je vis tout à coup le long des maisons cinq ou six personnes qui riaient ensemble tout bas et semblaient occupées de quelque chose. Qu'est-ce que ce pouvait-être?

En regardant avec plus d'attention, je remarquai que ces individus étaient arrêtés devant un grand magasin de nouveautés. Un d'entre eux portait sur ses épaules une longue planche; un autre, qui s'était hissé sur l'appui de la fenêtre, avait pris la planche des mains du premier et l'avait solidement ajustée au-dessus de la porte. Tout cela en moins d'une minute. Alors ils vinrent tous devant la maison, et contemplèrent leur ouvrage avec un rire étouffé.

J'aurais bien voulu savoir au juste ce qu'ils faisaient

là ; aussi, quittant la place où je m'étais arrêté, fis-je quelques pas en avant pour me rapprocher d'eux.

Ils ne m'eurent pas plus tôt aperçu que deux d'entre eux vinrent à moi. Ils avaient dans leur air et dans leurs manières une ressemblance vraiment surprenante avec mon ami le docteur Burbus. Ils me demandèrent d'une façon assez peu polie ce que j'avais à faire là.

Je dus entrer avec eux en explication. Déjà l'un m'avait arraché mon bonnet de la tête, lorsque les autres, qui jusque-là étaient demeurés cachés dans l'ombre de la maison, accoururent au milieu de la rue ; et peut-être me fût-il arrivé pis encore, si une voix de basse-taille bien connue ne m'eût subitement apostrophé en ces termes :

« Eh ! eh ! c'est ma foi mon cher client. Jeune boutiquier, d'où venez-vous ainsi ? »

C'était vraiment fort à propos que je trouvais là mon docteur, et je me plaignis à lui des procédés de messieurs ses camarades. Le docteur me donna à peu près raison, puis, me présentant à toute l'honorable société, il se porta garant de ma conduite, sur quoi il me fut accordé de suivre la compagnie et même de prendre part avec elle à la grande exécution.

Ce mot n'avait pour moi aucun sens. Pour m'en donner une idée, le docteur me conduisit vers la maison devant laquelle je les avais trouvés groupés, et je vis alors que ces messieurs, à côté de l'écusson portant pour enseigne : *Magasin de nouveautés*, en avaient cloué un second, sur lequel on lisait : *Susanne Kehricht, sage-femme brevetée.*

Cependant le ciel s'était de nouveau gâté, et d'épais nuages, amoncelés par le vent, fondirent sur nous en fine pluie mêlée de petits flocons de neige. Un plus long séjour dans les rues devenait fort désagréable : aussi fut-il décidé à l'unanimité qu'on filerait tranquillement, emportant avec soi tout ce qu'on rencontrerait chemin faisant.

J'arrivai ainsi, en compagnie de ces joyeux vivants, dans le quartier où demeurait M. Reiszmehl, et, vu l'heure avancée de la soirée, j'étais grandement inquiet de savoir comment je ferais pour rentrer dans ma chambre.

En passant devant le soldat de pierre au long nez, nous entendîmes tout à coup à ses pieds comme un petit jappement enroué. Le docteur porta vivement la main du côté d'où partait ce bruit; mais il la retira plus vite encore, en assurant que quelque chose l'avait mordu aux doigts.

On examina de plus près la chose, et il se trouva, ma foi! que c'était Fanny, notre vieille chienne, l'affreux roquet, qui, Dieu sait par quelle malice du sort! avait été laissée à la porte et, par suite, exposée à passer la nuit sous la pluie et la neige.

Si Mlle Barbara, sur la molle couche où elle reposait, avait connu l'affreux destin de sa favorite, elle n'eût certes pas fermé l'œil. Et Philippe, surtout Philippe!... Pour ma part, j'étais convaincu que les visions les plus horribles auraient troublé son sommeil. Quant au patron, je supposai qu'il n'était pas encore rentré au logis; autrement, il eût dû entendre aussi bien que nous les cris de détresse de la chère petite bête, et il l'eût fait rentrer avec lui.

Cependant le docteur avait fait un nœud coulant avec son mouchoir de poche, et, le jetant prestement au cou de la pauvre Fanny, il la tirait à lui sans pitié. En vain le conjurai-je de l'épargner.

« Eh quoi! s'écria-t-il avec une solennité affectée, c'est cet horrible animal tout empâté de graisse, ce maudit chien hargneux qui vous a perdu dans l'esprit de votre patron, et vous me demandez grâce pour lui! D'ailleurs, il est l'idole de mes deux mortels ennemis. Non, mon jeune ami, point de grâce, point de pitié pour lui! Il doit subir un châtiment exemplaire, pour s'être permis de vagabonder si tard hors du logis. »

Sur ce, la compagnie tint conseil, et la pauvre Fanny fut presque incontinent condamnée à la peine de mort. Le docteur voulait l'emporter chez lui pour faire, *in anima vili*, d'intéressants essais avec de l'acide prussique, dans l'intérêt de l'humanité, comme il disait solennellement. Mais il rencontra un opiniâtre adversaire

dans un étudiant en droit, qui soutint que les exécutions par le poison étaient depuis fort longtemps passées de mode, et que mieux valait que la délinquante fût pendue.

Cette proposition de l'étudiant en droit parut du goût de la compagnie, et Burbus, se voyant réduit à son unique voix, demanda du moins, comme dernière faveur, que Fanny fût pendue au soldat de pierre. Un tel avis fut encore vivement repoussé par tous les autres, comme une atteinte au respect que l'on devait à un vieux guerrier blanchi sous le harnois. Tout à coup l'un des compagnons ayant crié par pétulance : « À la lanterne! » tous les autres répétèrent le mot en hurlant, et deux d'entre eux se disposèrent, sans désemparer, à briser la boîte et à dérouler la corde au moyen de laquelle la lanterne allumée se balançait en l'air majestueusement.

J'avais jusque-là laissé aller la discussion sans y prendre part ; mais, à ce moment critique, je m'élançai au milieu de ces juges sans pitié, et saisissant le chien par une patte, je déclarai, en face de cette potence à la lueur sinistre, que jamais je ne consentirais à la mort de la pauvre bête. Je parlai avec feu et fis un assez long discours fort embrouillé. Tout ce que je m'en rappelle encore aujourd'hui, c'est que je menaçai de crier au besoin, de toutes mes forces, pour appeler la police à mon aide. Cette dernière menace parut produire son effet.

Le docteur Burbus le premier passa de mon côté en riant, et déclara qu'il consentait, pour sa part, à une autre peine, mais que l'animal devait en tout cas être puni. Ses camarades se rangèrent peu à peu à son opinion, excepté toutefois le juriste, qui soutint mordicus que, la peine de mort une fois prononcée, il n'était plus au pouvoir de personne, même du tribunal, de la commuer en une autre. Mais cette fois il fut seul de son avis, et le docteur ayant alors proposé d'éteindre la lanterne, d'y enfermer le chien vivant, et de hisser en l'air de nouveau toute la machine, son idée fut accueillie avec transport et mise à exécution sur-le-champ.

Pendant tout le temps qu'avait duré la délibération de ce tribunal secret, le ciel n'avait cessé de manifester la colère que lui inspirait la violence à laquelle nous nous livrions. La tempête s'était déchaînée sans discontinuer, et nous étions littéralement trempés jusqu'aux os par la pluie et la neige qui tombaient à flots.

Au-dessus de nos têtes se balançait en grinçant la lanterne, qui maintenant servait de niche à chien. Le pauvre animal, tout inquiet de cette agitation inusitée, ramassa toutes ses forces par un dernier effort et poussa un hurlement prolongé, qui retentit d'une manière lugubre à travers les rues désertes.

Nos compagnons se séparèrent, et je me laissai facilement persuader par le docteur de l'accompagner dans sa chambre, pour regagner de là ma fenêtre au moyen de la fameuse planche dont j'avais fait précédemment un si malheureux usage.

A peine étions-nous arrivés dans l'ombre que projetait sa maison, que nous entendîmes un bruit de pas à quelque distance. Dans l'homme qui s'avançait vers nous avec une extrême précaution, mettant un soin minutieux à éviter les flaques d'eau, j'eus bientôt reconnu mon digne patron, M. Reiszmehl, qui revenait de son club.

Il s'arrêta tout à coup au milieu de la rue, inclina légèrement de côté son parapluie, et dressa l'oreille en l'air pour écouter. Il avait entendu les cris plaintifs de la malheureuse Fanny. Après avoir regardé autour de lui dans toutes les directions, sans rien découvrir, il crut s'être trompé et se dirigea tranquillement vers la porte de la boutique.

Mais il n'avait pas plus tôt tourné la clef dans la serrure, que Fanny manifesta de nouveau sa présence par les hurlements les plus lamentables. M. Reiszmehl recula d'un pas dans la rue et regarda attentivement en l'air devant sa maison. Mais là tout était sombre et silencieux. Je le vis alors distinctement rentrer au logis en hochant la tête. Nous nous glissâmes derrière lui et,

par les fentes des volets de la boutique, nous le vîmes allumer une chandelle dans son bureau.

« Maintenant, pensâmes-nous, il va regarder au coussin qui sert de couche à sa chère Fanny et s'effrayer de ne l'y pas trouver. »

C'est précisément ce qui eut lieu, et nous le vîmes revenir précipitamment vers la porte et regarder dehors, sa chandelle à la main. Mais un coup de vent soudain éteignant la lumière imprima à la lanterne de la rue une oscillation plus vive, ce qui redoubla les plaintes et les hurlements du roquet.

Comme à ce moment M. Reiszmehl était en train de rallumer sa chandelle et se disposait à monter l'escalier, vraisemblablement pour chercher son chien aux étages supérieurs, et que par conséquent il pouvait venir jusqu'à notre chambre, je pressai le docteur de rentrer chez lui avec moi en toute hâte, afin que j'eusse le temps de regagner ma fenêtre et mon lit, avant que le patron ne fût monté.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il ouvre sa porte, nous galopons dans l'escalier et nous arrivons dans sa chambre. Je cours à la fenêtre pour disposer mon pont volant. J'aperçois le patron qui, sa lumière en main, se trouvait déjà au premier étage et entrait dans la chambre à coucher de sa sœur. En un clin d'œil, je pousse la planche jusqu'à ma croisée, qui par bonheur était ouverte. Le docteur en saisit l'extrémité qu'il tient fortement, et me voilà chevauchant de nouveau et me coulant de mon mieux pour gagner le port de salut.

> Mais avec le destin
> Il n'est pas de pacte éternel,
> Et le malheur vient vite.

M. Reiszmehl avait vraisemblablement réveillé sa sœur d'un doux sommeil, en lui annonçant l'affreuse nouvelle que Fanny avait disparu et qu'il l'entendait en l'air, sans savoir où, pousser des hurlements de détresse. Mlle Barbara, dans son premier trouble, s'était jetée à bas du lit,

pour chercher elle-même sa bête favorite; car je l'entendis tout à coup ouvrir une fenêtre au-dessous de la mienne et

Belle comme la lune, cet astre solitaire des nuits,

je la vis apparaître à la croisée, une lumière à la main, persuadée sans doute que la pauvre Fanny gisait sur le pavé entre les deux maisons.

Dans le premier moment de mon inquiétude, je fus assez malavisé pour essayer de rétrograder vers la chambre du docteur. Si seulement j'étais resté immobile à ma place, peut-être ne m'eût-elle pas remarqué. Mais en entendant la planche crier sous ma pression, elle regarde en l'air, et, à la vue d'une figure qui plane entre ciel et terre, elle crie d'une voix perçante : « Au voleur! à l'assassin! » d'effroi laisse tomber sa lumière dans la sombre ruelle, et disparaît de la fenêtre.

Ce fâcheux concours de circonstances faillit me faire suivre le même chemin que la lumière de Mlle Barbara. Cependant je me cramponnai solidement à ma planche et me remis de plus belle à voguer vers ma croisée. Je l'atteignis enfin et je me disposais à l'enjamber, lorsque la porte de la chambre voisine s'ouvrit violemment.

C'était M. Reiszmehl, qui, armé d'une vieille rapière rouillée, se précipitait dans ma mansarde. Philippe le suivait, en chemise, un manche à balai dans la main; et dehors, sur le palier, j'aperçus une forme tout à fait fantastique, ressemblant fort à la demoiselle Barbara, et étreignant convulsivement la rampe de l'escalier.

Ce moment fut le plus terrible de ma vie. Derrière moi, le docteur Burbus, debout à sa fenêtre, riait à pleine gorge, car il pouvait voir parfaitement tout ce qui se passait. Déjà le patron m'avait saisi au collet, en reconnaissant pour la première fois que l'auteur de toute cette alerte, qui mettait la maison en émoi, n'était autre que son propre apprenti. Il fit plus : sans me lâcher un instant, il me tira rudement dans la chambre, m'appliqua quelques coups de plat peu agréables avec sa rapière, et,

comme c'était l'habitude autrefois dans les corporations, me donna solennellement mon congé.

Pouvais-je lui en vouloir?... Philippe glapit d'horreur, et Mlle Barbara, toujours immobile sur le palier, menaçant de tomber dans une crise mortelle, si elle devait encore être condamnée à passer une nuit sous le même toit qu'un monstre tel que moi, demandait impérieusement que j'eusse à déguerpir sur-le-champ.

Après tout ce qui s'était passé, j'étais encore satisfait d'un pareil dénoûment, et, bien que le patron m'eût donné jusqu'à l'aube pour décamper, il n'eut pas plus tôt le dos tourné que j'enjambai de nouveau ma fenêtre et rejoignis le docteur Burbus par mon chemin aérien.

Philippe, pétrifié d'horreur pour toutes les monstruosités de ma conduite, me regarda sans mot dire. Quant à moi, je lui criai adieu, lui appris où se trouvait Fanny, la noble bête, et pris ainsi congé pour toujours de la maison Reiszmehl.

CHAPITRE XII.

Fanny à la lanterne.

Dans un volcan, après une éruption, tout se calme et s'apaise peu à peu; quelques détonations étouffées se prolongent encore dans ses cavités les plus profondes, comme le roulement d'un tonnerre lointain; quelques éclairs ondoyants viennent encore en illuminer le cratère de leur feu sinistre. Telle est l'image agrandie de ce qui se passa dans la maison Reiszmehl, après ma fuite aérienne dans la chambre du docteur Burbus.

Comme un fauve éclair, Philippe, dans le simple appareil du vêtement indispensable, se pencha par la fenêtre de ma mansarde, cherchant à percer avec sa

lumière le sombre espace qui séparait les deux maisons. Il voulait sans doute, par un dernier reste d'intérêt sympathique pour un ex-camarade, voir si je ne gisais point au fond de ce gouffre avec quelques membres brisés.

Dans les appartements de Mlle Barbara, tantôt sombres, tantôt éclairés, on comprenait, suivant l'ombre qui de temps à autre tombait sur les rideaux blancs des croisées, que la digne fille était en train d'achever sa toilette, vraisemblablement pour aller de ses propres mains arracher sa chère Fanny de sa prison de verre.

Quant au patron, il ne cessait de monter et descendre, et, contre son habitude, parlait tant et si haut, que, de la chambre du docteur, je pus l'entendre fort distinctement s'exprimer sur ma personne de la façon la moins flatteuse. Une lumière parut en même temps à la fenêtre du rez-de-chaussée, d'où je conclus que l'on avait réveillé la bonne.

Tout annonçait une sortie générale et prochaine de tous les habitants de la maison à l'effet de délivrer l'animal captif. C'est ce qui eut lieu en effet.

Bientôt, aux étages supérieurs, toutes les lumières disparurent pour se porter en bas. De notre observatoire, c'est-à-dire de la fenêtre où nous nous tenions debout, le docteur et moi, le corps penché en avant, nous ne pouvions, il est vrai, qu'entrevoir la noire silhouette de la lanterne; mais en revanche nous entendions très-distinctement le grincement de la chaîne rouillée à laquelle elle était suspendue, ainsi que les faibles cris poussés de temps en temps par la pauvre Fanny.

A ce moment, la porte d'entrée de la maison Reiszmehl s'ouvre, une lueur assez vive tombe sur les pavés de la rue, et nous remarquons deux personnes, le patron sans doute et Philippe, dont l'une s'avançait jusque sous la lanterne, tandis que l'autre allait droit à la petite boîte contenant la chaîne de fer qui servait à hisser et à descendre la susdite lanterne.

Mon ex-collègue, qui, en sa qualité de paisible citoyen, n'avait probablement jamais eu l'occasion de

forcer une boîte de ce genre, ne savait guère comment s'y prendre pour mener à bonne fin cette tâche difficile; et pourtant il eût pu, au moyen d'une forte pression de quatre doigts sur la planchette, en faire sauter la mauvaise serrure. Nous devinâmes sans peine, grâce au profond silence qui régnait dans les alentours, qu'il essayait coup sur coup différentes clefs, dont aucune ne voulait aller. Enfin la boîte dut s'ouvrir, car nous entendîmes tourner lentement la chaîne de fer et la lanterne descendre. Dès qu'elle fût presque à terre, une femme, s'élançant hors de la maison, ouvrit, après plusieurs efforts inutiles, la dure prison qui retenait le cher captif. Ce fut une scène de reconnaissance émouvante. Fanny hurlait et Mlle Barbara (car c'était elle) sanglotait de douleur et de joie.

Ah! que j'aurais voulu voir en ce moment le noble Philippe, grelottant par la froide nuit près de la boîte du réverbère, et s'oubliant à contempler cette femme qu'il aimait et dont l'unique soin était de réchauffer sur son sein son pauvre cher captif à moitié gelé!... Bientôt elle regagna la maison d'un pied léger, et son frère la suivit, laissant au malheureux Philippe le soin de remettre en place la lourde lanterne.

La bise cependant balayait les rues de plus belle et sifflait entre les deux maisons avec une telle violence, que nos cheveux houspillés dans tous les sens nous fouettaient la figure. Dans la maison Reiszmehl une porte de derrière était sans doute restée ouverte, ce qui produisit un coup de vent terrible dans le corridor, et nous entendîmes la porte de la rue se refermer avec une extrême violence. Évidemment ce ne pouvait être qu'un hasard; quel motif eût eu Mlle Barbara de laisser ainsi dehors le pauvre Philippe?

L'infortuné se consuma longtemps en efforts inutiles pour hisser la maudite lanterne. Assurément ce n'est pas une tâche facile, et je conseille à quiconque n'est pas du métier de bien se garder, surtout la nuit, d'empiéter sur les attributions des allumeurs de réverbères, et de n'en

descendre aucun, à moins de savoir pertinemment comment il faut s'y prendre pour hisser la machine.

Tandis que nous étions ainsi campés à la fenêtre, saisissant au vol maint soupir de Philippe, mainte exclamation d'impatience que lui arrachaient ses inutiles efforts, le docteur Burbus releva la tête d'un mouvement soudain et écouta de toute son attention dans le silence de la nuit. Son oreille exercée eut bientôt saisi le sens exact de certain frôlement sourd et cadencé sur le pavé de la rue, bruit presque imperceptible pourtant, et que j'attribuais, pour ma part, à une cause fort innocente. Mais ma frayeur augmenta lorsque, se penchant vers moi de nouveau, il me glissa à voix basse avec une joie diabolique ces simples mots à l'oreille :

« Voilà la police ! »

Infortuné Philippe ! le plus pacifique et le plus innocent des hommes qui aient jamais descendu un réverbère dans les ténèbres de la nuit, te voilà perdu !

« Ha ! ha ! te voilà pris ! cria une voix d'un accent si ferme et si hardi, qu'on en pouvait conclure à coup sûr qu'elle devait appartenir à un individu ayant reçu d'en haut la mission de crier haut et fort dans les rues.

— Là ! répondit une autre voix, nous le tenons donc enfin, ce vaurien ! Allons, mon bel oiseau, on va vous mettre au chaud ! »

Tout ce que nous pûmes entrevoir à travers l'obscurité, ce fut par-ci par-là le reflet d'une épaulette ou d'un sabre.

Philippe, surpris brusquement et comme pétrifié de terreur, lâcha sans doute en ce moment la manivelle qui servait à faire monter et descendre la lanterne. Le fait est que nous entendîmes la poulie, mise en mouvement par le poids du réverbère, faire rapidement plusieurs tours en grinçant, puis un grand fracas sur le pavé. C'était la lanterne, qui avait été précipitée et qui s'était brisée en mille pièces.

Le docteur Burbus me cria :

« Ho ! ho ! ils l'ont pincé ! O le plus infortuné des com-

mis de boutique ! pourquoi n'es-tu pas resté dans Jérusalem ? »

Nous vîmes en ce moment Philippe courir, comme un chevreuil effaré, vers la maison de M. Reiszmehl. Mais avant qu'il en eût atteint le seuil, la sainte Hermandad[1] l'avait happé de nouveau, et elle l'entraînait violemment. Philippe eut beau hurler sur les tons les plus lamentables, et protester qu'il n'était point coupable, qu'il était employé dans la maison d'épicerie de M. Reiszmehl ; en vain la vieille bonne, dont un violent coup de vent avait éteint la lumière et qui avait dû en allumer une seconde, ouvrit-elle la porte d'entrée toute grande, et poussa-t-elle un cri perçant de détresse à la vue de ce qui s'offrait à ses yeux ; en vain appela-t-elle Mlle Barbara et l'honorable patron. Lorsque ce noble couple, endossant pour la seconde fois dans cette nuit néfaste les vêtements les plus indispensables, redescendit dans la rue en toute hâte, Philippe n'était déjà plus là, et ses cris de détresse, emportés par le vent qui redoublait de violence, n'arrivèrent même pas jusqu'aux oreilles de la malheureuse fille, qui, muette et immobile, se tordait les mains de désespoir.

Non, quand je fus chassé de la maison Reiszmehl, mon cœur battit moins fort, et je ne ressentis pas un malaise moral aussi pénible qu'en ce moment où je voyais Philippe, malgré son innocence, dans les griffes de la police. La police ! ce nom sonnait mal à mon oreille, et me donnait le frisson par tous les membres. Je n'avais pas encore eu maille à partir avec cette salutaire institution ; mais les impressions de ma première enfance avaient conservé toute leur vivacité. Enfants, lorsque nous faisions le diable et que rien ne pouvait nous remettre à la raison, on n'avait qu'à nous menacer d'aller querir la police le soir même, et nous devenions tranquilles comme de petites souris. Ces escogriffes en longue houppelande bleue à collet rouge, avec leur grand chapeau et un jonc

1. Du latin *germanitas*, confrérie. On nommait ainsi en Espagne une association d'officiers de police, chargés de veiller à la sûreté des routes.

d'Espagne à la main, s'associaient invariablement dans mon imagination avec certain caveau malpropre et noir, qui se trouvait chez nous sous une vieille tour, où l'on enfermait toute sorte de traînards en guenilles, et qui plus est, comme l'assurait notre bonne, dévorés de vermine. L'idée que le pauvre Philippe allait être enfermé dans un lieu semblable me causa une intolérable frayeur, et je ne pus de toute la soirée prendre la moindre part aux plaisanteries du docteur Burbus. Je lui déclarai même, après un long combat avec moi-même, que je voulais, de grand matin le lendemain, courir au bureau de la police, pour attester l'innocence de mon ex-collègue.

En m'entendant parler ainsi, le docteur partit d'un bruyant éclat de rire, et afin de me calmer, du moins pour le reste de la soirée, il finit par m'assurer du ton le plus solennel que Philippe serait relaxé dès le lendemain de bonne heure, vu que, de nos jours, la sainte Hermandad était beaucoup trop éclairée pour punir un innocent. Quant au cachot, que je me représentais sous de si affreuses couleurs, il me rassura tout à fait, en m'affirmant qu'il y avait pour les citoyens de toute classe et de tout rang des locaux parfaitement convenables, destinés à l'expiation de leurs folies de jeunesse.

CHAPITRE XIII.

Remords de conscience.

J'étais certes bien résolu, ce soir-là, à tenter dès le lendemain de bonne heure les démarches les plus actives pour la délivrance du malheureux Philippe. Mais quand le lendemain fut venu, quand les premières clartés du jour, un jour trouble de mars, eurent pénétré dans la chambre du docteur, où j'avais passé la nuit sur un vieux

matelas étendu par terre, j'envisageai sous un tout autre aspect toute cette fâcheuse histoire de la veille.

Je ne pus me défendre d'un certain frisson en pensant que peut-être il me faudrait passer la nuit suivante dans un horrible trou à rats comme mon ex-collègue ; car le docteur avait, à plusieurs reprises, murmuré ces mots dans sa barbe avant de s'endormir :

« Dame! prenez garde, maître Philippe pourrait bien nous trahir. »

Le jour était maussade, et le peu de ciel que j'apercevais de ma modeste couche était d'un gris sale. Je me mis à repasser tristement dans mon esprit mon temps d'apprentissage chez M. Reiszmehl. Je n'eus pas de peine à reconnaître que j'avais eu, en mainte circonstance, une foule de torts, et que j'aurais pu facilement, en m'y prenant mieux, gagner les bonnes grâces de Mlle Barbara. Mais à quoi me pouvaient servir maintenant ces plaintes rétrospectives sur un passé irrévocable?

Pour ce qui était du conseil de famille, conseil tout féminin que présidait ma grand'mère, je ne doutais pas de le trouver unanimement disposé à me procurer une nouvelle condition qui me convînt; mais ce conseil, après tout, n'était qu'un pouvoir subordonné, en ce qui concernait la fixation de mon avenir, et il devrait, en dernier ressort, en appeler à un tribunal supérieur, c'est-à-dire à mon tuteur.

Cette pensée m'était particulièrement désagréable, et assombrissait fort les riantes perspectives qui s'ouvraient à mon imagination. Je ne le connaissais que trop bien, mon tuteur! Bien qu'il eût mainte bonne et excellente qualité et qu'il eût pris un soin consciencieux de mon éducation, je le craignais pourtant plus que je ne le saurais dire, et l'évitais en toute occasion.

C'était un petit homme, trapu et d'assez bel embonpoint, ce qui ne l'empêchait pas d'être vif et alerte comme un lézard, mais d'une vivacité vraiment effrayante, surtout pour nous autres enfants. Il avait, dans les dernières guerres, administré de grands magasins aux armées,

et la passion de l'ordre, qui était innée en lui, s'était tellement avivée par ces longs services, qu'elle avait dégénéré en une manie vétilleuse.

Il était vraiment curieux à voir. Le matin, quand il se levait (et c'était habituellement fort tard, car il était d'un âge déjà assez avancé), nous nous trouvions, ses enfants et moi, réunis pour le déjeuner dans la grande salle à manger, et tous fort activement occupés d'inspecter mutuellement notre toilette, pour voir s'il n'y avait rien à y redire.

Bientôt la porte de sa chambre, située au premier étage, s'ouvrait, et nous l'entendions descendre l'escalier, en toussant à petits intervalles égaux. Alors nous tressaillions tous et nous nous rangions assis autour de la table, immobiles et droits comme des cierges. Les servantes elles-mêmes regardaient minutieusement tout autour d'elles dans la cuisine, si tout était bien en ordre, comme le maître l'avait prescrit.

Du reste, tout dépendait de la manière dont il se trouvait disposé. Était-il de mauvaise humeur, il n'était pas plus tôt entré dans la salle à manger, qu'il allait droit à celle de ses filles qui était de semaine pour mettre l'appartement en ordre, et entamait avec elle un dialogue de ménage que nul de nous ne trouvait à son gré.

« Hum! hum! c'est toi qui es de semaine, Caroline, hum! Allons, hum! hum! Combien de fois, Dieu le sait, combien de fois ne t'ai-je pas dit, ne t'ai-je pas expressément recommandé de prendre mon eau à laver à la pompe de la cuisine, et non dans le bassin de la cour! Hum! hum! Mais il convient mieux à votre paresse, n'est-il pas vrai, mademoiselle Caroline, il vous est plus commode de prendre l'eau dans le bassin de la cour, bien que cette eau y ait séjourné un jour et une nuit et soit à moitié décomposée? C'est toujours bien assez bon pour le père.

— Mais, pardonnez, papa.

— Allons, voilà que tu répliques encore à présent! Faudra-t-il donc que je me fâche sans cesse à entendre

tes répliques? Je te le dis et je te le répète, tu en feras tant, que je te retirerai ta semaine à tout jamais; et alors, malheur à toi! »

Pendant ces mercuriales matinales, nous restions, nous autres, tout tremblants à nos places et pâles d'inquiétude : car, pour peu que le vieux grognon fût en train, il était homme à nous passer en revue tous à la file, et il eût fallu le plus grand des hasards pour que l'un d'entre nous n'eût pas commis quelque faute de cette sorte le jour précédent.

Pour venir en aide à sa mémoire, il ne manquait pas de faire un nœud à son foulard de couleur voyante. Mais les nœuds qu'il faisait ainsi étaient précisément pour nous la cause d'un double malheur : d'abord, comme je l'ai dit, ils le portaient à nous reprocher nos méfaits; et puis, comme le plus souvent il oubliait de les défaire après nous avoir tancés, il s'ensuivait de là que nos torts s'accumulaient sans cesse.

Quand il nous adressait un sermon du genre de celui que je viens de rapporter, ou seulement lorsqu'il était de mauvaise humeur, il tirait lentement son mouchoir de sa poche, et, comme il ne savait pas toujours auquel d'entre nous se rapportaient les nœuds qu'il y trouvait, il nous passait en revue tous à la file d'un regard pénétrant, et malheur à celui qui paraissait le plus troublé, le plus inquiet! A coup sûr, celui-là devait-être le coupable, et c'était, à vrai dire, habituellement ainsi. Mais ses maudits nœuds ne servaient pas seulement à faire prononcer les sentences qui nous condamnaient, ils servaient encore le plus souvent à nous les appliquer d'une manière fort sensible.

Cela fait, le vieux croque-mitaine se rendait à son bureau de la chancellerie, tout content et tout satisfait d'avoir une fois de plus remis l'ordre dans sa maison; car il n'aimait pas du tout, comme il l'assurait souvent lui-même, à gronder et punir toute la journée, et quand il avait bien tempêté, il redevenait le meilleur homme de la terre.

Alors il nous contait toute sorte d'histoires ou jouait

avec nous. Cependant, même en de tels moments, nous ne pouvions trop nous tenir sur nos gardes contre les variations de son humeur. Il suffisait de la moindre maladresse ou de la moindre inattention de notre part pour réveiller tout à coup sa susceptibilité. Aussi sa présence avait-elle toujours quelque chose de gênant et de pénible pour ses enfants comme pour moi, et nous n'osions franchement nous laisser aller aux transports de notre joie enfantine, que lorsqu'il avait quitté la maison.

L'un de nous avait alors pour consigne de guetter par une petite fenêtre latérale, s'il avait réellement tourné le coin de la rue; après quoi, nous nous dédommagions amplement de tous nos tourments par mille extravagances, et faisions dans toute la maison un abominable vacarme, auquel le plus souvent s'associaient de toutes leurs forces les filles de service.

Je passai un an chez cet homme original, et, bien que je fusse mieux là au total que je ne fus plus tard chez ma tante, je ne me sentis pas d'aise, quand je pus enfin prendre congé de lui.

Le fait est que ce vieux bourru m'infligeait souvent les punitions qui m'étaient le plus sensibles.

Je devais par exemple l'accompagner à son bureau de la chancellerie, notamment les dimanches et les jours de fête. Là, il me donnait un grand livre avec une feuille de papier blanc qu'il me fallait couvrir tout entière de mon écriture, et, à chaque faute qu'il y découvrait, j'avais à recommencer une nouvelle page, jusqu'à ce qu'elle fût sans défaut.

Ajoutez à cela que j'étais assis à côté de lui, et que, lorsqu'il m'arrivait d'être inappliqué ou de tenir mal ma plume, il prenait lentement une longue règle flexible, avec laquelle il m'appliquait un rude coup sur les doigts.

Enfin, il n'était pas rare que je dusse rester là quand il sortait; alors il m'enfermait, et c'étaient pour moi les moments les plus cruels.

Ce bureau de la chancellerie était une vieille chambre sombre, percée de deux petites fenêtres grillées, par où

pénétrait à peine le jour nécessaire. C'est là que j'étais assis, pauvre martyr, les doigts barbouillés d'encre depuis le bout de mes ongles jusqu'au dos de ma main, sur laquelle tombaient mes larmes. Et quand j'essayais alors de sécher mes yeux humides avec mes doigts, ma figure se barbouillait inévitablement de grosses taches d'encre. Mon col de chemise en avait aussi sa bonne part, ce qui donnait lieu plus tard à de nouvelles explications fort désagréables.

Au dehors, sous les fenêtres du bureau, allait et venait en bourdonnant gaiement tout un peuple de promeneurs. Je reconnaissais de ma prison les voix de mes camarades de jeu et je les entendais, malgré moi, courir en bandes joyeuses, devant la porte, sur une verte prairie parfumée, théâtre habituel de nos divertissements.

Comme j'aspirais en imagination l'odeur embaumée du gazon! Comme j'écoutais bruire au-dessus de ma tête les feuilles des arbres, tandis que j'étais tristement assis au milieu de la poussière d'un tas d'actes jaunis, et que de temps en temps un léger coup de vent faisait mouvoir au-dessus de moi un vieux rideau de coton en loques, surprenant ainsi des milliers de mites invisibles dans leur contemplatif repos!

Tels étaient les pensées et les souvenirs qui me torturaient, sur le vieux matelas où j'étais couché, dans la chambre du docteur, et, bien que je ne me rappelasse pas sans déplaisir ce temps que j'avais passé chez mon tuteur, il surgissait pourtant devant mes yeux, comme un beau jour de mai, en comparaison de l'orage qu'avaient amoncelé contre moi les tristes événements de la dernière soirée.

Hélas! ma grand'mère, ma tante, mon tuteur, Philippe arrêté par la police, tout cela me tourmentait et m'agitait tellement que je me mis, dans mon angoisse, à réveiller le docteur; ce qui, soit dit en passant, ne me réussit qu'après plusieurs tentatives infructueuses. Enfin il souleva hors de ses coussins déchirés sa tête appesantie, cligna des yeux de mon côté, et me souhaita le bonjour avec un bâillement énorme.

« Ah! mon cher docteur, lui dis-je, les événements de la dernière soirée me rendent décidément tout sommeil impossible. Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé? Savez-vous où est Philippe?

— Oh! oui, répondit le docteur d'une voix sèche et enrouée, oui, je me souviens parfaitement. Ah! ah! ah! Philippe, le noble paladin! il a changé l'asile de l'amour fidèle contre un quartier numéroté.

— Oui, mais, mon cher docteur, répliquai-je, vous me disiez hier, avant de vous endormir, que Philippe pouvait nous trahir, et qu'alors....

— Très-bien, mon digne ami, reprit-il en jetant les jambes hors du lit, de telle sorte que ses deux pieds se trémoussaient sur le plancher, cherchant une vieille paire de pantoufles jaunes, c'est cela même. Si Philippe nous soupçonne, et je l'en crois tout à fait capable, eh bien! nous serons cités à comparaître devant le tribunal de paix. Connaissez-vous cette institution?

— Mon Dieu, non! dis-je en soupirant, et je me voyais déjà empoigné par un de ces hommes en houppelande bleue à collet rouge, et entraîné à travers les rues, pauvre victime sans défense.

— Voyez-vous, reprit le docteur, qui endossait, tout en bâillant, sa vieille jaquette de velours vert, et jetait sur le ciel gris un regard triste et désappointé. Voyez-vous, ce tribunal de paix est singulièrement nommé. Deux parties, qui sont en désaccord, se trouvent citées à comparaître d'autorité devant un vieux monsieur qui siége sur un grand fauteuil, l'air fort ennuyé. Il écoute tranquillement les explications des plaignants, et, après qu'ils ont crié tout à leur aise, il essaye de les rapprocher par une transaction à l'amiable. Il y réussit fort rarement, mais, au fond, la chose lui est très-indifférente. Quant aux deux plaignants, après avoir, devant le tribunal, fait semblant de s'entendre, ils ne sont pas plus tôt dehors qu'ils courent trouver deux avocats différents et en appellent au tribunal du district. Mais j'y pense, l'affaire de Philippe pourrait bien venir devant le tri-

bunal de police, une autre juridiction non moins bienfaisante.

— Et comment les choses se passent-elles là, cher docteur? lui demandai-je timidement.

— Voilà, répondit Burbus. Le procès du digne Philippe ne tirera guère en longueur. L'agent de police affirmera sur la foi du serment qu'il a surpris l'inculpé, au moment même où il venait de faire subir le plus indigne outrage à une lanterne royale, et alors, le temps de dire : « Une, deux, trois! » et ce sera fait. Le directeur de police dira : « C'est bien. » Il ouvrira le Code pénal de police et prononcera son *conclusum*, trois jours de prison et les frais.

— Mais, bonté divine! m'écriai-je, Philippe est innocent!

— Cela n'y fait rien, mon très-cher. Le lieu, les circonstances, la manière dont l'arrestation s'est faite, tout témoigne contre lui, et encore doit-il remercier Dieu que le délit de bris de lanterne publique ne soit pas puni de mort; autrement, il serait infailliblement pendu.

— Non, mon cher docteur, répliquai-je, non, nous ne saurions permettre une telle iniquité! Il faut que moi, ou plutôt vous, qui connaissez mieux la chose, il faut que vous couriez à la police et que vous témoigniez hautement de l'innocence de Philippe. Vous n'avez pas besoin de dire, ajoutai-je, que nous sommes impliqués dans l'affaire, non, assurément ; mais seulement que nous avons été, par hasard, témoins de ce qui s'est passé, et que nous pouvons attester la non-culpabilité de l'accusé.

— Jeune homme, dit le docteur très-sérieusement, tout en cherchant une casserole de fer battu, où il avait coutume de préparer son café, jeune homme, tu as dit là un grand mot avec beaucoup de sang-froid! Mais vous ne m'en voudrez pas, mon bon ami, vous n'entendez rien à tout ceci, et moi je m'y connais. Voyez-vous? si, dans une circonstance si équivoque, je me laisse seulement voir à la police, ces charmantes gens ne se contenteront pas de mon témoignage; ils iront, dans leur

curiosité infinie, jusqu'à me demander mon passe-port, mon acte de naissance, mon permis de séjour, etc., et ils finiront même par s'informer comment et avec quoi je suffis aux frais de mon séjour dans cette ville.... toutes demandes auxquelles je ne saurais vraiment que répondre.

— Oui ; mais si vous me permettez, cher docteur, une question peut-être indiscrète, il faut pourtant que vous possédiez quelque avoir, pour payer les gens à qui vous devez quelque chose?

— Oui vraiment! répliqua Burbus ; payer ses dettes? Ah! oui, oui, sans doute! Il fut un temps, continua-t-il en allumant une lampe à esprit-de-vin, il fut un temps où je ne pouvais dormir si je ne m'étais acquitté de ma prière envers Dieu ; mais ce temps-là n'est plus, et, depuis ces jours éloignés de mon innocente enfance, j'ai entièrement oublié cette obligation de payer mes dettes. »

Cependant je m'étais approché de la fenêtre et je regardais le ciel, où de gros nuages d'un gris sale roulaient, rapidement emportés par un vent froid et changeant de forme incessamment. La rue était humide et boueuse, et, à quelques pas en avant de la maison Reiszmehl, gisait sur le pavé un monceau de cordes, de verres brisés, en un mot de tous les éléments qui constituent une lanterne royale.

En face, dans la maison de mon ex-patron, tout était calme et silencieux ; une fenêtre seule, celle de ma mansarde, était ouverte, et le vent qui s'y engouffrait se jouait dans le rideau de coton bariolé qui entourait mon lit de la veille.

C'était une matinée maussade et détestable, et je me trouvais à peu près dans la même disposition d'esprit que cet autre matin où, après des libations de punch trop copieuses chez le docteur Burbus, je m'étais réveillé dans mon lit. Cependant, la peine que je ressentais aujourd'hui était encore plus poignante : c'était une peine toute morale, et Philippe n'aurait pu la dissiper, comme il le fit alors, avec une poignée de choucroute.

Pendant que j'étais à la fenêtre, le docteur apprêta son café, dont la vue et l'arome ne me firent pas grande envie, dès que je vis que sa machine à filtrer consistait en un pied de bas, adapté autour d'un grand anneau de fer. Toutefois je ne pus l'empêcher de m'en verser une tasse, et le froid du matin, en dépit de ma répugnance, me força d'avaler une gorgée de la chaude liqueur.

Le docteur fumait une longue pipe, assis sur son lit, et paraissait contempler d'un regard satisfait le désordre sans nom qui régnait dans sa chambre. Pour moi, j'avais peine à me défendre d'un secret dégoût, et, si je m'étais fait un jeu de regarder pendant une couple d'heures ces meubles en lambeaux, cette danse grotesque de sorcières, grossièrement crayonnée sur les murs, et cet affreux squelette qui servait de camarade de lit au docteur, je commençai à me sentir alors pris d'une indicible horreur en présence de cet homme qui vivait sans cesse et se complaisait dans un semblable milieu.

Cependant, plus le docteur promenait ses regards autour de lui, passant ses doigts dans ses cheveux et dans sa barbe en désordre, plus il semblait s'assombrir, plus sa figure prenait une expression sérieuse, je pourrais même dire triste, que jamais je ne lui avais remarquée jusqu'ici. Il battait la mesure contre le bois de son lit avec ses jambes, et après avoir regardé un instant vers la fenêtre, d'où arrivait jusqu'à nous une pluie fine et froide, il passa la main sur son front et poussa un profond soupir. Alors il me regarda bien en face et me dit :

« Bien qu'on vous ait chassé de la maison d'en face et que vous ayez à attendre de votre famille de graves désagréments, vous êtes, par Dieu! en comparaison de moi, un homme parfaitement heureux. Quand on vit seul, comme moi, si affreusement seul, sans aucune ressource pour vivre décemment, et sans avoir rien appris pour acquérir ces ressources, on est assurément plus à plaindre que le mercenaire et le portefaix qui gagnent leur maigre morceau de pain à la sueur de leur front. Croyez-moi, mon très-cher, entre tous les sots tours que j'ai

joués dans ma vie, et le nombre en est infini, le plus inexcusable est que, durant ma vie d'étudiant, qui se prolonge encore depuis dix-huit ans, de toutes les connaissances et de tous les arts qui se cultivent sur la terre du bon Dieu, je n'ai pas retiré cela de profit (et ce disant il fit claquer l'ongle de son pouce contre ses dents).

— Mais, me hâtai-je de répliquer, vous avez fréquenté longtemps l'Université? Vous avez étudié?

— Oui, reprit le docteur, j'ai fréquenté l'Université, c'est très-vrai; mais le mince patrimoine que m'avaient laissé mes parents a été facilement dissipé. C'était, à vrai dire, une somme tout à fait insignifiante, si insignifiante, que je me voyais condamné à dépérir de faim et de misère. En effet, si vous répartissez sur seize semestres une somme insignifiante, les parts ne peuvent pas en être bien grosses. Alors je me suis rendu, pour étudier, comme je vous l'ai dit, à l'Université, mais sans m'adonner jamais au rude labeur de l'étude. Aussi, jeune homme, continua-t-il d'un ton sérieux, voyez-vous devant vos yeux un jeune drôle de trente-deux ans, qui ne sait rien que s'attabler dans une brasserie, tirer passablement l'épée et pincer trois accords et demi sur une guitare. »

Le docteur s'était levé brusquement à ces derniers mots et il arpentait la chambre à grands pas, les mains derrière le dos.

« Quand vous aurez, continua-t-il, essuyé le premier feu de la colère de votre famille à propos de votre expulsion de la maison Reiszmehl, laissez-vous, au nom de Dieu, colloquer dans une autre boutique d'épicerie, et (ne prenez pas mal ce que je vais vous dire), conduisez-vous là plus sérieusement que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Vous n'y rencontrerez, je l'espère, aucun docteur Burbus pour voisin, car les gens de mon espèce sont, pour vous autres jeunes cadets, éminemment dangereux. A propos, je me souviens de vous avoir dit un beau soir que vous feriez beaucoup mieux de planter là votre carrière commerciale et de vous mettre à étudier; mais maintenant que je nè divague plus dans les fantai-

sies, je vous conjure de persévérer dans la profession que vous avez embrassée. D'ailleurs, votre famille ne me paraît pas en état de vous faire, pour le moment, de grandes avances d'argent, non plus que de vous soutenir plus tard par son influence. Mais elle a peut-être assez d'aisance pour vous acheter un jour un petit fonds d'épicerie, où vous pourrez régner et gouverner comme un second Reiszmehl. Si dans ma jeunesse, continua-t-il après une courte pause, tout en passant sa main sur son front et en en portant le revers sur ses yeux, si dans ma jeunesse j'avais eu quelqu'un qui me parlât raison, au lieu d'une mère trop tendre qui voulait absolument faire de moi un homme instruit, je serais resté chez mon père, qui, Dieu sait depuis combien de générations! avait à ferme un vieux moulin. J'aurais appris alors tant bien que mal ce noble métier, et peut-être serais-je à même aujourd'hui de mener une vie paisible et heureuse en camisole enfarinée. Mais tout cela est perdu pour moi, perdu sans retour. Mon père est mort, ma mère est morte, tous deux avant d'avoir vu monsieur leur fils devenir un savant! Le moulin a passé dans d'autres mains, et je ne suis, sur la vaste terre du bon Dieu, je ne suis rien, absolument rien qu'un misérable drôle, un franc gueux! »

A ces derniers mots, il se jeta sur son lit avec une impétuosité telle qu'il faillit le briser. Puis, comme s'il eût voulu chasser de force ces sombres pensées, il se mit à entonner à pleine poitrine cette chanson connue :

L'année est bonne, la bière brune abonde dans les celliers.

Il en défila ainsi plusieurs strophes tout d'une haleine, tandis que je restais assis, immobile et comme perdu à rêver sur cet étrange caractère. Enfin il se leva de nouveau brusquement, me prit par les épaules et me dit aussi gaiement que possible :

« Maintenant, mon très-cher, prenez votre essor, fuyez vers Sion, et tenez-vous bien clos dans votre petite chambre pendant les premiers jours. J'ai toujours eu

bonne chance, et il est probable que je mangerai encore votre part de l'horrible soupe de la police. Maintenant donc, partez, il est huit heures, et abandonnez-moi à mon destin. Cependant, avant de tourner le dos à cette ville maudite, ce qui arrivera peut-être bientôt, j'irai vous voir sans bruit, pour vous faire mes adieux. Portez-vous bien, mon jeune fils, pauvre âme à demi perdue! »

Il ouvrit la porte, me secoua fraternellement la main, et je descendis tout pensif. Déjà il avait repris sa chanson, et j'étais au bas de l'escalier que je l'entendais distinctement chanter cette dernière strophe :

Et quand un jour je mourrai, amis, ne couchez ma dépouille
Ni sous la terre du cimetière, ni sur les tréteaux d'un catafalque,
Non, mais tout au fond du cellier, sous le robinet du tonneau;
Je souffrirais tant d'être au sec, je serais si heureux d'être au frais!

Mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine. Je m'élançai dans la rue. Une pluie glacée me fouettait le visage, et avec cela je sentais dans mes bottes plus d'une ouverture suspecte. Mais quelques raisons que j'eusse de me hâter pour me mettre à l'abri, je restai encore un moment devant la maison de M. Reiszmehl, à contempler le vieux soldat de pierre au long nez. Je ne le quittai qu'à regret, et lui fis un signe de tête amical en guise d'adieu.

Hélas! il était peut-être le seul de toute cette maison qui me vît partir avec peine; du moins je l'imaginais ainsi, et l'on ne saurait trop m'en vouloir, si, dans l'angoisse qui me serrait le cœur, je pris l'eau qui coulait le long du nez du vieux guerrier pour des larmes sympathiques que lui arrachait mon départ.

CHAPITRE XIV.

Retour au foyer.

Quoiqu'il n'y eût pas loin de la maison Reiszmehl chez ma grand'mère, et que je me fusse mis en route d'un bon pas, je n'arrivai pourtant pas de sitôt. Plus j'approchais du but, plus croissait mon angoisse, et plus aussi je ralentissais ma marche. La bonne grand'mère ne se doutait certainement point des nouveaux incidents qui étaient survenus, et, bien qu'elle eût pu voir assez clairement, par ma conversation de la veille, que j'étais fort peu satisfait de ma condition, bien qu'elle eût consenti, pour sa part, à ce que je quittasse la maison où j'étais en apprentissage, restait encore un dernier obstacle à vaincre : la volonté de mon tuteur, et contre cet écueil pouvaient se briser toutes nos résolutions.

Cependant j'avais beau ralentir mon pas et n'avancer qu'en hésitant, je finis par arriver dans la rue où demeurait ma tante, et déjà j'apercevais la fenêtre de sa boutique, et tout à côté celle de la chambre de ma grand'mère, où la bonne femme était sans doute en train de prendre son café, après avoir lu préalablement quelque chapitre édifiant d'un livre de prières.

Je savais le calme et la paix qui régnaient d'habitude à pareille heure dans cette chambre. C'était le moment où ma grand'mère était le mieux disposée, et, quand elle avait bu son café, elle prenait le plus souvent en main un vieux paquet de lettres, ficelé d'un cordon de soie verte, qu'elle gardait constamment devant elle dans le tiroir de sa table.

Ce paquet de lettres était son reliquaire, c'étaient ses archives sacrées. Combien de fois ne nous en avait-elle pas lu des passages, à ma tante et à moi ! Je me sou-

viens, pour ma part, fort exactement que la première lettre, celle qui formait le dessus du paquet, était de feu mon grand-père, et contenait les premiers aveux timides de son amour à ma grand'mère. Elle commençait ainsi :

« Très-estimable et très-honorée demoiselle ! »

Elle était suivie de plusieurs autres du même genre ; puis venait l'acte de mariage, puis, à un an d'intervalle, l'acte de baptême de ma mère, qui était leur fille aînée. A partir de là, ces vénérables archives s'assombrissaient de plus en plus. Venait d'abord une lettre datée de fort loin, et annonçant qu'un frère de ma grand'mère était mort de misère à l'étranger. Plusieurs suivaient à la file l'une de l'autre, où s'entremêlaient des boucles de cheveux, des fleurs desséchées et des actes de naissance jaunis par le temps. Ici mon père écrivait tout joyeux que son premier fils lui était né, et immédiatement après venait une lettre scellée d'un cachet noir, où on lisait que ma mère était morte. Cette lettre, ma grand'mère me l'avait bien souvent montrée, sans manquer une seule fois d'ajouter :

« Vois-tu, petit? Avec cette lettre la bénédiction de Dieu s'en est allée de votre maison. Tu es devenu peu à peu une sauvage nature et un vrai vaurien. »

Je restais ainsi campé à l'angle de la rue, recevant la pluie qui ne cessait de tomber, et rêvant, les yeux éveillés. Mais, quand mes souvenirs m'eurent reporté à ce moment où ma grand'mère me traitait de vaurien, je revins à moi tout à coup et me remis rapidement en marche.

La vue d'une personne qui passait à mes côtés, et qui semblait avoir le même but que moi, me força de nouveau à m'arrêter. Bien que je ne visse rien de cette personne qu'un parapluie d'un rouge ardent, les pans d'une redingote brune, des bas blancs et des souliers à boucles d'acier, je reconnus aussitôt M. Reiszmehl.

Arrivé à la porte d'entrée de la maison de ma tante, il ferma son parapluie, le rouvrit et le referma plusieurs fois, en le secouant de côté, pour en faire égoutter l'eau ; puis il regarda en l'air, pour voir s'il ne découvrirait pas

quelque petit espace bleu perdu dans ce triste ciel gris, reporta ensuite ses yeux vers ses bas blancs, pour s'assurer s'ils n'avaient pas attrapé quelque tache de boue, après quoi il disparut à grands pas dans le corridor.

J'avais la gorge serrée comme si l'on m'étranglait, et bien que, sous un rapport, il ne me fût pas désagréable d'avoir dans mon ex-patron un émissaire qui donnât à ma famille la première nouvelle de mes torts, cependant je n'aurais voulu à aucun prix rentrer chez mes parents à un pareil moment.

Que faire?... Rester là exposé à la pluie, qui avait collé ma mince jaquette sur mon corps et qui me glaçait les membres au point que mes dents claquaient, cela m'était impossible. D'autre part, je ne connaissais personne. Je vins à songer par hasard à la cathédrale, qui n'était pas loin de là, et dont les hautes et vastes nefs m'avaient maintes fois servi d'abri pour jouer avec mes camarades. Je m'y rendis aussitôt.

La douce chaleur qui régnait dans cet immense édifice, comparée à la froide humidité de la rue, me fit éprouver un bien-être infini. Je me glissai dans une chapelle latérale, et j'allai m'asseoir dans une vieille stalle de bois brun sculpté, en face d'une statue de la mère de Dieu, qui portait l'enfant Jésus sur son bras.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais assis, lorsque, au lieu du froid qui, un instant avant, faisait trembler tous mes membres, je me sentis pénétré partout d'une chaleur brûlante, accompagnée d'une pesanteur de tête qui me força de fermer les yeux. Je ne tardai pas à m'endormir.

Mon sommeil fut agité de rêves tout à fait étranges. Tout ce qui m'était arrivé, durant ces derniers jours, dans la maison Reiszmehl, tourbillonnait devant moi sous les formes les plus sauvages et les plus effrayantes. Il me sembla tout à coup que Mlle Barbara me poussait dans une immense mer de glace, où j'allais infailliblement périr de froid. Mais à peine le froid commençait-il à me gagner et à faire trembler mes membres, que la glace qui m'entourait s'embrasa soudain, et je sentis courir

dans mes veines comme un ruisseau de feu. De temps en temps je m'éveillais à moitié, et je voyais alors devant moi la vaste église vide, où mon regard trouble ne distinguait rien qne la gracieuse mère de Dieu avec l'enfant divin sur son bras.

Combien de temps restai-je plongé dans ce demi-sommeil agité par des rêves de fièvre? je l'ignore. Mais enfin, je sentis une forte et précieuse odeur me monter au nez, et, comme je rouvrais les yeux et que je regardais autour de moi, je n'eus d'abord qu'une seule pensée : c'est que la mère de Dieu était descendue de son piédestal et se tenait devant ma stalle avec son enfant à la main.

Elle se penchait à demi sur moi et approchait de mon nez un tout petit flacon. Sa figure était si gracieuse, si belle et si bienveillante, que jamais je n'en ai vu de pareille. La prenant pour une créature céleste, je voulus fermer les yeux de nouveau pour me confier aveuglément à sa protection. Mais l'enfant qu'elle tenait par la main, et qui était une petite fille, de figure aimable et sympathique comme sa mère, se mit à dire :

« Ah! maman, le pauvre enfant ne mourra pas? »

Ces mots me rappelèrent à moi-même, si bien que je rouvris les yeux et me redressai lentement dans ma stalle.

Je vis bien alors que ce n'était point la mère de Dieu que j'avais là devant moi, mais une très-belle dame, qui m'était tout à fait inconnue, et vêtue avec une élégance et une richesse qui surpassaient tout ce que j'avais jamais vu. La petite fille qu'elle tenait par la main paraissait être sa fille, car elle lui ressemblait beaucoup, avec cette différence que la mère avait les cheveux noirs, tandis que la petite avait de grosses boucles blondes. Derrière elles, se tenait debout un homme en long pardessus bleu à boutons d'or, ayant sous le bras deux parapluies.

« Qui es-tu donc, mon enfant? me demanda la dame, et comment viens-tu ainsi à l'église avec des habits tout

mouillés? Pourquoi ne vas-tu pas chez tes parents, puisque tu es malade ? »

La dame avait beau me questionner, j'avais bien de la peine à lui répondre. J'aurais eu beaucoup à lui dire, pour lui faire comprendre pourquoi j'étais venu là avec mes habits mouillés. Mais je ne pus m'y décider. D'ailleurs, je sentais qu'elle avait raison, et que j'étais réellement malade : car, comme je me levais en déclarant que j'allais me rendre chez mes parents, il me fut impossible de me tenir sur mes jambes. Les piliers de l'église, les fenêtres à vitraux peints, tout tournait autour de moi. J'entendis seulement la dame qui, poursuivant ses questions, me disait :

« Mais, pour l'amour de Dieu, où demeures-tu donc, mon enfant? »

Je me souvins plus tard confusément que je lui avais indiqué le nom de notre rue ainsi que la maison de ma tante. Ce qui se passa ensuite est pour moi comme un rêve. Je crois que l'homme en pardessus bleu à boutons d'or me prit sur son bras et me porta dans une voiture. La dame y monta aussi avec la jolie petite fille, et cette dernière me tenait le flacon sous le nez de temps en temps. Nous roulâmes ensuite à travers une couple de rues. Tout à coup, je vis ma tante ainsi que ma vieille grand'-mère, qui firent une grande révérence, après quoi je m'endormis profondément.

CHAPITRE XV.

Le numéro quatre.

Revenons au malheureux Philippe.

Pendant que tout ceci m'advenait, il lui était advenu bien pis encore, aussitôt après la délivrance de Fanny.

J'ai déjà dit qu'à la vue de la sainte Hermandad il avait couru se réfugier vers la porte de la maison Reiszmehl, et que, malgré ses protestations d'innocence et ses cris de détresse, il avait été appréhendé au collet et entraîné sans pitié. Par bonheur, Philippe était tellement foudroyé par tous les événements de cette fatale soirée, que, lorsque survint cette soudaine catastrophe, après d'inutiles tentatives pour se justifier, il était tombé dans une complète apathie et s'était laissé traîner sans résistance, comme l'agneau à la boucherie.

C'étaient deux soldats de police au poignet vigoureux qui le traînaient littéralement à travers les rues. Ses genoux pliaient sous lui; ses longs bras, qui n'en finissaient plus, pendaient comme deux ressorts détendus; sa tête retombait inerte sur sa poitrine. De plus, il avait perdu ses pantoufles, c'est-à-dire une paire de vieilles bottes dont il avait coupé la tige, et qu'il ne portait qu'aux jours de fête, et, tandis que l'eau de la rue lui mouillait les jambes, la pluie tombait à flots sur ses longs cheveux flottants et inondait sa jaquette de coton de couleur. Ajoutez à cela que les deux robustes mains qui le tenaient au collet avaient fait remonter d'une façon singulière le col de sa chemise. Toutes ces circonstances ne contribuèrent pas peu à le faire regarder de fort mauvais œil par le geôlier de la prison, qui le prit, à son air et à sa tenue, pour un individu fort suspect.

Philippe ne connaissait que de nom la prison de la police. Souvent lorsque, envoyé en commission par son patron, il avait passé devant ces hautes murailles grises, il avait considéré avec un effroi involontaire ces portes solides, ces fenêtres treillissées de fer, et, si par hasard il entrevoyait derrière ces redoutables grilles quelque maigre figure à longue barbe hérissée, il soupirait tristement, le bon et honnête jeune homme qu'il était, en se disant à part lui qu'on ne devait pas traiter inhumainement même un meurtrier. Et maintenant, maintenant c'était lui, lui-même, qui se trouvait là, sous le porche de cet horrible bâtiment; et devant lui siégeait l'officier de police de service,

lui adressant les questions d'usage en pareil lieu, sur son nom, son état, etc., etc.

Bien que Philippe répondît à toutes ces questions avec une entière véracité, l'homme de police n'en hocha pas moins la tête d'un air incrédule et répliqua :

« Mensonge que tout cela, pur mensonge ! Je connais parfaitement M. Reiszmehl, un très-honnête marchand et un paisible citoyen. Il a dans sa boutique deux sujets, l'un qui est chez lui depuis deux ans environ et qui s'est toujours très-bien conduit, sur le compte duquel d'ailleurs la police ne sait rien de mal.

— Mais écoutez-moi, de grâce, très-honorable commissaire, je suis précisément cet homme-là.

— Vous ? repartit le commissaire avec un regard du plus profond mépris. Taisez-vous avec vos mensonges, ou je vous.... »

Le pauvre Philippe, qui était à peine revenu un peu à lui-même, à la vue de l'affreux local où il se trouvait, fut sur le point de perdre la raison, en entendant qu'on voulait lui démontrer qu'il n'était pas lui.

« Maertens ! cria l'officier de police en se tournant vers une petite chambre enfumée de tabac, où l'on apercevait, à la lueur trouble d'une lampe, plusieurs hommes armés qui semblaient dormir sur un lit de camp. Maertens, viens un peu par ici et regarde-moi ce drôle-là. Tu fais ta ronde dans le quartier où habite M. Reiszmehl, et tu dois bien connaître tous les gens de ce quartier.

— Si je les connais ? répondit de la chambre voisine une voix fort enrouée, et presque en même temps parut sur la porte un vieux soldat de police, qui s'approcha en bâillant, en s'étirant et en traînant les pieds ; je les connais tous, mon officier.

— Alors c'est bien, pensa Philippe ; on va voir ce qu'il en est. »

Et un faible rayon d'espoir vint un peu le ragaillardir. Il tourna la tête vers le soldat, qui, après l'avoir regardé un instant d'un air indifférent, répondit d'un ton non moins indifférent à son supérieur :

« Je ne connais point cet homme. »

A cette réponse inattendue, Philippe sentit sa tête se perdre. Il avait des bourdonnements dans les oreilles, et il commençait à douter de lui-même. Sa première pensée fut de demander un miroir, afin de s'examiner et de voir s'il était réellement lui; mais ces légers doutes ne le tinrent pas longtemps. Philippe était moralement et physiquement trop convaincu de son identité. Juste Dieu! c'étaient bien là ses longues jambes grêles, ses doigts maigres; et si sa chevelure, où il passait la main avec désespoir, ne pendait pas autour de ses tempes en toit de chaume bien régulier, comme d'habitude, c'étaient bien, du moins, toujours ses longs cheveux d'un blond fauve et naturellement frisés.

« Vous voyez, jeune vagabond, reprit l'officier de police, vous voyez qu'on ne va pas loin avec le mensonge devant la haute police. Cependant votre affaire s'éclaircira demain matin de bonne heure à l'audience. En attendant, nous allons dresser procès-verbal de votre nationalité, et vous déposer au n° 4, où vous serez fort bien. »

Philippe se faisait une idée tout à fait fausse des prisons de la police; il se les représentait comme ces oubliettes dont il avait lu la description dans de vieux livres de chevalerie, profondes, humides, peuplées de rats, de lézards et de chauves-souris, de chauves-souris surtout (hélas! c'était sa bête d'horreur!), et tout au fond, dans une basse fosse, quelques squelettes putréfiés, un sourd cliquetis de chaînes, des murs suintants d'une humidité visqueuse, avec un pâle rayon de lune tombant au milieu de ces affreuses ténèbres à travers les branches agitées de quelques arbres.

Telles étaient les images qui flottaient dans l'imagination de Philippe; aussi fit-il une dernière tentative, hélas! encore infructueuse, pour convaincre l'officier de police de son identité. C'en était fait, onze heures avaient sonné, le geôlier aspirait au repos, le fait du bris de réverbère était patent et clairement démontré, et Maer-

tens, qui avait déjà regagné son lit de camp, grommelait encore, à moitié endormi, ces mots à peine articulés d'une langue épaisse :

« Le sieur Philippe, de chez M. Reiszmehl, je le connais parfaitement ! c'est un charmant jeune homme, et je ne manquerai pas d'aller lui conter demain de bon matin que ce méchant sujet a voulu se faire passer pour lui. »

Le malheureux Philippe traversa une cour et monta un escalier tournant de pierre à la suite du geôlier, dans quel état d'esprit, on peut l'imaginer aisément. Bien que l'homme de police lui eût affirmé que c'était par grâce et par pitié qu'il le mettait au n° 4, qui était une des meilleures salles, où il trouverait décente compagnie, il ne put pourtant se défendre d'un nouvel effroi, lorsque la porte dudit n° 4 fut ouverte devant lui, et qu'il eut sous les yeux une chambre d'où s'échappait une vapeur chaude et nauséabonde, et qui, à peine éclairée par une lampe unique près de s'éteindre, présentait l'aspect le plus désolant. Poussé dedans par le geôlier, qui referma la porte derrière lui, Philippe se trouva là debout, séparé de tout le monde civilisé, perdu au milieu d'une bande de prisonniers, dont chacun, il le croyait du moins, pouvait être un meurtrier.

La salle pouvait avoir quarante pieds environ en long et autant en large ; le plafond en était soutenu par deux piliers de bois, et trois ouvertures treillissées de fer, percées au haut du mur, y figuraient des fenêtres. Tout le pourtour était garni de lits de camp en bois, sur lesquels étaient étendus pour dormir les hôtes de ce triste logis. Ils étaient six en tout, dont deux seulement trahissaient par de rauques ronflements un sommeil véritable. Quant aux autres, trois s'étaient établis autour d'un quatrième accroupi au haut du lit.

Ce dernier avait les jambes croisées l'une sur l'autre, à la manière des tailleurs, et semblait en train de parler avant l'entrée de Philippe ; mais il se taisait maintenant, et les quatre compagnons regardaient mon mal-

heureux collègue, que l'effroi clouait debout à la porte, sans qu'il osât faire un seul pas en avant.

Philippe était déjà moralement abattu par la seule idée de se trouver en pareil lieu ; mais l'atmosphère étrange qui régnait dans cette salle, et où dominait particulièrement l'odeur d'ail, produisit sur lui une prostration telle, que la sueur ruisselait sur son front, et qu'il dut se retenir à la porte toute bardée de fer pour ne point tomber.

Il regarda derrière lui avec angoisse s'il ne découvrirait pas quelque siége sur lequel il pût s'asseoir, et il remarqua en effet, près de la porte, un petit banc de bois sur lequel il s'affaissa lentement et sans bruit, après l'avoir tâté préalablement avec les mains. Mais que se passa-t-il en lui, lorsqu'il vint à heurter du pied quelque chose qu'il reconnut bientôt être une lourde chaîne de fer attachée à une poutre, et dont l'anneau, vide et ouvert, semblait l'inviter à s'en servir?

De nos quatre compagnons du lit de camp, qui avaient suivi d'un œil curieux tous les mouvements de Philippe, l'un se tourna vers celui qui était assis un peu plus haut, et lui dit à voix basse :

« Le particulier ne me paraît pas être souvent venu ici.

— Dieu! répondit l'autre avec un accent provincial fort prononcé, Dieu! comme il se tient à l'écart ! Je crois qu'il a peur, ou bien c'est orgueil de sa part; on ne peut pas le savoir, mes petits.

— Comment! de l'orgueil? reprit le premier; il a peur, voilà tout, c'est ce que chacun peut voir. N'avez-vous pas remarqué comme il a tressailli, lorsqu'il a heurté du pied la chaîne qui traîne sous le banc?

— Nous allons tirer la chose au clair, dit l'homme qui était assis à la manière des tailleurs. Je vais lui parler, et je saurai bientôt de quoi il retourne. »

A ces mots, il allongea le corps en avant le plus possible, et cria d'une voix haute:

« Hé! vous là-bas, qui êtes près de la porte! Ne savez-vous donc pas ce qui se pratique, et que, quand on

entre dans une bonne compagnie, on souhaite le bonsoir aux gens ? C'est là ce qui se fait partout. »

Philippe n'avait pas perdu de vue les mouvements des quatre prisonniers. Il n'eut pas plus tôt remarqué que c'était à lui que s'adressait cette apostrophe, que, se levant vivement, il salua et d'une voix tremblante souhaita le bonsoir à la compagnie, ajoutant qu'il ne lui était pas venu à la pensée d'être impoli envers personne; mais il avait craint de troubler le sommeil de ces messieurs, et voilà pourquoi....

« Voyez-vous bien ? dit l'un des trois à celui que nous appellerons le tailleur. De l'orgueil ? allons donc, c'était tout bonnement de la peur. Donnez-lui un peu de courage, camarade ! Il faut pourtant que nous sachions au juste à qui nous avons affaire. »

Le tailleur changea un peu la position de ses jambes, hocha la tête, et s'adressant à Philippe, mais cette fois d'un ton plus courtois et avec des paroles plus polies, le pria de s'approcher et de prendre part à la conversation. Et aussitôt mon malheureux collègue, abandonnant le banc et la chaîne, vint s'asseoir sur l'extrême bord du lit de camp.

« Eh bien ! lui dit le tailleur très-familièrement, vous vous trouvez ici beaucoup mieux. Si j'en juge par votre mine, sans vouloir vous faire de compliments, vous me semblez né pour la bonne société, et vous n'avez rien à démêler avec ce banc là-bas, qui est une place vraiment fort suspecte.

— Oui, c'est aussi mon opinion, reprit un de nos trois autres compagnons, et j'ai déjà dit tout d'abord, rien qu'en vous voyant, que vous n'étiez pas souvent venu ici, et qu'assurément vous ne pouviez pas avoir de bien graves démêlés avec la police.

— Il a peut-être ferraillé comme moi, dit le troisième compagnon.

— Est-ce qu'on vous a pris à ferrailler, jeune homme ? dit en riant le tailleur.

— Oui, voyez-vous, il y a dans la vie des hommes

de certains moments, comme disait l'immortel Schiller, avant qu'on lui eût élevé une statue à Stuttgart....

— Ainsi, vous avez ferraillé? C'est pour vous l'affaire de trois jours au plus, après quoi vous serez emballé dans la carriole et reconduit chez vous sans dépens.

— Mais, messieurs, répliqua timidement Philippe, je ne vous comprends pas, en vérité. Je suis de nature très-pacifique, je n'ai de ma vie ferraillé, et je ne puis souffrir aucune arme tranchante. »

Le tailleur rit beaucoup de cette déclaration, et, après avoir inutilement demandé à Philippe sous quelle bannière il servait, comme le pauvre commis d'épicerie ne connaissait pas davantage cette expression, il lui expliqua que ferrailler, dans l'argot du métier, signifiait faire un petit emprunt, soit dans une maison au moyen d'une porte forcée, soit dans une voiture roulant sur la grande route.

Encouragé par ces explications amicales, l'innocent Philippe ne se fit pas longtemps prier, et raconta tout au long par quelles malices du sort il avait été amené dans ce triste lieu.

Ce récit n'égaya pas peu nos quatre compagnons. Ils semblèrent notamment, mais au grand déplaisir de Philippe, trouver fort de leur goût le docteur Burbus, et l'un d'eux exprima l'opinion que c'était un maître drôle. Quant au tailleur, après une pause de quelques moments, il baissa la tête d'un air pensif et dit d'un ton triste :

« Ah! Dieu! avec des méprises de cette sorte.... cela peut entraîner des conséquences fort désagréables, oui, je vous le jure, de fort désagréables conséquences.

— As-tu donc, toi aussi, frère tailleur, fait des expériences désagréables? » demanda un des trois bons sujets en riant.

A quoi le tailleur, penchant sa tête plus avant encore sur sa poitrine, fit cette réponse :

« O Dieu! frère serrurier, tu me rappelles là le plus terrible moment de ma vie!

— Tu vas nous conter cela, » crièrent tous les autres,

et le frère serrurier ajouta : « Oui, frère tailleur, conte-nous la chose; cela soulagera ton pauvre cœur. »

Le tailleur, à cet appel, se redressa, flatté de voir que tout le monde désirait entendre son histoire. Il croisa ses jambes plus avant, comme il avait coutume de le faire, chaque fois qu'il entreprenait quelque travail d'importance, passa le bout de sa langue sur ses lèvres comme pour raviver ses souvenirs, et, après avoir soupiré trois fois profondément, il commença en ces termes :

« Bien que, dans ma première jeunesse, il ne fût pas précisément de mon goût d'apprendre l'état de tailleur, je dus pourtant me conformer sur ce point à la volonté de feu mon père, sacristain de son état, qui ne manquait pas une occasion de déclarer qu'avec ma faible complexion le métier de tailleur était le seul pour lequel Dieu m'eût donné des aptitudes naturelles. J'étais, je dois le reconnaître, fort pacifique et fort silencieux de ma nature. Quand les autres garçons de mon âge se chamaillaient entre eux, je me tenais assis à l'écart et je les regardais. Il y avait déjà en moi, savez-vous, quelque chose de réfléchi et de sentimental.

— Je comprends, je comprends, dit le serrurier, et il plaça sa large face rouge dans une position plus commode, se soutenant le menton à l'aide de deux robustes poignets.

— Dans tous les jeux, reprit le tailleur, où il s'agissait de courir quelque danger ou de déployer ses forces physiques, je me tenais, comme je l'ai dit, à l'écart, et j'eus pour cela beaucoup à souffrir de mes camarades. Combien de fois ne se faufilaient-ils pas dans l'église, pendant que feu M. mon père sonnait les vêpres, attendant qu'il eût les talons tournés pour saisir la corde à leur tour et se lancer à toute volée, au moyen des cloches encore en branle, jusqu'à la toiture du clocher ! Me trouvant ainsi fort peu d'accord avec mes camarades, je n'eus pas grand'peine à me décider à quitter le pays pour aller apprendre la profession de tailleur dans la ville voisine. Mon caractère rêveur et réfléchi fut cause aussi que, de toutes les

branches de l'art du tailleur, je choisis la plus délicate. J'étudiai afin de devenir tailleur pour dames. Je ne sais, mais il y avait pour moi dans ce mot de tailleur pour dames quelque chose de tendre et de sympathique, et lorsque, à mes heures de loisir, je lisais de beaux livres instructifs, où l'amante dit à son bien-aimé : « O chevalier, combien je t'aime! » je pensais à part moi, peut-être était-ce faiblesse, que les mots sonneraient bien mieux, si elle disait : « Ah! tailleur pour dames, combien je t'aime! »

— Ah! ah! dit le serrurier en riant, avec ces pensées-là, tu auras fait de bien longs points et de grands plis dans le dos de tes robes.

— Oh! tu te trompes, frère. Je puis me vanter à bon droit d'avoir été un des ouvriers les plus assidus et les plus habiles. Aussi mon maître tailleur me donna-t-il toute sa confiance. Bientôt même il me mit la mesure en main, et je fus chargé d'aller chez nos clientes pour prendre leurs commandes. Ah! c'étaient de douces heures pour moi, des heures dont vous n'avez aucune idée, ni toi, frère serrurier, avec ton noir et rude métier, ni vous autres, avec votre établi. Voyez-vous? appliquer la mesure autour de la taille d'une jolie fille, la faire porter de la hanche droite à l'épaule gauche en suivant tous les contours de la gorge.... ah! et toutes les questions qui avec cela m'étaient permises!

— Hum! hum! dit en souriant le serrurier, pendant que les deux menuisiers, ses compagnons, se léchaient les lèvres, et que la figure même de Philippe se couvrait d'une légère rougeur.

— Le tailleur et le médecin, reprit le narrateur, le médecin et le tailleur, voilà les deux seuls états avec lesquels les femmes ne se gênent pas. Je vous le dis, camarades, il faut que je me fasse violence pour comprimer mes souvenirs; cet ignoble local et ces douces pensées.... quel contraste!... Je restai donc ainsi chez mon maître à la ville, depuis ma seizième année jusqu'à ma vingtième; et ce qui me préserva toujours des dangers qui, de toute

part, environnaient mon cœur, ce fut.... ah! mon Dieu! oui.... ce fut un pur et respectueux amour que je nourrissais en moi pour la fille de mon maître. Elle s'appelait Rosine.... Rosine!... tailleur pour dames!... tels étaient les mots qui, accompagnés des plus douces images, flottaient sans cesse devant moi, dans mes rêves et dans mes veilles. Rosine! ah! si vous l'aviez vue, camarades! Une taille qui tenait dans les deux mains! un buste de reine! Avec cela des yeux noirs pleins de feu, des cheveux magnifiques, des joues vermeilles et des dents d'un blanc de neige! »

A ce portrait, le serrurier fit un petit mouvement et se coucha sur le côté.

« Comme vous pouvez voir, reprit le tailleur, on ne saurait dire de moi que je suis très-robuste et de forte complexion. Mais alors, il y a de cela quatre ans, j'étais encore un peu plus faible qu'aujourd'hui, et vous n'aurez pas de peine à vous imaginer que j'étais comme un enfant pour Mlle Rosine. Cependant cela ne m'effrayait point; au contraire, je pensais à l'immortel Schiller, qui dit qu'il n'y a que les contraires qui s'allient bien, et que la force doit toujours s'unir à la faiblesse. Mlle Rosine devina-t-elle alors mon amour? qui le sait et qui le pourrait dire? Mais elle ne m'aimait pas tendrement, voilà du moins ce que je pouvais fort bien voir; et pourtant je ne croyais rien des méchants propos de mes camarades, quand ils se chuchotaient l'un à l'autre à l'oreille que Mlle Rosine avait une liaison sérieuse avec un certain brigadier de hulans, que je connaissais du reste fort bien. Il est très-vrai qu'elle se trouvait habituellement par hasard à sa fenêtre, chaque fois que son escadron passait, et qu'elle souriait au brigadier lorsqu'il la saluait d'un petit mouvement de son sabre. Mais, mon Dieu! quel mal pouvais-je trouver à cela? Il connaissait mon maître tailleur depuis longtemps, venait de temps à autre à la maison; bref, je ne voyais dans tout cela rien de mal. Or, il advint un jour que le maître m'envoya auprès de Mlle Rosine pour lui prendre mesure d'un sur-

tout que je devais avoir l'honneur de tailler moi-même. Je mesurai, grand Dieu ! je mesurai, et, bien que je regardasse jusqu'à dix fois si je n'avais point fait erreur, j'eus beau tendre le plus possible mon mètre, hélas ! ce n'était plus la fine taille d'autrefois.

— Oh ! oh ! dit en riant le serrurier, c'est ce que j'avais pensé !

— Quant à moi, cela ne me donna point à penser, dit le tailleur tristement. Je continuai, dans ma candide innocence, à prendre tranquillement mes mesures, et le ricanement de mes collègues, quand je redescendis auprès d'eux et que je reportai sur le livre les chiffres obtenus, ne suffit pas encore à faire naître en moi de mauvaises pensées d'aucune sorte. Mlle Rosine se montra dès lors pour moi plus affectueuse que d'habitude, et je me berçais de l'espoir de parvenir enfin à attendrir son cœur. Il n'y avait personne avec qui elle causât plus amicalement qu'avec moi, et j'avais constamment dans mon atelier quelqu'une de ses robes les plus précieuses à arranger. Que je ne fusse point insensible à ces petites attentions, vous pouvez aisément vous l'imaginer. Frère serrurier, as-tu quelque idée de ce qu'on appelle la langueur ?

— Oh ! oui, oui vraiment, s'écria le serrurier. Lorsqu'en voyage je n'avais plus d'argent et que je ne réussissais pas à ferrailler, alors je devenais tout languissant.

— Frère, reprit doucement le tailleur, tu es effroyablement prosaïque. Non, languir près de celle qu'on aime, c'est tout autre chose. Tu reviens un soir de la brasserie, où tu n'as pensé qu'à elle, il est tard, la nuit est avancée, tu es disposé à l'attendrissement, ton cœur chante :

Il pleut, il neige,
Il fait une froide bise,
Tout dort dans la cité,
Les bourgeois et leurs enfants. »

Le tailleur se tut et sa tête retomba sur sa poitrine. Après une pause, un des compagnons lui demanda :

« Eh bien ! après ?

— Un soir, tard, reprit le tailleur, je revenais de la brasserie.... »

Il secoua la tête tristement.

« Non, continua-t-il, épargnez-moi l'ennui de vous conter l'histoire de la plus terrible nuit de ma vie.... du moins pour aujourd'hui; le souvenir m'en est trop pénible et je suis horriblement fatigué. Demain, vous apprendrez comment mon amour fut mis au tombeau. »

Cependant la nuit s'avançait; la lampe posée sur l'entablement d'un des piliers jetait une dernière lueur tremblotante au moment de s'éteindre entièrement.

Le tailleur se leva d'un bond et fit ses préparatifs pour dormir, comme il disait, c'est-à-dire qu'il s'enveloppa la tête d'un mouchoir de poche de coton, défit sa redingote, et l'étendit sur lui le mieux qu'il put.

Quant à Philippe, il s'était un instant oublié lui-même pendant le récit du tailleur ; mais maintenant, assis encore sur le bord du lit de camp, il restait plongé dans une douleur inconsolable, et ne pouvait se résoudre à s'étendre sur la dure couche de ses compagnons de prison. Il aurait probablement passé ainsi toute la nuit, si le tailleur ne lui eût donné quelque courage en lui disant qu'on n'en mourait pas pour une nuit unique passée sur un lit de camp, qu'il fallait tout connaître dans la vie, et que d'ailleurs, avec une bonne conscience, on dormait bien partout. Pour ce qui était de la conscience, Philippe pouvait se vanter de l'avoir irréprochable. Aussi lorsque, cédant aux conseils du tailleur, il se fut arrangé le moins mal possible sur le lit commun, tomba-t-il, grâce à toutes les fatigues de la journée, dans un profond sommeil qui se prolongea jusqu'au grand jour.

Sommeil heureux et bercé de bien doux rêves! Il se retrouvait avec Mlle Barbara au premier étage, familièrement appuyé avec elle contre une fenêtre donnant sur la cour et sur le jardin, et il se sentait heureux de la bénédiction de Dieu qui reposait sur lui. « Tout cela est à toi, lui disait une tendre voix qu'il connaissait bien; tout

cela t'appartient; à toi les poules de la basse-cour, à toi la maison d'épicerie Reiszmehl et Cie, qui maintenant s'appelle maison Reiszmehl et Philippe. » Il semblait au bon Philippe, toujours dans son rêve, que tout cela était la pure réalité, que tout cela était à lui. Les fleurs du jardin s'inclinaient vers lui avec déférence, les poules de la basse-cour lui faisaient les plus profondes révérences, et de la cuisine s'exhalait un parfum appétissant, comme de gâteaux nouvellement sortis du four.

Tout à coup le coq chante, et Philippe, éveillé en sursaut, se lève du lit de camp. Son doux rêve avait disparu; mais le coq avait réellement chanté, et il chantait encore pour la seconde et la troisième fois. Comme Philippe étonné regardait tout autour de lui, cherchant la bête importune, il vit que c'était le tailleur pour dames, qui, assis comme la veille au haut du lit, imitait plaisamment le chant du coq, en faisant sa toilette du matin. Le serrurier se tortillait à ses pieds, en grommelant entre ses dents des paroles de mauvaise humeur, et les deux compagnons menuisiers se tenaient étroitement embrassés, ronflant à qui mieux mieux sur la poitrine l'un de l'autre.

Hélas! il n'était point au premier étage de la maison Reiszmehl avec Mlle Barbara, il ne respirait pas le parfum de gâteaux de noces cuits en son honneur! non certes! mais il se voyait en état d'arrestation, il se sentait bel et bien en prison, au cachot. Dès lors il revit clairement en esprit toute la soirée de la veille : il entendit hurler la malheureuse Fanny, il vit le réverbère gisant en mille pièces sur le pavé, et il trembla de nouveau de tout son corps, en se rappelant comment il avait été, la veille au soir, entraîné par les estafiers. Sous le poids de ces tristes pensées, l'infortuné Philippe resta assis au bord du lit de camp, sans consolation et sans espoir, les mains croisées et la tête baissée sur sa poitrine.

CHAPITRE XVI.

Maladie.

Après mon aventure de la cathédrale, j'étais tombé, comme je l'ai dit, dans un profond sommeil. Ce sommeil fut d'abord agité des mêmes rêves qui avaient tourbillonné autour de moi dans ma stalle, en face de la statue de la mère de Dieu. Mais peu à peu mes visions devinrent plus claires et plus paisibles, et, en rouvrant les yeux à plusieurs reprises, je vis distinctement devant moi toute une rangée de fioles de médecine au large ventre et au long col, qui, un instant après, apparaissaient de nouveau à mon imagination sous un tout autre aspect.

Ces fioles, avec leur contenu d'un brun sombre et presque noir et leurs blanches étiquettes, me faisaient l'effet de dignes pasteurs prêchant devant un peuple en furie.

J'étais couché chez ma tante, dans la chambre que j'avais habitée avant d'entrer chez M. Reiszmehl. Insensiblement tous ces vieux meubles que je connaissais si bien exercèrent sur moi une salutaire influence et me rendirent la conscience de moi-même. Je pouvais, de mon lit, voir les deux fenêtres de la chambre, tendues de rideaux où étaient représentés en peinture de merveilleux sites.

Sur l'un des deux se dressait, au dernier plan, un grand rocher surmonté d'un magnifique castel aux hautes tours, aux solides murailles. Au-dessous coulait une large rivière que des gens traversaient en bateau, et tout auprès, dans un chemin creux qui conduisait au château, s'avançait une troupe de chevaliers et de voyageurs complétement harnachés.

L'autre rideau représentait une délicieuse vallée, au fond de laquelle s'élevait un moulin. On voyait l'eau

jaillir, et la roue du moulin était si naturellement peinte, qu'on eût pu croire qu'elle tournait réellement. Le meunier était à la fenêtre, son bonnet pointu sur la tête, fumant une courte pipe. Devant le moulin s'étendait un jardin dans lequel jouaient deux enfants, et cette scène paisible avait pour cadre une forêt montueuse et sombre, où çà et là se laissait voir un cerf ou un chevreuil.

Je pouvais reconnaître chaque pierre, chaque arbre; j'en devinais plus même qu'il n'y avait réellement à y voir. Ainsi, derrière le château, je voyais en esprit le chemin creux qui y conduit se prolonger dans la forêt sur le revers de la montagne. Là, d'autres troupes s'avançaient à la rencontre du chevalier qui revenait. Et à la manière dont se dessinait à mes yeux, du haut des créneaux du château, la vallée qui s'ouvrait par derrière, il n'y avait assurément pas sur toute la terre un plus beau site. Mais ce qui me plaisait par-dessus tout, c'était le moulin. Les récits de ma tante m'en avaient donné déjà un premier croquis, que mon imagination embellissait à plaisir.

Souvent en effet ma tante m'avait parlé d'un certain cousin, qui, à quelques lieues de la ville, au fond des bois, possédait un moulin.

Ma tante qui, dans sa jeunesse, y avait fait à diverses reprises des séjours de quelques semaines, était à même de me communiquer sur la vie paisible de cette vallée délicieuse des détails si intimes, que mes souhaits les plus vifs étaient de pouvoir un jour errer dans ces sombres forêts, à la poursuite des cerfs et des chevreuils.

Lorsque je regardais le rideau où était représenté le moulin, c'était déjà pour moi comme si j'y étais transporté. Je courais par toute la maison, je me postais près de la roue qui faisait jaillir l'eau sur moi, et j'engageais avec le meunier fumant à la fenêtre les plus sérieuses conversations.

Déjà, dans une première maladie, ces deux rideaux avaient été pour moi une importante ressource. Après qu'une romantique fantaisie m'avait transporté en rêve dans ce *burg* chevaleresque et m'avait fait planer dans

de hautes sphères, je redescendais, l'esprit calmé, les yeux bien éveillés, vers mon moulin favori.

Maintenant encore, je n'eus pas plus tôt retrouvé la conscience de moi-même, que ces deux peintures redevinrent l'unique sujet dont je pusse occuper mon esprit et mes yeux. Aux personnes qui m'entouraient, bien que je les connusse fort bien, je ne faisais que peu d'attention; j'étais trop faible et trop occupé de mes peintures; et, lorsque j'avais passé quelques minutes à me promener dans ces lieux si chers à mon imagination, involontairement je fermais les yeux et je m'endormais tout doucement.

Ai-je besoin de dire que toutes les personnes qui habitaient chez ma tante, aussi bien que toutes nos voisines et toutes nos connaissances les plus proches, prenaient un vif intérêt à mon sort?

Ma grand'mère, ce qu'elle n'avait pas fait depuis dix ans, avait fait transporter dans ma chambre sa table et son fauteuil héréditaire au coussin de coton rayé. Oui, elle avait émigré avec armes et bagages, la bonne vieille, c'est-à-dire avec les lunettes d'argent du général français et la petite tabatière d'or de la comtesse, sans oublier non plus ses archives d'État, qu'elle portait sous son bras, de crainte de les perdre.

Il va sans dire aussi qu'en qualité de chef de la famille elle avait entraîné sur ses pas toute la maisonnée, qui se réunissait autour d'elle.

Grâce à un tel sacrifice de la part de ma grand'mère, ma maladie prit tout d'abord une singulière importance. La veuve du tailleur, qui demeurait comme locataire au troisième étage de la maison, ainsi que la femme du cordonnier qui battait son cuir dans le corps de logis de derrière, venaient tous les jours régulièrement s'informer de mon état. Ces tendres attentions, à vrai dire, n'avaient pas seulement ma maladie pour cause, mais un peu aussi le bon café et les fines liqueurs que ma tante leur prodiguait de bon cœur en de telles occasions.

Si je n'ai pas encore, parmi les personnes qui venaient

me visiter, mentionné la bonne Gertrude, il ne faut pas l'imputer à un manque de reconnaissance de ma part envers cette digne femme; non certes ! mais ses soins empressés, son dévouement de tous les instants méritaient un article à part.

La première fois que je m'éveillai après mon délire, je venais de faire une petite visite en rêve au château et au moulin que vous savez. La bonne Gertrude était là, debout au pied de mon lit, tenant d'une main une large fiole de médecine et de l'autre une cuiller d'argent, et elle me regardait en silence. L'excellente femme me parut toute changée. Je la trouvai extraordinairement pâle, et sa toilette, notamment sa coiffe, qui toujours était d'une propreté irréprochable, était maintenant dans un désordre où je ne l'avais jamais vue. Hélas! je ne savais pas que moi seul en étais la cause, et que c'étaient là les traces de la nuit qu'elle avait passée à veiller à mon chevet. Ma grand'mère, qui trônait à sa table dans une majesté silencieuse, tourna la tête en ce moment vers mon lit en rajustant ses lunettes.

« Mais, Gertrude, dit-elle, chaque chose a son temps. Il s'en manque encore d'un bon quart d'heure qu'il soit trois heures.

— Ah ! madame, répondit la bonne Gertrude (et je pus, bien que j'eusse les yeux à demi fermés, remarquer que les siens étaient humides de larmes) ; ah! madame, laissez-moi donc ! je reste volontiers là quelques minutes, afin que la médecine soit prise à temps, car M. le docteur l'a ainsi prescrit.

— Qui ne souffre pas de conseils, n'a pas besoin d'aide ! » grommela ma grand'mère, et je me rendormis là-dessus.

Chaque fois que je m'éveillais le jour, et le plus souvent la nuit, Gertrude était toujours là, qui me regardait d'un air triste. Je dois avouer, à ma grande honte, que je n'avais pas beaucoup de bonnes paroles pour cette excellente personne. Je l'offensai même gravement un certain jour.

Du temps que j'étais en bonne santé, son air larmoyant m'avait plus d'une fois vivement touché, et, comme cet air était le plus souvent déterminé en elle par l'intérêt qu'elle me portait, je le supportais sans trop de peine; mais je ne sais comment il se fit que la vue de ce visage constamment triste et de ces ruisseaux de larmes qui ne tarissaient point, produisit sur moi, lorsque je fus alité, une impression désagréable. Bref, je le dis un jour à ma grand'mère, qui me répondit tranquillement : « Habitudes, mauvaises habitudes! » et le reporta ensuite à Gertrude. C'est plus tard seulement que l'excellente femme m'a dit en confidence combien je lui avais fait de peine en parlant ainsi. Mais elle répondit à ma grand'mère, pendant que ses larmes tombaient comme une petite cascade sur son nez, sur son menton et sur sa collerette :

« Oh! madame, la nature m'a donné un cœur que rien ne saurait abattre ; mais, lorsque je vois souffrir cet enfant que j'ai soigné depuis sa naissance, alors il faut que je pleure, quand notre seigneur Dieu me le défendrait! »

Sur cette déclaration peu chrétienne, ma grand'mère, comme on le peut bien croire, lui lut un texte sacré. Mais la bonne Gertrude avait été sensible au reproche que je lui faisais de ses pleurnicheries sans fin, et plus tard elle me donna tant et plus sujet de m'égayer dans mon lit. Les mines singulières qu'elle fit dès lors pour refouler ses larmes et paraître souriante, auraient donné, je crois, envie de rire à un moribond.

Pour l'affaire Reiszmehl, je lui devais encore infiniment de reconnaissance. Chaque jour, devant les bonnes femmes qui tenaient journellement conseil dans ma chambre, elle renouvelait ses accusations contre mon ex-patron, contre Philippe, surtout contre Mlle Barbara, et ces accusations étaient toujours si bien motivées que ma grand'mère elle-même dut finir par avouer que ce n'était pas là une honnête maison.

« Hélas! madame, disait en gémissant l'excellente Ger-

trude, mais toutefois sans pleurer, je vous l'ai toujours dit, Mlle Barbara est une méchante personne, et quant à ce pauvre enfant, dans cette maison sombre et mystérieuse, non, il n'était pas possible qu'il y tînt longtemps.

— Non, non, répétaient à l'unisson ma tante, la veuve du tailleur et la femme du cordonnier, il n'était pas possible qu'il y tînt. »

Cependant mon tuteur, qui avait assez appris à me connaître par le travail dont il m'avait chargé naguère dans son triste bureau de la chancellerie, pouvait bien ne pas être entièrement de cette opinion. Il avait écrit à ma grand'mère une longue lettre, dont on ne me communiqua que quelques passages où j'étais traité avec de certains ménagements et même quelque tendresse; encore me présageaient-ils un nouvel orage, mon oncle et tuteur devant, comme l'annonçait la fin de sa lettre, arriver au premier jour.

Grâce aux soins empressés que me prodiguaient mes bons parents, ma guérison fit de rapides progrès, et je n'avais pas encore passé quatre jours pleins au lit, que déjà le docteur me déclara hors de danger et m'ordonna des soupes fortifiantes, ce qui servit de thème aux plus graves contestations parmi le personnel féminin qui m'entourait.

Le médecin, un gros monsieur tout guilleret, portant toujours un frac bleu et une haute cravate blanche, était assis devant mon lit et présidait cette orageuse séance.

« Hélas! monsieur le docteur, dit Gertrude, moi je suis pour la soupe au vin ; je ne puis pas dire pourquoi, mais je crois que pour un estomac affaibli la soupe au vin....

— Oui, la soupe au vin avec des raisins secs, interrompit la femme du cordonnier.

— Laissez-nous donc avoc votre soupe au vin! s'écria ma grand'mère. Une bonne soupe grasse est beaucoup plus fortifiante.

— Ou bien un jeune poulet bien tendre, » ajouta la veuve du tailleur.

Sur ce, la lutte s'engagea, et ce fut comme un feu roulant des plaidoiries les plus animées pour établir la supériorité de l'une des soupes sur l'autre.

Le docteur avait placé sa canne entre ses jambes, et il y appuyait son menton, en souriant de la passion de ces braves commères. C'était un homme fort avisé, et, en de telles circonstances, il se montrait fort peu tranchant. Il attendit que les discussions eussent pris fin pour donner son opinion, qui naturellement prévalut. Lorsque ma grand'mère, qui représentait l'extrême droite, eut le mieux possible motivé sa motion pour la soupe grasse, et que l'extrême gauche, dans la personne de Gertrude, eut timidement fondé son unique espérance sur le docteur, celui-ci se leva sans rien dire, me tâta le pouls encore une fois et dit tranquillement :

« Ma chère dame, (ceci s'adressait à ma grand'mère), m'est avis que le mieux serait de donner au jeune homme une bonne tisane d'orge.

— Oui, oui, s'écria alertement Gertrude, pour ne pas paraître avoir tort; une soupe au vin ou de la tisane d'orge ! La tisane d'orge vaut mieux pourtant. »

Et le docteur se retira en riant.

Mon digne patron, M. Reiszmehl, était venu plusieurs fois s'informer de mes nouvelles, en dépit de tous les méchants tours que je lui avais joués. Même une après-midi, au dire de la servante, Philippe s'était présenté, du moins je dus le croire au portrait qu'elle me fit du personnage. Mais j'aurais volontiers donné toutes ces visites pour avoir quelques renseignements sur le sort de mon ami Burbus.

Il devait être encore dans la ville, je le croyais du moins, car il m'avait solennellement promis de ne point partir sans me venir voir. Je me sentais pour lui une affection bien réelle. En comparaison des steppes mornes et désolés de la maison Reiszmehl, il me faisait l'effet d'une plantureuse prairie où la mauvaise herbe, il est vrai, avait poussé passablement dru.

Quand je pensais au tribunal de police, j'avais le frisson

par tout le corps, et je voyais déjà, en esprit, mon cher docteur sous les griffes de la sainte Hermandad. Dans les circonstances où je me trouvais, c'était un besoin pour moi de mettre son amitié dans tout son jour vis-à-vis des miens. Je commençai tout d'abord par lui concilier le cœur de Gertrude; Gertrude à son tour lui gagna celui de ma tante, et ma grand'mère elle-même finit par se laisser prévenir un peu dans le même sens. Mais, chez elle, le nom fit plus que tout ce que je pus lui dire de la personne de mon ami.

« Burbus! me dit-elle en prenant une prise dans sa noble tabatière. Burbus! répéta-t-elle en relevant ses lunettes, les précieuses lunettes du général français, comme elle avait coutume de le faire lorsqu'elle réfléchissait.

— Maman, dit ma tante de son côté, vous souvenez-vous? Burbus, c'était le nom du vieux meunier à qui le cousin Lambert acheta le moulin.

— C'est juste, reprit ma grand'mère en réfléchissant de plus en plus; je l'ai visité bien des fois avec feu mon homme. Oui, c'est cela, c'est cela même; le moulin même était du ressort de notre cure : ce doit être là ce Burbus.

— Certainement, m'écriai-je; il m'a conté un jour que son père avait été meunier.

— Et puis, je me souviens, poursuivit ma grand'mère, d'avoir vu, dans le temps, un petit bambin aux grosses joues, qui jouait devant la porte.

— Oui, grand'mère, dis-je, ce doit être lui sans aucun doute.

— Et maintenant voilà où il en est réduit! dit en soupirant la bonne Gertrude. Le pauvre, pauvre enfant!

— Allons! de grâce, Gertrude, s'écria ma grand'mère d'un ton légèrement courroucé, n'allez-vous pas recommencer à vous lamenter? Vous parlez d'un enfant! il a au moins trente ans à cette heure, cet enfant-là. »

Gertrude posa la main sur son cœur sans dire un mot de plus; mais son regard disait clairement :

« Pourquoi le seigneur Dieu m'a-t-il donné un cœur si sensible? »

CHAPITRE XVII.

Fiançailles.

Dans la maison Reiszmehl, un calme profond avait succédé à la terrible catastrophe de la veille.

Fanny, couchée sur son coussin, s'y reposait des secousses du réverbère, non, il est vrai, sans tressaillir encore de temps en temps et sans faire entendre une petite plainte étouffée, vague souvenir de ses heures d'angoisse.

Philippe, complétement remis par l'accueil cordial que lui avait fait Mlle Barbara, et aussi par une grande tasse d'excellent café, était de nouveau debout, selon son habitude, derrière le comptoir de la boutique, rayonnant dans toute sa gloire. Ses cheveux frisés et soigneusement unis simulaient mieux que jamais un toit de paille sur sa tête; une casaque neuve de coton remplaçait l'ancienne, et, à la place des pantoufles perdues pendant la nuit dernière, Barbara lui avait fait don de ses propres chaussons, dont la douce chaleur se commuuiquait des pieds au cœur de l'innocent persécuté. Mais il reçut vers midi une nouvelle qui renouvela tous ses tourments, car elle se liait évidemment de la manière la plus étroite avec les événements de la nuit.

Une servante du voisinage, venant dans la boutique, lui raconta que le docteur Burbus avait été dès le matin mandé à la police, ce dont il s'était excusé en se donnant pour malade. Elle ajouta que le commissaire, après avoir perdu une heure entière à attendre en vain, avait eu l'idée d'aller s'assurer par lui-même de la véracité dudit docteur, qui avait disparu; que maintenant les huissiers du tribunal et les commissaires-priseurs étaient installés dans sa chambre afin d'y opérer la saisie de son mobilier, et que cette besogne ne serait pas longue.

Philippe, à cette nouvelle, joignit les mains, et sa première pensée fut que la justice n'était pourtant pas toujours injuste; mais son second mouvement fut de la pitié pour celui qui pourtant avait eu des torts si graves envers lui.

M. Reiszmehl, que sa démarche à la police avait dérangé de ses habitudes journalières, était, ce jour-là, descendu au jardin pour la première fois à onze heures seulement, au lieu de sept, après un long entretien avec sa sœur Barbara. Il paraissait tout bouleversé. Pour la première fois, en effet, depuis vingt ans, il oublia de régler sa montre sur l'antique gnomon, ne prit pas une seule prise à la place habituelle, jeta à peine un regard fugitif sur le grand poirier qui se dressait près du cadran solaire, et ne tapota du plat de la main aucun de ses jeunes arbres fruitiers.

Et ce changement complet dans ses habitudes, ce n'était point ma sortie de chez lui qui en était la cause, non plus que l'incarcération de l'innocent Philippe; non, c'était uniquement l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa sœur.

La digne demoiselle, épanchant enfin le trop-plein de son cœur dans celui de son frère, lui avait déclaré net que Philippe l'aimait, et que, sa propre tendresse répondant à cette tendre inclination, elle était résolue à écouter favorablement ses propositions et à continuer les affaires avec lui à titre d'épouse légitime, à moins que son frère ne fût prêt, après cette ouverture, à élever son ancien commis au rang de son associé.

C'est là ce que ruminait M. Reiszmehl, tout en parcourant son jardin dans tous les sens. Son esprit en était tout absorbé. Cet homme, d'une propreté si méticuleuse d'ordinaire, ne prenait pas garde en ce moment aux flaques d'eau sans nombre dont le jardin était semé; non, mais il trottinait droit devant lui sans s'en inquiéter, si bien que ses bas blancs et sa culotte noire furent bientôt jaspés de boue, comme s'il eût fait une poste en qualité de courrier.

Bien qu'il ne fût guère enchanté de la perspective d'avoir Philippe pour beau-frère, il pensait pourtant que sa sœur pouvait revendiquer la moitié de son avoir, et que, dans le cas d'une séparation, il ne retrouverait pas de sitôt un commis comme Philippe.

Ces puissantes raisons militèrent victorieusement dans l'esprit de M. Reiszmehl en faveur de son commis. Toutefois, il voulut encore au préalable consulter le sort, ce qu'il fit en comptant tout bas toute une rangée de jeunes arbres fruitiers dont il ne savait pas au juste le nombre, et disant à chacun de ceux qu'il touchait : « Dois-je dire oui ou non ? » Et le dernier de ces arbres, qui était hélas! un jeune pommier mal venu et à moitié mort, lui ayant répondu un *oui* formel, le digne M. Reiszmehl était rentré à la maison avec une résolution bien arrêtée, pour aller rejoindre sa sœur.

Celle-ci était occupée au premier étage; elle avait ouvert les fenêtres et était en train d'essuyer avec un chiffon de soie ses vieux meubles tout piqués par les vers. Déjà une douzaine de chaises et quelques tables avaient recouvré, grâce à ce soin, tout le lustre possible, et c'était maintenant le tour d'un grand lit à colonnes torses, portant de coquets petits Amours, qui soutenaient de leurs mains potelées le ciel de lit en bois sculpté. Après tous les événements qui, dans cette matinée, avaient ému le cœur sensible de la chaste demoiselle, elle ne put supporter la vue de ce meuble et passa légèrement avec un soupir dans la chambre voisine, où, se livrant de plus belle à ses soins de bonne ménagère, elle se mit en devoir d'épousseter une gravure sur cuivre qui représentait Adam et Ève. Tout entière à ce travail, elle n'entendit point s'ouvrir derrière elle la porte par laquelle entrait M. Reiszmehl, conduisant Philippe par la main.

« Chère sœur! » dit M. Reiszmehl de sa voix la plus douce.

A ces mots, elle se retourna en tressaillant, et une aimable rougeur couvrit son visage. Philippe, de son côté, qui se doutait bien de ce qui allait arriver, se trou-

vait dans une extrême perplexité. Il promenait les doigts de sa main droite à travers les boucles de ses cheveux d'un blond fauve, et piétinait doucement du pied gauche sur le plancher.

« Chère sœur, reprit M. Reiszmehl, à quoi bon de plus longs discours, puisque vos deux cœurs sont d'accord ? M. Philippe (c'était la première fois qu'il accolait le mot de monsieur au nom de Philippe), M. Philippe m'a été jusqu'ici constamment utile dans mon commerce ; il le sera encore désormais, et nous aviserons plus tard à fixer les conditions sous lesquelles l'ancienne maison Reiszmehl et Cie devra continuer ses affaires. Je donne mon consentement à tout. Soyez heureux ! »

Le vieux bonhomme était, en parlant ainsi, visiblement ému ; aussi se hâta-t-il, après avoir prononcé ces derniers mots, de tourner sur ses talons et de quitter la chambre.

« Soyez heureux ! » répéta Philippe avec transport et en soulevant ses longs bras. Mais Barbara le prévint aussitôt, et, comme près de tomber en faiblesse, elle jeta les siens autour du cou de son cher fiancé. Ils reposèrent ainsi tous deux quelques instants sans parler sur le sein l'un de l'autre. Bientôt leurs bras se délièrent, et, leur langue suivant cet exemple, ils se livrèrent à cet éternel dialogue des amoureux, toujours le même et toujours nouveau, parfumé de mille tendresses inappréciables au profane, et que nous n'avons pas par conséquent à transcrire ici.

Tout cela se passait près de la fenêtre, d'où l'on pouvait apercevoir la chambre du docteur Burbus. Nos deux heureux amants repassèrent ensemble dans leurs mutuels épanchements les jours écoulés, ainsi que les tristes orages qui les avaient assombris. Qu'il fût question entre eux du docteur et de moi, et d'une façon fort peu flatteuse pour l'un et pour l'autre, ce n'est que trop vraisemblable.

« Oui, oui, la chose est ainsi ! » disait Philippe, et il montrait du doigt la fenêtre de son ex-voisin, où l'on pouvait voir en ce moment un des experts de la saisie,

un maître tourneur, en train de taxer les pipes laissées par le docteur.

Philippe, en quelques mots, instruisit sa fiancée de la fuite de Burbus, et lui dit qu'on était justement à cette heure occupé de saisir judiciairement ses effets mobiliers. Fut-ce la joie de penser que le docteur en fuite ne pouvait plus lui nuire, ou une généreuse pitié pour ce malheureux qui, maintenant, errait seul et sans ressource à travers le monde ? ou enfin la solennité de cette heure fortunée disposait-elle le cœur de Philippe à s'attendrir ? toujours est-il qu'il dit quelques mots à Barbara en faveur du docteur, et qu'il ne put se défendre, tout en déplorant le sort du fugitif, de laisser retomber un instant sa tête sur sa poitrine. Mais il la releva tout à coup ; il lui était venu une noble, une admirable pensée.

« O Barbara ! dit-il avec émotion, bien que votre cœur (c'est ton cœur que je voulais dire) soit disposé comme le mien à pardonner, ce dont je ne doute pas, car je sais, oui, je sais que tu es plus généreuse et plus magnanime que moi, eh bien ! laissons, malgré toutes les indignités du docteur à ton égard, laissons s'accumuler sur sa tête les charbons ardents de la colère céleste, sans qu'il s'en doute seulement dans sa fuite. Payons-le par une belle action des torts dont il est coupable envers nous. Barbara, permets-moi d'acheter aux enchères cet affreux squelette que tu connais, pour lui procurer le repos en terre sainte. »

En entendant parler du squelette du docteur, la digne demoiselle effrayée se dégagea des bras de son fiancé. Elle le voyait encore dans sa pensée, ce squelette odieux, debout à la fenêtre, comme naguère, avec une longue bande de papier sortant de sa bouche ricanante. Cependant, sous plus d'un rapport, le projet de Philippe lui paraissait noble et grand. Aussi l'approuva-t-elle entièrement, donnant en outre à l'heureux commis sa bourse de ménage pour qu'il pût l'accomplir. Là-dessus ils se séparèrent, non sans avoir encore échangé un long baiser et mille douces paroles.

Comme il sortait, Barbara le pria encore de ne rien dire à son frère de ce qu'il allait faire, vu que M. Reiszmehl était trop étranger au côté poétique de la vie pour apprécier une telle conduite. Enfin elle mit au marché une dernière condition, c'est que jamais cet affreux squelette ne parût devant ses yeux.

Philippe se rendit aussitôt dans la maison voisine et monta dans la chambre du docteur. On venait précisément d'opérer la saisie des effets mobiliers en masse, et, bien que l'on n'eût taxé trop bas aucun objet, l'enchère n'était pourtant montée qu'à huit thalers[1] environ, sur lesquels la propriétaire, debout sur la porte, ses comptes non soldés à la main, semblait déjà avoir fait main-basse.

Nous ne citerons de cet inventaire pour mémoire que les titres suivants de quelques livres : deux volumes du Dictionnaire de la conversation, un ouvrage intitulé le Veilleur de Sion, un livre de songes à l'usage des commères, et sept tomes du roman de Walter Scott *Ivanhoe*, édition Franck de Stuttgart.

Philippe fit connaître alors son dessein : il était chargé d'acheter le squelette et décidé à le payer tout son prix. Le greffier du tribunal mit l'enchère de cette affreuse pièce à un thaler, il est vrai, ajoutant que pour un amateur elle en valait assurément davantage, et le maître tourneur qui assistait à la vente, comme expert, déclara de son côté que, pour une pièce si bien ajustée, ce n'était pas trop exiger que de demander quatre thalers.

Philippe tira sans hésiter sa petite bourse, versa ladite somme et, après avoir promis d'envoyer prendre l'objet à la première occasion, s'éloigna en toute hâte, tant il se trouvait mal à l'aise dans la chambre du docteur Burbus, et surtout à proximité de cette abominable pièce anatomique !

La propriétaire avait suivi cette vente avec une grande

1. La valeur du thaler varie selon les pays. En Prusse, il revient à 3 fr. 72 c. ; en Saxe, à 3 fr. 90 c. Le thaler royal (*Reichsthaler*) vaut 4 fr. — Il s'agit probablement ici du thaler prussien.

attention et d'un air tant soit peu goguenard. A peine Philippe eut-il descendu l'escalier, qu'elle se mit à dire :

« Eh! monsieur le greffier, maintenant que la chose est vendue, je n'ai pas besoin de la garder une minute de plus chez moi, n'est-il pas vrai? »

Le greffier répondit que, si l'acheteur n'envoyait pas prendre sur-le-champ ce qu'il avait acheté, elle pourrait dûment et légitimement le mettre où bon lui semblerait, pourvu toutefois que ce ne fût pas dans la rue, auquel cas il se verrait forcé de former opposition au nom de la police.

« Mais, répliqua la dame, je ne puis pourtant pas le laisser planté là sur mon escalier! Et cette chambre, qui me coûte déjà bien assez, j'en ai besoin, absolument besoin.

— Eh bien! reprit l'homme de police, faites-le-lui porter. »

La dame n'avait attendu que cette réponse. Elle descendit incontinent et remonta tout aussitôt avec deux de ses aides de boutique et un grand drap de toile blanche. On enveloppa le squelette dans ce drap, d'où ressortait tant soit peu le crâne poli et luisant, après quoi les deux jeunes gens reçurent l'ordre de le porter dans la maison voisine, chez M. Reiszmehl.

Ce n'était pas, ce jour-là, jour de marché, et par conséquent tout était calme et silencieux dans la maison de M. Reiszmehl. Philippe et Barbara se trouvaient dans la petite pièce de derrière; le patron était assis devant son pupitre dans son bureau, et Fanny, l'affreux roquet, couchée sur le dos, continuait à dormir d'un sommeil agité.

Tout à coup ce calme universel fut interrompu par un si effroyable cri parti de la boutique, que tous les hôtes de la maison, y compris Fanny, tressaillirent et dressèrent l'oreille avec angoisse. C'était la voix de la cuisinière qui, rugissant plutôt que criant, poussait des *Jésus mon Dieu!* répétés, en reprenant péniblement sa respiration.

Ces exclamations de la servante furent suivies et couvertes par le rire éclatant d'une bande d'effrontés drôles et par les hurlements du roquet, qui, flairant quelque objet affreux, fit chorus de toutes ses forces au milieu de ce vacarme. Philippe se précipita dans la boutique, suivi de Mlle Barbara. Mais celle-ci n'eut pas plus tôt aperçu ce dont il s'agissait que, se couvrant le visage de ses mains, elle se sauva en poussant des cris aigus.

Droit sur le seuil de la boutique était planté le squelette à la bouche ricanante, enveloppé du drap blanc dont il a été question plus haut. Philippe en crut à peine ses yeux, et, dans le désordre où ce spectacle jeta d'abord ses idées, il s'imagina que le squelette l'avait suivi pour le remercier de sa bonne action. Cependant les rires d'une vingtaine de drôles, qui se tenaient amassés devant la porte, le rendirent bientôt à lui-même, et il comprit que c'était la voisine qui lui avait joué ce méchant tour.

Que faire? Dans l'arrière-boutique, Mlle Barbara s'était trouvée mal, et il fallait avant tout venir à son secours, car elle recommençait à pousser des cris perçants. La servante, de son côté, n'en finissait pas avec ses *Jésus mon Dieu!* en même temps qu'elle s'escrimait avec un long balai contre le squelette, qui n'en pouvait mais. Les gamins amassés dans la rue se livraient à toute sorte de mauvaises plaisanteries.

« C'est le mardi gras!

— Non, c'est la Mort en personne; elle vient chercher M. Reiszmehl.

— Je sais, je sais, cria du milieu des groupes une petite voix de fausset; c'est Mlle Barbara qui s'est masquée, c'est elle! »

Et un immense éclat de rire suivit cette dernière remarque.

Le patron qui, jusque-là, en dépit de tout ce vacarme, ne s'était pas dérangé d'une importante addition qu'il était en train de faire, sortit précipitamment de son bureau.

A la vue d'une telle scène, il leva les deux mains au-dessus de sa tête :

« Philippe ! cria-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? »

Et comme Philippe ne répondait rien, M. Reiszmehl se tourna vers la servante et lui dit :

« Marguerite, cours à la police ! je n'y puis plus tenir ! »

La servante n'eut pas besoin de se déranger, car déjà Maertens se faisant jour, non sans peine, à travers la masse compacte des curieux, entrait dans la boutique.

« Monsieur ! lui cria le patron, qui, pour la première fois depuis bien des années, était transporté de fureur, que signifient toutes ces histoires ? Comment pouvez-vous souffrir qu'une honorable maison de commerce, comme la mienne, serve de point de mire aux mauvaises plaisanteries de quelques francs vauriens ? Pourquoi ne protégez-vous point ma maison ?

— On a bien d'autres choses à protéger, monsieur Reiszmehl, répondit l'agent de police. Le meilleur moyen de vous protéger, c'était d'emporter chez vous au plus vite l'objet que vous avez eu la fantaisie d'acheter.

— Moi ? moi ? j'ai acheté cela ?

— Oui, vous, ou bien votre aide de boutique. Mais le voilà. Il vous le dira lui-même. »

Philippe était là debout, immobile, comme la statue de la douleur. Pour un noble cœur, il n'est pas de sensation plus pénible que de voir livrée à l'appréciation banale du vulgaire une bonne action qu'on a voulu accomplir secrètement ; et Philippe dut expliquer lui-même la pensée généreuse qu'il avait conçue, et avouer à son patron que c'étaient Mlle Barbara et lui qui avaient acheté le squelette, et pourquoi ils l'avaient fait.

Mais une telle explication n'était guère propre à calmer l'irritation de M. Reiszmehl. Que dis-je ? en apprenant une telle profanation de son honnête boutique, cet homme, d'ordinaire si calme et si compassé, entra dans la plus effroyable colère. Il sauta comme un fou, tantôt appelant sa sœur, qui était toujours dans l'arrière-bou-

tique, tantôt menaçant du poing le malheureux Philippe. Enfin, s'élançant vers le squelette, il tourna tout autour de lui avec une telle rapidité, que sa perruque fauve dansait devant et derrière.

Cependant, malgré tous leurs efforts, les agents de police ne parvenaient point à dissiper le rassemblement qui s'était formé devant la maison. La foule grossissait même de minute en minute, et les derniers venus pressaient les premiers de telle sorte, que ceux-ci étaient presque en contact avec le squelette.

M. Reiszmehl ordonna d'une voix glapissante de fureur que l'on fermât la maison. Personne n'obéit. Les gamins, qui reculaient d'un pas quand il faisait mine de s'élancer contre eux, en faisaient aussitôt après deux ou trois en avant, si bien que, sous la pression d'un tel choc, ceux qui se trouvaient au premier rang finirent, malgré leurs cris et leur résistance, par être poussés violemment sur le squelette.

Celui-ci commença à osciller, puis, cédant à l'impulsion de la foule qui pesait sur lui, tomba sur le sol avec une telle violence, que la plupart des fils d'archal qui servaient à unir sa charpente se rompirent à la fois, et les côtes, les bras, les jambes, se répandirent à droite et à gauche; quant à la tête, elle roula entre les pieds de l'infortuné marchand, qui, faisant un bond en arrière pour ne pas marcher dessus, courut s'enfermer dans son bureau, où il alla tomber sans force sur un fauteuil.

La chute du squelette causa une terreur panique parmi la foule, qui se dispersa dans tous les sens, et l'agent de police, qui seul avait gardé son sang-froid, put enfin fermer la porte de la maison.

Philippe, la tête penchée sur le comptoir, pleurait si fort de douleur et de dépit, que ses larmes coulaient comme un petit ruisseau sur la tablette de bois de chêne. Et Barbara?... quand je vous dirai que la servante Marguerite fut envoyée chez trois médecins différents, vous le croirez facilement, vu ce qui se passait dans l'arrière-boutique.

CHAPITRE XVIII.

Guérison.

De tous ces orages qui étaient venus fondre ainsi à l'improviste sur la maison Reiszmehl, je ne savais naturellement rien : car j'étais au lit, dormant presque toute la journée, ou perdu dans la contemplation du moulin et du château dont mes rideaux m'offraient la riante peinture. Ma maladie, par malheur, avait subi une recrudescence soudaine. Après une nuit fort agitée, je m'étais réveillé le matin, au grand effroi de la bonne Gertrude, avec une fièvre violente. Debout à mon chevet, la digne créature me tâtait le pouls, en détournant la tête pour que je ne visse pas ses larmes. Ma grand'mère lui ayant dit que je m'étais probablement un peu refroidi pendant la nuit, elle se contenta de hocher la tête avec tristesse, mais l'on voyait qu'elle avait au bout de la langue quelque chose à dire, et qu'elle luttait fortement avec elle-même pour se taire. Enfin, elle ne put plus se contenir, et sanglotant si haut que je tressaillis effrayé :

« Ah ! madame, s'écria-t-elle, et dussiez-vous mal prendre encore ce que je vais vous dire, je ne puis pourtant pas le garder plus longtemps sur le cœur. Un refroidissement ? O mon Dieu, non ! ce n'est pas cela. Vous savez bien que, chaque soir, je reborde solidement son lit, au pauvre enfant. Non, madame, mais c'est la tisane d'orge. Oui, je dois le déclarer, c'est la tisane d'orge qui a ramené cet accès de fièvre. Si l'on eût donné au pauvre garçon de la soupe au vin, comme je l'avais proposé, il serait sur pied à l'heure qu'il est, et courrait alerte et dispos. Mais la tisane d'orge est un vrai poison.

— Écoutez, Gertrude, dit ma grand'mère d'un ton fort sérieux et presque sévère, je ne puis pas toujours

vous lire un texte de l'Écriture à propos de votre manie d'ergoter; mais sachez-le, ma chère, les ergoteurs et les éplucheurs de mots sont désagréables devant le Seigneur ; feu mon homme, le digne pasteur, dont Dieu ait l'âme! l'a dit cent fois. Que me parlez-vous de soupe au vin et de tisane d'orge? cela n'est pour rien dans la rechute de notre garçon. Vous êtes pourtant une personne raisonnable. Laissez-moi donc tranquille avec vos enfantillages ! »

Là-dessus, elle s'éloigna d'assez mauvaise humeur; mais Gertrude resta plantée à côté de mon lit et se mit à débiter à voix basse un long monologue, où les mots de soupe au vin et de tisane d'orge furent les seuls que je pus bien saisir. C'en fut assez pour mon imagination échauffée par la fièvre, et j'en rêvai longuement.

Il me sembla que j'étais en présence d'une immense chaudière toute pleine de soupe au vin. Dévoré par une soif ardente, je me penchais dessus pour en boire, lorsque Gertrude, me tirant violemment en arrière, me montra tout auprès un véritable lac de tisane d'orge. Mais à peine m'étais-je tourné de ce côté, que ce lac se dessécha tout aussitôt.

Cependant, quelle que fût la cause de ma rechute, toujours est-il que j'allais plus mal, plus mal même que le jour où l'on m'avait rapporté de l'église, et je ne cessai de délirer non-seulement toute la nuit, mais encore une bonne partie de la matinée qui suivit.

Cet état dura une couple de jours, pendant lesquels ma chambre fut tenue dans une complète obscurité où je ne pus distinguer personne que Gertrude, qui étouffait ses larmes chaque fois qu'elle me donnait à boire. J'entendais bien aussi, de temps à autre, qu'il devait y avoir encore d'autres personnes dans la chambre, oui, et même je crus parfois distinguer une certaine voix de basse-taille qui ne m'était point inconnue. Cependant j'étais trop faible pour pouvoir suivre mes pensées, et chaque souvenir qui surgissait en moi s'évanouissait au moment même où je croyais m'en être rendu maître.

Un soir, ma fièvre tomba quelque peu, et je dormais, vers le matin, d'un sommeil tout à fait paisible, lorsque je fus éveillé soudain par le son de cette voix dont j'ai parlé, et qui disait assez haut et fort distinctement :

« Mais, mademoiselle Gertrude, daignez me permettre de vous faire remarquer que, selon moi, il serait beaucoup plus sage de le laisser dormir encore une heure que de le réveiller tout exprès pour lui ingurgiter dans l'estomac une cuillerée de cette vilaine drogue.

— Ah ! monsieur le docteur, répliqua Gertrude, vous pouvez être un excellent médecin, un praticien parfait ; mais pour ce qui est de garder un malade, je défie qui que ce soit au monde.

— Vous voulez dire que vous ne redoutez la comparaison avec aucune garde, riposta la voix de basse, je n'y contredis point. Certes, ajouta-t-elle d'un ton radouci par le compliment de la bonne femme, nous autres médecins, nous autres praticiens.... oui, nous connaissons le prix des heures.... aussi éveillerons-nous tout doucement notre cher malade. »

La chose n'était, à vrai dire, pas nécessaire, car j'avais depuis assez longtemps les yeux ouverts à moitié, et je l'aurais déjà bien laissé voir, si je n'eusse pris pour un rêve l'apparition que j'avais devant les yeux. En effet, c'était bien mon ami, le docteur Burbus, qui se trouvait là debout à mon chevet, vêtu d'une robe de chambre à carreaux rouges, qui avait appartenu à feu mon oncle, ainsi que les pantoufles jaunes qu'il avait à ses pieds, et un bonnet de coton blanc à longue mèche qui lui couvrait la tête. Du reste, sa barbe était en très-bon ordre, et il avait l'air tout à fait distingué. A côté de lui se tenait Gertrude, encore cette fois fort en négligé, et secouant dans sa main le verre qui contenait la médecine à mon usage.

Après m'être plusieurs fois frotté les yeux et m'être bien convaincu que je ne rêvais point, j'éprouvai une joie infinie de revoir mon cher docteur, et je l'appelai à haute voix par son nom.

Gertrude tressaillit de frayeur et faillit laisser tomber le verre qu'elle tenait à la main, tant j'avais crié fort! mais le docteur vint à moi en riant, s'assit au bord de mon lit, et je ne le tins pas quitte qu'il ne m'eût raconté avant tout comment il avait pénétré jusqu'à moi.

L'histoire était courte et simple. L'affaire du réverbère avait mis le comble à la mesure des méfaits du docteur, ou, si l'on veut, avait crevé le fond de son tonneau. S'il venait à avoir, par suite de cette affaire, des démêlés avec la police, son séjour dans la ville n'était plus possible. Aussi, quand il fut cité réellement, avait-il déjà fait un seul paquet de ses effets les plus précieux, et le nombre n'en était pas grand; puis, avec ce mince bagage, il s'était réfugié à l'hôpital, chez l'adjoint du médecin de l'établissement, qui était un de ses camarades. Après s'y être tenu caché deux ou trois jours, il avait pris le parti d'aller planter sa tente plus loin, n'importe où, il ne le savait pas lui-même. Seulement il ne voulut pas le faire sans tenir sa parole et venir prendre congé de moi. C'est ainsi que l'avant-veille, à la brune, il s'était faufilé par les rues. Comme il demandait de mes nouvelles en bas, à la maison, ma grand'mère avait dressé l'oreille en entendant prononcer le nom de Burbus, et était entrée aussitôt en conversation avec lui.

Le cher docteur Burbus, qui n'était pas précisément paralysé de la langue, comme nous le savons, se mit à défiler à la bonne vieille le long chapelet de ses aventures et de ses malheurs, qui ne lui étaient qu'en partie imputables : car le docteur était un honnête homme et, de plus, assez avisé pour convenir devant ma grand'mère qu'il n'avait pas toujours employé sa jeunesse comme il l'aurait dû. Naturellement, il entremêla souvent le récit de ses dernières misères des noms de Reiszmehl, de Barbara et de Philippe, et ses dires s'accordaient sur tant de points avec les miens, que ma grand'mère ne put s'empêcher de reconnaître qu'on avait été à mon égard de la plus criante injustice. Ce qui lui plut encore, ce fut l'attachement du docteur pour moi. Bref, elle l'invita à demeurer quelques

jours à la maison jusqu'à mon entier rétablissement, ajoutant qu'il aurait toujours bien le temps d'entrer dans une nouvelle carrière.

Ma joie de me retrouver dans la compagnie du docteur n'était pas petite, on peut m'en croire, et nous fîmes ensemble, toute la journée, les plus beaux plans pour l'avenir.

Je ne tardai pas à aller mieux, et ma convalescence fit de rapides progrès. Je pus bientôt quitter le lit et me tenir assis près de la fenêtre ouverte. Quel bien-être j'éprouvais à respirer cet air frais et pur du printemps, qui m'arrivait par-dessus les toits des maisons et à travers les rues étroites de la ville, m'apportant mille messages parfumés des bourgeons naissants des arbres des forêts, des petites fleurs des prairies, des ruisseaux enfin délivrés de leur prison de glace!

J'étais tourmenté d'un impatient désir de courir dans les bois, et la ville pesait comme un cauchemar sur ma poitrine. Je le dis un jour au vieux médecin, qui était assis près de mon lit, avec son frac bleu et sa haute cravate blanche. Il se mit à sourire en hochant la tête, et me répondit que la chose pourrait s'arranger. Et en effet, elle s'arrangea réellement tout à fait bien.

Le médecin, avec l'autorisation de ma grand'mère, écrivit quelques lignes à mon tuteur qui, peu de jours après, fit la réponse la plus amicale et la meilleure que nous pussions souhaiter. Sa lettre contenait ce passage entre autres :

« Ce que m'a écrit le docteur de l'état de notre jeune homme me fait grand plaisir ; je vois qu'il se trouve maintenant beaucoup mieux. Je crois aussi qu'il a tout à fait raison, quand il m'écrit qu'on devrait lui faire passer le printemps et l'été à la campagne pour achever de le rétablir, et je donne à cette idée mon entière approbation. On devrait donc écrire à cet effet au cousin Christophe le meunier. Il ne demandera pas mieux, moyennant une pension raisonnable, que de prendre chez lui le jeune cadet pour six mois. »

Cette proposition sourit fort à ma grand'mère ainsi qu'à ma tante ; Gertrude seule y fit quelques objections mêlées de force jérémiades à propos des eaux du moulin, des roues et autres dangers de toute sorte. On écrivit aussitôt au cousin, et au bout de quelques jours nous arriva une réponse de tout point satisfaisante. Ledit cousin était dans l'aisance et ne voulait pas entendre parler d'une pension quelconque. Quant à moi, la perspective de passer l'été à la campagne, au grand air, au lieu de me traîner dans une sombre boutique, me mit au comble du bonheur. On décida, le soir même, en grand conseil de famille, que je partirais à quelques jours de là.

Dans ma joie égoïste, je n'avais pas songé un seul instant à mon ami Burbus, lorsque je le vis paraître le lendemain matin, non plus dans la robe de chambre à carreaux rouges de feu mon oncle, mais dans ses propres habits. Il me déclara qu'il était prêt à partir pour faire un tour par le monde. Ce me fut un coup très-pénible, et, lorsque je me trouvai seul avec Gertrude qui me considérait tristement, je lui ouvris tout mon cœur, et lui dis franchement combien je souffrais en pensant que le docteur Burbus allait nous quitter, sans avoir personne au monde qui l'accompagnât. Je n'eus pas de peine, on s'en doute bien, à l'émouvoir jusqu'aux larmes, et elle me promit de parler de cela à ma grand'mère, ce qu'elle fit bientôt en effet.

Les conséquences de cet entretien ne se firent guère attendre. Burbus revint me voir, et me raconta que la bonne femme lui avait parlé en conscience et l'avait sommé d'avoir enfin à entrer dans une voie plus régulière, ajoutant que, s'il voulait m'accompagner pendant une couple de mois, il ferait une chose certainement fort agréable au cousin, et qu'il aurait tout le temps là-bas d'aviser à quelque autre affaire.

Ce fut dès lors une joie générale dans toute la maison. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour prendre toutes les mesures nécessaires et apprêter mes effets de voyage. Quant au docteur, qui était fort bien vu de tout mon en-

tourage féminin, il ne partit pas non plus les mains vides.

Un beau matin, le soleil paraissant décidément chaud pour la première fois de l'année, ma grand'mère reçut nos adieux, qu'elle accompagna d'un serrement de main cordial et de sa bénédiction dite d'une voix haute et ferme, tandis que ma tante nous chargeait de ses compliments pour le cousin, et que la bonne Gertrude pleurait à nous fendre le cœur.

Grâce à toutes ces cérémonies, il était dix heures lorsque nous arrivâmes à la porte de la ville. Tout à coup le docteur s'arrêta et se mit à crier, en me montrant du doigt une voiture qui roulait rapidement devant nous :

« Pardieu, voilà le noble Philippe ! »

Je regardai, et je l'aperçus en effet, à côté de Mlle Barbara en parure de fiancée. Sur la banquette de devant était assis M. Reiszmehl, portant un énorme bouquet. La noble fiancée devait aussi nous avoir remarqués, car elle fit soudain une mine des plus effrayées, comme si la rencontre du docteur Burbus ne pouvait être pour elle qu'un mauvais présage. La voiture tourna bientôt du côté de l'église de l'hôpital.

Dans le premier moment, le docteur eut l'idée de courir après pour faire quelque nouvel esclandre ; mais je dois dire qu'il vint presque aussitôt à résipiscence et renonça à son dessein.

Maintenant nous avions derrière nous la porte de la ville, devant nous la terre immense, plus resplendissante dans sa fraîche parure de fleurs que Mlle Barbara dans sa toilette de fiancée ; et, pendant que je prenais ainsi provisoirement congé du commerce, le docteur Burbus, de son côté, formait la résolution sérieuse de commencer une nouvelle vie.

CHAPITRE XIX.

Petites aventures de voyage.

Une fois hors de la ville, nous avions le printemps tout autour de nous, le printemps dans le cœur. Les alouettes dans les champs prenaient l'essor, le soleil nous envoyait en face comme un sourire d'ami, et chassait les nuages dans les ravins et dans les vallons, où, se fondant en perles brillantes, ils tremblaient encore quelque temps au sommet de la tige des herbes, pour être ensuite bus avidement par la terre altérée.

Je n'avais jamais vu le docteur aussi gai, d'humeur aussi joviale ; et cette fois sa gaieté ne ressemblait pas à celle par laquelle il cherchait à s'étourdir sur la misère de sa situation, dans cette misérable chambre qu'il appelait sa taverne. Il ne rencontrait pas une femme sur la route qu'il ne lui donnât, avec un bonjour gracieux, de sages instructions pour le prochain marché. En voyait-il plusieurs ensemble, assises avec une charge de beurre ou de fruits sur le bord de la chaussée, pour se reposer avant de continuer leur route, il allait droit à elles, et, tout en s'assurant de la qualité de leurs marchandises, se mettait à bâiller très-haut. C'était pour lui une satisfaction infinie, lorsque celle à qui il parlait venait à l'imiter involontairement, parce qu'en un instant toutes les autres, à la file, ouvraient la bouche, comme mues par un ressort invisible. Une voiture passait-elle, la fantaisie lui prenait parfois de courir après ; puis, dès qu'on faisait mine de lui vouloir jeter une petite pièce de monnaie, il s'arrêtait tout court en riant. En un mot, il se livrait à mille espiègleries innocentes ; ce qui ne l'empêchait pas de faire aussi de temps en temps des plans pour l'avenir, et de me déclarer qu'une fois au

moulin de mon cousin, il se proposait de pousser le plus avant possible l'étude de la botanique et de l'hydraulique.

Je me souvenais, pour ma part, avec une vive satisfaction, d'un séjour de quelques semaines que j'avais fait précédemment dans ces bois solitaires, où je m'amusais à édifier de petites huttes munies de remparts de sable, d'où je criblais de pommes de pin les passants.

Tout en marchant ainsi, nous arrivâmes le soir dans une petite ville où nous passâmes la nuit, et le lendemain, dès le lever du soleil, nous nous remîmes en route.

Pendant toute la journée précédente, nous avions cheminé dans une plaine sans fin, côtoyant le plus souvent une petite rivière, et maintenant nous approchions de la chaîne de montagnes boisées où elle avait sa source, et dont une des gorges était le but même de notre voyage.

Ah! quel plaisir pour nous de respirer la senteur fraîche des pins, de nous trouver loin de la ville poudreuse, loin de ses rues mornes et de ses maisons enfumées, dans ce palais de verdure embaumée, et de gravir à pas lents ces pentes ombreuses!

Le docteur était réellement plus sérieux que la veille, et, lorsque nous eûmes atteint le premier sommet des collines, d'où nous apercevions dans le lointain les tours de la ville que nous venions de quitter, il passa la main sur ses yeux, lui envoya un salut avec un rire amer, puis se secoua comme un chien après une forte averse. Cependant, chez cet original docteur, la tristesse n'était pas de longue durée, et, bien qu'il m'eût juré souvent par les serments les plus sacrés qu'il était bien décidé, une fois au moulin, à dépouiller entièrement le vieil homme, je me refusai provisoirement à l'en croire, attendu que, dans le cours de cette même journée, il me joua encore un tour qui mérite d'être rapporté.

Au bout d'une petite heure de marche, nous atteignîmes la petite ville de T., qui est située juste à égale distance de la ville d'où nous venions, et de la ville de C.,

sur la limite de deux cercles. C'est là que les gendarmes des deux cités font l'échange des vagabonds et des malfaiteurs, chacun prenant et emmenant avec lui ceux qui appartiennent à son ressort.

Comme nous arrivions devant l'auberge où se font ces échanges (c'était, si je ne me trompe, l'auberge de la *Tête de cochon*), nous nous trouvâmes nez à nez avec une bande assez nombreuse de ces sortes d'individus, amenés là partie en voiture, partie à pied. Nous fîmes notre entrée avec eux dans ladite auberge, où les gendarmes, attablés devant des brocs de bière et de vin, se passaient mutuellement les papiers de ces bons sujets.

Au haut bout d'une longue table, étaient assis les représentants de l'autorité, sous-officiers de l'armée vieillis au service, et dans toute la force de l'âge, qui considéraient leur passage dans la gendarmerie comme un avancement; du reste, toutes figures martiales à grande barbe et à longues moustaches. Je dois dire ici que le docteur Burbus ne haïssait rien tant que tout ce qui était police; et la gendarmerie, à ses yeux, était l'âme, la quintessence de la police.

Nous entrâmes donc dans l'auberge de la *Tête de cochon*, mais ce n'est point là ce qui m'étonna; nous nous rangeâmes ensuite le long de la muraille, pêle-mêle avec les vagabonds et les malfaiteurs, ce que j'attribuai de la part de mon ami à un curieux désir de voir mieux l'opération d'échange qui allait se faire.

Il pouvait y avoir là de dix à douze prisonniers. Quelques-uns, chargés de chaînes et couverts à peine de misérables haillons, portaient sur leurs figures l'empreinte du vice le plus éhonté, de la dépravation la plus sauvage; d'autres avaient seulement des menottes; quelques-uns même étaient libres de tout lien.

Un ou deux de ces derniers s'approchèrent tour à tour des gendarmes, leur demandant à voix basse et d'une mine suppliante la faveur d'un verre d'eau, voire d'un verre de bière ou même d'eau-de-vie. Le plus souvent ces demandes étaient accueillies d'un signe de tête affir-

matif, accompagné parfois de quelques remarques du genre de celle-ci :

« Écoute, Schwartzemberg, tu devrais pourtant, de par Dieu et de par la justice, avoir une invincible horreur pour toutes les liqueurs : car, sans elles, tu serais libre aujourd'hui. »

Ou bien encore :

« Eh! eh! Waldauer, la bière devrait t'inspirer de cruels remords, et partant tu n'en devrais jamais boire. Il n'est pas fait pour toi, ce dicton : « Plus la bière est brassée, meilleure elle est! » Tu l'as brassée toute ta vie, et Dieu sait ce qu'elle t'a valu! »

Ces remarques à moitié gracieuses étaient accueillies par toute la bande d'un immense éclat de rire.

A ce moment, le docteur sortit du groupe auquel il s'était mêlé, et, s'approchant des gendarmes, demanda à l'un d'eux à voix basse si M. le brigadier ne daignerait pas lui accorder la faveur d'une choppe de vin.

« Comment! du vin? dit celui-ci sans lever les yeux de dessus ses papiers. Il faut que tu aies bien de l'argent de reste. Dame! je ne m'y oppose pas. »

Sur ce, le docteur, avec le plus grand sang-froid, prit une chaise, s'assit à table à côté des gendarmes et cria de toute la force de ses poumons :

« Une bouteille de vin de la Moselle! »

En même temps il frappa du poing sur la table, de manière à faire danser en l'air les écritoires des agents de la force publique.

Ceux-ci de le regarder tout ébahis, et celui qui avait accédé à la demande du docteur l'apostrophe ainsi :

« Écoute, drôle, encore un excès semblable, et je te fais coffrer. Détale-moi d'ici un peu vite, et va boire ta choppe là-bas, dans le coin de la salle.

— Eh quoi! reprend Burbus encore plus haut. J'ai le droit de siéger ici tout aussi bien qu'un gendarme.

— Comment? crie l'autre. Tu veux faire ici le vaurien? Si tu ne te tais pas à l'instant même, on te mettra

à l'ombre. Qu'est-ce que c'est que ce drôle-là ? » demanda-t-il tout bas à ses collègues.

Mais le docteur continuait de battre la caisse sur la table avec les deux poings, rugissant ce refrain bachique, au suprême divertissement de MM. les vagabonds :

Du vin, holà ! holà ! du vin,
Ou je meurs !

On peut bien s'imaginer que, pendant une telle scène, je m'étais retiré tout effaré vers la muraille, maudissant mille fois l'extravagante fantaisie du docteur, qui me semblait d'ailleurs ne devoir aboutir qu'à une fort mauvaise fin. En effet, l'un des gendarmes, ouvrant la fenêtre violemment, donna l'ordre qu'on apportât de la voiture une paire de menottes. Mais cet ordre, loin d'intimider le docteur, ne fit que le piquer davantage, et de sa voix la plus haute, le voilà qui se met à tonner contre les abus de la police et les excès de pouvoir de la gendarmerie.

« Écoute, lui cria l'un des gendarmes, je n'aurai ni paix ni cesse que je ne t'aie fait mettre à la niche pour quinze jours.

— Et, ajouta l'autre, je te recommanderai, moi, à qui de droit, pour que tu n'aies pas une minute de repos pendant dix ans et plus.

— Écoutez, messieurs, répliqua Burbus, je vous supplie en grâce de ne pas me tutoyer. Permettez-moi de plus de vous faire observer que vous me feriez grand plaisir de me parler d'un ton plus poli. »

A ces mots, le dernier fil de la patience des gendarmes se rompit tout à fait, et je ne sais trop ce qui fût arrivé au docteur, si l'on n'eût en ce moment même apporté les menottes, que l'on posa sur la table devant les deux agents de la force publique.

« Lie-moi ce drôle-là, dit un des gendarmes à l'autre.

— Oui, c'est précisément ce que j'allais te dire, riposta l'autre, lie-le toi-même.

— Moi ? reprit le premier. Je ne le puis, vu que c'est de toi que je l'ai reçu.

— Comment? dit l'autre à voix basse, en parcourant ses papiers. Il est parbleu de ton ressort. Passe-moi ses papiers, et je l'aurai bientôt rendu doux comme un agneau. »

Si bas que se parlassent les deux gendarmes, tout en examinant leurs feuilles, leur dialogue n'en arriva pas moins aux oreilles du docteur, qui riait dans sa barbe d'un air de satisfaction inexprimable.

« Comment t'appelles-tu?

— Docteur Burbus, autrefois candidat de jurisprudence, actuellement aspirant aux arts hydrauliques.

— Burbus! répliquèrent les deux gendarmes en se lançant l'un à l'autre des regards étranges. Qu'as-tu fait? Pourquoi nous es-tu livré? »

Et tout bas l'un dit à l'autre :

« Sur mon honneur! tu dois avoir fait une méprise. Je ne trouve pas son nom sur mes papiers.

— Si je devais, mes deux honorables messieurs, vous raconter tout ce que j'ai déjà fait dans ma vie, cela pourrait tirer fort en longueur. Si j'ai été remis entre vos mains, je ne sais pas pourquoi. »

L'un des gendarmes dit en branlant la tête :

« Il me semble que l'on a voulu se jouer de nous. »

L'autre ajouta :

« Cela ne se passera pas ainsi. »

Le docteur, alors, tira fort tranquillement sa bourse, et, tout en payant à l'aubergiste le vin qu'il avait bu, déclara aux gendarmes qu'il n'avait jamais vu dans sa vie de scène aussi curieuse.

« En ma qualité de citoyen paisible et pacifique, ajouta-t-il, ayant toujours eu pour premier principe de me subordonner en tout et partout à l'autorité, j'ai cru de mon devoir en cette circonstance encore de demander à Vos Seigneuries la permission de prendre ici une choppe de vin. Vous m'avez pour cela considéré et traité comme un malfaiteur, ce qui me paraît étrange, et je ne manquerai pas d'en porter plainte devant le tribunal du ressort. »

Les deux gendarmes s'entre-regardèrent d'un air passablement penaud, et après que l'un d'eux se fut encore une fois fait montrer le passe-port du docteur, lequel était parfaitement en règle, ils se replongèrent, sans dire mot, dans l'examen de leurs papiers. Quant à moi, lorsque nous nous retrouvâmes en pleine campagne sur la grande route, je ne me sentis pas d'aise que la chose eût si bien tourné. Mais le docteur rit encore pendant un bon quart d'heure à gorge déployée, et m'assura qu'à partir de ce moment il allait devenir un autre homme.

« Voyez-vous, mon jeune ami, c'était encore un reste de folie qui fermentait en moi, et qui devait se faire jour; autrement il se fût répandu dans tout mon sang, et m'eût rendu désormais impossible une guérison complète. »

Bientôt se dessinèrent tout autour de nous les bois de la montagne avec leurs ombres mystérieuses, et nous quittâmes la grande route pour nous engager dans un chemin, non plus aussi large ni aussi commode, mais, par cela même, plus favorable à la rêverie et au mystère. Les champs cultivés qui, au bas de la montagne, bordaient des deux côtés la grande route, firent place d'abord à de hauts taillis, puis à des arbres puissants et magnifiques. C'étaient des hêtres à large toiture, des chênes au feuillage sévère, à la tige élevée, des pins élancés et robustes, d'abord isolés, puis réunis en groupes de plus en plus compactes, ce qui nous annonçait que nous approchions du sommet de la montagne. Les sources aussi et les ruisseaux que nous rencontrions devant nous changeaient à chaque pas de caractère. Plus nous montions, plus le sang de ces veines de la forêt battait vite et fort, et, tandis que sous ces voûtes de fraîche verdure nos cœurs palpitaient joyeusement, çà et là jaillissaient aussi plus vives ces eaux dont le cours était si calme au pied de ces hauteurs, tantôt se frayant un chemin à travers d'inextricables racines et des pierres couvertes de mousse, tantôt suivant une pente escarpée avec la rapidité d'une flèche, et parsemant sur leur pas-

sage les feuilles et les herbes de milliers de fraîches gouttelettes.

Arrivés là, nous nous assîmes par terre ; le docteur appuya sa tête sur sa main et devint tout pensif.

« Ainsi c'est ce soir, dit-il, que nous arrivons au moulin, chez votre cousin. C'est fort bien. Vous y resterez une couple de mois, puis on vous cherchera une nouvelle position. Vous irez de nouveau prendre place derrière un comptoir, et, s'il ne vous est pas donné de parcourir une brillante carrière, du moins pourrez-vous pourtant vous préparer un bon avenir. Mais moi, qui suis déjà un vieux garçon, il me faudrait, pour me pousser dans la voie où je suis entré, étudier encore quelques semestres et travailler fort assidûment, afin de passer un examen avec succès. Pour cela, j'aurais besoin premièrement d'argent, deuxièmement d'argent, troisièmement encore d'argent, et c'est précisément ce qui me manque. C'est là, je vous le jure, une situation maudite. J'ai bien songé déjà à me faire soldat, et à utiliser mon peu de connaissances médicales au service des animaux malades. Mais si cela ne réussit pas, en vérité, je ne vois pas d'autre issue pour moi.

— Je ne puis vraiment, lui répondis-je, vous dire grand'chose pour vous consoler ; cependant ne perdez pas courage. Qui sait si, pendant le séjour que vous allez faire au moulin, il ne s'ouvrira pas devant vous quelque nouvelle perspective, si le hasard ne vous offrira pas quelque chance inattendue, n'importe laquelle ?

— Oui, oui, c'est ce que je pensais aussi autrefois. Dans le premier éclat du printemps de la vie, on croit encore aux miracles. Cependant, en définitive, vous avez raison. A quoi sert de se creuser la cervelle ? Livrons-nous à l'espérance. Et maintenant, avant tout, contez-moi un peu quel homme c'est au juste que votre cousin le meunier, et de quels éléments se compose toute cette famille dans laquelle nous nous introduisons ainsi sans façon.

— Il y a déjà longtemps, répondis-je, que je vins ici

pour la première fois. J'étais encore un tout petit bambin, l'enfant gâté de tout le monde, voire même de mon cousin le meunier.

— Pourquoi dites-vous *voire même* de votre cousin le meunier ?

— Ah ! c'est que c'est un homme un peu sévère et grondeur. D'abord garde-forestier, il quitta cet emploi, je ne sais trop pourquoi. Tout ce dont je me souviens fort bien, c'est d'avoir entendu parler alors dans ma famille de quelque grand malheur qui était arrivé au cousin Christophe. En conséquence, il acheta ce moulin. Lorsque j'allai chez lui, il pouvait avoir environ quarante ans : il y a de cela dix années. Il faut que tout le monde autour de lui soit alerte et actif, et moi-même je n'étais pas dans sa maison depuis deux jours que je recevais ma part, tout comme un autre, de petites occupations. Je devais, par exemple, sarcler les mauvaises herbes dans les jardins, lier les plantes trop faibles, etc., etc., et je n'étais vu par lui d'un bon œil que lorsque j'avais rempli ma tâche en conscience.

— Oh ! oh ! dit le docteur, qu'allons-nous faire là-bas tous les deux ? car nous avons l'un et l'autre, moi surtout, passé le temps où l'on sarcle les mauvaises herbes et où on lie les petites plantes.

— Oui, j'y ai songé aussi, pour ma part. Mais bah ! une quinzaine de jours est bientôt passée.

— Je ferai, reprit Burbus, des lectures instructives au vieux bonhomme, ou, comme je l'ai dit, je me lancerai dans l'hydraulique. »

Je repris à mon tour :

« La femme du cousin, hélas ! est tout l'opposé de son mari. C'est une femme très-sensée et parfaitement élevée. Son père était pasteur, et elle a passé sa jeunesse à la ville. Le cousin Christophe tracasse jour et nuit dans son moulin, dîne et soupe avec ses gens. Est-il fatigué, il s'étend sur un banc devant l'âtre de la cheminée, et écoute ses gens causer entre eux, sans se mêler à la conversation ; ou, quand il dit un mot, c'en est toujours

un qui frappe juste. Malgré cette écorce âpre et rude, ses enfants l'aiment et le respectent, et il est considéré dans tout le pays comme un véritable juge de paix. Le fait est qu'il empêche plus de procès et de contestations, à lui seul, que tous les tribunaux du ressort pris ensemble. Sa femme, qui dirige la maison avec un ordre parfait, doit prendre aussi ses repas avec les gens de service; mais sa présence à cette table commune a un tout autre caractère. Elle a dans les vastes bâtiments qui composent la maison du cousin ses appartements particuliers, où son mari n'entre que rarement. Là, tout est fort beau; ce sont des livres et de belles fleurs, des gravures fines, de jolies chaises, des tables élégantes, et, qui plus est, un piano, dont la cousine joue elle-même. Dans une partie plus reculée de la maison habitent les enfants : deux fils et deux filles. Leur éducation a été, au commencement, la cause de bien des débats dans le ménage. Le cousin Christophe pensait que, si la chose avait bien tourné pour sa femme, c'était un pur hasard, mais qu'en général une jeune fille qui a pris les airs et les manières de la ville n'est plus bonne à rien à la campagne. De là des discussions sans fin et, pour la pauvre femme, de continuels ennuis. Le fils aîné s'appelle Gaspard. Non-seulement c'est un habile meunier, mais il a hérité de son père sa passion pour la chasse, car le père ne touche plus un fusil. Le second, Franz, eût été entièrement formé sur le modèle de sa mère, si le père ne se fût opposé fortement à cette direction mauvaise, comme il l'appelait. L'aînée des filles, Élisabeth, est l'idole de son père. C'est une excellente personne. Elle avait pour moi un goût tout particulier, me faisait toujours revenir des champs à la maison sur les chevaux de labour, et me chargeait en secret le fusil de son frère pour tirer des moineaux. Enfin la plus jeune, Sibylle, est plus âgée que moi de quelques années, et c'est la seule que j'aie revue encore plus tard. Elle était maladive dans sa première jeunesse, ce qui détermina sa mère à l'envoyer à la ville, où elle passa quelques années, et reçut une édu-

cation tout à fait sotte, toujours d'après les idées du cousin ; aussi n'est-elle point sa fille favorite. Elle est silencieuse et douce, et aussi peu faite pour le travail des champs par sa frêle constitution, qu'elle y est peu portée par ses goûts naturels. »

Ces confidences parurent fort préoccuper mon compagnon de voyage, car il laissait échapper de temps en temps des hum! hum! et des ah! ah! tout en continuant de marcher lentement à côté de moi.

Le chemin que nous suivions alors traversait une plaine assez étendue. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à une espèce de carrefour, d'où rayonnaient plusieurs chemins dans différentes directions. De vieux souvenirs me revinrent à l'esprit, notamment à la vue d'une ancienne croix de pierre, qui se trouvait là à moitié ensevelie sous le gazon et la mousse, et je me rappelai très-bien être venu plusieurs fois me reposer là avec mon cousin Gaspard, surtout quand nous courions dans la forêt, les dimanches et les jours de fête, lui en avant avec son fusil, moi par derrière avec sa gibecière. On évitait généralement de passer près de cette croix pendant la nuit. Il s'était commis là, bien des années auparavant, un meurtre sur lequel ni les habitants du pays ni les tribunaux n'avaient jamais obtenu aucun éclaircissement. On trouva une large mare de sang, des herbes et des buissons foulés, et ce fut tout.

Deux des chemins qui se rencontraient dans ce carrefour descendaient dans le vallon. On lisait sur le poteau de l'un : « Moulin de Kœnigsbronn. » Ce moulin était le but de notre voyage. C'était donc là le chemin que nous devions prendre. Cependant le docteur s'assit préalablement sur la croix couverte de mousse, en me déclarant qu'il avait besoin de se recueillir et de se reposer quelques instants.

CHAPITRE XX.

Le moulin.

Le soleil se couchait. Tout le plateau boisé, où nous avions fait une courte halte, resplendissait d'une lumière d'or. Les arbres, qui s'élevaient autour de la croix, projetaient derrière eux de longues ombres. Le sentier qui, droit devant nous, conduisait au moulin de Kœnigsbronn, se perdait à quelque distance dans une gorge profonde, dont l'extrémité, aussi loin que nos yeux pouvaient la saisir, disparaissait déjà dans les ténèbres. Du fond du vallon montaient de petits nuages bleuâtres, brouillard léger des beaux soirs de cette saison, qui, flottant sur la cime des arbres encore éclairés par le soleil, semblaient comme autant de flocons d'un vert doré sur une mer d'azur.

« N'entendez-vous pas là-bas un bruissement d'eau? » demandai-je au docteur.

Mais il ne me répondit pas, et bientôt nous nous enfonçâmes dans les ombres épaisses du chemin creux.

A peine avions-nous fait quelques pas, que déjà le fond du vallon saillit à nos yeux par plusieurs points lumineux. Nous entendîmes fort distinctement le tic tac d'un moulin et le clapotement de l'eau. Bientôt nous distinguâmes la noire silhouette d'un vaste corps de bâtiment, et enfin la maison d'habitation du cousin, qui m'était bien connue, le moulin, les auberges. A gauche étaient les écuries, et ce qui me parut étrange, ce fut de voir devant la forge de l'endroit une foule de gens et une quantité de lumières. Je crus aussi reconnaître une ou deux figures.

Nous approchâmes, et bientôt nous pûmes être témoins d'une scène nocturne de mœurs rurales. Nous

avions devant nous le cousin lui-même, avec sa haute taille et sa puissante encolure. Il tenait par la bride un cheval dont la tête était pendante, et qui, à ce qu'il me parut, chancelait sur ses jambes. Près du cheval était une grosse jonchée de paille, destinée vraisemblablement à rendre sa chute moins douloureuse. Le cousin Gaspard était assis là, ainsi qu'Élisabeth, qui caressait le cheval avec la main. Franz, en bonnet blanc, regardait de la fenêtre.

Lorsque nous fûmes tout à fait près, nous entendîmes qu'on parlait, et nous saisîmes au vol quelques mots.

« Le cheval s'est échauffé, dit Élisabeth, et il a mangé trop de trèfle. »

A quoi Gaspard répondit que le mal venait du sang, qui toujours en cette saison tourmente les bêtes et les gens.

« Ce qu'il y a de mieux à faire, cria Franz de la fenêtre, c'est de lui mettre une chaude couverture sur le corps et de lui faire faire quelques tours au trot, jusqu'à ce qu'il ruisselle de sueur.

—Bah! dit Gaspard, si le cheval avait la colique pour avoir trop mangé, il ne pourrait pas tenir en place, au lieu d'être comme cela sans mouvement. »

Le vieux meunier passa la main sur le cou de la bête et demanda :

« Quand est-ce que le garçon est parti à cheval pour aller querir le maréchal ferrant du canton? Il devrait déjà être de retour!

— Qu'en pensez-vous, père? dit Élisabeth. Si nous faisions faire une bonne course à la pauvre bête?

— Quand l'homme est malade, répliqua le meunier, il faut qu'il se repose; la bête pareillement, selon moi. Et, comme malheureusement je n'entends rien à la médecine, je veux suivre mon idée. Qu'on mène le cheval à l'écurie jusqu'à l'arrivée du maréchal. »

A ce moment, nous fîmes une soudaine irruption dans le cercle, et il s'écoula deux ou trois secondes avant que la famille m'eût reconnu.

« Mille tonnerres ! dit Gaspard. C'est toi, petit ! Allons, cela me fait plaisir de te voir ! »

Élisabeth me tendit la main en disant :

« Ah ! quel grand garçon cela fait aujourd'hui ! »

Le vieux meunier jeta la bride du cheval au palefrenier, posa la main sur ma tête et dit à son tour :

« Là ! toi aussi tu t'es trouvé mal de la ville. Tu n'aurais pas l'air si chétif et si faible, si tu étais resté ici dans le temps. »

Franz, toujours à la fenêtre, m'envoya de loin un bonjour amical, et disparut aussitôt en appelant sa mère et Sibylle.

Au milieu de toutes ces reconnaissances, nul n'avait fait attention au docteur, qui pendant ce temps-là avait saisi la tête du cheval et l'avait tourné un peu de côté. C'était le moment de le présenter.

« Est-ce là le docteur, sur le compte duquel nous a écrit la grand'tante ? » dit Gaspard.

Élisabeth ajouta :

« Sais-tu, père ? c'est un fils du meunier Burbus ! »

Mais en entendant nommer le docteur, le vieux meunier n'avait pas paru aussi satisfait qu'en me revoyant.

Burbus, sans se déconcerter, salua d'un court bonsoir toute la compagnie et fit faire brusquement un petit tour à gauche au cheval, ce qui nous fit voir à tous que la bête avait peine à lever le pied droit de devant et de derrière. Il répéta ce mouvement une couple de fois et dit alors fort tranquillement :

« Avec votre permission, monsieur le meunier, ce cheval ne souffre pas d'avoir trop mangé, ce n'est pas non plus le sang qui le tourmente ; mais il a été attaché trop à court dans l'écurie, et il s'est un peu luxé l'épaule.

— Vraiment ! s'écria Élisabeth, c'est ce que je crois aussi. J'ai dit cent fois à ce propre à rien d'Antoine de ne pas attacher la bête de si court.

— Oui, oui, reprit Gaspard, le mal peut provenir de là. »

Là-dessus, le meunier fit faire au cheval les mêmes

mouvements et remarqua son air de souffrance, chaque fois qu'il lui touchait le côté.

« En effet, dit-il à son tour, cela pourrait bien être.

— Mais c'est cela même réellement, répliqua le docteur d'un ton ferme et décidé. Faites immédiatement conduire le cheval à l'écurie. Vous devez bien avoir à la maison un peu d'huile d'olive. On lui en fera prendre, et je prescrirai une pommade pour le frictionner.

— Monsieur s'entend donc à ces choses-là ? dit le meunier en soulevant son bonnet.

— Naturellement, répondit le docteur, m'étant particulièrement occupé de traiter les bêtes malades. »

Je fus très-content de cet incident : car, bien que je fisse quelque fond sur la lettre de ma grand'mère, je devais pourtant craindre que le cousin Christophe ne vît pas d'un très-bon œil la présence d'un étudiant dont la science était encore si imparfaite, et qui conséquemment ne pouvait être, d'après ses idées, qu'un homme très-peu pratique, pour ne pas dire tout à fait inutile.

La meunière vint à son tour avec Sibylle. Elles me donnèrent un baiser cordial, et je fus ensuite conduit comme en triomphe au moulin. Quant à Burbus, il accompagna le cheval à l'écurie, pour préparer lui-même le mieux possible la litière destinée à la pauvre bête.

Cette fois, par exception et pour me faire honneur, le vieux Christophe nous suivit dans les beaux appartements de sa femme. Là je fus assailli de mille questions sur la santé de ma grand'mère, de mes tantes et de mon oncle ; on n'oublia pas non plus la bonne Gertrude, qui, à une époque déjà éloignée, avait passé quinze jours au moulin.

Je retrouvai la famille de mon cousin à peu près dans le même état où je l'avais laissée quelques années auparavant. Le meunier, il est vrai, avait un peu vieilli et grisonné, et son héritier présomptif Gaspard, qui dans l'intervalle s'était marié et vivait dans la maison avec femme et enfant, n'avait pu lui-même entièrement préserver d'un petit nuage de farine, comme il le disait en

plaisantant, ses cheveux noirs autrefois et lustrés comme l'aile d'un corbeau.

Quelques rides profondes s'étaient creusées aussi sur la fine et spirituelle figure de la meunière. La taille d'Élisabeth s'était sensiblement épaissie. En habit d'homme, elle eût fait un cuirassier accompli. Elle conservait contre le mariage une antipathie surprenante, et les quelques poils noirs qui ombrageaient sa lèvre supérieure, et pour lesquels on l'avait toujours taquinée, avaient considérablement grandi.

Quant à Sibylle, elle était devenue une fort jolie fille, avec infiniment plus de douceur et de finesse qu'Elisabeth. Elle me plaisait maintenant beaucoup plus que sa sœur aînée, qui autrefois avait conquis ma préférence, parce que, forte comme elle était, elle me protégeait contre les taquineries de ses frères. Elle me parut aussi beaucoup plus gentille, beaucoup plus sensée : car, tandis que je me reposais à table, la tête appuyée sur mes mains, elle, assise à côté de sa mère, elle tenait ses yeux fixés sur moi et m'adressait mille questions, tout en continuant de tricoter.

Le docteur vint bientôt nous rejoindre et annonça que le cheval se trouvait un peu mieux. Le cousin lui fit place et échangea encore quelques mots avec lui, d'où je conclus avec plaisir qu'il n'éprouvait à son égard aucune antipathie.

Après le souper, qui, pour cette fois eut lieu en famille, et non avec les gens de service, le maréchal-ferrant du canton parut. Il donna son approbation pleine et entière au traitement prescrit par Burbus pour le cheval malade, ce qui fit immédiatement monter très-haut mon cher docteur dans l'opinion de tous les habitants du moulin de Kœnigsbronn.

CHAPITRE XXI.

Mes occupations au moulin.

Nous ne fûmes point logés ensemble, le docteur et moi. On lui donna une chambre à côté de Franz, celui des deux fils qui n'était pas marié. Quant à moi, on m'en choisit une toute petite, un vrai bijou, dans les appartements de la vieille meunière. Tout y respirait le plus doux mystère, la plus aimable intimité.

Le moulin n'était point situé tout au fond du vallon, et il y avait bien encore devant mes fenêtres un espace d'une centaine de pieds. Le moulin était à gauche, et, quand je tendais la main dehors par la croisée, je la retirais mouillée par l'eau que faisait jaillir la roue. Sous ma fenêtre coulait l'eau qui servait à faire aller la machine, et qui, après avoir roulé paisiblement enfermée dans un canal en bois, se précipitait à droite de la maison dans le fond du vallon, par une bouche de pierre.

Tout était déjà depuis longtemps calme et silencieux autour de moi, et j'étais encore à ma fenêtre, sans pouvoir me lasser de goûter la douceur de cette nuit paisible qui m'environnait. Le moulin était arrêté, l'eau suivait un cours plus tranquille, et les plantes grimpantes qui tapissaient les murs de la maison, et que le mouvement de la roue humectait d'ordinaire d'une petite pluie fine et continue, planaient à cette heure sur le torrent calmé, se balançant doucement et comme heureuses de ne pouvoir être entraînées avec lui par la bouche de pierre au fond du vallon.

Le lendemain, tout reprit au moulin sa marche accoutumée. On s'occupa aussi peu de nous que si nous eussions été là depuis des années. Le docteur continua ses soins au cheval malade, donnant de brèves réponses

aux brèves questions du vieux meunier, causant avec Élisabeth des moyens de remplacer l'engrais ordinaire, et contant aux deux fils après souper, tout en fumant une pipe avec eux, une foule d'anecdotes amusantes de sa vie d'étudiant. Quant à la meunière et à Sibylle, il ne s'en inquiétait pas le moins du monde, et me laissait pour ma part entièrement libre de faire ce que bon me semblait.

Connaissant les idées du cousin Christophe, je cherchai de mon côté à me créer une occupation. Cependant je n'étais plus un enfant, comme autrefois, et il ne m'allait guère de sarcler les mauvaises herbes, et quand par aventure j'aidais Sibylle à lier de jeunes et faibles plantes, nous entremêlions ce travail de tant d'enfantillages, que nous faisions plus de mauvaise besogne que de bonne.

Avec tout autre que moi le cousin Christophe eût fini par laisser les choses aller ainsi sans y prendre garde; mais il n'en fut pas de même avec moi, qui étais son cousin favori. Il crut devoir faire tout son possible pour m'accoutumer à un travail sérieux.

C'est ainsi qu'un beau matin il me trouva un petit emploi, qui devait me tenir suffisamment occupé, mais qui, malheureusement, m'enchaînait à une table, quand j'eusse tant aimé à courir les bois et les champs. Il me conduisit à son bureau et m'y établit comme premier teneur de livres et correspondant.

« La besogne n'est pas grande, me dit-il; mais fais-la régulièrement, ponctuellement, tu peux y apprendre quelque chose. »

J'avais été aussi d'abord passablement inquiet pour le docteur sur le chapitre de l'assiduité, et je le tenais, comme on le trouvera assez naturel, pour un garçon essentiellement paresseux et peu propre au travail. Mais le docteur eut assez de bon sens pour démentir mes craintes. Lorsqu'il eut achevé la cure du cheval, il se chercha d'autres occupations, et s'attacha particulièrement au vieux meunier, avec lequel il arpentait les bois tous les matins de fort bonne heure, et dont il sut bientôt se con-

cilier si bien la confiance, que ce fut lui qui dut surveiller les gens chargés de l'abatage des arbres. C'était lui encore qui, de temps en temps, ramenait de la forêt à la maison un énorme chariot chargé de bois et attelé de quatre chevaux : et il faisait, chemin faisant, claquer son fouet d'une si terrible façon, que tout le monde accourait en riant pour le recevoir, y compris le cousin Christophe, dont l'hilarité n'était certes pas la moins bruyante.

Le fait est qu'en ces moments-là l'ami Burbus était une figure du plus haut comique, avec sa grande barbe qui lui couvrait la moitié du visage et le petit bonnet de service qu'il agitait sur sa tête avec une rare dextérité, au gré du vent et de la tempête. Je lui avouai plus d'une fois combien j'étais heureux d'un changement si complet dans ses habitudes et ses manières, tout en lui confessant la peine que j'avais à me l'expliquer. A cela il me répondit :

« Mon cher ami, ce changement était indispensable. Il me fallait commencer par apprendre à travailler, car c'est un art par lui-même fort difficile, vous pouvez m'en croire. Lorsque j'aurai ici, pendant un certain temps, péniblement travaillé depuis le matin jusqu'à la nuit, il me deviendra plus tard moins malaisé d'entreprendre quelque autre chose, et de la mener à bonne fin avec de la persévérance. »

M'arrivait-il de lui rappeler la maison Reiszmehl, la chambre qu'il avait occupée dans la maison voisine, les peintures grotesques dont ses murs étaient barbouillés, son squelette enfin, il prenait aussitôt la mine d'un homme qui secoue un fardeau de dessus ses épaules, et me disait d'un ton décidé :

« Mon jeune camarade, c'était là une maussade existence, bonne pour les jours de pluie ; elle est maintenant loin derrière nous. »

Je passais mon temps à écrire force lettres tant aux propriétaires du voisinage qu'aux gardes forestiers, et à aligner des comptes de grains et de farine. Mon comptoir était placé juste au-dessus du moulin, et le plancher en

tremblait sans cesse, comme par l'effet d'une légère secousse de tremblement de terre.

Je n'étais pas, du reste, sans y recevoir plusieurs visites. Tantôt c'était le vieux cousin qui venait inspecter mon travail et me donner quelque conseil; tantôt Gaspard, avec sa figure tout enfarinée, qui prenait à peine le temps d'aspirer deux ou trois bouffées de sa longue pipe. Mais les visites les plus fréquentes, et pour moi les plus précieuses, étaient celles de Sibylle. Elle venait avec son ouvrage, s'asseyait à côté de moi, et, bien que nous restassions des heures entières sans rien dire, il y avait, en revanche, de certains moments où nous causions avec feu du temps passé, et je lui racontais tout ce que je savais des personnes qu'elle avait connues à la ville. Le docteur aussi faisait quelques apparitions, toujours le fouet ou la hache en main; mais jamais il ne restait longtemps, surtout quand Sibylle était là. Autant il était bien avec les deux fils et avec Élisabeth, autant il riait et plaisantait avec eux, autant il se sentait mal à l'aise avec la vieille meunière et avec Sibylle. Celle-ci l'avait aussi remarqué, non sans quelque surprise, et elle m'avoua qu'elle n'avait pu s'empêcher d'en faire part à sa mère, qui lui avait répondu : « Raison de plus pour toi, ma fille, de lui faire meilleur visage et de le traiter avec plus d'amitié. C'est un pauvre enfant perdu qui est en train de s'amender, mais qui ne se sent pas encore complétement à l'aise en compagnie de braves gens sans façon.

— C'est pourtant dommage, ajouta Sibylle, qu'il ne parle pas plus qu'il ne fait à ma mère; car ayant eu dernièrement l'occasion de le faire causer et de le questionner sur quelques livres nouveaux, elle a été fort satisfaite de ses réponses. Mais il a une barbe affreuse. J'espère bien que tu ne t'en laisseras jamais pousser une pareille. »

Je passai la main sur mon menton, qui était parfaitement lisse, et je le lui promis bien volontiers.

CHAPITRE XXII.

Mes plaisirs au moulin.

Dans un moulin perdu comme celui-là au fond des bois, loin de toute grande route, les jours se suivent et se ressemblent. Les seules distractions qui viennent en rompre un peu la monotonie, ce sont les visites aux voisins le dimanche, les fêtes patronales des villages, la danse et les parties de chasse, publiques ou privées. Gaspard se livrait de temps en temps à ce dernier plaisir avec une véritable passion, et j'avais eu souvent l'honneur de l'accompagner, lors de mon premier séjour. Le terrain de chasse ressortissant au moulin et affermé par le cousin était médiocrement étendu et ne suffit pas longtemps à Gaspard. Il possédait pour ces sortes de parties un fusil qui se démontait et dont on pouvait mettre la batterie dans sa poche. Le canon lui servait de canne. Il le prenait gaiement à la main, et nous partions ainsi de grand matin, dans les beaux jours d'automne, le nez et l'oreille au vent. Il y avait dans le voisinage une verderie seigneuriale, une gorge longue et profonde, bordée en haut par des champs de choux, où les lièvres, après avoir pris leur repas du soir, établissaient leurs quartiers de nuit. De chaque côté de cette gorge s'élevaient de grands hêtres, au pied desquels gîtait l'animal sur un lit épais de mousse, à l'abri du vent et de la pluie.

Comme tous les fruits cueillis verts sont ceux qui séduisent davantage, aussi notre plus grand plaisir était de nous échapper, à la première clarté de l'aube, de notre vallon brumeux vers ces champs de choux, et là, côtoyant le ravin, de dépister les lièvres qui, à vrai dire, ne nous appartenaient pas. Avions-nous réussi, en nous

coulant ainsi, à en trouver deux ou trois, que nous voyions occupés sous nos pieds de quelque doux rêve matinal, je me postais alors au lieu le plus opportun, montrant d'un geste où ils étaient. Et Gaspard aussitôt, vissant sa batterie, s'approchait à pas de loup et tirait les infortunés dans leur gîte; après quoi, m'élançant sur la bête, comme eût fait un chien bien dressé, je la rapportais prestement, et nous nous en revenions à la maison au lever du soleil, avec nos deux, trois, et quelquefois quatre lièvres dans notre gibecière.

Nous n'avions jamais été pris en défaut par les gardes-chasse de la seigneurie, mais nous avions été plus d'une fois en grand danger de l'être. Je me souviens, comme si c'était hier, d'un certain jour où j'étais en train de rapporter de son gîte un lièvre que venait de tuer Gaspard. Gaspard dressait l'oreille et écoutait du côté de la forêt. Tout à coup le voilà qui s'élance vers moi, me saisit au collet et m'entraîne avec lui comme une flèche, au risque de me culbuter, à travers les taillis et les clairières, voire même à travers le cours d'eau du moulin, jusqu'à la maison. Nous n'étions pas plus tôt rentrés que deux gardes-chasse de la seigneurie se présentèrent au moulin pour allumer leur pipe, et Gaspard, qui avait déjà repris ses habits de meunier, leur tendit lui-même le feu, de l'air d'un homme qui sortait du lit.

Une chasse plus intéressante que ces chasses au lièvre, c'était la chasse à courre au blaireau avec de grands chiens. Elle se faisait le soir. Nous partions au nombre de cinq ou six, à la nuit tombante, avec tous nos chiens. Quelques-uns d'entre nous avaient de grandes fourches de fer, d'autres étaient armés de gros gourdins. Les chiens se mettaient en quête. Le blaireau fuyait de toutes ses forces, serré de près par les chiens, que nous suivions nous-mêmes aussi vite que nous le permettaient nos jambes, à travers les bois, les taillis et les plaines. C'était vraiment une terrible chasse. Souvent l'animal fugitif se dérobait à notre vue dans les broussailles ou dans quelque ruisseau, et nous regagnions piteusement le lo-

gis. Mais quand les chiens l'avaient atteint, ils l'entouraient alors et le tenaient en arrêt, jusqu'à ce que nous fussions proches. Ceux de nous qui avaient des fourches, cherchaient à l'en frapper, à l'en terrasser, après quoi il était immolé par les autres de la manière la plus solennelle.

Un divertissement beaucoup plus calme, mais pour moi moins intéressant, c'étaient les fêtes patronales des villages voisins. Les danses qui les accompagnaient en faisaient, il est vrai, un des plaisirs les plus goûtés de tous les autres habitants du moulin. Sibylle même ne manquait guère de se rendre avec sa sœur Élisabeth à celles des plus gros villages, où la société était, par cela même, plus choisie.

On peut s'imaginer que, sur le terrain de la danse, mon ami Burbus ne le cédait à personne. Il dansait, valsait, pirouettait, en un mot faisait de ses jambes tout ce qu'il voulait, comme aux beaux jours de sa vie d'étudiant, et jouait à tous égards le principal personnage dans ces fêtes rustiques. Au retour, il ne se laissait ravir par personne l'honneur de conduire la voiture, et il le faisait, je dois le dire, avec une rare habileté.

Ces fêtes patronales de village sont toujours à la campagne les plus grandes fêtes, et elles commencent dès avant midi, lorsque maîtres et domestiques reviennent de l'église. On tire tout aussitôt de la remise la plus grande voiture à ridelles que l'on a sous la main. On y pose des planches en travers, que l'on recouvre de coussins de paille, puis on dresse par-dessus un berceau de rameaux verts, qui sert à la fois d'abri contre le soleil et d'ornement gracieux. Ceux des valets et des servantes dont la conduite ne laisse rien à désirer, sont invités par le chef de famille à faire partie de la compagnie, et vers onze heures, fouette cocher! L'on part aussi vite que les chevaux peuvent courir.

Les villages sont d'ordinaire à une ou deux heures de distance les uns des autres, et chacun des plus gros cultivateurs a toujours, conformément aux idées des

temps homériques, dans le village où se fait la fête, quelque hôte tout prêt, dans la maison duquel il tombe avec tout son équipage, chevaux, valets et servantes. Il trouve là une immense table dressée pour le dîner. On mange copieusement, on ne boit pas moins, et, le soir venu, on se rend sur la place de la danse, où l'on se trémousse jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Alors toute la compagnie prend congé, sauf peut-être une ou deux brebis égarées dans la personne d'un valet et d'une servante, qui ne se retrouvent pas au moment du départ.

Ce fut par un beau soleil éblouissant d'une matinée de dimanche de printemps, que nous fîmes, cette année, la première partie de ce genre. Le cousin Christophe et le docteur Burbus étaient les seuls qui ne fréquentassent pas beaucoup l'église, et même avant neuf heures ce dernier se démenait déjà dans les écuries pour apprêter les chevaux et les harnais.

A onze heures tout était prêt. Le docteur avait attelé les quatre meilleurs chevaux à la plus grande voiture à ridelles, et il trônait, les rênes en main, sur le siége de devant. Il avait un air tout à fait majestueux. Les parties de traîneau qu'il avait faites autrefois lui avaient donné une rare aptitude à manier les plus longs fouets, et, pour pouvoir montrer toute sa dextérité dans cet art, il s'était fabriqué ce jour-là un fouet à sa convenance avec une ficelle d'une longueur démesurée. A côté de la voiture se tenaient debout, dans l'attitude d'une respectueuse attente, le maître-valet, la doyenne des servantes, le premier garçon du moulin et la fille d'écurie, tous dans leur plus belle toilette du dimanche.

A ce moment parurent le chef de famille avec le cousin Franz, le cousin Gaspard avec sa femme, et ils prirent leurs places dans le char à bancs. Ce fut ensuite le tour d'Élisabeth, de la vieille meunière et de Sibylle. La figure du docteur, qui exprimait tout à l'heure le contentement et la joie, se rembrunit tout à coup, quand ces deux dernières se présentèrent pour monter sur leur banquette.

Je ne savais à quoi attribuer un si brusque changement; mais comme nous nous hissions, Sibylle et moi, sur le siége de devant, il voulut passer les rênes à Gaspard, qui les refusa en riant. Enfin, tout étant prêt, le vieux meunier cria : « En avant ! » Le docteur fit tournoyer son fouet dans l'air avec un bruit terrible, et les quatre chevaux partirent au galop, faisant sonner leurs grelots, tandis que leurs harnais bien fourbis étincelaient au soleil.

Tout au sortir du moulin, on s'écarta de la route pour traverser les prairies imprégnées de rosée, et couvertes de grandes toiles d'araignées comme d'autant de voiles brillants. Les roues mordaient le gazon, et les traces qu'elles y imprimaient ressemblaient à de longs serpents aux écailles reluisantes, qui avaient l'air de poursuivre la voiture sans relâche. Des papillons voltigeaient tout autour de nous, et les alouettes, invisibles au haut des airs, entonnaient leur hymne joyeux du matin.

Vers une heure de l'après-midi, on atteignit le lieu où se célébrait la fête. C'était une grande ferme, et nous y trouvâmes déjà tout préparé pour un dîner colossal. Sous la porte cochère se tenait l'ami du cousin Christophe, qui nous souhaita la bienvenue. Il était en culotte courte, en bas blancs et en souliers à boucles, avec un long gilet de velours brun ; du reste, en manches de chemise, et le bonnet blanc d'usage sur la tête. Sa femme était derrière lui, tenant dans sa main, pour nous faire honneur, un bout de son long tablier blanc, et tous deux saluèrent toute la compagnie d'un air extrêmement amical.

Dans l'âtre de la cheminée brillait un énorme feu, sur lequel était suspendue une noire chaudière de fer contenant un immense jambon, qui exhalait un parfum des plus appétissants. Dans un autre vase cuisaient des pois et des haricots, et près d'une soupière gigantesque nous aperçûmes les pommes de terre indispensables, blanches comme la neige et très-farineuses.

On souhaita à chacun de nous tour à tour la bienvenue,

et l'on peut bien s'imaginer que, connu comme je l'étais de mon premier séjour, je ne reçus pas l'accueil le moins cordial. La femme du cousin fut conduite par notre hôtesse dans la chambre d'honneur; le cousin Christophe et Élisabeth allèrent en compagnie de leur hôte visiter les écuries; Sibylle fit un tour dans le jardin avec Marianne, la plus jeune des filles de la maison. D'autre part, la doyenne de nos servantes et notre fille d'écurie aidèrent leurs camarades à faire bouillir les marmites, tandis que notre maître-valet et notre garçon de moulin, placés auprès d'elles, fourraient du bois dans l'âtre et liaient connaissance avec ces demoiselles pour le bal du soir. Quant à moi, j'aidai le docteur à dételer les chevaux, après quoi on appela tout le monde pour dîner.

La table était dressée en plein air dans le jardin. Elle se composait de quatre poteaux fichés en terre, sur lesquels on avait étendu de longues planches, recouvertes d'une nappe d'une éblouissante blancheur. Le maître de la ferme dit la prière à haute voix, et chacun se plaça à son gré, y compris les valets et les servantes.

Quand je me reporte en souvenir à ces sortes de repas, j'éprouve toujours un intime bien-être. L'air frais aiguisait l'appétit de tous les convives, et chacun faisait amplement honneur à ces mets simples et solides, servis de bon cœur et d'une main libérale sous le riant pavillon du ciel de Dieu, aux doux accords du chant des oiseaux, au bruit joyeux des francs et libres propos qui s'échangeaient d'un bout de la table à l'autre. Nulle étiquette, nulle cérémonie. Tous les hommes étaient en manches de chemise, et personne ne s'en offusquait.

Le repas fini, chacun fut laissé libre de faire ce qu'il voudrait jusqu'au moment de prendre le café. Les grands parents causèrent économie rurale et élève de chevaux, tandis que les jeunes gens allèrent jouer dans le jardin. Le docteur et moi, nous prîmes nos bonnets et, traversant la cour et le petit pont d'un torrent écumeux qui descendait de la montagne, nous gravîmes à pas lents

dans la forêt. Nous remontions le cours de l'eau, nous divertissant, sans échanger une parole, à la voir rouler de distance en distance par petites cascades sur les cailloux lisses. Il faisait une douce chaleur. Arrivés à un petit rocher, dont le pied était tapissé d'une couche épaisse de mousse, le docteur proposa de nous y arrêter pour faire une sieste, à quoi je consentis volontiers. Nous nous étendîmes donc sur ce lit moelleux que nous offrait la nature, et nous ne tardâmes pas à dormir.

Au bout d'une demi-heure, je fus réveillé par le soleil qui, perçant le feuillage des arbres, me donnait en plein dans les yeux. Mais le docteur, qui était couché à l'ombre, continua à dormir paisiblement.

Tout à coup, à une centaine de pas de moi au plus, j'entends rire et chanter tout bas. C'était la voix de Sibylle qui fredonnait la chanson populaire :

Tout au fond d'un vallon boisé
Tourne la roue d'un moulin.

Elle chantait d'abord à demi-voix, toute timide et confuse, à ce qu'il me sembla, à cause de Marianne qui l'écoutait ; mais peu à peu sa voix s'affermit, et le chant des derniers vers résonna haut et clair à travers le bois.

Le docteur dormait toujours, et de l'air d'un homme qui fait un songe agréable. Je le voyais par moments remuer les lèvres, sourire et contracter sa bouche comme s'il buvait un grand coup. Au-dessus de nous, les jeunes filles, la chanson finie, se mirent à rire et à folâtrer.

« Écoute, Sibylle, disait Marianne, les gens prétendent que le docteur.... comment donc s'appelle-t-il.... t'a connue autrefois à la ville, et qu'il l'a quittée par amour pour toi.

— Pourquoi pas ? dit Sibylle en riant. Mais que peut-il me vouloir ?

— Eh ! reprit Marianne, il veut, comme nous le voyons si souvent dans les livres, il veut d'abord apprendre à te connaître, et t'épouser ensuite. »

Je regardai le docteur avec inquiétude, mais je me

convainquis qu'il dormait réellement et que par conséquent il n'entendait rien de cet entretien. Cependant, bien que jusque-là son visage fût encore en très-grande partie plongé dans l'ombre, le soleil avançait toujours et commençait à se jouer sur le bout de son nez.

Marianne continua et dit :

« Il a un si drôle de nom! Comment s'appelle-t-il donc au juste?

— Eh! comment il s'appelle? répliqua Sibylle. Il s'appelle le docteur Burbus.

— Burbus! Burbus! » se mit à crier Marianne de toutes ses forces.

Et les deux jeunes filles de partir du rire le plus franc et le plus gai.

Le docteur s'éveille et se redresse, tout surpris de s'entendre ainsi appeler. Mais j'eus le temps de lui dire ce que c'était avant qu'il eût pu répondre à cet appel avec sa voix de stentor.

« Laisse donc ces folies, dit Sibylle à sa compagne d'un air suppliant. Tu vas donner de nous à cet étranger une triste idée.

— Tu crois? dit en riant Marianne. Il faudrait pour cela qu'il eût le caractère bien mal fait. »

Et elle se remit à crier très-haut dans le bois :

« Burbus! Burbus! »

Tout redevint silencieux. Nos deux jeunes folles écoutaient avec anxiété, attendant une réponse. Le docteur était bien tenté de répondre à ce nouvel appel de son nom; mais, toute réflexion faite, il se contint et ne bougea pas de sa place.

« Ah! dit Marianne à Sibylle, on ne veut pas répondre! mais c'est égal, je maintiens ce que je te disais tout à l'heure. Seulement j'ai une grâce à te demander, ajouta-t-elle; si je dois être ta demoiselle d'honneur, il faut absolument que ton fiancé coupe sa vilaine barbe. Pfui! elle est affreuse et je ne la saurais supporter ; ordonne-lui de la couper.

— Allons, Marianne, répliqua Sibylle, ne dis donc pas

de ces folies. Que m'importe le docteur Burbus, et que me fait sa barbe ? Je crois d'ailleurs, ajouta-elle plus bas, que, s'il la laisse croître ainsi, c'est par amour pour ma sœur Élisabeth. »

Marianne accueillit cette supposition par un éclat de rire fort incrédule.

Burbus, pendant tout cet entretien qu'il avait suivi avec une grande attention, était devenu visiblement plus sérieux ; mais en entendant dire qu'il laissait croître sa barbe par amour pour Élisabeth, il ne put se défendre d'un ironique sourire. Quant à moi, j'avais bien envie de surprendre les deux jeunes filles et de me moquer d'elles; mais le docteur m'en empêcha et me pria de revenir au village avec lui.

Le soir, il y eut grand bal. On dansa dans la grande salle de l'auberge du village, où l'on se trouva si à l'étroit que, notamment dans les valses, chaque couple était réduit à tourner, comme une toupie, à la même place. Comme, lors de la construction de cette salle, on n'avait pas songé à ménager une place pour les musiciens, on s'était occupé plus tard de leur en trouver une, et cela d'une façon fort ingénieuse. Ainsi, on avait planté d'énormes clous dans les solives de la muraille, puis à ces clous on avait suspendu des chaises, comme on eût fait des gravures. C'étaient là les siéges réservés aux musiciens, dont les jambes pendaient en l'air, et il était bien difficile que les têtes des danseurs n'attrapassent pas par-ci par-là quelques horions, surtout de la part du chef d'orchestre, qui se trémoussait violemment des pieds et des mains pour diriger la mesure.

Le docteur, contre mon attente, prit fort peu de part, ce soir-là, aux plaisirs du bal. Forcé de danser avec Élisabeth, qui l'avait elle-même précédemment invité, il l'alla prendre à sa place avec une certaine gêne, et dut user pour ainsi dire de violence pour l'arracher à une conversation fort animée sur l'élève des moutons et des bœufs, qu'elle avait engagée avec le fils d'un cultivateur du voisinage; ce dont le jeune gars parut fort contrarié, à en

juger du moins par le regard qu'il lança au docteur et qui n'était rien moins qu'amical.

Quant à Sibylle, Burbus ne dansa point avec elle; pourquoi ? c'est ce que je ne pouvais comprendre. Je le vis bien de temps en temps la regarder furtivement de côté ; mais il se passait aussitôt la main sur les yeux, comme s'il se fût surpris à faire quelque chose d'illicite. Je ne pus m'empêcher de lui en faire l'observation, en lui disant qu'il ne serait que juste de sa part de danser aussi avec la plus jeune fille du cousin Christophe. Il s'y résolut enfin après une assez longue hésitation ; mais je le vis plusieurs fois passer la main d'un air contrarié dans sa barbe épaisse.

Au moment où il se mit en position pour valser avec Sibylle, je remarquai avec quelque surprise que ma petite cousine avait baissé timidement les yeux. Enfin le signal fut donné par la musique, et la valse commença. Ils valsèrent tous deux avec tant de grâce que presque tous les autres couples s'arrêtèrent pour les regarder et leur laisser à eux seuls toute la place. D'abord Sibylle tenait ses yeux pour ainsi dire cloués au plancher; mais peu à peu, doucement émue par la ferme assurance de son cavalier, elle se raffermit elle-même, releva la tête, et finit par planer fièrement comme une princesse, au milieu de l'assemblée émerveillée. Un applaudissement général les avertit enfin de s'arrêter. Sibylle, debout, le cœur palpitant, toujours au bras du docteur, remarqua alors pour la première fois qu'ils avaient, tout ce temps-là, valsé seuls, et, toute rougissante de confusion, elle baissa de nouveau les yeux. Je me trouvais derrière elle et je voulais lui dire quelque chose d'aimable ; mais, je ne sais comment cela se fit, une sotte pensée me vint à l'esprit. Je me penchai à son oreille et tout bas lui murmurai : « Burbus ! Burbus ! »

Sibylle tressaillit d'effroi, se tourna vers moi un moment, puis, laissant là son valseur, elle courut vers Marianne, avec laquelle elle disparut de la salle de bal.

Lorsque le moment de partir fut venu, aucun de nos

gens ne manqua à l'appel. Aussi ne perdit-on pas une minute, et le cousin Christophe n'eut pas, Dieu merci, à s'impatienter : car avec le cousin Christophe, en de telles circonstances, après une journée où il se faisait un devoir de visiter fréquemment le cellier de son hôte, il n'y avait pas à plaisanter. Chacun de nous reprit sa place dans le char à bancs, et le docteur saisit les rênes, ayant encore Sibylle et moi à ses côtés.

La soirée était vraiment magnifique. Nous avions déjà fait une bonne partie du chemin sans parler, lorsque Sibylle me pria de chanter avec elle, et nous jetâmes aux échos de la nuit silencieuse toute sorte d'airs sérieux et gais. J'avais, selon mon habitude, quand j'étais assis auprès de Sibylle, passé mon bras autour de sa taille, et elle s'appuyait contre moi, tantôt me murmurant tout bas je ne sais quoi à l'oreille, tantôt fermant les yeux, comme si elle voulait dormir; mais elle n'échangea pas une parole avec le docteur.

Il est vrai de dire aussi que le docteur avait, ce soir-là, un air tout à fait étrange. Il regardait ses chevaux avec colère, tirait à lui violemment les rênes, et faisait claquer son fouet beaucoup plus haut que de raison. Souvent il se renversait, comme s'il voulait retenir l'attelage avec force; mais je remarquais fort bien qu'il nous regardait par-dessus l'épaule, et notamment la main avec laquelle j'avais saisi celle d'Élisabeth. Il fit tout le long de la route nombre de tours de force, et, comme nous arrivions à un endroit difficile, sur un petit pont, après lequel le chemin descendait par une pente assez roide, il lança les chevaux à triple galop, si bien que toutes les femmes poussèrent d'effroi force Jésus! Marie! Joseph! Nous venions de nous conter, Sibylle et moi, toute sorte de petits contes ; aussi, ces cris de terreur ayant fait rire bruyamment le docteur, ma jeune cousine me dit tout bas :

« Voilà comment devait rire Barbe-Bleue! »

Cependant les étoiles étincelaient, la lune était resplendissante. Quand nous eûmes atteint les grandes prai-

ries qui avoisinent le moulin, le bruit de l'eau qui descend des montagnes d'où nous venions s'apaisa peu à peu. A droite et à gauche, dans les buissons, les grillons fredonnaient leur chant monotone, les rossignols emplissaient l'air de leurs suaves mélodies.

Bientôt nous fûmes au moulin, et chacun de nous, après les fatigues d'une journée si bien remplie, n'eut rien de plus pressé que de gagner son lit ; moins le docteur pourtant.... car je l'entendis encore au bout d'une heure chanter une vieille chanson bien connue, qui commence par ces mots :

Si tu regardes à droite, moi, je regarde à gauche!

CHAPITRE XXIII.

Adieu, docteur Burbus !

Dès le lendemain, tout reprenait au moulin son train accoutumé. Les roues, remises en mouvement, recommençaient leur éternel tictac ; le cousin Franz courait par toute la maison avec sa casaque blanche et sa figure enfarinée ; Élisabeth allait soigner les moutons dans la bergerie ; la meunière travaillait dans sa chambre avec Sibylle. Quant à moi, réinstallé dans le bureau dont j'ai parlé, je m'étais remis à chiffrer de plus belle et à griffonner force correspondances d'affaires, en dépit des secousses qui ébranlaient sans cesse le plancher sous mes pieds. Le docteur seul n'était plus du tout le même homme.

Au lieu de s'en aller au bois gaiement comme auparavant, et de venir au retour s'asseoir à côté de moi, rire et plaisanter, maintenant il partait seul, dès la pointe du jour, avec une humeur massacrante, et ne rentrait que le soir pour souper : encore lui arrivait-il bien souvent de

se mettre au lit sans me dire un mot. De plus, j'avais remarqué depuis quelques jours qu'il ne revenait jamais à la maison sans un bouquet de fleurs ou de fraises sauvages, qu'il ne donnait à personne, mais qu'il emportait avec lui dans sa chambre pour les jeter de là dans le ruisseau du moulin.

Un soir, c'était un dimanche, le cousin Christophe était parti à cheval pour faire une course d'affaires dans le pays, et on l'attendait pour souper. Le docteur, de son côté, avait passé toute la journée à errer dans la forêt, sans me prendre avec lui comme d'habitude, ce qui m'avait causé une peine extrême. Il revint le soir, assez tard, avec son bouquet de fleurs sauvages à la main, et, comme les gens de la maison avaient déjà soupé, on lui indiqua la chambre de la meunière, où nous l'attendions pour manger avec le cousin Christophe. Nous étions debout près de la fenêtre ouverte, et quand il vint à nous, de cet air morose qui était depuis quelques jours son air habituel, la meunière, qui l'avait remarqué depuis longtemps, prit occasion de ses fleurs pour le faire un peu causer. Pour toute réponse, il leva vivement son bouquet, le regarda un instant et le tendit à Sibylle, qui l'accepta.

« Comment se fait-il donc, monsieur Burbus, dit la meunière, que l'on ne vous voie presque plus? Vous passez toute la journée à errer dans la forêt et vous ne rentrez que le soir.

— Vous avez remarqué cela, madame la meunière? répondit sérieusement le docteur. Je dois vous avouer que cela me fait du bien : car je suis, à vrai dire, un exilé sans patrie, et n'ai personne au monde que ma présence ou mon absence intéresse.

— Vous ne pouvez pourtant dire cela de nous sérieusement, répliqua la meunière.

— Non, non, se hâta de reprendre Burbus avec un amer sourire. On a ici toute sorte d'amitiés et de bontés pour moi, et je dois assurément en être fort reconnaissant. »

Sibylle m'attira à une autre fenêtre, et le docteur s'ap-

procha davantage de la meunière, qui lui dit de sa voix la plus sympathique et la plus douce :

« Écoutez, docteur Burbus, vous avez certainement le cœur malade. Je croyais d'abord que l'éloignement du monde et le calme de notre moulin perdu dans une belle forêt vous feraient quelque bien. Vous paraissiez d'ailleurs dans les premiers jours gai et content. Mais maintenant je ne sais ce qui est venu tout à coup vous contrarier, car depuis quelque temps vous avez l'air d'un homme tourmenté par le souvenir du passé.

— Non, non, il n'en est rien assurément, répliqua le docteur, et il se pencha en dehors de la fenêtre.

— Allons, je crois bien, dit la meunière, que vous n'avez pas de faute bien grave à vous reprocher. Un peu de légèreté, quelques folies de jeunesse, voilà vos torts, et vous êtes encore trop jeune pour vous amender complétement.

— C'est vrai, bonne dame, répliqua le docteur, il ne faut pour cela qu'une occasion. Je suis ici depuis des semaines, depuis des mois; je cours dans la forêt, je surveille le travail des ouvriers, je conduis les chevaux, c'est fort bien ; mais tout cela, le dernier des garçons le pourrait faire.

— Oui; mais qui vous dit donc que vous deviez faire quelque chose pour nous ? vous êtes notre hôte.

— Oui, et après ?

— Eh bien! vous pouvez rester aussi longtemps que cela vous fera plaisir.

— Bien, et après, reprit le docteur, après, je vous serrerai la main à tous, un beau matin, et je vous dirai : « Adieu, cousin Christophe! adieu, madame la meunière! adieu, Sibylle ! »

Nous avions jusqu'à présent, Sibylle et moi, écouté, sans le vouloir, les paroles du docteur. Sibylle ne soufflait mot; mais, se penchant en dehors de la croisée, elle tenait dans ses mains le bouquet de fleurs sauvages au-dessus du ruisseau qui grondait à ses pieds. A ces mots du docteur : « Adieu, Sibylle ! » elle soupira doucement, et les fleurs, s'échappant de sa main, tombèrent dans l'eau

qui les emporta lentement. Un *Ah!* prononcé d'une voix haute accompagna les pauvres fleurs. C'en fut assez pour interrompre brusquement l'entretien du docteur et de la meunière, et les pousser à regarder au dehors ce qu'il y avait.

« Les voilà qui nagent! s'écria le docteur avec un rire bruyant, mais nullement sympathique. Elles vont bientôt arriver sous les roues du moulin, où elles seront broyées et mises en pièces.

— Ah! si seulement on pouvait les ravoir! dit Sibylle d'un ton qui trahissait une émotion sincère.

— Vous le désirez, mademoiselle Sibylle? s'écria le docteur tout joyeux. Une forte main et un bon vouloir peuvent beaucoup. Nous allons donc sérieusement essayer de sauver ces fleurs et de les remettre, s'il plaît à Dieu, dans vos mains. »

A ces mots, et avant que j'eusse pu le retenir, il franchit la fenêtre, se laissa couler d'un pas assuré et sans le moindre vertige le long du treillis qui tapissait le mur extérieur, jusque sur la berge étroite du ruisseau. Il était temps. Déjà les pauvres petites fleurs arrivaient au gré du courant sous les roues du moulin. Burbus, d'un mouvement rapide, les saisit au passage et revint en toute hâte les offrir d'un air triomphant à Sibylle, qui tendait les mains pour les recevoir.

La belle jeune fille était devenue pâle comme un lis. Elle n'eut pas plutôt reconquis ses fleurs, qu'elle courut se cacher le visage dans les bras de sa mère. Je crois même qu'elle pleurait.

Le docteur ne reparut pas de la soirée, et la meunière eut le lendemain matin un long entretien avec le cousin Christophe, qui paraissait de fort mauvaise humeur par suite de l'aventure de la veille.

Du reste, le docteur n'était pas devenu pour moi plus affectueux, et plus il s'éloignait de moi, plus je me rapprochais de Sibylle, ne pouvant absolument me passer d'une compagnie à mes heures de liberté. Mais chaque fois que Burbus me voyait me promener dans le jardin,

la main de Sibylle dans la mienne, ou, le bras passé autour de sa taille, me tenir tout contre elle dans l'étroite embrasure d'une des fenêtres du moulin, il me faisait mauvaise mine. Je ne soupçonnais alors aucunement, à vrai dire, en quoi je pouvais le faire souffrir; mais je ne tardai pas à l'apprendre.

Une fois, c'était par une chaude journée d'été, un orage avait tant soit peu rafraîchi l'air; mais, sur le soir, les nuages gris qui obscurcissaient le ciel s'étaient insensiblement éclaircis; ils se fendillaient par mille places, laissant voir çà et là entre eux de grands espaces d'un bleu limpide; ils s'étaient eux-mêmes peu à peu colorés sur les bords de teintes de plus en plus claires, jusqu'à ce que le soleil, les traversant enfin de ses rayons d'or, vînt réchauffer la terre humide, l'égayer et la ranimer encore avant le sommeil de la nuit. Les arbres et les fleurs exhalaient leurs parfums. Parmi les buissons tout resplendissants de milliers de perles humides, les grillons fredonnaient leur éternelle cantilène, les rossignols chantaient. L'air était imprégné de chaleur, mais de cette chaleur salutaire qui dilate un cœur jeune, lui ouvre les perspectives les plus riantes, fait flotter devant lui mille images radieuses, le berce de rêves éblouissants. Hélas! et moi aussi, dans ma jeunesse, je connus ces beaux rêves!

Le soleil se coucha. Le ciel était d'une transparence parfaite. Nous étions, Sibylle et moi, à la fenêtre du grand salon, et nous regardions en bas tourner les roues du moulin, tout en riant et causant des jours écoulés et de nos espiègleries d'enfance.

C'était l'heure du souper. Déjà depuis quelque temps on ne gardait plus à table la place du docteur. Quant à moi, en ma double qualité de membre de la famille et de petit garçon, j'avais le droit de m'asseoir auprès de ma petite cousine, qui ne manquait jamais de venir à ce repas-là, dans un négligé tout à fait campagnard.

Le souper fini, la vieille meunière se mit à lire, selon son habitude, et nous allâmes, Sibylle et moi, reprendre

notre poste et nos causeries de plus belle, à la fenêtre du salon. Vers dix heures, la mère de Sibylle se leva pour aller se mettre au lit; mais nous obtînmes d'elle la faveur de rester encore ensemble quelques minutes.

Les papillons de nuit voltigeaient tout autour de nous; les vers luisants illuminaient çà et là le gazon. Tout en me rapprochant le plus près possible de ma jeune cousine, je me sentis pris d'un léger frisson. Était-ce l'effet de l'eau que nous envoyait le moulin? je ne sais; mais le fait est que Sibylle, me voyant ainsi frissonner, tira de son sein un petit fichu et me l'appliqua sur le cou, tout imprégné d'une douce moiteur. Dieu! ce fut alors comme les dimanches matin, quand nous jouions ensemble, tout en faisant notre toilette. Je sentis le cœur de ma cousine battre contre ma poitrine; mais le frisson ne me quitta pas.

Tout à coup nous entendons, au milieu du silence de la nuit, un bruit sourd comme du bois sur du bois, et bientôt nous apercevons le docteur qui travaillait près des roues du moulin. Il regardait vers nous de temps en temps, et je lui souhaitai le bonsoir. Je crus d'abord qu'il ne m'avait point entendu; mais il n'en était rien, car Sibylle ayant dit à son tour beaucoup plus bas : « Bonsoir, monsieur Burbus! » il ne fit qu'un bond et s'avança sous notre fenêtre.

« Que faites-vous là? demanda Sibylle.

— Je ne pouvais pas dormir, répondit le docteur; je suis donc allé faire un tour de promenade autour du moulin, quand j'ai remarqué un pieu qui s'était détaché, et que l'eau aurait infailliblement enlevé pendant la nuit. »

Je ne sais pourquoi, mais le docteur avait ce soir-là un air morose et profondément troublé, tout comme dans cette pluvieuse matinée de novembre, où je m'éveillai dans sa chambre, en face de la maison Reiszmehl.

« Voilà une bien belle soirée, cher docteur, lui dis-je.

— Oui, me répondit-il, peut-être, selon qu'on prend la chose. Pour moi, le chagrin s'empare de moi, et je

deviens triste, oui, horriblement triste, quand je me trouve seul par un beau soir d'été. Vous n'êtes jamais mélancolique, vous, ajouta-t-il d'un air sarcastique.

— Dieu merci! non, dit pour moi Sibylle. Les enfants n'ont pas de raison d'être tristes.

— Les enfants! dit en riant le docteur. Ah! celui-là est un enfant bien venu.

— Oui, mais il n'en est pas moins encore mon enfant, repartit Sibylle en me baisant sur le front.... N'est-il pas vrai, petit?... Et voyez-vous, docteur? continua-t-elle dans son innocente candeur, et en lui montrant le fichu qu'elle avait mis autour de mon cou; voyez-vous? je l'ai soigneusement couvert, pour qu'il ne se refroidisse pas.

— Voilà un heureux enfant! dit le docteur. Quand je me refroidis, moi, nul ne s'en inquiète.

— Ah! voilà que vous remontez sur votre dada, répliqua Sibylle. Ma mère a bien raison, quand elle vous répond que ce n'est pas bien à vous de croire qu'on ne vous porte aucun intérêt. C'est un fait pourtant bien certain qu'on s'intéresse à vous, et beaucoup.

— Est-ce vrai? dit le docteur avec joie. Est-ce sérieusement vrai? Donnez-moi la main pour gage.

— Comment puis-je vous donner la main d'ici? » dit la jeune fille en riant.

Cependant Burbus insistait, et d'une voix suppliante :

« Oh! donnez-moi la main, répéta-t-il.

— Allons, Sibylle, donne-lui donc la main! » dis-je à mon tour.

Et dégageant lentement son bras de mon cou qu'elle tenait enlacé, elle le tendit vers le docteur. Je me souviendrai toujours de ce moment, de l'ardente passion avec laquelle mon ami saisit cette main qui lui était offerte et la baisa. Ce que je me rappelle encore parfaitement, c'est que cette main était toute mignonne, et que le bras, que je pus voir aussi, était comme fait au tour. Le docteur se donna beaucoup de peine, après avoir baisé cette jolie main, pour toucher aussi de ses lèvres

certaine petite fossette qui se trouvait sur le bras de ma cousine ; mais il finit par réussir. Alors un soupir de joie et de bonheur monta de sa poitrine longtemps oppressée, un éclair brilla dans ses yeux, et il trouva encore quelques bonnes paroles à mon adresse.

« Cher camarade, me dit-il en riant, venez ; il faut que nous fassions encore un tour ensemble dans la forêt. Bon Dieu du ciel ! le monde est pourtant beau ! »

Sur ce, il m'envoya un baiser avec la main et s'élança sur l'armature du moulin. Sibylle le suivit quelques instants du regard, et tout en me disant : « Bonne nuit, mon cher, dors bien ! » elle avait sur les lèvres un sourire admirable, un sourire vraiment céleste. Alors elle se retira dans sa chambre, et je n'en fus vraiment pas fâché : car, bien que j'eusse grand plaisir à me trouver avec elle, je m'en promettais pourtant encore plus d'une promenade nocturne avec mon cher docteur.

Cette promenade me rappela tout à fait nos chasses au blaireau. Mon ami Burbus courait comme un chevreuil à travers la montagne, franchissant d'un bond les ruisseaux aux endroits les plus larges, chantant à plein gosier comme le plus heureux des mortels. J'étais redevenu son ami, son bon ami d'autrefois, et il me le témoignait par de fréquentes embrassades.

Il pouvait être minuit lorsque nous rentrâmes au moulin, dont la noire silhouette se dessinait à nos yeux au fond du vallon, à travers l'ombre silencieuse. Derrière nous, sur la lisière de la forêt, planait la lune radieuse, dont la lumière argentée illuminait l'étroite fenêtre de la chambre où dormait Sibylle. Les roues du moulin, qui avaient cessé de tourner, laissaient tomber lentement quelques gouttes d'eau, qui scintillaient dans leur chute comme autant de perles, et formaient dans la petite rivière où elles étaient reçues autant de petits cercles lumineux et tremblants, qui insensiblement s'élargissaient avant de disparaître et de s'effacer tout à fait.

« Connaissez-vous le conte de la petite Rose ? me demanda le docteur. Il y avait une fois une princesse d'une

beauté merveilleuse, qui demeurait au fond d'une épaisse forêt. Elle se piqua à la pointe d'un fuseau et tomba dans un profond sommeil. Peu à peu grandirent autour d'elle les arbres et les taillis, dont le feuillage devint de jour en jour plus épais et plus sombre, si bien qu'enfin nul ne put plus pénétrer jusqu'à elle, nul ne sut plus même où elle dormait. Alors vint le chevalier auquel la princesse était destinée par le sort ; il la réveilla d'un baiser, et puis elle devint sa femme. »

Ce conte achevé, il appuya sa tête sur ses mains, ses traits prirent une expression sérieuse, presque amère, et il se mit à chanter à demi-voix :

Dans un frais vallon
Tourne la roue d'un moulin;
C'est là qu'a fui ma belle,
C'est là qu'elle se cache.
Elle m'a donné sa foi,
J'ai reçu d'elle un petit anneau;
Mais elle a rompu sa foi,
En deux elle a brisé l'anneau.

« Arrière ! arrière toutes ces sombres pensées ! s'écria-t-il tout à coup en s'interrompant lui-même. Dieu est grand ! ajouta-t-il très-haut. Bonne nuit, mon jeune camarade ! Pensez toujours à moi. Nous nous reverrons, je l'espère, quelque jour, avec grand plaisir.

— A demain, répondis-je en riant.

— Qui sait ? » répliqua-t-il ; et escaladant la fenêtre d'un pied léger il regagna sa chambre.

. . . .

Le lendemain, comme je descendais de ma chambre, je trouvai une grande rumeur au moulin.

Il avait été impossible de mettre la main sur le docteur Burbus, et, après une heure d'inutiles recherches, un petit paysan apporta une lettre de lui, disant que le docteur la lui avait remise lui-même dans la forêt pour la meunière.

Cette lettre devait contenir des choses tout à fait singu-

lières, car le cousin parut de plus mauvaise humeur que d'habitude, et Sibylle vint à table les yeux rouges de larmes. Tout le monde, jusqu'aux domestiqes, s'épuisait en conjectures sur ce qu'était devenu le docteur ; mais, au bout de quelques jours, on n'en parla plus et on ne songea plus à lui. Seulement, quand je me trouvais avec Sibylle, il nous arrivait parfois encore de prononcer son nom, et sa disparition soudaine semblait avoir produit sur ma jeune cousine une impression des plus pénibles.

Cependant la roue de mon destin, qui, durant ce printemps et cet été, avait continué de tourner doucement et agréablement au milieu des prés et à travers la forêt, reçut tout à coup une impulsion nouvelle d'une lettre de mon oncle et tuteur, laquelle m'avait été adressée à F..., chez ma grand'mère, et qui était vraisemblablement le résultat d'un nouveau conseil de famille. Cette lettre était ainsi conçue :

« Il me semble, mon cher neveu, que la vie de *far niente* que tu mènes au moulin te convient fort. Je sais du moins par le cousin Christophe que tu es devenu plus grand et plus vigoureux. Mais que tu pousses la légèreté jusqu'à ne pas songer un seul instant au moyen de t'assurer un avenir, et que tu ne m'aies pas écrit une seule fois de te pourvoir d'une nouvelle condition pour l'hiver, que tu oublies là-bas, comme on me l'a dit, le peu que tu sais, et que tu perdes le temps si précieux de ta jeunesse à mener paître les troupeaux et à attraper des nids d'oiseaux, cela me plaît beaucoup moins, sans m'étonner pourtant, car je te connais. Remercie donc la Providence de t'avoir donné en moi un tuteur infatigable qui, grâce à l'étendue de ses relations, a pu te procurer une place de commis dans la ville de fabrique d'E.... Il ne s'agit plus pour toi cette fois d'entrer dans une boutique d'épicerie, mais bien dans un magasin de soieries et nouveautés, dans l'honorable maison Jean-Gaspard Stieglitz et compagnie. Tu te rendras à pied à E.... Arrivé là, tu remettras les lignes ci-jointes à notre cousin, M. le professeur W..., et ce digne ami avisera de

la manière la plus favorable à ton introduction dans la maison de commerce en question. Je n'ai pas envie de te multiplier les avertissements ; mais, si tu trompes cette fois encore le peu d'espoir que nous fondons sur ta bonne conduite à l'avenir, c'en est fait, je te retire ma main sans retour, et tu pourras alors recourir à la dernière ancre de salut qui reste aux jeunes mauvais sujets, c'est à dire te faire soldat. Au demeurant, mes enfants t'offrent, ainsi que moi, leurs compliments les plus affectueux, et je suis pour aussi longtemps que tu voudras,

« Ton oncle bien affectionné. »

CHAPITRE XXIV.

Fin de l'idylle.

Cette consolante épître de mon oncle et tuteur fut comme un large trait de plume jeté au travers de ma paisible idylle du moulin. Tout ce riant tableau que j'avais sous les yeux, la forêt embaumée, l'air frais et pur que je respirais sous ce beau ciel, ces eaux au cours rapide, ce moulin solitaire avec les braves cœurs qu'il renfermait, tout cela devenait pour moi comme un vain rêve, une décevante vision, une image vague et flottante que j'avais peine à retenir encore. Devant moi s'étendait une vaste et triste lande, toute peuplée de figures prosaïques et désagréables à la façon des Reiszmehl, et loin, bien loin à l'horizon, se dessinait vaguement à mes yeux l'image de mon ami, de ce cher docteur Burbus, dont nul de nous n'avait plus entendu parler depuis son départ.

Bien que je ne fusse séparé de la ville d'E.... que par quelques heures de marche, ce petit voyage, fait dans les conditions où je devais l'entreprendre, c'est-à-dire seul et sans cet ami qui jusque-là m'avait servi de

guide, m'apparaissait sous les plus sombres couleurs. Je n'étais rien moins que timide par nature; mais cette vie calme et tranquille au fond des bois avait fini par me communiquer une sensibilité si délicate, que je souffrais à la seule idée du moindre contact avec le monde extérieur, avec une société froide, indifférente, étrangère.

Quand vint la dernière nuit que je devais passer au moulin, le tictac des roues, qui jusque-là m'aidait à m'endormir, ne me permit pas de fermer l'œil un seul instant. Le bruit de l'eau qui, par son uniformité même, berçait ordinairement mon sommeil de mille songes brillants, devint alors pour moi comme le roulement sinistre d'un torrent sauvage qui, de sa rive paisible, m'entraînait dans ses flots bouillonnants, et une voix semblait me dire : « Nage, ou tu te noies ! »

Le lendemain, chacun me fit l'adieu le plus cordial. Le cousin Christophe me serra la main et me dit :

« Si tu es libre un jour, viens nous voir, tu seras le bienvenu en tout temps; seulement il n'y faut pas songer avant d'avoir passé au moins un an dans ta nouvelle condition. »

Sibylle ne put pas me dire grand'chose; mais lorsqu'elle me donna pour adieu un tendre baiser, lorsque je sentis de chaudes larmes couler de ses yeux sur mes joues, la fermeté que j'avais su m'imposer jusque-là tomba tout à coup, et je m'enfuis plutôt que je ne partis, en pleurant moi-même comme un enfant.

Franz et Élisabeth n'avaient point paru. Cette dernière, qui affectait une énergie toute virile, n'avait pu prendre sur elle de me laisser voir des yeux humides, et nous nous quittâmes ainsi sans avoir échangé un serrement de mains. Quant à Gaspard, il me fit de la fenêtre un signe amical d'adieu avec son bonnet blanc.

C'était une belle matinée d'automne, et plus je m'éloignais du moulin, plus s'éclaircissait, au-dessus de ma tête le ciel dont un épais brouillard voilait la voûte azurée au pied de la montagne. La mousse et le gazon étincelaient devant moi de mille points lumineux, et la

rosée pendait en perles sans nombre aux branches des arbres et des buissons. Arrivé près de la vieille croix, sur la hauteur, je m'y arrêtai silencieux, et m'assis sur la pierre usée par le temps. Je dominais de là le vallon d'où je venais de m'échapper, mais ma vue ne s'étendait pas à plus de deux pas de distance. Le soleil, qui montait à l'horizon dans tout son éclat, chassait le brouillard au fond du ravin, qui m'apparaissait comme un lac de montagne aux eaux grisâtres, ou plutôt comme un lac enchanté : car c'était là-bas, au fond de ce vallon, qu'il m'avait été donné de retrouver une seconde fois depuis ma première enfance de douces heures de joie, de paix et de bonheur.

L'oreille tendue, j'entendis le bruit monotone des roues du moulin, je distinguai le mugissement des vaches qui paissaient dans les prairies attenantes à la forêt, puis, plus loin, deux coups de feu qui se succédèrent rapidement; c'était Gaspard qui m'envoyait encore un adieu à sa façon.

C'en était donc fait, j'étais chassé de ce vallon enchanté, et je me trouvais là sur la hauteur, pauvre enfant seul et abandonné. Longtemps je restai près de la vieille croix, en proie à l'agitation la plus vive.

Plusieurs fois je fus sur le point de redescendre au moulin et de supplier le cousin Christophe de me prendre comme aide-meunier et de me garder toujours avec lui.

Que m'importait le monde avec son tumulte et son éclat? Je ne le connaissais point encore, et je m'effrayais à l'idée d'être entraîné dans son tourbillon.

Plus tard, à un autre âge, dans mes courses rapides à travers de lointains pays, quand, après une longue route, j'arrivais pour souper dans quelque ferme solitaire ou dans quelque moulin perdu au fond d'une gorge comme celui-ci, je ne compris plus comment on pouvait être content et heureux, séparé du monde à ce point; non, et il ne me fut donné de le comprendre encore que lorsque revint à mon esprit le souvenir de cette heure passée au pied de la vieille croix. Alors il m'ar-

riva bien souvent, au milieu du tumulte du monde, de me dire, comme dans cette paisible matinée d'automne : « Un jour, quand tu seras devenu tout à fait vieux, quand le travail et les affaires auront miné tes forces, alors, mais alors seulement, tu reviendras sur tes pas, tu redescendras lentement dans le frais vallon, et tu y cacheras le reste de ta vie, oublié des autres et les oubliant. »

Là-dessus, sans hésiter davantage, je pris congé de ces lieux qui m'étaient devenus si chers, et je me remis tranquillement en route, de manière à arriver à E.... d'assez bonne heure. Des aventures, comme à mon précédent voyage avec le docteur Burbus, je n'en eus aucune; il est vrai que je ne les cherchais pas. La seule chose extraordinaire qui m'arriva, ce fut la rencontre d'un conducteur bon enfant, qui, seul dans sa voiture, gravissait une longue côte. Les chevaux allaient au pas, chassant les mouches avec leur queue et portant les oreilles basses.

Le temps était extrêmement chaud. Le conducteur m'invita à venir m'asseoir à côté de lui et à lui faire compagnie pendant une heure. A l'objection que je lui fis que je n'avais pas beaucoup d'argent pour le payer, il se moqua de moi et me dit que je n'avais qu'à monter auprès de lui, sans m'embarrasser du reste; ce que je fis tout aussitôt, et vraiment je me trouvai fort bien sur ces coussins moelleux.

Ce conducteur était un homme d'un certain âge, mais très-vert encore, et il avait l'air fort bon vivant. Ancien militaire, il avait servi dans les hussards comme brigadier, ce qui faisait de lui à mes yeux un haut et important personnage. Questionné par moi sur ses services, il m'initia à maint détail fort peu récréatif de la vie militaire, et par là il ne contribua pas peu, sans s'en douter, à m'affermir plus que jamais dans ma résolution de travailler désormais de toutes mes forces pour n'être pas réduit un jour, comme m'en avait menacé mon oncle et tuteur, à me faire soldat. Lorsque

nous eûmes atteint la hauteur que nous voyions devant nous depuis quelque temps, il m'invita à descendre et me montra à une assez faible distance les tours de la ville d'E..., qui était le but de mon voyage. Je pris congé de cet aimable compagnon, et descendis d'un bon pas la côte qui me conduisait à ma nouvelle destination.

La voiture me dépassa bientôt d'un air narquois. Je vis assez longtemps encore les chevaux trotter, puis je ne vis plus rien, rien qu'un nuage de poussière.

E..., riche ville de fabrique, avait un tout autre aspect que B..., la seule grande ville que je connusse jusqu'ici. Au lieu de hautes et puissantes tours gothiques et de vieux édifices de toute forme, noircis par les ans, faisant saillie sur les toits chargés d'ornements de mauvais goût de maisons bourgeoises fort anciennes, je voyais surgir devant moi de hardis clochers aux flèches élancées, couverts d'ardoises grises, des cheminées colossales, de vastes bâtiments percés de fenêtres sans nombre, et tout cela paraissait jeune et neuf. Ce n'était partout que murailles badigeonnées d'un blanc clair, avec des volets du vert le plus frais.

Ça et là, vomie par de longues cheminées, s'élançait dans l'air en tourbillons épais une noire fumée, comme j'en avais vu souvent sur les paquebots à vapeur, et tout à côté, par un curieux contraste, une fumée blanche comme de la neige.

Dans les rues, où je m'avançais d'un pas timide, quel mouvement, quel bruit, quelle vie ! Ici des grincements de roues, d'engrenages, de machines de toute sorte ; là le bruit sourd de masses d'eau grondantes ; et, comme je regardais d'aventure une maison devant laquelle je passais, j'aperçus des roues par centaines, de toutes les dimensions, tournant avec la rapidité d'une flèche et la furie d'un ouragan, si bien que j'en eus presque le vertige.

L'air était imprégné d'une odeur forte et pénétrante, notamment près de la rivière, que je traversai sur un pont, et sur les bords de laquelle je vis une grande quan-

tité de gens occupés de laver des étoffes de toutes les couleurs; l'eau en était teinte à une grande distance.

Enfin, sur mon passage allaient et venaient d'énormes chariots chargés de charbon et de marchandises diverses.

Je me trouvais dans un monde tout nouveau, et tirant de ma poche mon ancre unique de salut, c'est-à-dire ma lettre à mon cousin le professeur, je m'informai, chapeau bas, de sa demeure, auprès de plusieurs passants. La plupart ne le connaissaient pas; mais je finis par trouver un homme fort obligeant qui, après m'avoir promené avec lui à travers plusieurs rues d'une longueur sans fin, me montra le logis que je cherchais. J'avais craint un instant que mon cher cousin ne demeurât dans le voisinage d'une de ces fabriques maudites, dont le bruit m'assourdissait encore les oreilles; aussi fus-je très-agréablement surpris, lorsque mon aimable cicerone, me désignant une petite maison jaune entre des arbres verts, à mi-côte, en avant de la ville, me dit que c'était là.

Je m'engageai dans un petit chemin, le cœur palpitant, et bientôt je me trouvai devant une porte grillée, dont je tirai timidement la sonnette.

Une vieille dame, de bonne et honnête figure, avec de grands yeux bleus fort doux, m'ouvrit et me demanda ce que je désirais. Il me sembla que j'avais déjà vu cette dame quelque part; mais, en dépit de tous mes efforts, je ne pus réussir à fixer mes souvenirs. Je montrai ma lettre. La dame m'invita à entrer dans le petit jardin qui entourait la maison, et demanda à une jeune fille qui paraissait fort occupée d'arroser des fleurs et des plantes de toute sorte :

« Où est ton père? »

La petite personne leva un instant les yeux de son travail et me regarda d'un air étrange. Elle avait des yeux bleus et doux comme la vieille dame.

« Papa, répondit-elle, est dans sa chambre, où il fait sa promenade assis. »

Cette petite fille ne m'était pas non plus inconnue;

mais où l'avais-je rencontrée? c'est encore ce dont je ne pouvais me souvenir.

La dame prit ma lettre et la porta à la maison. Elle revint bientôt en riant, me tendit la main et me dit :

« Je suis vraiment contente de te voir; tu ressembles à ta mère, et j'avais dès le premier moment reconnu dans tes traits une ressemblance frappante; seulement je ne savais pas au juste à qui la rapporter. Maintenant viens voir le cousin et recevoir ton petit sermon d'introduction ; le cousin est meilleur qu'il n'en a l'air. Emma, dit-elle ensuite à la petite fille, c'est le cousin dont je t'ai parlé, et qui vient ici pour apprendre le commerce. »

Emma posa à terre son arrosoir et me dit d'un ton sérieux et bref :

« Ah! ah! le cousin! cela me fait plaisir. Mais, ajouta-t-elle après avoir jeté un regard sur mes bottes toutes poudreuses, tu es venu à pied et tu dois avoir faim; je vais te chercher une tartine de beurre.

— Oui, tu feras bien, » répondit pour moi la dame en riant, et elle me précéda à la maison.

CHAPITRE XXV.

Mon cousin le professeur.

Les choses avaient ici un tout autre aspect qu'au moulin. C'étaient d'abord, devant la porte, des touffes d'arbustes et toute une rangée de beaux arbres, avec de beaux fruits dorés, que mon noviciat dans la maison Reiszmehl me fit reconnaître incontinent pour des oranges et des citrons. Dans les chambres que nous traversâmes filtrait un demi-jour fort agréable, à travers des rideaux verts que l'on avait tirés à cause du soleil. Enfin nous

arrivâmes dans la pièce où se trouvait mon savant cousin, et qui était toute remplie d'objets précieux et étranges. D'un côté, une grande bibliothèque, et çà et là des télescopes gigantesques, une machine électrique, autant que je pus le deviner, grâce à mes souvenirs d'école, et quantité d'autres machines de toute forme et de toute grandeur, toutes en cuivre brillant et poli, et dont la destination m'était parfaitement inconnue.

Le cousin était assis dans un grand fauteuil de bois brun sculpté, la jambe droite croisée sur la jambe gauche, battant la mesure avec la pointe du pied droit et l'index de la main droite. J'eus tout le temps nécessaire pour le bien observer, ainsi que la chambre ; car il avait devant lui, sur une petite table, un livre ouvert, où il continua de lire tranquillement, en dépit de ma présence. La dame était restée sur le pas de la porte.

Mon cousin était un homme long et sec, déjà passablement âgé, avec une figure blême, mais joviale, et une perruque brune. Dans un coin de la chambre était une cage en fil de laiton renfermant un perroquet blanc, tel que j'en avais vu maintes fois chez les marchands d'oiseaux, et ce perroquet fut cause que mondit cousin daigna enfin me faire l'honneur de m'adresser la parole. L'oiseau, dressant son aigrette rouge, tourna vers moi la tête d'un air familier, et, comme je restais naturellement fort tranquille à ma place, me dit très-haut et fort distinctement :

« Filou! »

Là-dessus, le professeur ferma son livre, prit une prise dans une tabatière qui était posée devant lui, et du ton le plus sérieux et le plus solennel :

« Ah! ah! dit-il, Joco te salue, et m'est avis que ce mot « filou » dont il t'apostrophe équivaut à « vaurien. » Quant à cette expression, qui me semble encore un peu forte, malgré certains renseignements que m'a donnés ton tuteur sur ton compte, je ne l'aurais peut-être pas employée dans un discours sérieux ; cependant je ne puis m'empêcher de te traiter de jeune étourdi, car c'est là le nom

le plus doux, bien qu'il ne soit pas des plus flatteurs, dont s'est servi monsieur ton oncle pour te désigner.

— Monsieur mon cousin, balbutiai-je d'un air embarrassé et en devenant rouge comme l'aigrette de mon malappris d'introducteur, j'ai du moins formé la sérieuse résolution de ne plus donner lieu à mon tuteur de se plaindre de moi.

— Bien, répliqua mon cousin; c'est bien si tu persistes dans ce louable propos; et, comme il est donné à tout homme de pouvoir s'amender, tu ne peux manquer d'y réussir, si tu le veux avec des efforts persévérants; mais ne t'en tiens point à l'intention. Tu connais le proverbe : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. » Ici-bas on ne rencontre guère autre chose. »

J'essayai de me justifier un peu, sans toutefois nier précisément la justesse des accusations de mon oncle, et je renouvelai ma promesse de travailler dans mon nouvel emploi avec une assiduité exemplaire. Sur ce, le cousin me congédia avec des paroles beaucoup plus gracieuses que celles dont il avait salué ma bienvenue.

« Va donc, mon garçon, me dit-il; tu dois être fatigué et avoir faim; ma femme te préparera quelque chose pour te rafraîchir. Quant à moi, il faut que je continue à me remuer encore une demi-heure. Un mouvement régulier et d'une certaine durée fait circuler plus activement le sang dans les veines, ce qui est essentiellement bon pour la santé. »

Je m'éloignai en toute hâte, et je ne fus pas plutôt sur le pas de la porte que je le vis se remettre en train de battre la mesure avec le bout de son pied droit et l'index de sa main droite, occupation que mon entrée avait interrompue. La chose me parut fort bizarre, non moins que les dernières paroles qu'il m'avait dites, « qu'il avait encore à se remuer une demi-heure. » Plus tard, quand je fus plus et mieux connu dans la famille, j'appris à mon grand divertissement que ce cher cousin, tenant toute promenade pour une perte de temps, quittait son logis le plus rarement possible. Il pensait que le moindre

mouvement imprimé au corps d'une manière un peu continue suffit à accélérer la circulation du sang. Voilà pourquoi il restait assis durant des heures, ne remuant que l'index et la pointe du pied, et c'était ce qu'avait voulu dire la petite Emma, lorsqu'elle avait dit à sa mère : « Papa fait sa promenade assis. »

Du reste, ce cousin-là était un homme fort original. Il s'était, dans sa jeunesse, livré avec ardeur au travail, et avait fait de sérieuses études. Mais vivant constamment enfermé et toujours replié sur lui-même, il ne fit aucun de ces grands voyages que sa fortune lui eût permis et qu'il s'était d'abord proposé d'entreprendre, faute de pouvoir se résoudre à s'arracher de sa chambre et à rompre avec ses habitudes. Plus tard il devint professeur de mathématiques et enseigna dans une université ; mais il quitta sa chaire au bout de quelque temps pour le motif bizarre et futile que voici.

La salle où il faisait ses leçons était de construction fort irrégulière, et il y avait en face de la chaire deux fenêtres complétement disparates, l'une cintrée et très-haute, l'autre toute petite et carrée. La vue de ces deux fenêtres le choquait à un tel point, qu'il ne pouvait rassembler et suivre ses idées qu'en tenant ses yeux invariablement fixés sur son manuscrit; mais à peine les levait-il et apercevait-il ces deux figures, dont la disproportion était si contraire aux lois de l'harmonie, qu'il s'embarrassait aussitôt, perdait le fil de son discours et paraissait tout interdit. Or, au lieu de s'ouvrir à quelqu'un de cette contrariété, qui pesait sur lui comme un cauchemar, il prit un beau matin son congé, avec la pension à laquelle lui donnaient droit ses services, et s'en revint ici, où il ne noua, à vrai dire, aucune relation un peu intime avec personne.

Il avait d'abord fréquenté le soir un cercle qui se tenait dans un local magnifique, où tout était admirablement disposé pour le bien-être et l'amusement de ses hôtes. Cabinet de lecture, salle de billard, restaurant et jeu de quilles, rien enfin n'y manquait. L'ex-professeur y allait volontiers passer la soirée plusieurs fois par se-

maine. Mais il y fit très-peu de connaissances, et il parlait fort rarement aux diverses personnes qu'il y rencontrait ; aussi le voyait-on le plus souvent errer çà et là dans les salons de la société, comme une ombre silencieuse, que chacun évitait.

Il lui arrivait parfois de rester planté des heures entières devant le billard, suivant la marche des billes, observant les courbes et les angles qu'elles décrivaient en bondissant d'une bande à l'autre, et les ramenant ensuite à part lui aux figures géométriques les plus diverses. Puis il allait s'asseoir dans un coin de la salle, prenait une tasse de thé, faisait un somme et ne s'éveillait que vers dix heures au bruit des chaises qu'on remuait deci delà, et au claquement des portes qu'on ouvrait ; car c'était le moment où la plupart des membres du cercle s'en retournaient chez eux.

Quelques jeunes gens lui jouèrent un soir un méchant tour, soigneusement concerté et non moins habilement exécuté. L'ex-professeur venait de prendre son thé, après quoi, se renversant sur sa chaise, il s'était endormi, selon son habitude. Aussitôt on ferme les portes de la pièce attenante, on éteint toutes les lumières, puis, après être resté un certain temps dans le plus grand silence, on remue tout à coup les chaises près de différentes tables, on piétine le plancher bruyamment, on rouvre et on referme les portes. A ce brouhaha, le professeur s'éveille, comme à l'ordinaire. Il entend plusieurs groupes de joueurs parler haut dans la salle en continuant leur partie. « Cœur est atout, » dit une voix ; et les cartes d'aller sur la table avec leur petit frôlement si connu. Ailleurs ce sont des dominos que l'on remue sur une table de marbre, plus loin le choc des billes et leur roulement sourd et étouffé sur le tapis du billard ; tout cela mêlé aux conversations et aux rires des joueurs. Notre homme se frotte les yeux. Cette obscurité profonde où il est plongé l'étonne, le déconcerte, surtout quand il entend que tout suit sa marche habituelle autour de lui. Il ouvre de nouveau les yeux, les tient tout grands ouverts, porte ses mains sur son vi-

sage; mais la chambre est parfaitement close, et il n'y aperçoit pas la moindre lumière. L'inquiétude le prend alors.

« Miséricorde divine, pense-t-il, est-ce que je suis aveugle ? »

Il se lève de sa chaise et se heurte contre un des assistants, qu'il pousse sur un groupe de joueurs.

« Eh ! eh ! dit celui-ci, monsieur le professeur, vous avez failli me renverser.

— Mais, très-cher monsieur et ami, réplique-t-il d'une voix mal assurée, un tel choc est bien pardonnable, au milieu de la profonde obscurité qui règne dans cette chambre.

— Que parlez-vous d'obscurité ? demandent plusieurs personnes à la fois d'un air étonné. Mais il fait clair ici ce soir, comme d'habitude.

— Vous plaisantez, messieurs, je ne vois rien, absolument rien, » crie le professeur hors de lui.

A ces mots, chacun se lève de table et il se forme un groupe serré autour de l'aveugle prétendu.

« Laissez-moi voir vos yeux, dit la voix bien connue d'un jeune médecin. Je n'y remarque rien d'extraordinaire, » reprend-il, et le pauvre professeur, qui était sur le point de s'affecter fort sérieusement de ce malheur qu'il croyait irréparable, entend partir de l'angle de la salle un petit rire étouffé.

Aussitôt sa résolution est prise, il se pend à la sonnette qui se trouvait à la portée de sa main, et l'agite vivement. Le sommelier paraît, mais il ne le tire pas d'embarras, en lui affirmant, comme l'ont fait avant lui tous les autres, qu'il n'y a dans la salle rien d'extraordinaire.

Bref, le professeur commence à croire qu'il est réellement aveugle, et demande avec instance qu'on le reconduise chez lui.

Cependant la chose ne devait pas aller jusque-là : car au même moment, la porte de la pièce voisine s'ouvrant, un nouvel hôte se présente et demande avec étonnement la cause d'une telle obscurité.

Le professeur, tranquille et réfléchi comme toujours, prend à côté de lui son chapeau et son jonc d'Espagne, et dit avec calme :

« Messieurs, on n'en saurait vouloir à un aveugle, s'il ne voit pas où s'adressent quelques coups bien appliqués qu'il juge indispensable de distribuer autour de lui. »

Et le voilà qui, levant sa canne, tombe à bras raccourci sur le groupe qui l'entoure. Quelques-uns voulaient se fâcher et résister ; mais les plus raisonnables, ceux qui ne s'étaient point associés à toute cette mauvaise plaisanterie, les sommèrent de se tenir en paix et de laisser sortir le professeur.

Le lendemain matin, il écrivit un billet à la société, pour lui annoncer sa démission, et en même temps il fit prier ceux de ces messieurs qu'il avait atteints la veille avec sa canne de vouloir bien se nommer, attendu qu'il était résolu à leur offrir la satisfaction la plus complète. Cependant aucun de ces messieurs ne se nomma, et le professeur, naturellement, ne mit plus les pieds dans ce cercle.

Mais en voilà assez sur le passé de mon cousin le professeur.

Dans le petit jardin tout propret attenant à la maison, on m'avait apprêté quelques rafraîchissements. Je me laissai asseoir très-commodément auprès de la bonne vieille dame et de ma petite cousine Emma. J'eus à leur conter mainte chose de tous les membres de la famille qu'elles connaissaient et qu'elles n'avaient pas vus depuis longtemps.

« Sais-tu bien, me dit la femme du professeur, que nous sommes de vieilles connaissances ? Non, tu ne t'en souviens plus.

— Pourtant, dis-je d'un air réfléchi, lorsque j'entrai dans ce jardin et que je vous vis tout à coup devant moi, il me sembla que nous nous étions déjà vus quelque part.

— Je sais bien où c'était, dit la petite Emma ; dans une grande et belle église. Il n'y a pas déjà si longtemps de cela. Tu étais malade, cousin, et nous te trouvâmes

gisant sur les dalles. Un vieux homme te releva, et nous t'emportâmes en voiture à la maison où tu demeurais, et qui était précisément celle où nous allions rendre visite.

— J'allais voir ma tante, ta vieille grand'mère, acheva la mère d'Emma. Mais tu devins bientôt si sérieusement malade, que tu ne nous reconnus plus quand nous prîmes congé. »

Il se faisait en moi une agréable lumière. C'était bien là ma petite connaissance de l'église.

« Mais pourtant je vous ai reconnues, » dis-je vivement; et j'ajoutai en souriant : « Seulement je croyais dans ma fièvre que c'était une madone de l'église qui venait avec son petit ange s'informer de ma santé. »

Nous rîmes de bon cœur au souvenir de cette première rencontre, et nous n'en fîmes que plus vite connaissance.

La vue du jardin sur la ville était charmante. Une joyeuse espérance me dilatait le cœur, et, après que j'eus raconté à mes deux cousines, avec une entière franchise, mes précédentes aventures, dont elles ne rirent pas peu, notamment au chapitre du docteur Burbus et de son squelette, qui avait joué un si grand rôle dans mon histoire, nous devînmes tout à fait bons amis. Emma m'avoua le même soir qu'elle m'avait tenu jusque-là pour un parfait mauvais sujet.

« Mais maintenant penses-tu autrement de moi? lui dis-je en riant.

— Nous verrons, répliqua la petite personne d'un air fort circonspect. Cela dépend entièrement, comme dit papa, de ta conduite ultérieure. »

CHAPITRE XXVI.

Nouveau début.

Dans la maison Reiszmehl je m'étais trouvé placé au plus bas degré de l'échelle commerciale ; j'allais maintenant m'élever d'un échelon, comme me le dit mon cousin le professeur le lendemain à déjeuner. En effet, la maison où je devais entrer se composait à la fois d'un magasin de nouveautés et d'une fabrique de soieries, ce qui me mettrait à même d'apprendre, avec le maniement de l'aune, les secrets de la fabrication des étoffes.

Cette dernière perspective me consolait et me tranquillisait un peu, car elle me promettait un agréable changement d'habitudes et diminuait le dégoût que j'éprouvais en général pour la profession de marchand. Mais si je me faisais déjà en imagination une joie peu commune d'assister à la transformation de la soie grossière, telle que le ver la produit, en brillantes étoffes et en tissus précieux, je dois avouer aussi que la pensée de devenir à mon tour moi-même un fabricant ne me flattait pas beaucoup moins.

« Ta nouvelle maison, me dit mon cousin, est une maison honorable, connue sous la raison de commerce *Stieglitz et compagnie*. Pour ce qui est de la *compagnie*, tu n'as pas à t'en inquiéter, et il n'existe pour toi que deux personnes, M. et Mme Stieglitz. Le mot *compagnie* ne fait suite à leur nom que parce qu'il existe à Amsterdam une maison qui fait le commerce de l'indigo, et dans laquelle les Stieglitz d'ici ont un certain intérêt. Pour moi, qui aime à voir clair devant moi et ne hais rien tant que les désignations inutiles et qui ne disent rien, je déteste ces raisons de commerce em-

brouillées, comme tu en rencontreras dans cette ville les plus étranges exemples. Ici on fait intervenir les aïeux, et l'on dit : *Jacques, fils de Pierre Holzen.* Là les vivants se considèrent uniquement comme successeurs, et écrivent : *Gaspard et Frédéric Schnitz, successeurs dudit Schnitz.* Ailleurs, quand il s'agit de plusieurs frères, on met tous leurs noms à la file, et l'on dit : *Henri, Joseph et Léopold Kreuzweg, fils et successeurs.* En ce qui concerne la maison où tu vas entrer, le chef, ou, si tu veux, le patron, M. Stieglitz est, au demeurant, un brave et digne homme, mais il n'est que le chef nominal. C'est, à vrai dire, Mme Stieglitz qui conduit tout, et tu devras avant tout t'efforcer de gagner ses bonnes grâces. La chose te sera facile en suivant la bonne voie : car Mme Stieglitz est une brave et estimable dame, et de plus, ajouta-t-il avec un petit sourire sarcastique, pieuse et craignant Dieu au delà de tout ce qui se peut imaginer. Tu auras aussi après elle une personne à ménager tout particulièrement : c'est le teneur de livres, M. Specht. »

Muni de ces instructions, je pris cordialement congé de ma cousine et de sa fille Emma, et je sortis, le cœur palpitant, en compagnie de l'ex-professeur, pour aller prendre possession de mon nouvel emploi.

La maison Stieglitz était un beau bâtiment neuf, et le magasin situé au rez-de-chaussée, éclairé par de grandes fenêtres à glaces d'une seule pièce, étalait aux yeux des passants les plus riches et les plus magnifiques étoffes.

J'avais, ce matin-là, apporté un soin tout particulier à ma toilette : j'étais tout habillé de noir, avec les cheveux bien peignés, bien lisses et partagés par une raie droite qui ne laissait rien à désirer. Ma bonne cousine s'était chargée elle-même de ce dernier soin, et, tout en y mettant la dernière main, elle m'avait soufflé dans l'oreille que je devais aborder Mme Stieglitz d'un air modeste et timide.

Le cousin me conduisit jusqu'à la porte d'entrée de la maison et tira la sonnette.

Bientôt un petit homme vint nous ouvrir. Il avait des lunettes sur le nez et nous demanda, d'un ton passablement bourru, ce qu'il y avait à notre service. Cet homme, un petit homme tout sec avec une épaule un peu plus haute que l'autre (inégalité qu'il cherchait à dissimuler de son mieux en tenant sa main gauche relevée sur sa hanche) portait une redingote qui lui tombait jusqu'aux pieds et une cravate blanche tirant sur le jaune. C'était M. Stieglitz en personne. Il ouvrit une chambre au rez-de-chaussée, où il nous introduisit, et mon cousin me présenta.

J'allais me recommander à mon nouveau patron par quelques paroles de circonstance, lorsque, d'une voix enrouée et sur ce même ton bourru dont il nous avait reçus à la porte d'entrée, il m'interrompit par ces mots :

« Bien, bien, je vais appeler ma femme. »

Et il s'esquiva tout aussitôt, glissant plutôt que marchant, dans de grandes pantoufles où nageaient ses pieds.

Cet accueil assez peu gracieux de mon futur patron avait produit sur moi une impression désagréable, et je me livrais déjà à de tristes réflexions, quand j'entendis dans le vestibule une voix prononcer ces mots assez haut et presque avec colère :

« La chose est-elle donc si pressée ? N'est-il pas possible qu'on me laisse un instant tranquille à mes affaires ? Est-ce que le nouveau *sujet* ne peut pas attendre ? »

Et la personne qui parlait ainsi parut presque aussitôt dans la chambre. C'était une grande femme robuste, au visage sévère, avec des cheveux gris, qui passaient sous un bonnet des plus simples. Un énorme trousseau de clefs pendait à sa ceinture, et elle tenait à la main une aune, ce sceptre du magasin.

Le cousin me présenta à la terrible dame. Mme Stieglitz (car c'était elle-même) lui offrit une chaise, et ils s'assirent tous deux, tandis que le patron et moi nous restâmes debout devant eux. Mme Stieglitz me regarda fort attentivement et dit à mon cousin :

« Le jeune homme ne paraît pas mal, mais je l'aurais cru plus grand et plus fort. »

Puis s'adressant à moi :

« Vous désirez apprendre l'état de marchand ? » me demanda-t-elle un peu rudement.

Je répondis d'un air timide que j'y mettrais du moins tous mes soins, mais que la fabrication des étoffes de soie était plus particulièrement ce que je désirais étudier.

« La fabrication ? reprit Mme Stieglitz. Ah ! il n'y faut pas songer encore ! Avant de fabriquer une étoffe, il faut d'abord apprendre à la bien connaître, manier l'aune pendant une couple d'années, tenir les petits livres courants ; alors, mais seulement alors, si le jeune homme a de l'assiduité et de la conduite, on peut utiliser ses services dans le bureau de pesage[1]. Pour moi, j'exige de l'honnêteté, de la ponctualité, de la clairvoyance et de la docilité ; le reste vient ensuite de soi-même.

— Oui, le reste vient de soi-même, répéta le patron.

— Quand désirez-vous, dit mon cousin, que le jeune homme entre en fonctions ? Peut-être le 15 de ce mois ? Il pourrait, dans ce cas-là, passer huit jours encore chez moi. »

Comme je remerciais mon cousin de l'agréable perspective qu'il m'ouvrait en m'offrant de passer encore huit jours, huit jours de liberté et de bonheur, dans sa charmante résidence, Mme Stieglitz renversa d'un mot les beaux châteaux que je bâtissais déjà dans mon esprit.

« Pourquoi, dit-elle, attendre le 15, monsieur le professeur ? Pour apprendre sérieusement quelque chose, on ne saurait jamais commencer trop tôt, et le commerce n'est pas une chose aussi facile que bien des gens se l'imaginent. Sans doute il est plus difficile de se pousser dans les sciences et de devenir savant ; mais on a pourtant besoin de temps aussi pour connaître les étoffes sans nombre qui font l'objet de notre commerce, et pour tenir proprement un grand livre. Laissez-moi votre jeune

[1] Voy. le chapitre XXXIV, qui fait connaître amplement ce que c'était que ce bureau.

parent dès aujourd'hui, nous lui donnerons de l'occupation tout de suite. »

Et le patron répéta :

« Oui, nous lui donnerons tout de suite de l'occupation. »

Mon cousin fit un petit mouvement avec les épaules, en signe d'assentiment, prit son chapeau, salua respectueusement M. et Mme Stieglitz, et se hâta de sortir, après m'avoir serré la main.

J'avais plus envie de pleurer que de rire, et je restais pétrifié à ma place. Le patron fut congédié d'un signe imperceptible, et, quand nous fûmes seuls, Mme Stieglitz me tint un petit discours d'introduction que je n'oublierai de ma vie.

« Jeune homme, me dit-elle, nous sommes seuls et j'en suis bien aise : car, lorsque j'ai à dire à mes employés quelque chose de désagréable, je n'ai pas besoin d'autres oreilles que les miennes et celles auxquelles s'adressent mes paroles. Mais puisque nous sommes sur ce chapitre, je vous prie de ne reporter à personne, ni ici, ni dehors, ce que je vais vous dire, et de bien noter ce point-ci, c'est que je ne parle jamais en particulier à mes employés que trois fois : la première, le jour de leur entrée en fonctions, parce qu'il me paraît nécessaire de les avertir ; la seconde, quand leur conduite n'est pas telle que je l'attendais et que je la veux ; la troisième enfin, lorsque je les congédie. Or, vous m'avez été dépeint par votre oncle et tuteur comme un sujet tant soit peu étourdi et remuant, qui se plaît aux malices et aux espiègleries, et l'on m'a prié d'avoir sur vous les yeux bien ouverts, afin d'essayer s'il ne serait pas possible de faire de vous un membre utile de l'humaine société. C'est ce que je veux faire en conscience, mais il faut que que vous m'y aidiez. La gaieté, après le travail accompli, est décente et n'offense point le Seigneur, elle ne me déplaît pas non plus ; mais les sottes plaisanteries, les farces grossières, je les déteste mortellement. Travaillez avec assiduité, priez régulièrement : car, sans l'aide de Dieu, on ne

peut mener à bonne fin aucun travail. C'est ce que je fais aussi, et je n'entreprends aucune affaire sans prier le ciel de me donner la force nécessaire pour l'accomplir. Mais il faut une piété sincère, et non un faux-semblant de piété. Je ne demande pas que l'on soit du matin au soir dans l'attitude d'un homme qui baise la croix de notre divin Sauveur. Attachez-vous à mon teneur de livres, M. Specht. C'est un homme pieux et agréable à Dieu, qui s'acquitte de ses fonctions en honnête serviteur, et fait valoir honnêtement son talent, au lieu de l'enfouir. Maintenant venez avec moi ; nous sommes justement en train de faire notre inventaire, et vous pourrez nous aider dans la mesure de vos forces. »

Tout pénétré des paroles que je venais d'entendre et qui résonnaient gravement et solennellement à mes oreilles, comme la trompette du dernier jugement, je suivis ma digne patronne dans le magasin du premier étage, où l'on me chargea de porter en bas, dans la cour, plusieurs pièces de mérinos et d'autres étoffes semblables, pour les déposer ensuite sur une table placée là à cet effet et les battre vivement avec une petite baguette. Cela fait, le patron parut en personne et me montra comment on devait manier l'aune. On dépliait les pièces une à une, on les aunait alors, puis on les repliait ; c'était un passe-temps des plus récréatifs.

La cour dans laquelle je reçus ces premières notions du commerce des modes était bordée de tous les côtés par de hautes maisons dont j'avais sous les yeux l'arrière-corps de logis, et, par suite, tous les petits détails de la vie domestique. A plusieurs fenêtres pendait du linge à sécher, sur d'autres étaient rangés des pots de fleurs, et de longues rigoles, le long des murs, témoignaient en diverses places qu'on venait de les arroser. Les cuisinières des différents locataires de ces maisons étaient occupées à préparer des légumes de toute sorte, et des pelures de pommes de terre tombaient çà et là dans la cour avec quantité de feuilles vertes. Au chant plaintif d'un merle, qui, vraisemblablement, soupirait dans sa

cage après la liberté, tout comme je faisais moi-même à ma table chargée d'étoffes à épousseter, se mêlait la chanson chantée à pleine gorge par la joyeuse locataire d'une mansarde, et je dus bien souvent y saisir au passage ces mots si bien faits pour moi : « C'en est fait de mon repos, mon cœur est bien malade! » Au-dessus de ma tête je voyais un tout petit espace du ciel, et ce point d'azur était le seul œil qui m'envoyât un regard consolant et sympathique.

Cependant je battais bravement mes étoffes, et Mme Stieglitz qui, de temps en temps, me regardait de la fenêtre du comptoir avec son air sérieux et solennel, ne paraissait pas trop mécontente de mon travail. A midi sonnant, elle m'appela elle-même pour dîner.

La table était dressée dans une pièce attenante au bureau, et je me permis, en passant, d'y jeter un regard timide. Tout y était mieux et plus riche que chez mon ex-patron, M. Reiszmehl. Il y avait là deux beaux grands pupitres et une presse à copier. Les murs étaient tapissés de cartes géographiques. Sur les tables, disposées tout à l'entour, étaient étalés çà et là de grands carnets d'échantillons. Dans une armoire garnie d'innombrables rayons étaient rangés en bon ordre des paquets de soie d'un brillant qui flattait l'œil. Mais, ce qui me frappa surtout, ce fut de voir la patronne elle-même, assise devant un pupitre, avec des lunettes sur le nez, et écrivant sans désemparer, jusqu'à ce que l'on eut apporté le potage. Le patron, debout dans un coin, découpait de petits échantillons de différentes étoffes.

Enfin on se mit à table, et je pus alors apprendre à connaître aussi le teneur de livres, M. Specht. Je ne saurais dire qu'il me fit à cette première vue une favorable impression. Bien qu'âgé de trente ans au plus peut-être, c'était un homme long et sec, et je me rappelai, je ne sais pourquoi, de la façon la plus désagréable, en le voyant, mon ancien collègue Philippe; seulement M. Specht était incomparablement mieux mis. Il portait, comme M. Stieglitz, une cravate blanche, qui donnait un air de spectre

à sa figure blême et maigre, ombragée de cheveux noirs. Autre trait de ressemblance avec le patron : M. Specht avait quelque chose de défectueux dans la taille; il n'avait presque pas de buste, et partant ne ressemblait pas mal à un compas fermé. Sur ses traits flottait un perpétuel sourire, humble avec la patronne, familier avec le patron, protecteur avec moi et particulièrement avec la demoiselle de magasin.

Cette dernière était une fille tranquille, modeste et fort laide, qui, dans sa timidité excessive, avec ses yeux constamment baissés, semblait toujours demander pardon aux assistants de ce qu'elle était au monde.

Le repas était bon et fut précédé d'une longue prière que dit M. Specht, la tête profondément inclinée sur sa poitrine. La patronne servait et découpait elle-même, comme aussi elle donnait le ton à la conversation. M. Specht brodait sur ce thème force variations, toutes d'accord avec les idées de madame, et le patron, dont la figure maussade s'était un peu éclaircie avec le potage, hasardait de temps en temps une petite pointe d'esprit, à laquelle la demoiselle de magasin seule répondait par un triste sourire.

« Comment vous trouvez-vous du battage des étoffes? » me demanda la patronne, et elle ajouta : « Il faut commencer par A, B, C, et, en toute chose, épeler avant de lire couramment. »

Je l'assurai qu'il me semblait être de toute nécessité d'apprendre d'abord à connaître les différentes étoffes.

« Est-ce la première fois que vous venez dans cette ville? reprit Mme Stieglitz.

— Oui, madame.

— Eh bien! la maison de votre cousin a dû vous plaire; de beaux meubles, un beau jardin et une vue charmante sur toute la ville.

— Oui, oui, dit sardoniquement le patron; quand on est riche, on peut se retirer dans sa terre et y vivre en paix et en joie le reste de ses jours. »

Ces mots firent rire M. Specht, qui me jeta un regard

de côté, et la demoiselle de magasin sourit pareillement.

« Comment? répliqua Mme Stieglitz. M. le professeur, avec toutes ses singularités, est pourtant un brave homme qui ne se fait pas prier pour donner aux pauvres, et je serais fort affligée s'il se voyait forcé, sur ses vieux jours, de vendre sa maison et son jardin. »

Je ne compris pas alors le sens de ces paroles ; je ne pus qu'être reconnaissant envers ma patronne de ce qu'elle proclamait ainsi mon cousin un brave et honnête homme.

Je repris, au sortir de table, mes occupations d'avant dîner, et continuai de battre mes étoffes avec une furie croissante jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, la demoiselle de magasin me chargea de nettoyer et d'allumer les deux grandes lampes qui servaient tous les soirs à éclairer le magasin. Grâce à mon aptitude pour tout ce qui est pratique, je me tirai de ce nouvel emploi à la satisfaction marquée de ma laide compagne. A huit heures, on ferma le magasin, et nous nous occupâmes tous alors des grands carnets d'échantillons, que j'avais vus le matin dans le bureau. On en retira les modèles épuisés, c'est-à-dire les échantillons d'étoffes que l'on n'avait plus en magasin, et on les remplaça par d'autres.

Une de mes occupations favorites à une autre époque avait été de confectionner des cartonnages de toute sorte; ce me fut en cette circonstance une occasion toute naturelle de gagner les bonnes grâces de la patronne. Ayant besoin d'un nouveau carnet d'échantillons de soie, elle me donna l'ordre de porter au relieur le papier nécessaire avec des morceaux d'étoffes de diverses couleurs, pour qu'il les y ajustât artistement avec un petit encadrement de papier doré. Je la priai de me confier ce travail à moi-même, et je m'en acquittai si bien qu'elle me dit avec un sourire fort amical :

« Allons, allons, vous m'avez l'air d'être un garçon de ressource. »

Ce travail d'échantillons, pendant lequel M. Specht et

la demoiselle de magasin lisaient alternativement un chapitre tiré d'un livre de piété, ne semblait pas plaire particulièrement au patron. Le plus souvent il y prenait mal à la tête et se retirait dans sa chambre, où sa femme le suivait d'un regard sérieux et presque sévère.

Mme Stieglitz me paraissait être une femme sincèrement pieuse, mais elle le cédait pourtant sur ce point à M. Specht, qui ne tarissait pas en paroles pleines d'une onction vraiment séraphique pour célébrer la gloire de Dieu et les trésors de sa miséricorde. Il accompagnait ses lectures, qu'il faisait toujours les mains jointes et les yeux baissés, des commentaires les plus éloquents, et se perdait dans des monologues empreints d'une véritable extase, à la suite desquels ses yeux se relevaient tout brillants d'un feu étrange et une légère rougeur montait sur ses joues blêmes. Alors Mme Stieglitz lui disait de sa voix la plus douce :

« Specht, vous êtes un brave et pieux chrétien; mais continuez la lecture. »

A dix heures, tous les travaux de la journée prirent fin et nous allâmes nous coucher. Ma chambre était située entre celle de M. Specht et celle de Mlle Thérèse (c'était le nom de la demoiselle de magasin). Fatigué de tout ce que j'avais vu durant cette première journée, je me mis au lit et j'entendis encore le teneur de livres qui, dans sa chambre, chantait à haute voix un hymne sacré.

CHAPITRE XXVII.

Le magasin de nouveautés.

Après avoir passé plusieurs journées à battre les étoffes de la manière décrite plus haut, et à auner exactement des soieries, des rubans et d'autres marchandises

de toute sorte, on songea, pour arriver à établir au juste l'actif de la maison de commerce, à faire l'inventaire du magasin et à y remettre tout en ordre. Je dus dans ce travail nouveau prêter le secours de ma main novice au patron et j'y trouvai, à vrai dire, un emploi de mon temps beaucoup plus agréable que celui des jours précédents.

Il y avait là des milliers d'articles, que je considérais avec un indicible plaisir, et dont la vue entraînait mon imagination dans des rêveries sans fin. Le patron, se trouvant seul avec moi, était devenu plus expansif et plus aimable que d'habitude, et il m'instruisait volontiers du pays et de la provenance de quantité d'articles étrangers. Quant à sa position dans la maison, je ne pouvais pas très-bien la comprendre. Ses avis ne paraissaient pas avoir un grand poids, et sa femme aussi bien que M. Specht semblaient en tenir assez peu de compte. En général, il avait à peine voix au chapitre. Aussi ne pouvait-il souffrir le teneur de livres, comme je l'avais du reste remarqué déjà, et il ne lui parlait que fort rarement. Quand celui-ci contait quelque chose, il ne l'écoutait pas, et quand il récitait des passages de la Bible ou des versets de psaumes, il ne manquait jamais de s'esquiver en marronnant.

Mais ici, sur le terrain des marchandises, il était, je le répète, très-enclin à causer. Nous étions en train d'empiler des tapis turcs, et j'en louais les beaux dessins et les brillantes couleurs.

« Savez-vous où se font ces belles étoffes ? me demanda-t-il. Je vais vous le dire. C'est bien loin d'ici, en Asie Mineure, dans les villages voisins de la belle ville de Smyrne, que l'on confectionne ces riches tissus, et, comme ils sont d'une seule pièce, ils occupent souvent de vingt à trente ouvriers à la fois. On commence par le milieu et, partant de là, tous ces travailleurs vont en s'éloignant les uns des autres, piquant l'aiguille et tirant le fil, jusqu'à ce que le tapis ait atteint la dimension qu'ils veulent lui donner. »

A propos des lourdes étoffes de velours et de satin, il me parlait de Gênes et de Venise. Venise! à ce nom, il soupirait profondément, et ne tarissait pas sur la magnificence de cette reine des eaux. Comme je lui demandais timidement s'il y était allé, il me répondit avec vivacité :

« *Per Dio*, j'aime à le croire, voilà une ville! Là point de rues, point de voitures, mais des canaux d'une eau limpide et de petites barques noires, qu'ils appellent des gondoles, et où l'on est mollement couché sur des coussins de beau satin noir. Tenez, cette étoffe-là (et il me montra une pièce de satin noir de toute beauté), mieux eût valu qu'elle restât là-bas et qu'on l'eût employée à recouvrir les coussins d'une gondole, à l'usage de quelque belle Vénitienne, que de venir ici se faire tailler et découper pour je ne sais quelle disgracieuse robe allemande. C'est l'étoffe par excellence, » continua-t-il tout en regardant autour de lui d'un air inquiet, pour voir si personne n'avait entendu ses paroles.

Les beaux et larges rubans l'amenèrent à me conter une foule d'anecdotes plaisantes sur Paris, et, quand nous en vînmes aux pièces de toile de Hollande, il tira de sa poche un petit papier, où était enveloppé un cigare qu'il alluma, après m'avoir préalablement recommandé d'ouvrir la fenêtre.

Mais après toutes ces belles étoffes, les étiquettes qu'elles portaient furent pour nous l'occasion d'un passetemps non moins agréable. Ici, c'était un navire à pleines voiles qui venait s'amarrer dans la petite baie d'une contrée lointaine. Les matelots agitaient leurs chapeaux goudronnés, et les palmiers élancés et les arbres à pain du rivage semblaient leur rendre leur salut. Dieu! si je pouvais un jour voir en réalité ce qui m'apparaissait là en peinture! Comme j'enviais ce jeune marin, que je voyais debout sur le pont regarder devant lui, la bouche béante d'étonnement!

Sur d'autres étiquettes, pendues à des pièces d'étoffes faites de poil de chameau, je voyais représentées de longues caravanes qui se déroulaient à travers une mer l'

sable sans limites. Je me retrouvais là comme en pays de connaissance, ayant maintes fois eu l'occasion de suivre par les rues de ma ville natale un chameau qui portait sur sa bosse un petit singe rouge, et j'avais alors vivement souhaité qu'il me fût donné de voir un jour les pays où ces lourds animaux errent en liberté.

Les pièces de toile de Hollande me montraient, sur des étiquettes en beau papier doré, un Hollandais flegmatique, tirant d'une mince et longue pipe de terre d'interminables bouffées de fumée.

Les velours de toute nuance portaient des étiquettes de papier rayé d'argent, servant d'encadrement à une petite bande d'étoffe.

Les draps enfin, avec leurs lisières à longs poils si connues, étalaient sous mes yeux en grosses lettres d'or le nom de la maison qui les avait fabriqués.

Tout en nous occupant de regarder ces belles choses, de les admirer et de rêver, nous eûmes en fort peu de temps inventorié le magasin. Le patron, tout en fumant son cigare, me contait mainte et mainte histoire. Tout à coup il alla prendre une grande boîte dont il leva le couvercle avec précaution, et me montra une quantité de fleurs de toutes nuances, faites de toile, de plumes et de papier doré. Ces fleurs, quand on les prenait à la main, s'agitaient avec un petit bruit charmant et plein de mystère, tout comme les branches de pin avec leurs banderoles d'or pendant la nuit de Noël.

« Ces fleurs, me dit M. Stieglitz, sont achetées par les paysans, et servent dans les processions des Rogations et de la Fête-Dieu. Savez-vous ce que c'est que ces processions ? »

J'appartenais à la religion réformée, comme la maison Stieglitz ; mais, comme je venais d'une ville catholique, je répondis à mon patron que je connaissais parfaitement ces deux sortes de processions, et que j'avais même gardé un très-agréable souvenir de celles que j'avais vues dans ma première jeunesse. Je lui parlai avec feu du son des cloches, des milliers de personnes

en habits de fête qui remplissaient les rues, et de ces rues elles-mêmes si richement ornées, avec de belles guirlandes de rameaux de pin, jetées comme des arceaux de verdure d'une maison à l'autre. Mais ce qui m'avait surtout frappé, et ce qui était resté profondément gravé dans mon souvenir, c'étaient les grosses couronnes suspendues à ces guirlandes. Elles étaient faites d'un mélange de fleurs variées et d'œufs bien blancs, le tout relié avec des verres de couleur et des rubans de toutes nuances. Au moindre vent qui venait à souffler, tout cela s'agitait, oscillait, rendait un son clair et agréable, à travers lequel on entendait par intervalles la musique sérieuse et solennelle qui accompagnait la procession. Des milliers de fidèles, rangés en files interminables, remplissaient les rues : c'étaient d'abord les membres du bas clergé, en surplis blanc et en soutane violette; puis les costumes devenaient de plus en plus riches, et l'on ne voyait bientôt plus que de lourdes étoffes d'or et d'argent. A la suite de tous ces prêtres venaient de jeunes filles vêtues de blanc, qui jetaient des fleurs; puis le dais de velours rouge, au faîte duquel resplendissait l'agneau d'argent avec sa bannière, tandis qu'au-dessous s'avançait d'un pas mal assuré le vieil évêque en cheveux blancs qui passaient sous sa lourde mitre, portant le saint des saints dans un ostensoir d'or.

Telles étaient les conversations que nous échangions, le patron et moi, nonchalamment étendus sur les ballots de marchandises, et les fleurs que nous tenions à la main ravivaient en nous, par le parfum tout particulier qui s'en exhalait, d'aimables souvenirs d'un passé déjà assez éloigné. Je revoyais alors en imagination le gai tumulte de tout ce peuple en habits de fête, les feuilles de roses qui jonchaient les rues; je respirais l'odeur enivrante de l'encens, et au bout de tout cela flottait devant mes yeux l'image délicieuse du grand festin qui nous attendait toujours à la maison dans ces solennelles occasions.

Le patron semblait aussi s'enivrer de ces souvenirs des jours écoulés, mais son regard était sombre et fixe.

« Et les belles églises catholiques, me dit-il alors, quelle magnificence et quel charme ! Ces nefs sombres, ce demi-jour mystique qui y pénètre à travers les vitraux peints, avez-vous vu et remarqué tout cela ?

— Oui certes, » répondis-je avec chaleur ; et je me rappelais les heures nombreuses que j'avais passées à jouer et à prier enfant sous ces hautes et belles voûtes.

Hélas ! je me souvenais aussi du jour où je m'étais échappé de la maison Reiszmehl, où la fièvre m'avait saisi et renversé sur les dalles de la cathédrale, devant la statue de la sainte Vierge, et où, pour la première fois, j'avais vu ma petite cousine Emma, que je ne connaissais point encore à cette époque.

« Quant à moi, repris-je après une pause avec toute la franchise de mon âge, nos églises ne me plaisent pas du tout. Ces murs blancs, ces chaises brunes, ce ministre en costume noir, il n'y a rien là qui parle à l'âme, qui émeuve l'imagination.

— Eh ! eh ! dit le patron en riant d'un air singulier, voilà certes des idées peu communes ! Prenez garde que personne ici ne les entende, personne, excepté moi. M. Specht, par exemple, serait pris de crises nerveuses, s'il vous entendait parler des prêtres de Baal avec cet enthousiasme. Ne dites jamais, je vous le répète, à personne qu'à moi, que les processions vous plaisent. Pour moi, ajouta-t-il en soupirant, qui ai si longtemps vécu dans la belle Italie, il m'est, au bout du compte, fort indifférent que l'on dise en priant *Pater noster* avec ou sans *Ave Maria*. »

A ce moment une petite toux factice se fit entendre près de nous. Je levai les yeux ; c'était M. Specht qui, debout sur la porte, les mains jointes et les yeux au ciel, murmurait ces mots du psaume : « N'entre pas en jugement ; » seulement il n'ajouta pas « avec les impies, » vraisemblablement par déférence et respect pour le patron. Celui-ci restait assis, l'air furieux et embarrassé tout ensemble, une de ses fleurs saintes dans la mains, le cigare à la bouche.

« Il sent fort le tabac ici, dit le teneur de livres. Madame a déjà remarqué au comptoir cette désagréable odeur, et elle m'a requis de voir d'où elle pouvait provenir. »

M. Stieglitz, qui commençait seulement alors à s'apercevoir de la faute énorme qu'il avait commise, jeta son cigare sur le plancher et mit le pied dessus.

« Bonté divine! continua le teneur de livres en le ramassant; on pourrait de cette manière mettre le feu à la maison. »

Mais ce fut moins, je crois, cette crainte honnête qui le porta à ramasser ce cigare éteint, que le désir de pouvoir exhiber en temps opportun le corps du délit. Il sortit, après m'avoir lancé un regard désapprobateur, et je restai seul avec le patron. Celui-ci se gratta la tête d'un air contrarié, et nous achevâmes l'inventaire du magasin, sans dire un mot de plus.

Pendant le dîner, M. Stieglitz ne se permit aucune de ces petites plaisanteries qui lui étaient habituelles. Sa femme paraissait plus sérieuse que jamais. M. Specht levait de temps en temps les yeux vers le ciel. Il avait, ce jour-là, dit avant le repas une prière beaucoup plus longue, et d'une voix très-émue. Quant à moi, je ne détournai pas les yeux un seul instant de dessus mon assiette, et quand, au sortir de table, Mme Stieglitz m'invita à la suivre au comptoir, j'avais tout à fait l'air d'un pauvre pécheur.

« Écoutez, me dit-elle, je vous ai dit dernièrement que j'avais coutume de n'adresser que trois avertissements à mes employés ; le premier, vous l'avez déjà entendu, et le second, vous êtes bien près de l'entendre, car je ne suis pas du tout contente de vous. Mais retenez bien mes paroles et ne vous attachez ici, à part moi, à personne autre qu'à M. Specht. M'avez-vous comprise? »

Hélas ! je l'avais trop bien comprise, et j'éprouvais une peine réelle de me voir forcé de renoncer désormais, comme à un fruit défendu, à la compagnie et à la conversation de M. Stieglitz, qui me paraissait un homme fort aimable et fort sensé.

CHAPITRE XXVIII.

M. et Mme Stieglitz.

Malgré la scène récente du magasin et la verte mercuriale qu'elle m'avait attirée, je ne fus pas moins résolu à mettre à profit toutes les occasions possibles pour me faire une opinion exacte sur la situation réelle de M. Stieglitz dans la maison. Ne pouvant espérer aucun renseignement un peu circonstancié du côté de M. Specht, je me tournai vers ma laide compagne, Mlle Thérèse; mais elle me parut très-médiocrement disposée à m'éclairer sur ce point. Tout ce que j'obtins d'elle se borna à de vagues généralités que je savais déjà depuis longtemps, à savoir que M. Stieglitz ne s'occupait que fort peu des affaires de la maison, qu'il en avait complétement remis la direction à sa femme, qu'il avait fait autrefois de grands voyages et qu'il était parent éloigné de Mme Stieglitz. Je résolus en conséquence d'ajourner ma curiosité jusqu'au moment, que par bonheur j'entrevoyais comme devant être assez prochain, où il me serait permis d'aller voir mon cousin le professeur et son aimable famille. Mlle Thérèse m'avait dit qu'aussitôt mon premier mois de noviciat expiré, Mme Stieglitz m'accorderait volontiers la permission d'aller passer chez mes parents une après-midi de dimanche; seulement elle avait ajouté que je ferais bien jusque-là de ne lui jamais demander à sortir.

Or il y avait tout près d'un mois que j'avais pris possession de mon nouvel emploi, et je puis dire, sans me vanter, que j'avais déjà acquis quelques connaissances des premiers éléments du commerce des modes, et que j'avais en général montré un louable empressement à m'instruire. Ce résultat, je ne le devais pas seulement à ma ferme résolution de devenir un jour un marchand

capable, mais beaucoup aussi à la crainte de Mme Stieglitz, qui prenait une figure sévère à la moindre faute, et fronçait le sourcil pour la plus légère négligence. Rien n'échappait à ses yeux d'Argus. Une lettre n'était-elle pas cachetée avec tout le soin désirable, l'adresse en était-elle écrite un peu de travers, s'y était-il glissé quelque faute d'orthographe, on était sûr de la voir prendre un air courroucé, qu'elle accompagnait d'un *eh! eh!* fort significatif. Dans le magasin, où j'avais été admis en dernier lieu pour tenir tout en ordre, son œil pénétrant ne laissait rien passer, pas plus une pièce d'étoffe posée un peu de travers dans un rayon que le moindre paquet mal ficelé. Il fallait avoir soin, dans l'arrangement des étoffes, d'assortir les couleurs de la manière la plus flatteuse pour l'œil, et toutes les étiquettes jointes aux pièces devaient former une seule ligne droite et continue dans les armoires vitrées. Les lampes ayant été tant soit peu négligées par la demoiselle de magasin, je m'étais chargé de ce service, et j'y avais déployé tout le zèle dont j'étais capable. Les verres et les globes resplendissaient comme des miroirs, ce qui me valait de temps à autre un regard bienveillant de la patronne.

Du reste, la maison Stieglitz et compagnie était une des meilleures maisons de toute la ville. Elle vendait plus cher que les autres, il est vrai, mais elle mettait son orgueil à ne fournir que de bonnes et solides marchandises. Il faut le dire aussi, Mme Stieglitz avait un goût délicat, et les dames qui venaient choisir dans son magasin des articles de mode quelconques se laissaient volontiers guider par ses conseils, bien qu'elle les leur donnât toujours très-brièvement, quelquefois même avec une certaine rudesse, et sans ménagement pour leur vanité. Ainsi elle était femme à dire à une dame qui n'était déjà plus jeune : « Pardonnez, madame X., mais, à notre âge, on ne porte pas des couleurs si voyantes ; » ou à une autre, qui était extraordinairement laide : « Ma chère petite dame, quand on choisit une toilette aussi éblouissante, il faut se reconnaître le droit d'attirer sur soi les regards de tout le monde. »

Toutefois elle ne donnait ses avis que lorsqu'on les lui demandaït, et généralement elle n'entrait au magasin que dans le cas où sa présence était réclamée par ses clientes. Elle s'était acquis par là une excellente renommée parmi tout le grand monde féminin, et, du moment où une dame était habillée par Mme Stieglitz, elle pouvait être sûre de l'être avec goût et avec distinction.

De là aussi une nombreuse clientèle à l'extérieur, tant dans les petites villes de la province que dans les châteaux et dans les riches habitations de campagne des environs. Il va sans dire que Mme Stieglitz connaissait personnellement toutes les dames qu'elle habillait, car ces dames étaient nécessairement obligées, pour leurs premiers achats, de la venir trouver. Ces visites avaient un caractère tout particulier, et l'on prenait de chaque nouvelle pratique un signalement dont la minutieuse exactitude eût satisfait la police la plus exigeante.

Le registre où étaient consignées ces sortes de signalements était le seul qu'eût à tenir le patron. Quand j'étais seul avec lui, il appelait ce registre son harem, et il y inscrivait ses notes avec une importance vraiment remarquable. Il quittait alors sa robe de chambre, mettait à ses pieds de jolis petits souliers de maroquin vert au lieu de ses larges pantoufles habituelles, prenait un air enjoué et tout à fait galant. Mme Stieglitz lui apportait un peu de bon vin dans un verre élégant de cristal de Bohême, avec quelques pièces de fine pâtisserie. Alors il se mettait en devoir d'enregistrer les précieux détails qu'on va lire :

« Madame N., épouse de M. N., gentilhomme campagnard.

« Taille : 1 mètre 50 centimètres.

« Visage : Ovale.

« Cheveux : Blonds.

« Yeux : Bleus. »

Et ainsi de suite jusqu'aux signes particuliers, ceci par exemple : « Aime la soie ou les étoffes de laine, affectionne le bleu clair ou le rose. »

C'étaient là, pour chaque pratique, des renseignements pris une fois pour toutes; mais, naturellement aussi, chacune donnait son âge, le plus souvent, il est vrai, d'une manière fort approximative. Aussi ne s'agissait-il plus pour Mme Stieglitz, dès qu'une commande arrivait, que de chercher au registre la page indiquée et de choisir ensuite ce qui lui paraissait convenir le mieux pour une toilette d'été ou une toilette d'hiver.

Le patron avait serré ce précieux registre dans le tiroir de son bureau, et il veillait avec le plus grand soin, j'allais dire avec la plus ardente jalousie, à ce que personne, excepté lui, (il le laissa pourtant traîner une fois par hasard sur le bureau), ne se permît d'en soulever seulement la couverture. M. Specht lui-même, qui jouissait pourtant d'une grande liberté dans la maison, ayant osé une fois, une fois seulement, en parcourir des yeux une seule page, M. Stieglitz se jeta sur lui comme un lion furieux, et le malheureux teneur de livres eut beau chercher à se justifier de la manière la plus humble, il ne dut qu'à l'intervention de la patronne d'éviter un violent soufflet.

M. Stieglitz avait parfois de ces accès de fureur, et presque toujours pour d'insignifiantes bagatelles. Dans ces cas-là, Mme Stieglitz éloignait ses employés, le laissait tempêter tout à son aise, et le reconduisait ensuite dans ses appartements, qui donnaient sur la cour au rez-de-chaussée. Quant à elle, elle habitait, au premier étage, une seule chambre très-spacieuse.

Dans ces appartements nul n'avait accès des gens de la maison, et les fenêtres en étaient constamment tendues de rideaux verts très-épais. Dans ses jours de fureur, M. Stieglitz évitait soigneusement de se montrer. Une fois pourtant par hasard, comme je traversais la cour, je l'aperçus par une de ses fenêtres ouverte à moitié, assis dans un grand fauteuil, la figure blême et défaite, avec un bonnet rouge comme les Turcs ont coutume d'en porter. Sur ses genoux était posé un grand livre écrit, dans lequel il lisait d'un air passionné. Il me remarqua

toutefois et me fit un petit signe avec la tête, sans dire un mot.

Le dimanche était pour nous tous un jour de repos et de plaisir. On n'ouvrait pas la boutique, Mme Stieglitz ayant coutume de dire que le jour du Seigneur, pour être dignement célébré, devait être exempt de tout le tracas de la semaine.

Le matin, j'allais à l'église en compagnie de M. Specht; le patron et la patronne s'y rendaient aussi de leur côté. Une fois là, il s'agissait d'être attentif et recueilli. Tant que durait le service divin, M. Specht me surveillait de fort près et me disait tout bas, de sa voix la plus douce, qu'il était malséant de regarder à droite et à gauche pendant le sermon, et qu'une telle distraction n'était propre qu'à scandaliser les fidèles.

De retour à la maison, Mme Stieglitz me faisait subir un examen sur le texte du sermon que l'on venait de prêcher et sur les hymnes qu'avait chantées l'assistance. Sur le premier point, je me tirais toujours d'affaire à la satisfaction de la digne patronne; mais il n'en était pas de même du second, ce qui ne lui paraissait pas, il est vrai, de grande importance.

On mangeait généralement fort bien dans la maison Stieglitz, mais le dimanche on nous gratifiait de quelques plats de plus et on buvait du vin. Le patron vidait sa bouteille avec une avidité extraordinaire, ce qui le rendait sensiblement plus affable et plus gai. Il se permettait alors de décocher quelques petits traits plaisants à l'adresse de M. Specht et de Mlle Thérèse, et quand il n'allait pas trop loin, chose, à vrai dire, assez rare, Mme Stieglitz elle-même souriait de ses sorties.

Le prédicateur de notre église, M. Schlosser, venait régulièrement, ce jour-là, prendre le café avec nous dans l'après-midi. C'était un gros homme bien nourri, de mine réjouie, et, en fait de piété, une perle de la plus belle eau. Il n'était point de ces énergumènes, comme il y en a tant parmi ses confrères, qui ne montent jamais en chaire que pour tonner et montrer l'image effrayante d'un Dieu

jaloux et irrité venant sur de sombres nuées pour châtier les hommes et leur faire expier jusqu'à leurs plus petites faiblesses. Non, M. le pasteur Schlosser ne parlait que de la bonté infinie et de la miséricorde du Très-Haut; miséricorde et bonté qu'il fallait reconnaître d'un cœur d'autant plus humble et contrit, que l'humanité tout entière s'était enfoncée plus avant dans la perdition et la ruine. « Peu, bien peu, disait-il, réussissent à briser la sombre écorce du péché qui tient leur âme et leur corps également prisonniers, et à ressusciter à la lumière par le travail et la prière, si un rayon de la grâce ne tombe sur eux. »

Dans ces occasions, le pasteur Schlosser et M. Specht tenaient les discours les plus édifiants, et leurs traits, du moins à ce qu'il me sembla, étaient tout particulièrement décochés contre Mlle Thérèse et contre moi; car, en moi comme en elle, l'étincelle de la grâce courait grand risque d'être étouffée sous la cendre du péché.

D'ordinaire, le patron se retirait dans ses appartements aussitôt après l'arrivée du pasteur, et souvent celui-ci, le voyant s'éloigner, jetait sur lui un regard de compassion et disait en soupirant : « Le pauvre homme ! »

Quant à la patronne, elle prêtait une oreille attentive aux entretiens édifiants de ces deux graves personnages, mais le plus souvent elle cherchait à tirer de leurs belles maximes des conséquences pratiques et parlait volontiers des misères de la paroisse et de certains pauvres pieux qu'elle soutenait par de riches aumônes.

. . . .

Mon premier mois de noviciat touchait à son terme. C'était un dimanche.... Le café pris et M. Schlosser parti Mme Stieglitz m'accorda la permission d'aller voir mon cousin jusqu'à huit heures du soir, et j'obtins d'elle en même temps une lettre pour lui. On peut s'imaginer avec quelle joie je pris ma volée par les rues afin d'arriver le plus tôt possible dans cette maison amie. Ma cousine était occupée à lire dans le jardin avec Emma,

le cousin dans sa chambre, en train de faire sa promenade assis, comme tous les jours à pareille heure.

Je lui tendis ma lettre, et le perroquet me cria: « Bonjour! »

« Vois-tu, me dit le professeur après avoir lu la lettre, c'est à bon droit qu'aujourd'hui l'oiseau des forêts te gratifie d'un tout autre salut qu'à ta première visite. Je dis *à bon droit*, car Mme Stieglitz, ta patronne, m'écrit précisément par la présente quelques lignes fort bienveillantes sur ton compte et se déclare jusqu'ici pleinement satisfaite de ta conduite. Continue à faire de ton mieux, mon cher, et je ne manquerai, pas, pour ma part, de donner cette bonne nouvelle à ton tuteur. Maintenant va au jardin et montre la lettre à ma femme. »

J'obéis de grand cœur à son invitation. Mes deux cousines se réjouirent fort des éloges que me prodiguait Mme Stieglitz. Emma surtout me fit le plus gracieux accueil; elle me tendit la main, et pour la première fois m'appela son cher cousin. Je dus à mon tour leur dire tout ce que je savais de la maison Stieglitz, et je leur en dépeignis tous les personnages sous des couleurs si naturelles, que tout le monde rit, sans en excepter le sérieux cousin, qui était venu nous rejoindre.

« Si seulement, dis-je en finissant, je pouvais avoir quelques renseignements plus précis sur mon original de patron! Mais je ne sais vraiment que penser de lui.

— Sur ce point, répondit le cousin, je vais essayer de t'éclairer un peu. Il est bon et même indispensable de connaître, au moins en gros, les antécédents des personnes avec qui l'on vit. Ton patron est certainement un original, bien que personne n'ait sur lui aucun renseignement très-exact. Parent éloigné de sa femme, Mme Stieglitz, leurs familles à tous deux avaient résolu de les marier ensemble, afin de réunir deux fortunes déjà considérables alors. Le jeune Stieglitz, dont on voulait faire un jour un commerçant distingué, fut en conséquence initié à la pratique des grandes affaires commerciales, ce qui ne pouvait manquer de lui être fort utile.

Mais ensuite il entreprit des voyages importants, ce qui lui fut plus préjudiciable qu'utile. Il visita l'Italie, la France et l'Espagne; il alla même, sur un bâtiment de sa maison, à Constantinople et à Smyrne, et séjourna plusieurs années à Alexandrie. Il faut que dans ces voyages il ait mené une vie un peu légère, car lorsqu'il revint, il était extraordinairement vieilli; son esprit s'était appesanti, et son intelligence, autrefois si claire et si pénétrante, semblait s'être notablement obscurcie; du moins il n'était plus capable d'une attention prolongée. Voyageant avec une caravane, il eut à soutenir un combat contre les Arabes et reçut à la tête une blessure profonde qui pourrait bien être la cause de ses crises actuelles. Bientôt après il revint ici. Le père de Mme Stieglitz vivait encore, et le paisible mouvement d'affaires dans lequel il entra, exerça sur lui une influence si salutaire, qu'il guérit complétement et que son ancienne blessure ne se trahit plus qu'à de rares intervalles par une grande irritabilité d'humeur et une activité qui allait jusqu'à la pétulance. Alors il épousa Mlle Stieglitz, qui sut le prendre et le diriger à merveille. Dans les commencements il rechercha la société des marchands, hanta différents hôtels, mais il suffisait d'un verre de vin de plus qu'à l'ordinaire pour le jeter dans un état d'exaltation maladive. Il se rappelait alors sa vie agitée d'autrefois, ne tenait pas en place, devenait causeur, était homme à divertir parfois de ses récits, pendant des nuits entières, la société qui l'entourait; mais parfois aussi il se laissait aller à des emportements excessifs, qui devenaient pour son entourage non moins dangereux que désagréables. Ainsi, par exemple, il avait acquis en Espagne une rare dextérité à manier le couteau et à le lancer à un but fixé. Un soir, après avoir à plusieurs reprises fait preuve de ce talent, au grand amusement de la compagnie, il lui vint à l'idée de prier quelqu'un de vouloir bien lui tenir un as d'un jeu de cartes contre la muraille, se faisant fort de le percer du premier coup. Chacun se refusa, tout en riant,

à cette dangereuse expérience ; mais il se montra de plus en plus sérieux et pressant. Tout à coup je ne sais quel feu sinistre s'alluma dans ses yeux, et il jura avec un effroyable serment, que si telle personne qu'il désignait ne consentait pas à tenir la carte à l'instant même, il lui plongerait incontinent dans le cœur le grand couteau de table qu'il avait à la main. Que faire ? Après quelque réflexion, celui qu'il avait désigné se décida à tenir la carte, et M. Stieglitz lança le couteau avec une telle adresse, que la pointe de la lame transperça l'as par le milieu.

« Avec quel soin on l'évita depuis cette aventure, je vous le laisse à penser. On se levait dès qu'il paraissait, si bien qu'il a fini peu à peu par ne plus bouger de la maison. Sa femme, avec sa sévérité calme, exerce sur lui un grand empire, et il lui cède comme un enfant. Mais cela doit avoir coûté beaucoup de peine à Mme Stieglitz de retenir ainsi son mari constamment chez lui : car, à peine le soir venu, il avait d'abord pour habitude de sortir, d'aller courir une heure ou deux. On se raconte même, ajouta le cousin en riant, mais je ne le jurerais pas qu'on finit par ne plus lui laisser de bottes pour s'habiller, et que maintenant encore on ne lui en donne que le vendredi soir, jour où il sort encore régulièrement pour une couple d'heures.

— Ce qu'il y a de certain, dis-je à mon tour, c'est que M. Stieglitz est toujours en pantoufles ; je ne l'ai jamais vu autrement. »

Après avoir passé une soirée fort agréable avec mes bons parents, je les quittai juste assez à temps pour être rentré vers huit heures chez mon patron. Emma m'accompagna jusqu'au bas de la côte. Là, elle me tendit la main et me recommanda de faire tout mon possible pour revenir bientôt.

CHAPITRE XXIX.

M. Specht.

Je n'ai rien dit encore de notre excellent teneur de livres au point de vue des affaires et de la considération dont il jouissait auprès de Mme Stieglitz.

Il était, à proprement parler, l'âme de la maison; et veillait à ce que tout y fût constamment dans le meilleur ordre, non moins que la patronne elle-même; seulement, il avait une tout autre manière qu'elle de montrer sa satisfaction ou son mécontentement. Quand Mme Stieglitz remarquait une faute, elle fronçait le sourcil, et lâchait deux ou trois *eh! eh!* auxquels elle joignait quelques sévères paroles à mon adresse ou à celle de Mlle Thérèse, en cas d'une négligence un peu plus grave de notre part. M. Specht, lui, évitait toute expression qui trahît la colère. Avais-je mal noté une étiquette, il joignait les mains, me faisait tout doucement remarquer ma faute et ajoutait : « Puisse le Seigneur vous éclairer! »

Quant à Mlle Thérèse, il ne paraissait jamais content d'elle. C'était une pauvre fille de village, d'humeur assez enjouée, mais qui n'avait jamais pu se défaire d'un certain air embarrassé, je dirai même un peu rustique. Il ne semblait pas que la grâce du Seigneur, dont le teneur de livres parlait si souvent, pût éclore en elle, et toutes les pieuses exhortations de ce saint personnage ne produisaient sur elle aucun effet. Avait-elle commis quelque faute, il suffisait d'un mot un peu sévère de la patronne pour la lui faire corriger à l'instant même et de la meilleure grâce possible ; mais arrivait-il en de semblables occasions au bon M. Specht de l'avertir pieusement et de souhaiter en levant les yeux au ciel que Dieu lui donnât la force de s'acquitter de ses devoirs avec

plus de ponctualité, elle lui répondait par un malin sourire, auquel celui-ci ripostait en lui dardant de ses yeux séraphiques un regard de haine envenimée.

Elle n'était rien moins que belle, je l'ai déjà dit, mais la santé et la force débordaient en elle, et les plus lourdes pièces d'étoffes semblaient des ballots de plume entre ses mains. Somme toute, elle n'était point déplaisante à voir.

Taquiner le teneur de livres était son plus grand plaisir, et comme j'avais, de mon côté, fort peu de sympathie pour ce doucereux et insinuant personnage, j'étais vraiment heureux de tous les tours qu'elle lui jouait. Lorsqu'il n'y avait point d'étrangers dans la boutique, elle se faisait une maligne joie de lui laisser tomber devant le nez sur le comptoir une lourde pièce d'étoffe, de manière à ébranler toutes les vitres et à faire tressaillir de peur le pauvre homme.

« Dieu du ciel ! lui dit-il un jour en soupirant, n'apprendrez-vous donc jamais à manier doucement les choses, et ne corrigerez-vous jamais votre sauvage nature ? Il n'y a vraiment en vous rien de doux, rien d'aimable, rien qui plaise à Dieu.

— Mais je ne veux pas être aimable, répondit-elle en riant d'un air sardonique ; vous le savez parfaitement bien, monsieur Specht. »

Et les yeux du saint homme brillèrent de ce feu sombre dont je parlais tout à l'heure ; cependant il se contint, joignit les mains et dit avec un soupir :

« Pardonnez-nous nos offenses. »

La jeune fille lui rit au nez, et s'esquivant au plus vite :

« Je vous ai, ma foi, pardonné depuis longtemps, monsieur le teneur de livres, » lui dit-elle.

M. Specht prit d'une main crispée l'aune sur le comptoir, se mordit vivement les lèvres, et remit ensuite tranquillement en place l'instrument, qu'il avait saisi d'abord avec l'intention évidente de frapper l'incorrigible Thérèse.

Ces sortes de scènes se renouvelaient assez fréquemment, et, pour ma part, je fus témoin de plus d'une. Mais un certain soir, j'en vis une d'une toute autre nature. Comme je me retirais dans ma chambre un peu plus tard qu'eux, et que je montais l'escalier tout doucement et sans lumière, je remarquai M. Specht et Mlle Thérèse qui causaient ensemble dans le corridor, elle riant, lui parlant à voix basse et d'un ton vivement ému :

« Essayez, lui disait-il, faites-vous violence pour raviver la céleste étincelle qui vit encore dans votre sein, et en tirer cette flamme claire et sympathique qui plaît au Seigneur. Laissez fondre cette rude écorce qui enveloppe votre cœur. Laissez-moi, d'une main amie, rallumer en vous les sereines clartés du vrai christianisme, pour qu'elles illuminent et réchauffent tout ensemble nos deux existences. »

La jeune fille souriait ; M. Specht continua avec un soupir des plus expressifs.

« Votre cœur est froid, votre âme est glacée, parce que vous êtes plongée dans les ténèbres, loin de la lumière qui vivifie. Oh ! si vous pouviez une fois seulement ressentir la douce chaleur qui m'anime, comme vous avanceriez vite sur le sentier fleuri de l'amour chrétien, jusqu'à ce qu'il me fût donné de vous introduire sous les verts ombrages des demeures embaumées, où le cœur, délivré de ses épreuves, peut battre enfin doucement contre un autre cœur qui le comprend et bat à l'unisson ! »

En disant ces derniers mots, il avait saisi la main de Thérèse, et il la baisait avec feu. Mais elle, avec un sourire inquiet :

« Laissez-moi, monsieur Specht, cessez tous vos discours, je ne vous comprends pas, et vous me rendez tout inquiète.

— Cette inquiétude, répondit le teneur de livres en baisant la main de Thérèse avec un redoublement de passion, cette inquiétude me transporte ; elle atteste que l'ennemi qui est en vous est ébranlé, que le fondement

de votre incrédulité vacille. Ouvrez, ouvrez la fenêtre de votre cœur, et laissez-y pénétrer la douce lumière du matin. »

Puis, entourant sa taille de son bras, il poursuivit avec une plus vive instance :

« Venez, Thérèse, prions ensemble. Oh ! que les lèvres sont gracieuses, lorsqu'elles murmurent de douces paroles chrétiennes dans le sein d'un ami fervent ! quand, le cœur s'épanchant dans un cœur fidèle, elles laissent échapper un cri de joie enthousiaste ! Et combien notre vie à tous deux semblerait heureuse et agréable à Dieu, si, unis dans une même foi, nous portions ensemble le poids du jour et des travaux ! »

Le sein de Thérèse palpitait violemment. Je toussai et continuai de monter l'escalier d'un pas rapide.

« Pardonnez-moi, mademoiselle Thérèse, dit alors M. Specht d'un tout autre ton qu'auparavant ; ma lampe s'est éteinte, et je désirerais la rallumer à la vôtre. »

Ils m'avaient aperçu tous deux. Comme j'achevais de monter, je leur souhaitai une bonne nuit et me retirai dans ma chambre.

Il était encore de bonne heure, et, bien qu'il fît passablement froid, je m'assis pour lire quelques instants. Mais je n'avais pas plus tôt commencé ma lecture, que je vis paraître le teneur de livres. Il avait l'air extraordinairement amical, et paraissait fort disposé à causer.

« C'est bien, très-bien, me dit-il, d'employer ainsi vos heures de liberté ; cependant vous devriez, au lieu de perdre votre temps à lire des écrivains futiles, choisir quelque lecture spirituelle et retremper votre cœur contre les tentations du monde dans les sublimes leçons de la sainte Écriture. Venez avec moi ; ma chambre, grâce à l'insigne bonté de Mme Stieglitz, bonté dont je suis tout à fait indigne, a l'avantage d'être chauffée, et vous y serez mieux, car le froid n'est guère propre à dilater le cœur, à ouvrir l'âme aux saintes inspirations. »

Si les discours du teneur de livres m'avaient semblé tout à l'heure étranges, pour ne pas dire ridicules, je

dus pourtant m'avouer, en le voyant maintenant, que je n'avais jamais remarqué sur ses traits une si singulière expression. Ses yeux brillaient, ses joues étaient ardentes, et sur tout son visage, d'ordinaire si mélancolique et si pénitent, rayonnait comme une joie sauvage.

Je le suivis; c'était la première fois que j'entrais dans sa chambre. La première chose qui me frappa, ce fut une forte odeur de punch qu'exhalait un grand verre, à moitié plein, posé sur la table. La pièce était un peu mieux meublée que la mienne, et, entre autres meubles que je ne possédais point, elle était pourvue d'un sofa et d'un poêle qui répandait une chaleur agréable, d'autant plus agréable que nous touchions à la fin de novembre, et que les chambres, à cette époque de l'année, le soir surtout, commencent à être très-froides. Bien que Mme Stieglitz n'interdît à aucun de nous de rester dans la salle à manger, qui était chauffée, jusqu'à dix heures ou dix heures et demie, et d'y lire à la lueur d'une lampe, j'aimais mieux, pour ma part, me retirer tous les soirs de bonne heure dans ma chambre, où, me trouvant seul et par conséquent plus libre, je m'occupais, en dépit du froid, à lire ou à écrire un peu.

En face de notre maison était le plus grand hôtel de la ville, et je restais souvent des heures entières, assis près de ma fenêtre, à contempler cette vie agitée, ce mouvement incessant. Dans toutes ces chambres brillamment éclairées se passaient aussi mainte et mainte scène, dont j'étais témoin du haut de mon observatoire perdu dans l'ombre, et c'était là pour moi une jouissance infinie.

Il y avait sur la table de M. Specht une bible ouverte, et, autant que j'en pus juger par le titre que j'avais sous les yeux, c'était le cantique de Salomon que venait de lire le pieux teneur de livres. Il m'avança une chaise près du poêle, et nous nous assîmes.

M. Specht se mit à me parler de sa vie avec la confiance expansive d'un ami, et je remarquai qu'il s'arrê-

tait complaisamment au récit des années où il était employé dans la maison Stieglitz et Cie, à Amsterdam.

« Oui, mon ami, me disait-il, une grande maison est et reste toujours une grande maison, et si je n'avais pas ici la signature, comme je l'ai, si je n'étais pas, à proprement dire, associé dans la maison, j'aurais bien de la peine à me consoler de tous les beaux voyages que je faisais alors et que je ne fais plus. D'ailleurs, ajouta-t-il en levant pieusement les yeux vers le ciel, il finit par venir un temps où l'on préfère le calme d'une vie contemplative aux agitations du monde et des plaisirs; et j'ai vécu, sachez-le, mon cher ami, dans ce double tourbillon. Je voyageais pour l'indigo au compte de la maison Stieglitz et Cie, j'avais une voiture à deux chevaux et un cocher. Notre maison était fort renommée. Je n'avais qu'à dire : « Je m'appelle Specht de la maison Stieglitz et Cie, » et les commandes pleuvaient sur mon bureau.... Ah ! c'était là une vie, mon jeune ami ! »

Il prit un verre sur la table et le vida presque d'un trait, en m'invitant à l'imiter. Je ne me fis pas longtemps prier et trouvai le punch excellent.

« Si sévère que soit le train habituel de ma vie présente, continua-t-il, et quoique j'aie, à vrai dire, en horreur les boissons spiritueuses, il y a cependant des moments où j'éprouve le besoin de venir en aide à mon esprit alourdi par les affaires, pour l'aider à quitter la terre et à prendre un joyeux essor. L'homme est une si faible créature, et ce que nous nommons le corps a besoin d'être aiguillonné de temps en temps pour s'enlever de cette fange terrestre et ne pas gêner les aspirations de l'âme vers les hauteurs éthérées. »

Il me sembla que M. Specht s'était déjà donné force coups d'aiguillon, car dans ses yeux flamboyants rayonnait une exaltation peu ordinaire, et il continua à me tenir un langage qui, pour un profane comme moi, était à peu près incompréhensible. J'entrai pourtant dans ses idées et, cédant à ses instantes prières, je lui promis de faire tout mon possible pour rallumer dans ma conscience

la faible étincelle que risquait d'y étouffer la cendre du péché.

Mes bonnes résolutions l'émurent visiblement. Comme avec cela je buvais force punch et lui tendais mon verre à chaque instant, il parut au comble de la béatitude, et, avec un soupir de joie extatique, il remercia son Créateur de la grâce insigne qu'il avait daigné lui accorder de ramener une âme de plus dans la droite voie. Mais cette exaltation se traduisit à la fin par des exclamations et des façons de parler telles qu'il ne me fut plus possible d'y trouver aucun sens. En conséquence, je pris congé de lui et regagnai ma chambre, où, longtemps encore, je l'entendis réciter des passages de la Bible et chanter d'une voix mal assurée des strophes de pieux cantiques. Enfin, je m'endormis, et, pour la première fois, j'oubliai l'heure de me lever le lendemain matin, ce qui me valut un regard très-sévère de Mme Stieglitz.

Je dois dire pourtant qu'en général j'avais assez bien réussi à me concilier les bonnes grâces de ma farouche patronne. Elle me permettait fréquemment de visiter mes parents, et, à chaque lettre que je leur remettais de sa part en pareille occasion, le visage de mon cousin devenait plus amical, et je recevais de sa femme et de la petite Emma un plus cordial accueil.

Je dis la petite Emma, mais en vérité cette épithète ne lui convenait plus guère. Emma était déjà une fort grande fille, bien qu'elle eût tout au plus quatorze ans, et quand parfois, pour nous amuser, nous nous mesurions contre la porte, elle prétendait toujours que je l'avais surfaite, et qu'elle était moins grande de deux ou trois centimètres au moins.

J'avais alors seize ans, et ma croissance allait grand train, si grand train même que j'en suivais, pour ainsi dire, les progrès de semaine en semaine, ce qui me faisait grand plaisir. Mais ce qui me chagrinait fort, en revanche, c'est que mes habits me laissaient croître et me développer dans tous les sens sans croître ni s'élargir

eux-mêmes avec moi. Mon tuteur avait déclaré qu'il n'était pas en mesure, avant un an, de renouveler ma garde-robe, et si ma grand'mère, sur une lettre pressante que je lui avais écrite, ne m'eût envoyé de l'argent pour m'acheter un manteau, j'aurais couru grand risque de geler à la fin de l'automne.

J'avais un unique pantalon de drap; pour le maintenir à ma taille d'une façon qui ne fût pas trop ridicule, je l'allongeai par en bas à l'aide de forts sous-pieds, et par en haut au moyen de solides bretelles. Maintes fois, sous cette tension extrême, les boutons partaient; mais c'étaient là de petits accidents que je trouvais toujours le temps de réparer le soir. Cependant tout dans ce monde a des bornes, voire même l'élasticité d'un pantalon qui a déjà de longs services. Or, il arriva un beau jour, je devrais dire plutôt jour néfaste, que, comme j'étais en train de remettre en place quelques lourdes pièces d'étoffes, tous les points d'attache du malheureux pantalon se rompant à la fois trahirent inexorablement leur trop long usage, et laissèrent à nu mon genou gauche par une large déchirure. Désespéré, je montai à la hâte dans ma chambre, où je réfléchis tristement sur ce que je pourrais faire, car le dommage n'était pas de nature à pouvoir se réparer instantanément.

J'eus bientôt passé en revue toute ma garde-robe, qui était accrochée dans un coin derrière un méchant rideau de coton; mais je n'y pus rien trouver qu'un pantalon d'été gris clair, lequel n'était déjà plus neuf. Je le mis sans hésiter, en jetant un triste regard sur les mille fleurs de glace que le froid avait brodées aux vitres, et quand je descendis, je souffrais moins du froid que du sentiment de ma misère. M. Specht hocha la tête en me voyant, la demoiselle de magasin sourit, et la patronne me fit signe de passer dans la salle à manger.

« Ne prenez pas mal ce que je vais vous dire, me dit-elle d'un ton sérieux, mais vous ne pouvez aller ainsi accoutré à la boutique. »

Je me taisais.

« Eh! eh! continua-t-elle, comment peut-on s'oublier à ce point? ou bien, ajouta-t-elle avec quelque hésitation en attachant sur moi un regard bienveillant; qui se changea bientôt en un regard tout à fait sympathique et presque maternel, lorsqu'elle remarqua que mes yeux se remplissaient de larmes, ou bien votre garde-robe est-elle donc si mal montée? »

Je lui fis signe que oui, et j'ajoutai d'une voix tremblante que, mon tuteur s'étant refusé à la renouveler avant un an, j'étais par moi-même hors d'état de l'améliorer.

« Cela me fait infiniment de peine de paraître ainsi vêtu, lui dis-je enfin; mais je n'ai rien autre à mettre.

— Hum! hum! reprit la patronne, cela ne peut aller ainsi, et j'y pourvoirai. Voyez-vous, mon ami, j'ai remarqué avec satisfaction que vous étiez extrêmement soigneux pour tous les détails de votre toilette; mais il ne m'est cependant pas échappé que vos habits n'étaient pas ce qu'ils eussent dû être. Croyez-moi, c'est là pour moi un point très-délicat, et, quoique l'on prétende généralement que Mme Stieglitz est une femme maussade, dure et insensible, il n'en est rien au fond. Je suis dure et insensible pour les mauvais sujets; mais pour les gens qui se conduisent bien, comme vous l'avez fait jusqu'ici, je m'occupe d'eux très-volontiers et avec grand plaisir. Vous pouvez, continua-t-elle, vous abstenir un jour ou deux de paraître dans la boutique, et commencer à tenir le nouveau grand livre. Vous profiterez de ce temps-là pour vous faire confectionner ce dont vous avez besoin.

— Mais, répliquai-je tout ému des paroles amicales de ma sévère patronne, mais je ne sais pas si mon tuteur....

— Votre tuteur! que me parlez-vous de votre tuteur? reprit-elle d'un ton rude. Faites ce que je vous ai dit, et ne vous inquiétez de rien. Je ne veux pas vous faire de cadeau, vous pouvez bien être tranquille sur ce point. Le moment approche où je réglerai mes comptes avec vous. En attendant, faites-moi vite un paquet de votre garde-robe et de votre linge. Je veux voir au juste où

vous en êtes. Vous avez beau être déjà un grand garçon, long comme une perche, vous n'en êtes pas moins encore un enfant; et vous auriez dû me montrer jusqu'ici plus de franchise. Allons, plus de fausse honte à l'avenir! et maintenant, allez. »

Je remontai dans ma chambre, sans savoir au juste si je devais être content ou mécontent de cette scène. D'une part, en pensant à l'intérêt que venait de me montrer Mme Stieglitz, je me sentais animé d'une vive reconnaissance envers elle; mais d'autre part, il ne me plaisait pas du tout de me voir traiter comme un petit garçon. Cependant, en définitive, je me réjouis de penser que mes embarras, qui croissaient de jour en jour, allaient enfin cesser. Et puis Mme Stieglitz ne m'avait-elle pas donné une preuve de rare confiance, en me chargeant du grand livre?

Ma garde-robe étalée sur la table n'y tenait pas beaucoup de place et, après que j'eus pris le triste soin de passer en revue toute ma misère, je redescendis au comptoir, où je me mis en devoir de remplir mes nouvelles fonctions. J'appliquai, comme on le pense bien, tout mon art calligraphique à inscrire des numéros sur chaque page du livre, le doit et avoir à côté du nom des clients; et à la vue de ce beau papier, d'une pâte si ferme et si blanche, sentant que je venais de monter d'un échelon, je m'efforçai de mon mieux pour ne point paraître trop indigne de la haute confiance qu'on me témoignait. Le patron me félicita. M. Specht me dit tout bas :

« Continuez ainsi, jeune homme, mais gardez-vous de sacrifier au perfectionnement du dehors celui du dedans, qui a beaucoup plus d'importance. »

Après le dîner, le tailleur vint et me prit toutes les mesures nécessaires pour un habillement complet.

Depuis la soirée que j'avais passée dans sa chambre, le teneur de livres me protégeait ouvertement. Il me donna toutes les instructions et tous les éclaircissements nécessaires sur la tenue des livres. Il me conduisit même

un jour dans le bureau de pesage, et me montra l'ordre dans lequel étaient disposés tous les paquets de soie. C'était merveille aussi de voir combien ses procédés étaient devenus bienveillants à l'égard de la demoiselle de magasin, qui semblait son éternel point de mire. Ils paraissaient réellement tous deux, comme il l'avait dit dans cette mémorable soirée, « unis dans une même foi, pour porter en commun et d'un même cœur le poids du jour et des travaux. » Mais je n'y trouvais alors rien de mal.

D'ailleurs cela ne me regardait pas, et je ne m'en inquiétais pas le moins du monde. J'allais encore assez souvent dans sa chambre, mais seulement sur son invitation, et chaque fois il m'offrait un excellent punch. Cependant il s'occupait avec plus d'ardeur que jamais de réformer en moi l'homme intérieur, et il me remplissait la tête de phrases tellement mystiques, me faisait une telle peur du malin, qui sans cesse travaille à perdre en nous le corps et l'âme, que je ne pus me défendre d'adopter avec un véritable zèle ses moyens de le combattre. Ces moyens consistaient à lire assidûment certains livres étranges qu'il me prêtait, et à apprendre par cœur de saints cantiques, selon ses prescriptions formelles.

En eux-mêmes et par eux-mêmes, ces exercices n'étaient sans doute pas mauvais; cependant il y avait en eux quelque chose qui échauffait mon imagination, et qui dans le fond de mon cœur éveillait certaines images dont je n'avais jamais eu précédemment le moindre soupçon. Quant aux discours qu'il me tenait sans cesse, ils étaient toujours enveloppés d'épais nuages, au milieu desquels mon esprit se plaisait à saisir les moindres lueurs que parfois il y laissait pénétrer.

« On ne peut rien aimer, disait-il, de ce dont on ne se fait aucune idée. J'aime Dieu, j'aime l'Église; mais cet amour, je le rapporte à une image, que je me retrace au plus profond de ma conscience. Qu'est-ce que Dieu? Dieu est tout ce qui nous entoure. Mais notre esprit est-il assez vaste pour que nous puissions aimer tout ce qui est autour de nous avec cet ardent amour que nous

devons à notre Créateur? Non, et c'est précisément pour cela qu'il nous est permis d'élever dans notre cœur une sorte d'idole, une image, dont nous nous retraçons avec foi les contours, et dans laquelle pourtant nous n'aimons que le Très-Haut. Si faible est notre nature, continuait-il, qu'elle n'est en état de vouer son affection qu'à ce qu'elle peut comprendre, et qu'elle ne comprend que ce qu'elle voit. »

Ainsi me parlait M. Specht, et ses paroles brouillaient effroyablement toutes mes idées. Que l'on ne pût s'attacher qu'à quelque chose de corporel et de sensible, je le comprenais parfaitement; mais je ne pouvais trouver aucun rapport entre l'amour que l'on doit à Dieu et l'amour qui se donne à une image que l'on élève en soi-même et qui ne lui ressemble en rien. Je soumis ces doutes à mon pieux catéchiste; je lui dis avec une pleine franchise qu'il m'était tout à fait impossible de ressentir l'amour qu'il demandait pour l'Être éternel tel qu'on le représente d'ordinaire, c'est-à-dire sous les traits d'un vieillard à longue barbe, sévère et même furieux, s'avançant sur les nuées au milieu du tonnerre et des éclairs. M. Specht sourit doucement, leva les yeux vers le ciel et m'invita, pour toute réponse, à lui lire le sublime cantique de Salomon.

Il se renversa sur sa chaise pendant que je lisais; mais cette lecture me causa plus d'un embarras, et, bien qu'elle jetât dans mon esprit d'étranges éclairs, ces vagues lueurs ne suffirent pourtant pas à m'éclairer sur la route obscure dans laquelle je m'étais engagé. A chaque instant M. Specht me faisait un signe de la tête, et je dus lui répéter plusieurs fois certains passages du divin cantique, ceux-ci par exemple :

« Te voilà belle, mon amie, te voilà belle, tes yeux sont comme ceux des colombes.

« Comme une rose entre les épines, telle est mon amie entre toutes les filles.

« Viens du Liban, ma fiancée; viens du Liban.

« Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse, tu

m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux et par l'un des colliers de ton cou. »

Lorsque j'eus lu jusqu'au bout, je me permis une timide question qui devait, selon moi, me tirer d'un doute pénible. Je lui demandai si le roi Salomon, par l'amour dont il parle, par ces noms d'amie et de fiancée qui reviennent sans cesse dans son chant sublime, avait entendu l'amour mutuel de Dieu et de son Église. M. Specht ne me donna pas de réponse directe.

« Lisez, me dit-il avec un étrange sourire, lisez souvent ce divin cantique. Ces strophes ardentes, adressez-les en esprit à une image que vous voulez adorer, et bientôt il se fera en vous d'autres clartés. »

Je fis ce qu'il m'avait recommandé, et bien que, dans les premiers temps, je ne visse guère poindre en moi les clartés qu'il m'avait promises, je pris cependant goût peu à peu à ces mystiques paroles dont le son résonnait toujours agréablement à mes oreilles, et je m'engageai avec une confiance croissante à travers le labyrinthe de ses incompréhensibles leçons.

CHAPITRE XXX.

L'idole de mon âme.

Je me trouvais donc, grâce à l'obligeance de ma patronne, pourvu d'une garde-robe au grand complet, et par suite en état de me montrer partout à mon avantage. Mais tout en exprimant ma reconnaissance à Mme Stieglitz, je ne pus m'empêcher de lui laisser voir quelque inquiétude pour le moment où l'on me présenterait tous ces comptes.

« Ne pensez pas à cela, me répondit-elle d'un ton sérieux et décidé, occupez-vous bien plutôt de votre

grand livre avec le soin et le zèle que vous avez montré jusqu'ici ; et n'oubliez jamais que votre nouvel emploi date du même jour que votre nouvelle garde-robe. »

L'hiver se passa ainsi, puis l'été, puis l'automne, et je pus m'avouer avec orgueil que j'avais acquis durant cette année des connaissances importantes.

Le patron était devenu encore plus sérieux et plus grondeur qu'auparavant, et dans les derniers temps il ne se montrait plus guère au comptoir qu'une heure avant le dîner, après quoi il disparaissait pour tout le reste de la journée.

Mes visites au cousin étaient plus assidues que jamais, et je passais toutes mes heures de liberté dans cette aimable famille. Le cousin était avec moi aussi affable et aussi bon que le lui permettait sa nature sérieuse ; sa femme me traitait comme un fils ; quant à la petite Emma ; oh ! il s'était fait en elle un grand changement en un an, comme dit la chanson :

Elle était une enfant il n'y a que quelques jours,
Elle ne l'est plus aujourd'hui, vraiment non.

Ainsi d'Emma : d'enfant elle était devenue jeune fille, et cela, sans que personne l'eût remarqué, car elle avait toujours la même nature calme et raisonnable. Enfant, elle ne s'était jamais livrée à des accès de folle gaieté ; jeune fille, elle n'eut pas besoin de se contenir davantage ; mais c'était une belle jeune fille, de l'aveu de tout le monde. Ses grands yeux clairs, presque trop grands quand elle n'était qu'une enfant, avaient pris une expression de douceur sérieuse qui était maintenant en parfaite harmonie avec l'ensemble de sa figure. Autrefois ces grands yeux étaient tout ce qu'on remarquait de son visage ; ils n'en formaient plus à présent qu'un accessoire gracieux. Pour moi, je n'ai jamais rien vu de plus beau que ces yeux-là, lorsque le soir, dans le jardin où nous étions assis, un clair rayon de lune en venait argenter l'azur foncé.

Sa mère avait coutume de dire : « Emma a des yeux

de colombe. » Cette expression, la première fois que je l'entendis, pénétra dans mon sein comme un dard de feu, et je murmurai à demi-voix : « Te voilà belle, mon amie, te voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes. »

Je fus, tout ce soir-là, distrait, rêveur, absorbé. Au milieu des images et des idées confuses dont le teneur de livres avait brouillé mon cerveau, je vis luire comme une radieuse étoile et crus avoir enfin trouvé l'image, où devaient se concentrer désormais toutes mes bonnes et saintes pensées. Toutefois, une honte indéfinissable m'empêcha d'en faire l'aveu à M. Specht, et, enfermant cette chère et précieuse image dans les plus profonds replis de mon cœur, je résolus de la cacher à tous les yeux.

J'étais d'autant moins tenté de prononcer le nom de ma cousine Emma devant M. Specht, qu'il m'avait déjà plusieurs fois exprimé le désir de connaître mon cousin et sa famille, et qu'il m'en priait maintenant avec plus d'instance que jamais. Je dus céder enfin, et je lui promis de ne plus tarder davantage à la satisfaire.

C'est ce que je fis en effet à la première occasion, et mes bons parents s'imaginant qu'ils ne pouvaient que m'être utiles en traitant le mieux possible le factotum de la maison Stieglitz, je fus autorisé à le leur présenter. Mon cousin se montra, à cette première visite, sérieux et réservé, sa femme fut polie autant qu'il convenait ; quant à Emma, elle s'occupa de moi comme d'habitude.

« Vous êtes un heureux cousin, me dit le teneur de livres en revenant avec moi. Je dois vous l'avouer, il y a longtemps que je n'ai vu une jeune fille aussi belle que votre cousine Emma. »

Depuis lors M. Specht fit avec moi ou sans moi de fréquentes visites à mon cousin, et je m'en trouvai bien en ce sens, que j'eus en lui dans la maison Stieglitz un protecteur plus chaud que jamais.

Pour revenir à moi, c'est-à-dire à mes sentiments et

à mes pensées, je n'étais plus, je dois le confesser, l'insouciant et joyeux garçon d'autrefois. Je ne portais plus sur le monde un regard libre et serein, et je ne voyais plus, comme par le passé, sous de riantes couleurs tout ce qui me tombait sous les yeux.

Lorsque j'étais encore un enfant insouciant, toutes mes heures étaient égayées d'un clair rayon de soleil, et mes yeux n'erraient que sur d'agréables perspectives. Je tenais le monde et les hommes pour bons; et, bien que je rencontrasse çà et là quelques âmes perverses, je me disais qu'elles n'étaient qu'une exception.

Mais les leçons de M. Specht m'avaient appris autre chose. Je voyais maintenant monter de sombres nuages là où je n'avais remarqué jusqu'ici que des vallons éclairés d'un brillant soleil, et où je n'avais entendu que le son argentin d'une cloche pieuse. Je commençai à douter de la bonté des hommes.

« L'homme, dans ses pensées et dans ses actes, est mauvais depuis sa jeunesse; » tel était le thème favori de M. Specht, et il brodait sur ce thème des variations sans fin. Selon lui, le nombre des méchants était infini, celui des bons presque imperceptible, et, quand il plaça le miroir devant ma propre conscience, je fus forcé de convenir que, si je n'avais pas jusqu'ici à me reprocher de graves iniquités, j'étais cependant encore plongé dans les ténèbres du péché.

De lui-même il ne parlait pas beaucoup mieux; seulement il m'assura qu'il voyait approcher de plus en plus le moment où l'étincelle de la grâce allait se rallumer en lui.

« Chaque homme, me dit-il un jour avec l'assurance et la conviction d'un docteur, chaque homme porte en soi une étincelle, mais la plupart l'étouffent sous le limon de leurs péchés, et ils ne sentent pas la perte qu'ils font; tandis que nous, nous savons reconnaître le vrai prix de cet inestimable trésor. Lorsque la grâce est sur le point d'éclore dans une âme, cette âme éprouve un sentiment de béatitude indicible. Elle peut pécher encore, mais

ses péchés ne la sauraient plus perdre ; par un heureux effet de cette grâce divine, ses péchés ne lui sont plus imputés.

— Mais, lui demandai-je, n'y a-t-il aucune marque certaine pour reconnaître que l'étincelle de la grâce va se rallumer en nous ?

— Une marque certaine ? non, il n'y en a pas, répondit-il ; ce sentiment varie selon les personnes. Il y a des moments de bienheureuse extase où l'être idéal, l'être éternel, se confondant avec l'image que nous avons dressée sur l'autel de notre cœur, nous sentons distinctement de douces et saintes flammes s'insinuer peu à peu dans notre âme. En de tels moments, ajouta-t-il avec ce sourire étrange qui lui était familier, on est touché de la grâce, et deux âmes unies par un intime amour dans une fervente prière peuvent plus qu'une âme isolée pour l'obtenir dans toute sa plénitude. »

Grâce à de telles leçons et à de tels entretiens, j'étais sur le meilleur chemin pour devenir un bigot décidé. La lecture des livres que me prêtait M. Specht, l'étude assidue de la Bible, si pleine d'arcanes et de mystères, jetaient mon esprit dans des ténèbres profondes qui m'effrayaient et me plaisaient tout ensemble.

Je rêvais parfois d'une église inconnue. La voûte était haute, la nef immense et magnifique. Une douce musique résonnait à mes oreilles, lorsque tout à coup le fond d'une obscure chapelle s'éclairait lentement d'une lumière rosée, au milieu de laquelle se dessinait une figure dont les traits, devenant de plus en plus nets à mes yeux, n'étaient autres que ceux de ma cousine Emma. Mon cœur alors, se dilatant, s'envolait dans les claires nuées qui environnaient cette image fantastique, et je sentais courir comme une flamme jusque dans la moelle de mes os, en m'approchant d'elle et en l'embrassant en esprit.

Mais, dans la réalité, je ne gagnais pas grand'chose à ces rêveries, et j'eus à ce sujet plus d'une attaque à soutenir de la part de mes chers parents. Mon cousin

m'avait déjà dit vingt fois que c'était une bonne et belle chose d'être pieux et craignant Dieu, mais qu'on risquait fort, en en parlant sans cesse, comme je le faisais, de passer pour ridicule.

« Tu hantes les églises, me disait-il, avant et après midi ; il ne te manque plus que d'aller aux assemblées de prière avec ton M. Specht, et c'est ce que je verrai bientôt, sans aucun doute. »

Plusieurs fois aussi, me trouvant seul avec Emma, j'avais essayé de lui inculquer quelques-unes des leçons du teneur de livres; mais je dus toujours, à mon grand regret, remarquer que ma jeune cousine n'était point du tout mûre pour l'éclosion de la grâce.

« Écoute, cousin, me disait-elle, tu n'es pas un méchant garçon, je ne suis pas non plus une méchante fille ; quels sont donc ces péchés dont tu te dis chargé ? Pour moi, je ne le saurais deviner. Tu travailles consciencieusement à ton comptoir, tu as les bonnes grâces de ta patronne, qui est une brave femme, et il conviendrait beaucoup mieux à ton âge de te montrer gai et de bonne humeur, comme tu l'étais autrefois, de jouir enfin des légitimes douceurs de ta position présente. Je ne te reconnais plus depuis ces derniers temps, et je ne voudrais que voir paraître ici un seul instant ton cher docteur Burbus, dont tu me contais naguère tant de plaisantes anecdotes, pour qu'il te remît la cervelle à l'endroit. A quoi bon te noircir ainsi et te croire un misérable pécheur ? Laisse cette manie à ton M. Specht, qui peut bien avoir ses raisons pour cela. »

Ces paroles d'Emma, d'Emma que j'adorais dans le secret de mon âme, jetèrent en moi des doutes affreux. Elles ouvrirent mon cœur et firent pénétrer soudain dans les épaisses ténèbres dont il était enveloppé un rayon de vive lumière qui me causa un bien-être infini, et que pourtant je ne pus supporter. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans mes moments de calme, je ne me tenais pas le moins du monde pour un abominable pécheur, comme le prétendait M. Specht, et que, si j'aspirais à

l'éclosion de la grâce en moi, c'était uniquement parce que je devais du même coup être rémunéré de mes misères par le sentiment inconnu d'une incomparable béatitude.

Je rapportai au teneur de livres les paroles de ma jeune cousine. Il sourit doucement, selon son habitude, et les yeux levés vers le ciel :

« Laissez-la dire, mon ami, et continuez à avoir avec elle de pieux et saints entretiens. Le jour viendra où, elle aussi, elle aspirera à la grâce. »

Et ses yeux, à ces mots, brillèrent d'un sinistre éclat.

De ma famille, pendant tout ce temps-là, je n'avais eu que peu de nouvelles. Ma grand'mère m'avait écrit quelquefois, et chacune de ses lettres était accompagnée d'un post-scriptum de la bonne Gertrude, par lequel je pus voir clairement qu'elle n'avait pas perdu l'habitude de pleurnicher sans cesse ; en effet, les lignes écrites de sa main, et où elle exprimait son chagrin de me savoir si loin d'elle et de ne m'avoir pas vu depuis si longtemps, étaient le plus souvent à moitié effacées par ses larmes. Quant au docteur Burbus, je n'avais rien appris sur son compte, et on ne paraissait pas au moulin de Kœnigsbronn en savoir davantage ; qu'était-il devenu ?

Mais de mon tuteur, en revanche, je reçus un jour une assez longue lettre, où il m'exprimait toute sa satisfaction de ce que, revenu enfin à la raison, j'avais reconnu la nécessité d'apprendre sérieusement quelque chose pour faire mon chemin dans le monde.

« Ta patronne, m'écrivait-il, m'a dit de toi tout le bien possible ; elle m'a même laissé concevoir l'agréable espérance que, grâce aux connaissances que tu avais acquises déjà et aux services que tu étais dès à présent en état de rendre à sa maison, elle pourrait se décider à te donner quelques appointements pour les dernières années de ton noviciat. Je te remercie d'avoir enfin suivi mes conseils et je suis pleinement satisfait de ta conduite. Mais d'autre part, ajoutait-il un peu plus loin, j'ai appris par le cousin certain détail que je ne puis que

désapprouver, et qui me trouble fort. Tu serais, selon lui, entièrement tombé sous la griffe de ton piétiste de teneur de livres, et en très-bonne voie pour devenir un bigot fanatique. Oui, un bigot fanatique, mon cher ami! Je connais cette engeance, et je sais pertinemment que beaucoup de ces gens-là n'étalent devant le monde leur pieux verbiage et leurs dévotes simagrées que pour mieux cacher de coupables plaisirs et des fautes secrètes. Prends garde; ce M. Specht, qui me paraît être un franc vaurien, a quelques méchantes vues sur toi. Veille sur tes actions et ne fais que ce que peut approuver la conscience d'un honnête homme, mais non pas celle d'un hypocrite piétiste. A propos, j'allais oublier de te dire que ton ex-patron M. Reiszmehl est mort. C'est le sieur Philippe qui a repris la maison, et il est père d'un garçon très-bien portant. »

Je restai longtemps assis, ce soir-là, dans ma chambre, avec cette lettre à la main, et de grosses larmes tombaient de mes yeux sur le papier. Mon tuteur avait-il raison? Mais quelles pouvaient-être les intentions du teneur de livres à mon égard?... Qu'il y eût dans sa conduite plus d'une énigme à mes yeux, je ne pouvais m'empêcher, il est vrai, d'en convenir avec moi-même....

Ainsi, il écrivait souvent dans sa chambre à diverses maisons de commerce étrangères, notamment à notre maison d'Amsterdam. Ces lettres, il les copiait lui-même, et c'était moi qui devais en dernier lieu les porter à la poste, après lui avoir promis de n'en rien dire à personne. Il recevait aussi plusieurs lettres à son adresse, et celles-là, c'était encore moi qui devais les aller prendre à la poste, où j'étais chargé d'aller chercher chaque jour toute la correspondance, et les lui remettre ensuite en secret.

Une fois j'en vis une sur sa table, par laquelle une personne connue lui mandait avoir reçu une traite de telle somme, dont elle lui accusait réception. Mais il n'y avait en tout cela rien de suspect, M. Specht

ayant la signature de la maison et pouvant fort légitimement, sur un ordre de la patronne, régler dans sa chambre quelques affaires particulières, qui ne devaient point être connues au comptoir.

Une chose seulement me surprit. Un soir que nous étions ensemble, M. Specht me mit sous les yeux une lettre avec la signature de Mme Stieglitz et ajouta :

« Notre patronne a une écriture à elle, fort peu lisible, moitié d'homme et moitié de femme. Son paraphe a une grande ressemblance avec son écriture. Amusez-vous donc à me reproduire cette signature. »

Je fis comme il m'avait dit et réussis à contrefaire l'écriture de Mme Stieglitz avec une frappante ressemblance. Il jeta le papier, sans faire semblant de rien, dans un portefeuille, et nous n'en reparlâmes plus.

Je fus longtemps indécis sur ce que je devais faire de la lettre de mon tuteur. Valait-il mieux la mettre sous les yeux de Mme Stieglitz ou la communiquer en toute confiance à M. Specht? Je me décidai enfin pour ce dernier parti. M. Specht me remercia de ma confiance et me promit de m'en récompenser par toute sa bienveillance.

« Voyez-vous, me dit-il en levant les yeux au ciel, l'innocent est condamné à souffrir beaucoup en ce monde. »

Puis il ajouta d'un ton solennel :

« Le Seigneur me rendra justice, car je suis innocent; j'espère dans le Seigneur, c'est pourquoi je ne tomberai pas. Votre franchise, continua-t-il d'une voix douce, votre franchise m'a prouvé que vous marchiez dans le vrai chemin du salut. Il est temps que je fasse un pas de plus en avant et que je vous introduise dans ces assemblées bénies de Dieu et salutaires à l'âme, où l'on célèbre les louanges du Seigneur avec des lèvres ferventes et un cœur débordant d'amour. Tenez-vous donc prêt à me suivre vendredi soir; j'obtiendrai pour vous la permission de Mme Stieglitz. Et maintenant, bonne nuit, mon cher; espérance et confiance ! »

Et sous forme de conclusion, il ajouta ces paroles du psaume :

« Mon pied marche droit ; je veux te louer, Seigneur, dans les assemblées. »

CHAPITRE XXXI.

L'assemblée de prière[1].

Dans une des parties les plus éloignées de la ville, au bord de la petite rivière qui coule devant la rue principale de ce quartier, s'élevait une petite maison, d'où maintes fois le passant, mais particulièrement chaque vendredi soir, entendait résonner le chant pieux de cantiques spirituels.

Cette maison appartenait à un maître teinturier, un homme pleinement touché par la grâce, et qui ne continuait plus son métier, attendu qu'il avait tout le jour des visions dont la magnificence éblouissait tellement ses yeux qu'il n'était plus en état de discerner les couleurs terrestres. Mais depuis qu'il ne s'occupait plus de teinture, il avait ouvert chez lui un petit cabaret, dont il était lui-même, s'il fallait en croire les mauvaises langues, le client le plus assidu ; aussi se trouvait-il toute la journée en état d'ivresse, ce qui était la cause probable de ses visions.

1. Il est question ici d'une réunion de piétistes. Les piétistes sont une secte luthérienne, qui affiche une piété extrême et préfère les exercices privés au culte public. Cette secte eut pour chef Spener, professeur de théologie, et date de 1680. Les réunions des piétistes d'Alsace, qui avaient lieu surtout à Bischwiller, près de Strasbourg, devinrent très-nombreuses et très-inquiétantes au commencement de ce siècle; elles ont donné lieu, en 1825, à des poursuites de la part des autorités de l'Alsace. C'est sur ces faits probablement et d'autres semblables que l'auteur s'est cru fondé à écrire la scène qu'on va lire. *(Note du traducteur.)*

Quoi qu'il en fût, le commun des fidèles le tenait pour un vase d'élection, et comme, en dépit de son cabaret, ses affaires allaient tous les jours de mal en pis, on avait, pour le soutenir et le préserver d'une ruine complète, loué l'étage supérieur de sa maison, où l'on avait fait disposer deux grandes chambres pour des assemblées de prière.

Il fallait assurément avoir des affaires dans ce quartier de la ville pour s'y aventurer, surtout le soir; il n'y passait donc que peu de monde. D'autre part, la rivière était assez large en cet endroit, et les chants ne s'entendaient pas d'une rive à l'autre. Enfin, l'une des deux chambres où se réunissaient les fidèles, à une heure avancée de la soirée, était assez reculée pour que les oreilles profanes des rares passants de la rue ne pussent rien saisir des chants d'allégresse de la pieuse assemblée.

Le dévot teinturier, pour ne recevoir dans son cabaret aucun client de la basse classe, avait soin de ne débiter que du vin excellent et fort cher. Aussi sa maison n'était-elle fréquentée que par les élus de la fortune et de la grâce, les uns venant étancher leur soif spirituelle aux sources vives de la parole céleste, les autres aspirant à la douce ivresse que procure un vin généreux. Ces derniers étaient, en général, d'anciens marchands, des commis, des voyageurs de commerce et de jeunes fonctionnaires; cependant le nombre en était toujours assez restreint, vu que l'on devait être présenté par un habitué de la maison.

On arrivait dans ce cabaret, du côté de la rue, par un obscur vestibule, et dans les chambres de prière, du côté du quai, par un petit perron qui conduisait à l'escalier de l'étage supérieur. Heureuse et sage disposition qui empêchait les enfants d'Israël d'être vus par les suppôts de cabaret et les esclaves du péché.

En ce qui concernait le vendredi soir, le propriétaire avait reçu l'ordre exprès et rigoureux de tenir, ce soir-là, la porte de son cabaret close et de ne recevoir aucun client. Mais notre homme avait trouvé le moyen d'éluder

cette défense, en faisant disposer pour ses hôtes les plus anciens une petite pièce du côté de la rivière, à la condition, cela va sans dire, qu'ils s'y tinssent parfaitement tranquilles.

Après avoir reçu de moi la promesse solennelle de ne faire savoir à personne de la famille de mon cousin que j'avais eu l'honneur d'être admis dans les assemblées de prière des fidèles, M. Specht me prit donc avec lui le vendredi suivant, vers sept heures du soir.

Nous arrivâmes dans ce quartier, qui était pour moi jusque-là totalement inconnu, et il faisait déjà nuit noire, lorsque nous montâmes le perron, au bas duquel la petite rivière roulait mélancoliquement ses eaux troubles.

Je ne sais trop pourquoi, mais le cœur me battait fort, et j'éprouvai un sentiment de vague inquiétude en entrant dans ce sanctuaire de la prière. Là, sur de simples chaises et sur des bancs de bois, étaient assis des hommes et des femmes de tout âge. Comme je connaissais, en général, assez peu de monde dans la ville, je n'aperçus qu'une seule figure qui ne m'était point étrangère, celle de mon cordonnier, qui cligna de l'œil de mon côté d'un air de connaissance, et me fit un salut presque imperceptible. On me tendit un livre de cantiques. Je m'assis à côté de M. Specht, et, à un signal donné, l'assemblée commença le chant qui suit :

Il y a encore de la place.
Ma maison n'est pas encore pleine,
Ma table est encore vide,
Il y a des places pour quiconque s'y veut asseoir.
Oh ! amenez-moi des hôtes,
Ramassez-en dans les rues et dans les carrefours ;
Tout est prêt pour les recevoir.
Il y a encore de la place.

Il y a encore de la place.
Voyez ma bergerie !
Aussi loin que s'étendent les murs,
Aussi loin que court la haie verdoyante,
Ce sont les parcs de mes brebis,

Venez vous ranger sous mon sceptre, venez lire mon
livre de vie,
Ce n'est pas en vain que mon domaine est si vaste.
Il y a encore de la place.

Ces strophes et beaucoup d'autres à la suite furent chantées, les mains jointes, avec un pieux recueillement. Parmi les assistants, les uns avaient les yeux fixés sur leur livre, d'autres regardaient le ciel d'un air inspiré; mais moi, moi seul, je restais insensible, distrait, et il ne semblait pas que la grâce voulût me visiter. Je ne pouvais me recueillir, je ne pouvais me faire aux images bizarres et ampoulées de cette mystique poésie. Nos chants d'Église ordinaires me paraissaient déjà bien assez profonds et difficiles à comprendre.

Quelques strophes de ce cantique avaient été chantées par l'assistance sur un ton de fausset, d'autres le furent d'une voix forte. Tous les yeux étincelaient, toutes les mains étaient levées.

Il y a encore de la place.
Ah! pourquoi les yeux ne vous peuvent-ils voir,
Source de tendresse, abîme d'amour!
Venez tous, regardez et chantez *alleluia!*
Et faites-le savoir partout,
Dites partout la puissance du divin amour,
Et ses étreintes qui appellent tout l'univers.
Il y a encore de la place.

Après la dernière strophe, qui pouvait bien être la trente-sixième du cantique, il y eut un moment de recueillement silencieux. Alors parut un jeune homme tout habillé de noir, un candidat en théologie de grande espérance, le visage maigre et flétri, les cheveux blonds très-longs et flottants, les yeux étincelants d'un feu sauvage. De sa main blanche et effilée il rejeta ses cheveux derrière ses oreilles, et parla ainsi :

« Heureux ceux qui sont invités aux noces de l'Agneau! Quels cris de joie, quels chants d'allégresse re-

tentiront alors ! Comme le bruit de plusieurs torrents, comme le fracas du tonnerre, la voix d'une grande multitude s'écrie : « Réjouissons-nous et poussons des cris d'allégresse, car voici les noces de l'Agneau ! » Sa fiancée est parée pour la fête.... et comment parée ? Parée d'une soie éclatante, non de la soie telle que la produit le ver, mais de celle qu'engendre l'arbre de la croix. Pureté et sainteté.... voilà la parure qui a été donnée à la fiancée de l'Agneau ! Elle s'en revêt, elle en est toute rayonnante. Ah ! qu'elle est belle, la fiancée de l'Agneau ! Heureux qui est appelé à la fête de ses noces, et qui y paraîtra resplendissant de sainteté, paré de la véritable robe des noces ! Le parasite de l'Évangile, qui vint à ces noces sans en porter l'habit, et qui, pour cela, en fut chassé honteusement, est, sans aucun doute, la figure de ceux qui s'attribuent la sainteté du Christ, sans la revêtir réellement, sans se montrer parés en réalité de son incomparable splendeur. Quand l'Écriture dit de cette parure qu'elle a été donnée à la fiancée, que la fiancée est vêtue d'une robe de soie éclatante, et que cette robe n'est autre chose que la sainteté même, il y a deux remarques à faire : d'abord, que cette parure est donnée, qu'elle est un cadeau, un présent purement gratuit, que nul ne peut l'acquérir de soi-même et par ses propres forces ; ensuite, que les saints la reçoivent, qu'ils se l'approprient, s'en habillent et l'étalent aux yeux du monde. Voilà pourquoi la sainteté de Christ est aussi celle des saints, parce qu'ils se sont revêtus de Jésus-Christ en esprit et en vérité, parce qu'ils se le sont approprié, et que tous leurs efforts ici-bas tendent à paraître un jour aux noces de l'Agneau avec cette parure qui lui plaît.

« Oui, mes amis, douce et délectable est la célébration des noces de l'Agneau, douce pour le fiancé et la fiancée, dans le sein desquels brûlent à l'unisson de tendres flammes, qui s'élèvent en un brillant faisceau comme les cierges de cette fête céleste. L'Agneau est en nous, et c'est la grâce dont nous avons été touchés. Oh ! ap-

proche-toi de moi, tendre épouse, toi qui veux en esprit et en vérité célébrer avec moi les noces de mon Agneau ! Rejette toutes les vanités de la terre, abdique tout respect humain, et suis d'un cœur humble et préparé la voix qui s'élève dans ta conscience ! Heureux époux, sentez-vous la douce chaleur que la grâce répand en vous ? Oui, vous la sentez, et vous sentez aussi quelle ineffable félicité remplit le cœur de l'époux et de l'épouse, quand ils s'unissent pour pousser vers le ciel un cri de divine allégresse. Voyez, les flammes de la table nuptiale se rapprochent, s'unissent, elles pétillent dans une amoureuse étreinte, le sacrifice agréable au Seigneur s'accomplit.

« O épouse de l'Agneau! toi qui as été choisie par moi, tu es la parure dont se revêt mon âme pour ces noces mystiques. Écoute et retiens-le bien : cette parure doit être donnée, elle doit être un pur don, un présent gratuit. »

Ainsi parla le jeune candidat, et, bien qu'il se fût exprimé en des termes que je comprenais, le sens précis de son allocution m'échappa complétement, et je ne pus me défendre d'un sentiment de terreur, lorsque je vis toute l'assemblée qui m'entourait comme suspendue à ses lèvres, et tous les regards étinceler en le regardant.

Chacun semblait comprendre le sens de ce discours ; pourquoi donc m'échappait-il à moi seul ? Ce devait être sans doute l'effet de la grâce, qui ne m'avait point encore visité et dont ils étaient touchés, eux, depuis longtemps. Je me rappelai la leçon de M. Specht, qui était de former dans mon cœur une image à l'aide de laquelle je pusse saisir et embrasser clairement l'incompréhensible.

Tout plein encore des paroles du jeune théologien, je me mis à rêver de nouveau de la sombre église à la haute et vaste nef, et les brûlantes paroles que je venais d'entendre dansèrent dans mon cerveau troublé comme autant de traits de feu autour d'une image d'abord peu

distincte, mais où je ne tardai pas à reconnaître ma propre cousine Emma. Mais ses grands yeux clairs me regardaient d'un air à la fois si sérieux et si inspiré que je tressaillis d'effroi, et tout rentra aussitôt dans la nuit et dans les ténèbres.

Cependant, à peine descendu de sa tribune, le jeune ministre, épuisé de fatigue, tomba plutôt qu'il ne s'assit sur sa chaise, et l'on se mit à chanter un nouveau cantique. Alors M. Specht, se levant de sa place, passa, en compagnie du cordonnier de ma connaissance, dans tous les rangs des fidèles. Le cordonnier portait sur un plat d'argent une grande cruche avec un gobelet également d'argent, que M. Specht remplissait jusqu'aux bords et présentait ensuite à chaque assistant. Je reçus ma part comme tout le monde, et bus d'un seul trait le doux breuvage, sur l'ordre que m'en donna le teneur de livres. Chose étrange! je ressentis au même instant une chaleur ardente par tout le corps, et des points lumineux s'entre-croisèrent dans mon cerveau.

« Il est temps maintenant, dit le théologien d'une voix creuse et tremblante, il est temps de nous livrer à la méditation silencieuse. »

Et les fidèles se levèrent. Parmi les femmes, plusieurs baissaient les yeux, d'autres regardaient autour d'elles avec une expression de désir sauvage. Le cordonnier, qui me parut être le serviteur de l'assemblée, ouvrit la porte de la pièce voisine, où pendait du plafond une grosse lampe d'albâtre; mais les verres de cette lampe étaient si épais, qu'ils ne laissaient tomber que juste assez de lumière pour permettre de voir circuler des ombres dans la salle, sans en reconnaître aucune. Je fus saisi d'une angoisse indicible, et le pêle-mêle des allants et venants dans cette seconde pièce me parut quelque chose de sinistre et d'infernal, comme une danse de spectres. Bientôt la porte se referma, la lampe sembla s'éteindre. A travers les rideaux verts des fenêtres filtrait l'incertaine lueur des réverbères du quai. En bas, roulait l'eau de la rivière avec un bruit sourd qui se mêlait aux légers

chuchotements de l'assemblée. Après un peu de temps, le théologien éleva la voix et dit :

« Te voilà belle, mon amie, te voilà belle, tes yeux sont comme ceux des colombes entre tes tresses ; tes cheveux sont comme le poil d'un troupeau de chèvres, lesquelles on tond, lorsqu'elles sont descendues de la montagne de Galaad. »

Il se tut et, après une assez courte pause, une autre voix reprit :

« Tes dents sont comme un troupeau de brebis tondues, qui remontent du lavoir, et qui sont toutes deux à deux, et il n'y en a pas une qui manque. »

Une troisième voix continua :

« Tes lèvres sont comme un fil teint en écarlate ; ton parler est gracieux, ta tempe est comme une pièce de pomme de grenade au-dedans de tes tresses. »

Je reconnus alors la voix du teneur de livres, qui disait :

« Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ; tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux et par l'un des colliers de ton cou.

« Combien sont belles tes amours, ma sœur, mon épouse ! Combien sont tes amours meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums plus douce qu'aucune drogue aromatique ! »

C'était tout autour de moi un bourdonnement incessant, où se mêlaient confusément toutes les voix et tous les tons.... Je n'avais pas osé m'asseoir, mais je m'étais placé au bout d'un banc, et, bien que je fusse toujours en proie à une indéfinissable inquiétude, je n'en restai pas moins à ma place, tant que le bourdonnement des voix de la foule ne m'approcha pas de trop près. Tout à coup une voix de femme vient tout contre moi murmurer ces mots :

« Je dors, mais mon cœur veille, et voici la voix de mon bien-aimé qui heurte en disant : « Ouvre-moi, ma sœur, ma chère amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux de l'humidité de la nuit. »

Tout hors de moi, je veux me jeter de côté, mais une main saisit la mienne et m'assied sur le banc. J'avais les oreilles pleines de bourdonnements étranges, mon cœur battait avec violence; je voulais me lever, je ne le pouvais pas. Après un assez long silence, je distinguai la voix du théologien, qui parlait bas, si bas que ses paroles formaient comme un petit sifflement presque imperceptible, et pourtant je les compris.

« Mon bien-aimé est descendu, disait-il, dans son verger, aux carreaux des drogues aromatiques, pour paître son troupeau dans les vergers et cueillir des roses. Alleluia!

— Alleluia! » répéta en chœur l'assemblée; et moi, qui avais entièrement fermé les yeux, je sentis sur mes joues deux lèvres ardentes....

Je fais un bond d'effroi, je m'arrache à cette étreinte inconnue, je m'ouvre violemment un passage à travers ceux qui étaient assis sur mon chemin et, secouant la porte avec une telle énergie que la serrure vole en éclats, je revois enfin la clarté de la première chambre.

Derrière moi s'élevait une clameur confuse. Je me hâte vers la porte extérieure, et me précipite sur l'escalier, lorsque j'entends des pas rapides qui me poursuivent. Pour m'échapper, je redouble de vitesse, mais tout à coup je me sens saisi par derrière et retenu fortement. Je me retourne et qui vois-je ?... le visage pâle et défait de M. Specht, qui me tenait par le bras avec force.

« Où allez-vous ? me cria-t-il d'une voix enrouée et avec ce certain rayon dans les yeux, dont j'ai déjà parlé, mais cette fois plus sinistre que jamais.

— Lâchez-moi, lâchez-moi ! lui criai-je. Laissez-moi sortir !

— Il nous trahira, murmura une autre voix, et je vis se dresser près de moi le jeune théologien, dont les yeux jetaient un éclat menaçant dans les ténèbres. Homme inconsidéré ! continua-t-il en grinçant des dents et s'adressant au teneur de livres; pourquoi amener dans nos assemblées quelqu'un dont on n'est pas sûr?

— Il va s'engager par un serment solennel, répliqua M. Specht, par un terrible serment, à ne point nous trahir.

— Je ne jure point! m'écriai-je d'une voix forte et décidée.

— Tu jureras ! reprit le théologien avec un regard infernal, ou, par Dieu! nous te jetons à l'eau. »

Déjà ils me prenaient tous deux par les épaules, mais je saisis la rampe du perron, et m'y cramponnant avec force, je criai au secours.

Il y eut un instant d'hésitation chez mes deux agresseurs.

Tout à coup le volet de la fenêtre du cabaret s'ouvre; quelqu'un passe la tête et, voyant les deux hommes qui me tenaient par le collet, se met à crier très-fort :

« Voulez-vous bien lâcher ce jeune garçon, vilains hiboux ? ou je vous plante mon couteau dans les côtes, de telle sorte qu'aucun de vous ne reverra plus la lumière du jour. Au large, braillards d'alleluia, me voici ! »

Je reconnus à mon grand effroi la voix de mon patron, de M. Stieglitz. Je m'arrachai par un dernier effort des mains de mes ennemis, m'élançai dans la rue et me sauvai de toute la vitesse de mes jambes.

CHAPITRE XXXII.

Une étoile dans la nuit sombre.

Je fus bien près de dix minutes à me tirer de ce réseau de rues désertes et solitaires; alors, ne m'entendant plus poursuivi, je ralentis le pas. Je me trouvais d'ailleurs maintenant dans un quartier plus populeux, et il y avait encore dans les rues des passants en grand nombre. Il pouvait être à peu près neuf heures.

Grande était ma perplexité. Devais-je rentrer à la maison? mais je croyais qu'il était beaucoup plus tard qu'il n'était réellement, et je redoutais l'accueil de Mme Stieglitz. Accuserais-je M. Specht? mais on ne me croirait pas, et d'ailleurs M. Specht ne serait certes pas embarrassé pour me faire payer au centuple le mal que je pourrais dire de lui. Au fond du cœur, je souhaitais à M. Specht tous les châtiments possibles, car je sentais, à n'en pas douter, qu'il m'avait engagé dans une détestable voie. D'autre part, j'avais toujours devant les yeux la lettre de mon tuteur, et je commençais à comprendre qu'il pouvait fort bien avoir eu raison, en m'avertissant de me défier de cet homme. Je me rappelais ma petite cousine Emma, et le cousin avec son sourire sarcastique; sans doute il connaissait bien ces hypocrites aux lèvres mielleuses, au cœur empoisonné. Dieu! s'il allait aussi me ranger de leur nombre, et la petite Emma surtout!

Je m'aperçus alors pour la première fois très-clairement que depuis assez longtemps cette chère cousine me regardait d'un tout autre œil qu'auparavant, qu'elle n'était plus avec moi ni si franche ni si expansive. Cette pensée me terrassa complétement, car je sentais bien, sans savoir précisément pourquoi, que la pensée de cette petite cousine n'avait pas été pour peu dans mon assiduité au travail et dans ma bonne conduite. Comme elle m'avait serré cordialement la main lorsque, à ma première visite, j'avais remis à sa mère la première lettre de Mme Stieglitz! et, bien que plus tard je lui eusse fourni des marques nombreuses et plus expressives encore de mon excellente conduite, elle ne m'en avait plus récompensé par ce bon et gai sourire du premier jour. Ah! j'étais bien malheureux!

Tout en ruminant ces pensées, j'arrivai dans le voisinage de la poste, et je regardai quelques instants, sans penser à rien, le mouvement qui se faisait dans la cour de l'hôtel. La malle-poste d'une des grandes lignes arrivait juste en ce moment et entrait poudreuse et

résonnante dans la cour. Le postillon soufflait bruyamment, les chevaux se traînaient tout fumants et la tête basse, les voyageurs penchés aux portières promenaient des regards curieux sur les maisons sombres de la ville, et je pus voir fort distinctement chaque figure, au moment où la malle s'engagea dans le passage éclairé au gaz qui précédait la cour de l'hôtel.

Arrivé au milieu de la cour, le postillon s'arrêta, le conducteur sauta prestement à terre, ouvrit la portière, et les voyageurs descendirent de leur étroite prison, tous contents d'avoir atteint le but de leur voyage et recouvré leur liberté.

Une de mes récréations favorites avait toujours été de guetter l'arrivée de la malle-poste, de regarder les voyageurs et de me livrer à leur sujet à toutes les fantaisies de mon imagination. Que de souhaits, d'espérances, d'attentes, n'étaient pas enfermés avec eux dans ces boîtes roulantes, et comme tout cela se marquait diversement sur les figures, au fur et à mesure que chacun mettait pied à terre !

Voici par exemple la scène dont je fus témoin en ce moment. Toute une société attendait une personne de connaissance, une personne chère, et déjà, pendant que la voiture entrait dans la cour, un débat s'était engagé pour savoir si celui qu'on attendait et qui devait arriver était réellement parmi les voyageurs.

« Il n'est pas dans le cabriolet, dit une vieille dame.

— Je crois pourtant l'avoir reconnu, maman, riposte une jeune fille ; j'ai du moins vu une certaine casquette grise, comme en portait mon beau-frère, la dernière fois qu'il était avec nous.

— Allons donc, dit une troisième voix, la personne à la casquette grise est un vieux gros monsieur. »

D'autre part, deux petits garçons émettent l'idée que le beau-frère en question doit être dans l'intérieur de la voiture. Aussitôt toute la société se précipite dans la cour. La mère demande au conducteur des nouvelles de son gendre qu'elle attend ; mais le conducteur, tout oc-

cupé de son paquet de lettres, ne lui répond qu'en haussant les épaules.

L'homme à la casquette grise est, au fait, un vieux gros monsieur, et non point celui qu'on attend. Il est pourvu de toutes les commodités du voyage, porte sous son bras gauche un coussin, sous son bras droit une chancelière; du reste, il fume fort tranquillement un cigare, il n'est point pressé, car il doit repartir dans une heure; mais, comme c'est un homme fort poli, il dit à la vieille dame :

« Madame, il doit arriver encore quelques chaises supplémentaires; peut-être vous amèneront-elles la personne que vous attendez.

— Ah! il y a encore des chaises de supplément à arriver, » disent les petits bambins; et voilà toute la famille qui, reprenant espoir, se résigne à attendre encore.

Mais, en ce moment, deux dames descendent de voiture. Elles portent l'une et l'autre une grande boîte sous chaque bras, et à chaque main, par surcroît, une autre plus petite. Ce n'est pas tout. Quand elles ont posé ces huit boîtes par terre, elles vont prendre dans les poches de la voiture, sur les coussins et sous les banquettes, une infinité d'objets divers, qu'elles repêchent à la lueur de la lanterne : ce sont des sacs de nuit, des ombrelles, des parapluies, des châles, des manteaux, des sacs à ouvrage, et encore deux toutes petites boîtes. En voyant empilés tant d'effets sur le sol, à côté de l'étroite caisse de la voiture, on a réellement peine à comprendre qu'une telle quantité de voyageurs et de bagages ait pu tenir dans un si petit espace. Les deux dames promènent dans la cour, tout autour d'elles, un regard d'attente inquiète, et ce n'est pas sans un vif désappointement qu'elles remarquent qu'il n'y a personne encore pour elles. Elles ne sont plus dans la première fleur de la jeunesse; aussi paraissent-elles déjà habituées à attendre.

« Dieu! dit l'une, je ne connais pas une seule rue dans cette grande ville, et, si l'on ne vient pas nous chercher, nous allons nous trouver dans un véritable embarras.

— Oui, dit l'autre, dans un grand embarras. »

Une jeune bonne accourt à ce moment et promène une grande lanterne sous le nez de chacune des personnes présentes; mais, ne trouvant pas celle qu'elle cherche, elle se résigne à attendre patiemment les chaises de supplément. L'une des deux vieilles dames aux trente-six paquets soupire et dit à l'autre :

« J'avais pourtant cru que cette petite venait pour nous; pourvu qu'on ne nous oublie pas ! »

Le gros vieux monsieur poli se croit de nouveau obligé de donner à ces dames un mot de consolation :

« Soyez sans inquiétude, mesdames, la malle est arrivée ce soir bien avant l'heure; on ne pouvait pas vous attendre si tôt. »

Cependant on entend dans le lointain un roulement de chaises de poste, et le claquement du fouet retentit à travers les rues, fort silencieuses à cette heure. Tout est de nouveau en mouvement dans la cour de l'hôtel des postes, et la vieille dame dont j'ai parlé plus haut se précipite vers l'entrée avec sa société.

Entre une première chaise; c'est une voiture aussi grande que la malle principale, et un employé de la poste se voit forcé de tirer vivement de côté les deux bambins, qui sautent de joie presque sous les pieds des chevaux, en criant de toute la force de leurs poumons que le beau-frère attendu est dans la voiture.

« Jules ! Guillaume ! crie la mère d'une voix glapissante. Voulez-vous bien venir ici ?

— Le beau-frère ! s'écrie une des jeunes filles.

— Bonsoir ! » répond celui-ci en se penchant hors de la portière.

Le postillon jure et fait claquer son fouet, le chien du conducteur jappe comme un enragé, et les deux vieilles dames poussent des cris d'effroi, parce que la voiture a effleuré en passant leur pyramide de boîtes et de paquets, et que tous ces effets précieux roulent pêle-mêle dans la cour. C'est un désordre général. Enfin, les chaises supplémentaires se vident, le beau-frère est entraîné en

triomphe par sa famille ivre de joie et de bonheur, après avoir fait une ample distribution de baisers à chacun. Jules et Guillaume, les deux bambins, plient sous le faix d'un portemanteau colossal et d'un étui à chapeau gigantesque, mais ils tiennent à honneur de porter eux-mêmes ces effets à la maison.

Dans toute la cour de l'hôtel, ce sont des scènes à peu près semblables. Seulement, ici l'accueil est cordial, là plein de réserve et de froideur. La bonne promène encore une fois sa grande lanterne sous le nez de chacun des arrivants ; mais, ne trouvant pas ce qu'elle cherche, elle est sur le point de repartir comme elle est venue. Cependant la cour est à peu près vide ; il n'y reste plus que les deux infortunées vieilles dames qui, l'air désespéré, demeurent maîtresses du champ de bataille, au milieu de leurs boîtes en désordre.

« Hé ! ma sœur, dit l'une, nous devrions demander à cette fille si elle ne connaît pas la maison de notre frère. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle arrête brusquement la fille, qui déjà s'enfuyait, et lui dit le nom de son frère.

« Eh mon Dieu ! dit la bonne, mais c'est de mon maître que vous parlez, M. le conseiller de la chancellerie. Il est tout mal portant, et il m'avait envoyée vous chercher ; mais je ne vous ai pas reconnues, en vérité. »

Nouvel étonnement, ravissement, transport de nos deux vieilles dames. On charge la fille de tous les effets, elle a l'air d'une boutique ambulante. L'une des deux dames porte la grande lanterne, et elles s'en vont ainsi, heureuses de ne plus attendre et de toucher enfin au port si longtemps désiré. Ce qu'elles laissent derrière elles dans la cour de l'hôtel des postes, ce n'est pas la peine d'en parler. Ce sont des gens qui, comme le gros vieux monsieur si poli, poursuivent leur voyage, ou bien quelques célibataires qui confient leurs effets au garçon de l'hôtel et ruminent, chemin faisant, la carte de ce qu'ils veulent manger pour leur souper.

Enfin la cour est redevenue silencieuse et déserte. On a éteint les lanternes des voitures, ainsi que celles des écuries. Toutes les fenêtres sont rentrées dans l'obscurité, à l'exception de celle du bureau où siége le secrétaire de service. Le bruit des pas des voyageurs qui s'éloignent se perd peu à peu dans la rue. Le vieux monsieur à la casquette grise se fourre entre les lèvres un second cigare et se hisse dans la voiture qui se dispose à partir. Le postillon fredonne la chanson connue: « La Pologne n'est pas encore perdue. » Dix heures sonnent, le conducteur crie : « En route ! » et la voiture s'élance au grand trot dans les ténèbres de la nuit silencieuse.

Je me retrouvais donc seul près de ma borne, et toutes les voitures qui venaient d'arriver n'avaient rien apporté pour moi. Ah ! si j'avais vu seulement une seule figure de connaissance, ma grand'mère, mon tuteur même, voire la bonne Gertrude ! l'un ou l'autre eût été pour moi le bienvenu.

Je m'éloignai avec un profond soupir, et, bien que je marchasse fort lentement, je ne tardai guère à arriver dans le voisinage de la maison Stieglitz. J'avais pris l'autre côté de la rue et je me trouvai quelques instants après devant la porte cochère, toute grande ouverte et brillamment éclairée, de l'hôtel qui était situé en face de notre maison. Des domestiques se tenaient là, sur le seuil, la serviette sous le bras, le bougeoir à la main, autour d'un monceau d'effets de voyage, tandis que le garçon en chef, sonnant la grosse cloche, appelait les numéros des chambres destinées aux nouveaux arrivants.

Je m'étais arrêté tout ébahi à regarder ce spectacle, lorsque tout à coup une voix frappa mon oreille, une forte voix de basse-taille.

« Mon très-cher garçon, disait-elle, faites-moi donc le plaisir de prendre mon coffre. Il y a, je crois, bien assez longtemps que je l'attends. »

J'allai droit à celui qui parlait ainsi, et en lui criant

son nom, en lui disant : « Monsieur le docteur Burbus ! » de grosses larmes me vinrent dans les yeux.

« Dieu me protége ! s'écria le docteur (car c'était lui); cher ami, est-ce bien réellement vous ? Où allez-vous donc ainsi à cette heure tardive ? Mais, au fait, je suis vraiment enchanté de vous revoir. Montez avec moi. »

Il mit sa main dans la mienne, et bientôt nous arrivâmes dans sa chambre. Là, me prenant par les épaules, il m'embrassa cordialement et me regarda en face en secouant la tête.

« Mon cher teneur de livres, me dit-il après une pause, mon digne aspirant fabricant, comment vous va ? Pas trop bien, ce me semble. Vous avez la figure blême et toute défaite, et, rien qu'à tâter votre pouls, je devine que votre cœur est fort ému.

— Cher docteur, lui répondis-je avec plus de calme, car il me semblait que j'avais un poids de cent livres de moins sur le cœur depuis que j'avais retrouvé ce vieil ami, cher docteur, cela va bien et mal tout ensemble.

— C'est ce que vous allez m'expliquer par un récit détaillé, dit Burbus. Avez-vous déjà soupé ?

— Non. »

Et aussitôt il commanda un petit souper.

Le premier verre d'un bon vin suffit à me délier la langue, et je me mis à lui débiter tout ce que j'avais sur le cœur : d'abord, ce qui s'était passé au moulin depuis sa mystérieuse disparition; puis, mon entrée dans la maison Stieglitz et Cie ; enfin, tout ce que j'y avais trouvé, sans omettre aucune circonstance ni aucun détail, ma bonne conduite dans les affaires, la bienveillance de ma patronne à mon égard, l'essai de conversion tenté sur moi par M. Specht, jusqu'aux dernières scènes de la présente soirée.

Le docteur, pendant mon récit, s'était levé. Il allait et venait, les mains derrière le dos, tout en m'écoutant avec une grande attention.

« Ah ! dit-il lorsque j'eus fini, ce sont là des histoires tout à fait singulières, des choses abominables au su-

prême degré ! Il y a du Reiszmehl là dedans, et ce M. Specht me paraît un second Philippe, mais un Philippe élevé à la plus haute puissance. Quant à ce qu'il y a à faire, cela mérite de notre part un mûr examen. Si vous portez plainte contre le teneur de livres devant M. Stieglitz, sans avoir contre lui des preuves absolument irréfragables, il est homme à nier tout effrontément à votre nez. Que dis-je ? il invoquera des preuves contre vous-même, et dira qu'il vous a vu ce soir même dans une méchante taverne d'un quartier suspect, qu'il vous a sommé de retourner à la maison, et que vous lui avez échappé.... Oh ! je connais cette misérable engeance !... Mais où demeurez-vous présentement, mon noble chevalier du haut commerce des modes ?

— Ici en face, répondis-je, et je m'approchai de la fenêtre avec le docteur.

— Tiens, tiens, dit Burbus en riant ; en face de chez moi, tout comme autrefois, dans la maison Reiszmehl ! » Et, appuyant sa tête contre les vitres, il ajouta, d'un ton sérieux et d'un air tout pensif : « C'était une vilaine époque ; mais, Dieu merci ! elle est passée. » Puis, faisant une dernière allusion à ce temps-là, il poursuivit en riant : « Quand vous me quitterez tout à l'heure, il vous faudra cette fois sortir par la porte, car il n'y a pas ici de planche assez longue pour aller d'une fenêtre à l'autre. »

Je m'abandonnai, de mon côté, au souvenir de ces jours déjà anciens, et je me rappelai mes voyages aériens d'alors. Je me retrouvais encore, quoique dans des circonstances bien différentes, dans une situation identique. En face de cette chambre était la maison de mon patron. La nuit était sombre, pas une fenêtre d'éclairée, et je savais maintenant tout aussi peu qu'alors de quelle manière je pourrais me tirer d'affaire.

Tout à coup je vis une ombre qui se glissait furtivement devant la porte de la maison Stieglitz ; cette ombre regarda en l'air, passa outre et revint ensuite sur ses pas. Juste ciel ! c'était le teneur de livres, M. Specht

lui-même. Je le montrai au docteur, qui poussa un bruyant éclat de rire.

« Ah ! ah ! monsieur le rôdeur de nuit, dit-il, fils des ténèbres ! Voyez-vous l'effet de la mauvaise conscience ? C'est un spectre qui a peur de lui-même et qui ne peut rester en paix. Un vague pressentiment lui dit que vous n'êtes pas encore rentré, et il vous guette pour vous dire quelques mots de convenance et se bien assurer que vous ne le trahirez pas. Mais attendez un peu, mon camarade ! Je vais vous accompagner jusqu'à la porte de la maison et nous ferons nos conditions au fantôme ; seulement, il faut qu'il attende notre bon plaisir. Asseyez-vous et buvons. Je veux vous conter à mon tour ce qui m'est arrivé depuis que je vous ai quitté. »

On peut aisément s'imaginer combien j'étais curieux d'entendre le récit du docteur. L'image de la bonne Sibylle était toujours présente à ma pensée et j'avais déjà son nom sur les lèvres, lorsque le docteur tira de son portefeuille une lettre et me la donna à lire. Elle était du vieux meunier et était ainsi conçue :

« Mon cher monsieur le docteur,

« C'est aujourd'hui seulement que ma fille Sibylle m'a communiqué les lettres que vous lui avez écrites depuis un an. Elles m'apprennent que vous avez mené à bonne fin vos études, et qu'après avoir passé un excellent examen vous songez à vous établir en qualité de médecin à E.... Ma fille m'a également fait part de la lettre où vous me demandez sa main. Vous savez que je n'aime pas les phrases, c'est pourquoi je vous dis : « Oui, » et ainsi soit-il ! Ma femme est du même avis que moi, et nous vous attendons pour vous parler de cela avec plus de détails. »

Quand j'eus lu cette lettre, je tendis la main au docteur avec une vive émotion. Nous prîmes nos verres et les choquâmes en frères.

« J'arrive du moulin à l'heure qu'il est, reprit Burbus

tout joyeux, et je viens d'apprendre ici pour la première fois que vous êtes établi dans cette ville. Sibylle et sa mère, Élisabeth, Franz et Gaspard, m'ont chargé pour vous de mille compliments, mais ils se sont plaints en même temps que vous ne leur ayez pas écrit une seule fois, que vous ne leur ayez pas fait encore une seule visite. Le père Christophe a appris avec une vive satisfaction que vous travailliez avec ardeur et que votre patron se louait infiniment de vos services; mais il a de plus entendu dire, ajouta le docteur en riant, que vous étiez devenu un séide de M. Specht, et je dois vous dire de sa part que, s'il en est ainsi, vous ferez bien de vous dispenser de toute visite au moulin. »

Cette confidence me fit mal, et le docteur eut toutes les peines du monde à me consoler.

« Vous verrez, continua-t-il, par la lettre du père Christophe, comment j'ai employé mon temps après ma disparition du moulin. Ce que je puis vous affirmer, c'est que j'ai travaillé avec une rare énergie et une infatigable persévérance, sans compter que j'ai mené la vie la plus misérable. La chambre que vous m'avez connue, en face de la maison Reiszmehl, était une chambre princière, en comparaison du taudis où je me suis vu forcé de me loger, dans la pénurie de mes ressources. J'ai pris mes grades à B..., qui est à la fois une ville d'Université et une résidence ducale, et j'y ai exercé mon art, comme second d'un de mes anciens camarades. Bref, j'y ai fait de si bonnes affaires que je suis maintenant en état de paraître dans la tenue décente que vous voyez, et de m'entourer de ce luxe modeste dont vous êtes témoin. Mais la bonne Sibylle n'est pas fière, et elle saura se contenter de cette petite aisance. »

Je félicitai sincèrement le docteur d'avoir enfin atteint le port après tant d'orages, et je ne me réjouis pas moins cordialement du bonheur de ma bonne Sibylle. Nous bûmes à l'heureux avenir qu'il voulut bien aussi me prophétiser, et il jugea alors qu'il était temps de nous débarrasser du pieux fantôme qui rôdait en bas dans la rue.

Nous descendîmes. La rue était sombre et déserte. Il faisait un assez vilain temps d'automne. Un vent violent cinglait de temps à autre quelques froides giboulées à travers la ville, d'épais nuages couvraient le ciel, et les flammes du gaz oscillaient de tous les côtés, comme des âmes en peine.

Le teneur de livres continuait à guetter, arpentant la rue dans tous les sens devant la maison. Nous voulûmes aller droit à lui, et je ne me sentais pas précisément à l'aise en pensant à l'entretien que nous allions avoir ensemble, lorsque, à travers le silence de la nuit, nous entendîmes un pas incertain et furtif et vîmes, peu d'instants après, se dresser devant nous une seconde figure, qui s'approchait avec hésitation de la maison Stieglitz.

A mon grand effroi, je reconnus mon patron, et, saisissant le docteur par le bras, je le tirai brusquement en arrière. Le teneur de livres était juste en ce moment arrêté devant la porte d'entrée de la maison. M. Stieglitz, qui paraissait le considérer fort attentivement, put croire qu'il avait affaire à un voleur et se glissa tout doucement derrière lui pour le prendre en flagrant délit.

Il passa tout près de nous, devant la porte cochère de l'hôtel où nous nous étions momentanément retirés, et il ne fut pas plus tôt arrivé en face de sa maison qu'il s'élança sur le voleur supposé, d'un bond si soudain que je ne l'en aurais jamais cru capable à son âge.

Le teneur de livres, se sentant pris à l'improviste et retenu d'une main ferme, se dégagea par une violente secousse et voulut s'enfuir, lorsque nous entendîmes tout à coup un ricanement enroué. Une lueur brillante comme celle d'un éclair traversa l'air, et nous vîmes le malheureux Specht chanceler et rouler par terre en criant : « Jésus, mon Dieu! » Le ricanement enroué se fit entendre une seconde fois, le patron ouvrit brusquement la porte d'entrée, et dans le vestibule éclairé parut debout Mme Stieglitz, un flambeau à la main.

« Qu'est-il arrivé? » s'écria-t-elle d'une voix trem-

blante en voyant son mari se précipiter dans la maison tout effaré, les traits bouleversés.

Cependant il la regarda fixement avec une expression effroyable, écarta les mains brusquement, et dit avec un accent de sombre fureur :

« J'ai planté mon couteau dans les côtes d'un voleur; le misérable est là dehors, gisant sur le pavé. »

A ces mots, je vis trembler le flambeau dans la main de Mme Stieglitz; cependant elle se contint assez pour tirer la sonnette de service, et conduisit son mari dans ses appartements.

Le docteur Burbus n'avait pas plus tôt vu tomber le teneur de livres, qu'il s'était précipité vers lui pour le relever et le ramener à la maison. Je m'élançai derrière lui et tirai sur moi la porte d'entrée, car j'avais remarqué deux gardes de nuit qui s'approchaient. Puis, profitant du tumulte qui régnait dans la maison, et de la brusque arrivée du domestique et de la demoiselle de magasin, je grimpai à la hâte dans ma chambre, où je mis le plus de désordre possible dans mes habits, comme si je venais de sauter à bas de mon lit, et redescendis au plus vite, encore tout tremblant de l'affreuse scène dont j'avais été le témoin oculaire.

CHAPITRE XXXIII.

Repose en paix !

Un désordre inexprimable régnait au rez-de-chaussée de la maison. Mme Stieglitz, déjà toute troublée de l'idée que son mari avait porté un coup de couteau à un voleur, se tordit les mains de désespoir, en reconnaissant dans le voleur prétendu son propre teneur de livres, M. Specht. Cette femme, d'ordinaire si calme et si réser-

vée, fut mise tout à coup hors d'elle-même, et de grosses larmes roulèrent sous ses cils gris.

Le blessé gisait dans la chambre attenante, à l'entrée de la maison, dans cette même chambre où j'avais été présenté par mon cousin le professeur. Le domestique était sur le point de courir chez le médecin; mais je me trouvai là juste à temps pour l'arrêter, en lui disant que la personne qui venait d'amener le blessé était précisément un docteur en médecine. Mme Stieglitz fut fort tranquillisée de cette heureuse rencontre, car elle sentait bien que l'affaire ferait beaucoup plus de bruit, s'il fallait encore aller réveiller au milieu de la nuit le médecin de la maison. D'autre part, le docteur Burbus se conduisit avec tant de circonspection et de sang-froid qu'il se concilia d'emblée toute la confiance de ma digne patronne. Par bonheur, il avait sa trousse dans sa poche, et, après avoir fait éloigner le domestique ainsi que la demoiselle de magasin qui sanglotait, il se mit aussitôt à l'œuvre. Mme Stieglitz voulait aussi m'éloigner; mais Burbus dit que je serais bon pour lui tenir la cuvette, et que je pouvais rester.

La blessure de M. Specht n'était pas dangereuse. Le couteau, lancé d'une main sûre, mais dans les ténèbres, avait manqué son but de quelques lignes. Il y avait une forte déchirure au côté droit; mais ce qui avait fait tomber le blessé, c'était moins le coup lui-même que la frayeur, jointe à l'état d'excitation où il se trouvait en ce moment. Bientôt la plaie fut pansée avec soin, le malade prit une poudre soporifère, et tout rentra à peu près dans l'ordre.

Le docteur Burbus raconta alors à Mme Stieglitz comment il s'était trouvé par hasard sur la porte de l'hôtel en face, lorsque la scène de la rue s'était passée.

« Madame, ajouta-t-il, je n'ai pas besoin de vous donner l'assurance que je connais parfaitement la discrétion qui m'est imposée à titre de médecin, et que je saurai m'y conformer. Cette affaire est un malheur, une méprise, et il n'est pas besoin de l'ébruiter au dehors.

Enfin, dit-il tout bas et en me désignant, si vous avez pleine et entière confiance dans ce jeune homme, vous ferez bien de l'envoyer dans la rue pour qu'il ramasse le couteau qui a porté ce malheureux coup.

— Vous avez parfaitement raison, » répondit Mme Stieglitz; et sur son ordre je m'élançai dans la rue obscure.

En cherchant des yeux et des mains sur le pavé, j'eus bientôt découvert l'instrument fatal. C'était le couteau de poche du patron, celui qu'il prenait le soir avec lui, chaque fois qu'il sortait. La lame avait environ quatre pouces de long, et je frissonnai rien qu'en la touchant. Elle me parut tout humide; aussi l'essuyai-je bien vite à la doublure de ma poche et la refermai-je avec précaution.

Tous les incidents de cette étrange soirée se présentèrent alors à mon esprit comme les troubles visions d'un rêve infernal. Je revoyais en idée ce perron, sur lequel le théologien et le teneur de livres m'avaient menacé de me jeter à l'eau; j'entendais encore résonner à mes oreilles la voix du patron, qui, sans nous reconnaître, promettait de m'arracher des mains de mes agresseurs et de leur planter son couteau dans les côtes, ce qui n'avait eu lieu que trop réellement un peu plus tard, dans une tout autre circonstance.

Je me hâtai de rentrer. Mme Stieglitz prit le couteau dans ses mains, sans être vue du teneur de livres qui, juste à ce moment, était en train de justifier sa rentrée tardive au logis par un pieux mensonge. Le docteur l'écouta de l'air le plus crédule du monde.

« J'accepte, dit M. Specht, j'accepte cette légère blessure de la main de mon honoré patron, comme un châtiment de Dieu pour les fautes que j'ai commises. Hélas! il n'y a personne ici-bas qui soit à l'abri de tout reproche, et ma plus grande douleur est de vous avoir causé une heure de trouble, à vous, ma noble et estimable dame, ainsi qu'à ce bon docteur étranger et à mon petit ami que voilà. »

En disant ces derniers mots, il me regarda d'un air

interrogateur, et parut visiblement tranquillisé lorsque je lui répondis :

« En ce qui me concerne, mon digne monsieur Specht, je puis vous protester que j'éprouve une véritable satisfaction de pouvoir vous rendre un petit service insignifiant. Je suis convaincu que votre blessure sera parfaitement guérie d'ici à peu de jours, et alors, ajoutai-je en pesant sur les mots, personne assurément ne pensera plus aux événements de cette nuit.

— *Amen !* » dit le teneur de livres avec émotion.

Burbus sourit légèrement, et Mme Stieglitz me fit un petit signe de tête approbateur.

Soutenu par Burbus et par moi, M. Specht se leva pour aller au lit. Mme Stieglitz, pleinement satisfaite que la chose n'eût pas tourné plus mal, rajusta son bonnet et m'engagea à remercier l'Éternel par une fervente prière de ce qu'il avait détourné un affreux malheur de sa maison ; elle pria ensuite le docteur Burbus de vouloir bien revenir dans la matinée voir son malade.

Tout à coup la porte s'ouvre lentement, et nous voyons paraître le patron, vêtu d'une robe de chambre brune, mais singulièrement voyante, son bonnet rouge sur la tête, un flambeau dans une main, un sabre turc dans l'autre.

A cette vue je recule, et le docteur, plus étonné qu'effrayé de cette apparition bizarre, laisse retomber le blessé sur une chaise. Quant à Mme Stieglitz, elle saisit un coin de la table pour se soutenir, ne soupçonnant que trop ce qui allait arriver.

Il fallait parfaitement connaître le patron pour retrouver ses traits dans cette figure tirée et pâle d'une pâleur cadavérique. Il nous regardait fixement, et ses yeux brillaient d'un feu sinistre.

« C'est mon mari, monsieur Stieglitz, dit la pauvre dame toute troublée et d'une voix presque imperceptible, en s'adressant au docteur qui avait l'air de l'interroger des yeux.

— Oui, madame, dit le patron d'un ton qui nous serra

le cœur, dites plutôt votre seigneur et maître, dont la forte main a écarté de votre tente les voleurs et les assassins, en leur faisant mordre la poussière. Une voix intérieure me disait que l'on avait introduit le coupable dans mon sanctuaire, et, bien que j'exerce volontiers ma miséricorde envers chacun, je ne saurais pourtant permettre au meurtrier que mon glaive a abattu de souiller mon seuil de son sang maudit. Où est le mort ? »

A cette question, le docteur se remit aussitôt et répondit :

« Respectable monsieur, vous êtes dans l'erreur. Vous avez lancé votre couteau, croyant atteindre un voleur, et vous avez frappé votre propre teneur de livres, qui rentrait à la maison.

— Où est le mort ? » demanda de nouveau le patron, en promenant autour de lui des regards inquiets.

Le teneur de livres se leva péniblement de sa chaise ; son visage était presque aussi pâle que celui de son chef.

« Je ne suis pas mort, dit-il en larmoyant, j'ai seulement une légère blessure, monsieur le patron.

— Pas mort ? répliqua celui-ci avec un rire affreux. Eh ! eh ! mon petit Specht, Specht de mon cœur, ma main a bien vieilli, ou tu as la vie singulièrement dure. C'est dommage ; mais sauve-toi d'ici, voleur.

— Bonté divine ! s'écria Mme Stieglitz, et elle saisit la main de son mari qui levait son sabre d'un air solennel. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Vois donc, c'est bien M. Specht, notre fidèle et bon teneur de livres, que tu as blessé dans un accès de fureur impardonnable. »

Le patron hocha la tête en souriant :

« Notre fidèle teneur de livres ? dit-il. Regarde, regarde ! jamais ma main ne s'est crispée en face d'un fidèle et d'un juste. Mon couteau est un instrument intelligent et sensible, et quand je l'ai lancé contre une poitrine humaine, ce qui est arrivé plus d'une fois, ma chère amie, c'est que cette poitrine humaine renfermait un cœur faux et déloyal, comme celle-ci. »

Sa voix grinçait en prononçant ces derniers mots. Le docteur le saisit d'une main vigoureuse et le tira vers la porte.

« Otez-vous de devant ses yeux, » murmura-t-il rapidement à l'oreille du teneur de livres; et celui-ci, tout heureux de pouvoir échapper aux menaces du patron, se déroba le plus vite possible par une porte de côté. Quant à nous, nous courûmes tous au-devant de M. Stieglitz pour le contenir et l'arrêter de force, car nous craignions qu'il ne se mît à la poursuite du blessé.

Cependant, redevenu plus calme, il regarda un instant, les yeux tout grands ouverts, la porte par où M. Specht avait disparu, et dit :

« Qu'il fuie, il n'échappera pas à son destin; mais qu'il ne se montre plus devant mes yeux. »

Alors il me tendit l'arme qu'il tenait toujours à la main :

« Prends ce glaive, mon page, me dit-il, et qu'on me suive dans ma tente. »

Là-dessus il fit un tour sur les talons et regagna sa chambre. Il avait pris le docteur par la main et l'emmenait avec lui. Quant à moi, le sabre à la main, je suivis ma patronne, qui, les mains croisées, marchait derrière eux d'un pas chancelant.

Arrivé dans ses appartements, le malheureux homme devint tout silencieux et docile. Le docteur le mit au lit, le saigna, lui appliqua des compresses, et déclara qu'il passerait la nuit auprès de lui. Je ne reconnaissais plus Mme Stieglitz. Elle s'était laissée tomber sur un fauteuil dans l'antichambre, et elle restait là, pensive et sans mouvement, la tête profondément baissée sur sa poitrine. Bientôt le patron s'endormit, et, sur un signe du docteur, je retournai dans ma chambre.

Le lendemain, on ne laissa entrer personne chez le patron, pas même le médecin de la maison, qui avait appris vaguement l'accident par l'apothicaire. Il fut reçu seulement par Mme Stieglitz, qui lui dit que, la veille au soir, M. Stieglitz avait été frappé d'un coup de sang et reconduit chez lui par un jeune médecin, qui se trouvait là par

hasard, et qui était nouvellement établi dans la ville ; enfin qu'il ne voulait voir personne absolument que ce jeune docteur.

« Vous connaissez mon mari, ajouta-t-elle, et son humeur bizarre, et vous savez bien qu'il n'y a rien à y faire. »

Le médecin était un vieux bonhomme, fort enjoué de caractère, sans enfants et très-riche. Il n'avait guère conservé en fait de clientèle que les meilleures maisons de la ville, où il allait par ancienne habitude, et, en sa qualité de priseur intrépide, il avait dans chacune de ces maisons une grande tabatière à demeure. Comme d'autre part il ne se souciait guère, vu sa faible santé, de se relever la nuit pour visiter ses malades, il s'adjoignait volontiers de jeunes docteurs en qualité d'auxiliaires ; aussi ne fut-il pas le moins du monde contrarié de l'introduction d'un nouveau docteur dans la maison Stieglitz. Quant à la blessure du teneur de livres, il n'en savait pas le premier mot, et, après avoir causé une demi-heure avec la patronne, qui ne prêtait qu'à moitié l'oreille à ses plaisantes anecdotes, il prit congé d'elle.

Il ne fut pas aussi facile d'éloigner le pasteur Schlosser, qui insista avec toute la ténacité imaginable, et avec force paroles pleines d'onction, pour porter à M. Stieglitz le secours de ses consolations spirituelles.

« Si notre parole, dit-il avec un sourire triomphant à Mme Stieglitz, si notre parole est amère pour de certains cœurs et trouve difficilement accès dans de certaines oreilles, elle est du moins saine et fortifiante pour l'âme, et il en est d'elle comme d'une répugnante médecine qu'il faut parfois faire prendre de force aux malades. Aussi bien, continua-t-il avec finesse, mon cher ami, le chef honorable de cette maison a depuis longtemps déjà l'âme plus malade que son corps ne le sera jamais. »

La patronne haussa les épaules et le laissa faire comme il voulait. Mais le pasteur ne tarda guère à revenir, la figure pâle, les traits bouleversés. Le docteur Burbus était en ce moment auprès de M. Stieglitz.

« Il faut, dit M. Schlosser avec un étrange sourire, il faut que je choisisse une occasion plus favorable ; mais j'aurai besoin de toute la force que Dieu m'a donnée pour sauver de la damnation éternelle une âme que le démon a déjà saisie et qu'il paraît vouloir entraîner avec lui dans l'abîme. Oh ! madame, ajouta-t-il, les yeux levés vers le ciel, j'ai entendu d'affreux blasphèmes, et j'ai cru mon sacrifice accompli, lorsque j'ai vu sa main, guidée par l'esprit du mal, brandir et me lancer à la tête la cuiller d'argent dont il se servait pour manger quelques fruits confits. Mais le Très-Haut, qui veille sur les justes, a daigné détourner le coup. Prions, mes bons amis. »

Un sourire se dessina sur les lèvres du docteur, mais pour faire presque aussitôt place à un air excessivement sérieux.

« On vous a fait remarquer, très-honorable pasteur, dit-il, que M. Stieglitz n'était nullement en état de parler aujourd'hui. Or, quand on insiste, comme vous l'avez fait, pour pénétrer auprès d'un malade qui a failli succomber la veille à une attaque d'apoplexie, il ne faut point s'étonner que, dans l'état d'excitation nerveuse où il se trouve, il ne dise pas des choses précisément agréables à son malencontreux visiteur. M. Stieglitz a lui-même ordonné qu'on ne laissât entrer personne chez lui. »

M. Schlosser regarda avec étonnement celui qui lui parlait ainsi, et se tourna ensuite vers Mme Stieglitz, qui de nouveau fit un petit mouvement d'épaules.

« Je suis médecin, dit le docteur Burbus, et je dois prier qu'on ne laisse plus entrer personne auprès du malade, jusqu'à ce que je le permette. »

M. Schlosser joignit les mains et dit d'un ton amer :

« Ah ! madame Stieglitz, un esprit singulier se fait remarquer dans votre maison, dans cette maison qui était jusqu'ici le siége de la plus édifiante piété. A ce que j'apprends encore, ajouta-t-il d'un air plein de défiance, mon cher et pieux ami, M. Specht, est au lit, lui aussi, par suite d'une étrange blessure.

—D'une blessure, oui certes, répondit le docteur, mais

nullement étrange. Du reste, il est parfaitement en état de recevoir des visites, lui, et il pourra jouir, aussi longtemps que bon lui semblera, de la présence de Votre Grâce. »

Sur ce, il ouvrit la porte, et comme la patronne, dont l'esprit était fort préoccupé, restait assise dans un coin du sofa et ne tentait de retenir le pasteur par aucune parole, celui-ci s'éloigna brusquement avec un regard envenimé, et se rendit dans l'appartement du teneur de livres.

Cependant tout avait repris dans la boutique et partout son train accoutumé, bien que le factotum de la maison, M. Specht, fût pour le moment hors d'activité. Je me mettais en quatre, travaillant sans relâche, courbé sur mes livres jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, occupé de transcrire, de correspondre, de faire des commandes au nom de la patronne, en un mot menant toutes les affaires. Le patron, depuis sa maladie, m'avait même confié la clef du précieux tiroir où il serrait son fameux registre, son harem, comme il l'appelait, en me le recommandant comme son trésor le plus précieux. Je devais, tous les deux ou trois jours, lui faire un rapport exact de ce que j'y avais inscrit, ce qui me procurait autant d'occasions de lui rendre visite.

Son attaque de l'autre soir, qui n'était, à proprement parler, qu'un retour insignifiant de cette aliénation ancienne dont il avait souffert autrefois, avait été menée à bonne fin, grâce aux habiles soins du docteur Burbus; mais il lui en restait toujours quelques traces ineffaçables. Sa figure s'était profondément ridée, et, bien qu'il n'éprouvât plus que fort rarement de violents accès, cependant les heures enjouées qu'il retrouvait encore de temps en temps un peu étaient toujours assombries par une mélancolie amère et par un souvenir confus de son séjour dans les contrées de l'Orient. Alors j'étais son page et, comme tel, je devais lui lire force chapitres du Coran. Le docteur était son médecin en titre, Ibrahim Effendi, comme il l'appelait, et au grand effroi de la pa-

tronne, qui s'était peu à peu remise, il demandait souvent à voir les dames de son harem.

Burbus, ou plutôt Ibrahim Effendi, qui devait passer une partie de la journée auprès de son malade, fut assez avisé et assez prudent pour aller voir le vieux médecin de la maison, dès le premier jour qui suivit ce triste événement. Il lui fit un rapport circonstancié sur l'état du malade, et flatta son vieil amour-propre de docteur en lui demandant conseil.

Le vieux médecin, qui était un homme jovial, prit bientôt en grande amitié le jeune et habile docteur, et, comme il venait de perdre un excellent opérateur, il ne tarda pas à lui confier les opérations les plus difficiles. Il s'empressa même d'autant plus de lui procurer une bonne clientèle que le pasteur Schlosser, qu'il haïssait mortellement, lui et toutes ses momeries, mettait en jeu tous les ressorts imaginables pour faire perdre au docteur Burbus la confiance de tout le monde.

Cependant le teneur de livres se rétablit promptement de sa blessure. Il avait hâte de quitter sa chambre et de reprendre son poste, ayant bien remarqué que j'étais de jour en jour plus en faveur auprès de la patronne et que je ne réussissais pas trop mal à mener les affaires sans lui....

Le patron, au contraire, ne put, malgré tous les soins, parvenir à se retirer de la tombe où il était plus d'à moitié descendu, et la consomption qui le minait fit chaque jour des progrès si rapides, qu'elle ne lui permit bientôt plus de quitter ses appartements. Le nom du teneur de livres ne fut plus jamais prononcé devant lui; il ne le prononça lui-même qu'une fois, le dernier jour de sa vie, au moment suprême où, avec une pleine lucidité d'esprit, il eut un long entretien avec sa femme. Il la pria de ne lui pas garder rancune des torts qu'il avait eus envers elle et de lui pardonner le chagrin qu'il lui avait si souvent causé; mais il l'avertit aussi de se défier du teneur de livres et mourut en affirmant que cet homme était un misérable et un hypocrite....

Sa mort n'amena pour le moment dans les affaires de la

maison aucun changement, aucun du moins qui fût à mon avantage. Mme Stieglitz se tint plus que jamais à l'écart, laissant toute la direction du commerce à M. Specht, qu'elle regardait comme un homme essentiellement honnête et pieux. Deux livres insignifiants à tenir et le bureau de pesage, telles furent les étroites limites de mon domaine. Le pasteur Schlosser multiplia ses visites dans la maison, tandis que moi, au contraire, honoré déjà depuis longtemps de la distinction la plus flatteuse par la patronne, qui avait bien voulu m'allouer un modique salaire, grâce auquel je pouvais faire face à mes plus indispensables besoins, je me réfugiais presque tous les soirs, avec son agrément, dans la maison hospitalière de mon cousin. Quant au docteur Burbus, que j'avais introduit dans la maison et qui en était devenu l'ami et le médecin, on n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il avait perdu cette clientèle après la mort de M. Stieglitz. M. Specht lui envoya, au nom de sa veuve, à cette occasion, des honoraires considérables, en lui faisant remarquer qu'on aurait l'honneur de lui faire savoir désormais quand on aurait de nouveau besoin de ses services. Le vieux médecin, à cette nouvelle, vida la moitié d'une tabatière, et jura avec colère qu'il voulait être pendu, s'il remettait jamais les pieds dans cette odieuse maison de piétistes.

CHAPITRE XXXIV.

Le bureau de pesage.

Le bureau de pesage est pour la fabrique ce que le comptoir est pour la vente : c'est l'âme de la maison, le centre où viennent converger tous les ressorts de cette grande machine. Pour prendre les choses à leur commencement, la soie grége, achetée par l'entremise d'un cour-

tier aux grands marchands de soie, est apportée au magasin; mais c'est dans le bureau de pesage que sont les livres où se trouvent des échantillons de toutes les soies gréges emmagasinées. C'est du bureau de pesage que le teinturier reçoit la matière première avec les modèles de nuances, et c'est là qu'il doit la rapporter quand il l'a teinte. Ce nom de bureau de pesage indique assez que tout est là pesé exactement, et d'ailleurs, pour la soie, il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Le coupeur de chaîne, c'est-à-dire l'homme qui prépare la chaîne de l'étoffe, reçoit la quantité de soie qui lui est nécessaire, et la chaîne confectionnée qu'il a à livrer ensuite doit donner un poids égal, défalcation faite de la perte causée par la manipulation de la matière. La soie de trame est également pesée avant d'être donnée à mettre sur la bobine, et on la pèse de nouveau lorsqu'elle revient de chez l'ouvrier.

Ce bureau a un aspect des plus flatteurs pour l'œil. Tout le long des murs sont disposés de grands rayons, dans lesquels la soie bobinée est étalée sur des milliers d'élégants petits rouleaux. Là brillent toutes les couleurs imaginables, et cet ensemble de couleurs produit une échelle harmonique des nuances les plus délicates, depuis les plus claires jusqu'aux plus sombres teintes. Je ne crois pas que la palette d'un peintre puisse jamais présenter une variété d'assortiments aussi riche. Ainsi, par exemple, il n'y a généralement qu'une seule expression pour désigner la couleur noire, et il y a peut-être dans le bureau de pesage du fabricant de soieries plusieurs douzaines de noirs différents: le noir bleu, le noir rouge, et tant d'autres encore. Il en est de même pour le blanc, et, selon la différence des destinations d'une étoffe, on trouve chez le fabricant le blanc pur, le blanc qui tire sur le jaune, sur le bleu, sur le rouge, etc., etc.

Là aussi se trouvent les chaînes coupées, enroulées sur de coquets petits rouleaux de bois rangés côte à côte, et parées d'étiquettes proprement écrites, sur lesquelles on peut lire le nom de celui qui a vendu la soie, ce qu'elle a

perdu dans l'emmagasinage, le nom du teinturier et celui du tondeur.

Ajoutez à cela une quantité infinie de soies gréges disposées d'après leurs espèces différentes, car il y a soie grége et soie grége ; il y en a de bien des familles, si je puis me servir de cette expression, depuis la soie grossière dont on fait les filets jusqu'au plus fin organsin de Turin. Non-seulement chaque pays, chaque ville fournit de la soie différente, mais dans un même cocon il y a des degrés infinis entre la rude enveloppe extérieure et le tissu le plus intime qui recouvre le ver comme une fine chemise de batiste.

Le bureau de pesage a aussi son comptoir et ses grands livres, cela va sans dire ; on y trouve d'énormes in-folio, dans lesquels sont rangés des échantillons par milliers. Au milieu de la salle est une longue table pourvue d'une magnifique balance en cuivre, d'une grande finesse de travail, car elle doit marquer exactement les poids les plus minimes ; cette balance, proprement fourbie, brille comme un miroir.

Chaque fabricant, pour peu qu'il tienne à l'ordre et à la propreté, met son orgueil à donner à ce bureau l'aspect le plus clair et le plus agréable pour l'œil, et le plus souvent c'est le chef même de la fabrique qui y siége, ou à son défaut, dans les grandes fabriques, un gérant de confiance. On y rassemble les yeux les plus clairvoyants, et les marchandises livrées par le tisseur y sont soumises à l'examen des commis les plus méticuleux, je devrais dire les plus inexorables. Au fait, une grande rigueur est nécessaire : car, en matière de tissage, la plus petite négligence suffit pour perdre toute une pièce d'étoffe. Cette rigueur fut, à vrai dire, excessive autrefois chez plusieurs fabricants, qui, se regardant eux-mêmes comme seuls infaillibles, ne passaient pas au pauvre ouvrier la moindre faute, le moindre accident. Aussi ce bureau de pesage devint-il plus d'une fois, même pour le tisseur le plus habile, le plus propre et le plus soigneux, un lieu de torture et de désespoir. Un défaut dans la chaîne, si

léger qu'il fût, un faux point de la grosseur d'une tête d'épingle, une erreur insignifiante dans le dessin, un déchet d'une demi-once de soie, étaient autant de fautes qu'on faisait expier au tisseur par d'énormes décomptes.

Alors aussi, notamment dans les petites villes de province, régnait un usage odieux et honteux tout ensemble : c'est que le pauvre tisseur était forcé, pour une partie de son salaire si péniblement gagné, de recevoir, au lieu d'argent, des denrées telles que café, sucre, savon, huile, etc. Et, à cet effet, le bureau de pesage avait presque toujours pour annexe une petite boutique d'épicerie. Peut-être cet usage fut-il introduit à l'origine dans une vue louable ; le fabricant, qui veillait comme un père aux intérêts de ses ouvriers, pouvait avoir voulu par là leur procurer des provisions de bonne qualité et à bon compte ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les choses ne tardèrent pas à dégénérer. Fort heureusement aujourd'hui cet usage est presque entièrement tombé en désuétude, et il n'y a plus un fabricant honnête qui se livre à ce méprisable trafic.

Mais, pour mieux juger de ces abus, il faut voir comment les choses se passaient.

Il est huit heures du matin, le bureau de pesage est ouvert, et devant la porte se pressent déjà en foule les tisseurs qui veulent être expédiés. Quelques-uns demeurent en ville, d'autres à la campagne, et ceux-ci, partis de grand matin, ont déjà fait une marche de quelques heures pour arriver à temps. Le chef de la maison (je ne parle pas de la nôtre), un petit homme tout rond, figure rouge, avec des lunettes sur le nez, ne fait que de sortir de ses appartements, et l'air bourru dont il dit bonjour, la brusquerie avec laquelle il feuillette son livre, montrent de reste aux commis, anciens et nouveaux, que le patron est aujourd'hui de fort mauvaise humeur et qu'on n'a qu'à se bien tenir. Il compulse quelques pages ; mais, tout en le faisant, il invective ses commis, et voilà l'orage qui éclate.

Monsieur Block, dit-il à l'un des commis, ne serez-

vous donc jamais capable de mettre un frein à votre éternelle manie d'enfantillage, ou croyez-vous qu'il convienne à la gravité de nos affaires de faire ainsi continuellement danser les balances? Tenez-vous tranquille, monsieur. Et vous, monsieur Braun, faites entrer le monde! »

M. Braun est un vieux commis, beaucoup plus âgé que le patron. Imaginez une longue figure maigre, une perruque rouge, un nez de vautour, des yeux de faucon, enfin un vrai profil d'oiseau de proie; car il n'a pour ainsi dire pas de menton et, quand il mange, on croirait qu'il mange avec son nez. A l'apostrophe du patron il a tressailli, car il vient de prendre une prise en dépit de la plus expresse défense.

M. Block ouvre la porte et le premier tisseur entre. Celui-là n'a besoin que d'une trame. M. Braun feuillette le livre de comptes et dit d'une voix de fausset stridente :

« On a trop peu donné à emporter au tisseur. M. Block a inscrit la fourniture.

— Encore M. Block! réplique le patron. Il n'y a donc rien à faire avec vous, monsieur? Cependant un vieux maître tisseur comme vous, ajoute-t-il en s'adressant à l'ouvrier, devrait bien savoir au juste ce dont il a besoin. »

On lui donne la soie qu'il demande, et il passe dans la pièce à côté, où se trouve installée une sorte de boutique d'épicerie, comme je disais tout à l'heure.

A la tête de ce petit commerce est la propre sœur du patron, Mlle Pfeffer, ainsi se nomme-t-elle, et elle y gagne bravement ses épingles, comme on dit, à la sueur de son front, mais aussi du front des pauvres tisseurs. Cette boutique communique au comptoir du patron au moyen d'un tuyau de tôle, faisant l'office de portevoix, et à peine le tisseur est-il entré que Mlle Pfeffer crie à son frère par ledit tuyau pour lui demander combien cet homme a encore à recevoir.

« Encore cinq thalers, est-il répondu, mais après qu'il aura livré.

— Il me doit déjà là-dessus trois thalers, réplique la sœur, je ne puis donc rien lui donner. »

Et le pauvre tisseur de s'en revenir tout triste auprès du patron, et il faut voir comme il serre son paquet de soie, qu'il porte à la main.

« Monsieur Pfeffer, dit-il, il est certainement bien vrai que j'ai reçu déjà pour trois thalers de marchandises, mais Dieu m'est témoin que je n'en ai pas pris plus que je n'en avais strictement besoin. »

Le patron hausse les épaules et dit froidement :

« Livrez, alors.

— Mais, monsieur Pfeffer, répond timidement l'ouvrier, il faut pourtant que je vive. Je ne voulais alors acheter que pour un thaler, mais on m'a forcé de prendre des marchandises pour trois. »

Le patron se redressant :

« Qu'entendez-vous par là? Qui vous a forcé? Voyons un peu la chose.

— Eh bien! oui, répond le tisseur, j'ai pris, il est vrai, des marchandises pour trois thalers, mais j'ai encore aujourd'hui besoin d'huile et de farine, et vous pouvez bien penser que maintenant on ne me fera crédit dans aucune autre boutique d'épicerie.

— Je n'y puis rien, réplique le patron; livrez, et en retour vous recevrez encore des marchandises.

— Quoi! mon argent aussi? demande l'ouvrier exaspéré.

— Deux tiers de marchandises, un tiers d'argent, comme c'est l'usage chez moi, » dit froidement M. Pfeffer.

Le tisseur s'en va.

En voici venir un autre, un petit homme de bonne mine, mais l'air profondément chagrin. Il a à livrer une grande pièce de soie, et le patron, qui lui fait un accueil beaucoup plus amical qu'au premier, s'approche de la table pour examiner sa livraison avec M. Braun.

« Déjà prêt? dit ce dernier de sa voix glapissante. Vous allez vite en besogne, maître Haase.

— J'ai passé plusieurs nuits à travailler, réplique le

tisseur en soupirant ; ma femme devient de jour en jour plus malade, et il me faut veiller la nuit, et j'en profite pour tisser.

— Je n'aime pas cela, dit le patron, qui, aidé des yeux clairvoyants de M. Braun, examine la pièce, aune par aune, avec un soin minutieux ; je n'aime pas cela, maître Haase : cela nuit à la marchandise, voyez-vous ? Voilà les veilles qui recommencent ! » Et ce disant, il lui fait remarquer certain endroit de l'étoffe, où M. Braun avait découvert un tout petit nœud. « Oui, oui, voilà vos veilles qui recommencent ! répète-t-il. C'est du mauvais ouvrage, et puis voilà encore un nœud.

— Mauvais ouvrage ! dit le tisseur ; je n'en ai jamais livré de mauvais.

— Mais voyez plutôt, glapit M. Braun ; voilà une tache d'huile, bonté divine ! une tache d'huile !

— Vraiment oui, une tache d'huile ! reprend le patron en insistant. Cela vous vaudra forcément de notables décomptes.

— Des décomptes, monsieur Pfeffer ? dit sévèrement le tisseur. Allons, vous ne parlez pas sérieusement ! M'avez-vous jamais pu reprocher la moindre faute ? Cette tache, je l'ai bien vue, moi aussi ; mais elle est bien excusable, allez, elle provient de l'avant-dernière nuit, monsieur Pfeffer, oh ! une affreuse nuit pour moi ! Ma femme est au lit, je croyais à chaque instant qu'elle allait passer, et il me fallait constamment courir de mon métier à la pauvre moribonde, laisser là mon travail et tantôt donner à boire à la malade, tantôt la mettre sur son séant.

— On ne voit que trop ces interruptions dans votre travail, dit froidement le patron.

— Sans compter, reprend le tisseur avec calme, sans compter que mon pauvre petit enfant est malade aussi. Ne pouvant dormir, il a renversé la lampe sur le métier ; de là cette tache. Mais vous pouvez bien, pour cette fois, avoir un peu d'indulgence ; j'ai un si pressant besoin de mon argent.

— J'en suis fâché, » dit le patron ; et retournant à son livre : « Inscrivez les décomptes nécessaires, monsieur Braun, ajoute-t-il. Maître Haase a huit thalers six groschen à recevoir, combien cela fait-il avec le décompte ?... Ainsi deux thalers six groschen de décompte pour mauvais ouvrage, reste six thalers. On en portera les deux tiers sur le compte de marchandises de maître Haase, et il recevra deux thalers en argent. »

A ces mots, une douleur sauvage crispe les traits du tisseur, et sa figure, d'ordinaire enjouée, devient sérieuse et presque menaçante.

« Monsieur Pfeffer, dit-il, vous ne voulez donc avoir aucune pitié de moi, qui vous ai depuis si longtemps livré des marchandises irréprochables ! Vous voulez me faire subir un décompte pour une faute qui, je vous le dis ouvertement, est insignifiante, et qu'il n'a pas été en mon pouvoir, Dieu le sait, d'empêcher. Eh bien ! soit, rognez-moi sur ma paye deux thalers six groschen, je n'irai pas pour cela devant le tribunal de la fabrique ; mais comptez-moi du moins six thalers en argent. Je n'ai que faire, Dieu le sait, d'aucune de vos marchandises : car, ajoute-t-il avec un soupir, les marchandises que j'aurais besoin de me procurer avec cet argent pour ma pauvre femme, vous ne les avez pas. »

Le patron relève ses lunettes et dit froidement :

« Ce qui est fait est fait, deux tiers en marchandises, un tiers en argent. Voici deux thalers. Un travailleur comme vous aura bientôt réparé cette petite perte. Monsieur Braun, inscrivez la chaîne de soie rose que voici pour maître Haase, et vous, monsieur Block, donnez-lui une trame de soie blanche n° 4. »

Le tisseur, pendant ce temps-là, lutte avec lui-même ; mais, après une certaine pause, il s'approche tranquillement du patron et lui dit :

« Ne vous mettez pas en peine de cette chaîne de soie rose, non plus que de votre trame de soie blanche, monsieur Pfeffer. Arrêtez mon compte et payez-moi mes six thalers ; je ne travaille plus pour vous. »

Le patron le regarde d'un air étonné, et M. Braun veut hasarder quelques paroles de conciliation.

« Épargnez vos paroles, dit maître Haase; on ne traite pas ainsi les gens. Le temps viendra, et plus tôt que vous ne pensez, où vous ne trouverez plus un seul tisseur honnête qui consente à venir ici. »

Le patron balance quelque temps s'il doit, pour si peu de chose, se priver du travail de son meilleur ouvrier; cependant le porte-voix de la boutique attenante lui envoie tout à coup ces mots de Mlle Pfeffer :

« Laisse courir ce drôle; il reçoit beaucoup plus en argent qu'aucun autre, et il a toujours à trouver à redire à mes marchandises. N'est-il pas allé dernièrement jusqu'à prétendre que je lui avais fait petite mesure et que mon sucre était mouillé, le gredin ! »

C'en est assez pour décider M. Pfeffer. Quant au tisseur, des six thalers qui lui étaient dus, il lui faut à toute force en laisser la moitié jusqu'à ce qu'il ait livré les bobines, appartenant au chef de la fabrique, et qui valent tout au plus six groschen; il s'éloigne alors en se mordant les lèvres et en retenant une imprécation prête à s'en échapper.

Telles étaient les scènes qui se succédaient chaque jour, du matin au soir, dans le bureau de pesage de la fabrique à laquelle je viens de faire allusion. M. Braun examinait une à une et dans tous les sens toutes les pièces, au fur et à mesure qu'on les livrait, et rien n'échappait à ses yeux de lynx. L'aiguille de la balance jouait avec une finesse incroyable. Pour un minime déchet de soie, pour les moindres défauts dans la main-d'œuvre, on faisait subir aux ouvriers des décomptes sans nombre, et plus longue en était la liste, plus le patron se frottait les mains d'aise et de contentement. De temps à autre le porte-voix parlait, et, de son côté, Mlle Pfeffer faisait de brillantes affaires. Cette demoiselle, dont le printemps était passé depuis bien des années, était une fille longue et maigre, tout l'opposé de son frère au physique; mais, au moral, le frère et la sœur formaient

le couple le mieux assorti. Avait-on rogné le salaire d'un pauvre tisseur dans le bureau de pesage, ce qui n'était rien moins que rare, Mlle Pfeffer le reprenait en sous-œuvre et l'attrapait de la plus indigne façon en lui donnant comme à-compte, sur son crédit pour marchandises, de mauvais sucre et du café encore plus mauvais. Trop heureux encore ces pauvres diables, quand elle ne leur faisait pas prendre de force des choses qui le plus souvent ne pouvaient leur être bonnes à rien !

Cette digne demoiselle portait une vieille robe de soie jaune toute fanée, et sur deux énormes boucles de faux cheveux un grand bonnet de blonde garni de fleurs chiffonnées. C'était une vraie comédie de la voir, avec ce magnifique accoutrement, peser du café et du sucre, envelopper du beurre et du savon dans de gros papier bleu malpropre.

Revenons au bureau de pesage de la fabrique de M. Pfeffer. Les bobines roulent, la balance gémit, M. Braun glapit, M. Block s'agite et ne peut tenir en place, le patron enfin annonce à sa sœur les malheureuses victimes qu'il lui adresse, et qui tombent alors de Charybde en Scylla.

« Trois thalers dus à la femme Muller. »

A peine ces mots ont-ils retenti par le porte-voix dans la boutique, que la femme ainsi annoncée paraît devant Mlle Pfeffer.

« Prenez la peine de vous asseoir, dit celle-ci d'un ton affable, tout en griffonnant sur son livre. Vous avez un crédit de deux thalers. Qu'y a-t-il pour votre service, ma chère dame ? »

La femme Muller tire de sa poche un papier et l'étale sur la table. Ce papier porte : Café et sucre, sel et poivre, huile d'olive et huile à brûler, étoffe de laine pour une jupe de dessous, laine pour bas d'homme et étoffe de coton pour chemises d'enfant. Le tout monte à un thaler vingt-quatre silbergroschen.

« Que vous mettrons-nous en plus pour les six silbergroschen restants ? dit Mlle Pfeffer. Vous aimez, je

crois, la morue sèche; c'est un manger fort sain. Et puis, savez-vous? faites une surprise à votre homme, prenez-lui une livre de tabac pour deux silbergroschen.

— Mais mon homme ne fume pas, dit la femme, je prendrai de la morue sèche.

— La morue sèche fait deux silbergroschen, reprend la sœur du patron. Nous y joindrons deux aunes de ruban pour parer votre coiffe du dimanche, ce qui fait cinq silbergroschen. Enfin, ajoute-t-elle avec un sourire qu'elle cherche à rendre aimable, quand on vient d'aussi loin que vous, on peut bien boire un petit verre d'eau-de-vie et manger un craquelin. Total : six silbergroschen. Or, un thaler et vingt-six silbergroschen valent deux thalers. »

Et prompte comme l'éclair, la voilà qui coupe deux aunes de ruban, d'un ruban fané, et dont la femme Muller n'a aucunement besoin; puis, versant plein un petit verre de mauvaise eau-de-vie à même d'une bouteille toute remplie de mouches, elle y ajoute un craquelin dur comme du bois, et la pauvre femme se voit forcée de prendre tout cela. L'eau-de-vie lui fait mal à l'estomac, et, de retour au logis, il lui faut essuyer une malheureuse scène de famille : car maître Muller, avec sa vie sédentaire, ne peut supporter la morue sèche, et sa colère ne connaît plus de bornes quand il voit les deux aunes de ruban dont sa femme n'a que faire, et qui ont coûté trois silbergroschen.

Mais souvent ici-bas la peine et la récompense suivent de près les actions des hommes, et nous allons avoir, à notre grande satisfaction, l'occasion de le vérifier dans le bureau de pesage de M. Pfeffer. M. Block a dit quelques mots de sa voix agaçante de fausset à M. Braun, et celui-ci a annoncé au patron que le teinturier Brand est à la porte.

« Que veut ce drôle? demande le patron. Je n'ai rien à démêler avec lui.

— Mais j'ai affaire à vous, moi, » répond une grosse voix; et, sans attendre qu'on l'y autorise, le personnage annoncé entre dans le bureau.

Maître Brand est un grand et vigoureux gaillard, tout muscles et tout nerfs. Sur sa figure brune, l'air frais et l'eau, ces deux éléments au milieu desquels il se meut et vit tout le jour, ont laissé des traces profondes. Son nez pourtant, d'un rouge suspect, montre clairement qu'il n'use guère de ce dernier élément qu'à la surface, et qu'il a recours à un autre moyen pour se réchauffer et se rafraîchir l'intérieur. Quant à ses mains, démesurément larges et longues, elles offrent un assemblage des couleurs les plus différentes, où cependant dominent le noir et le violet. Il a, en entrant, ôté son bonnet avec une répugnance visible, et il le chiffonne dans ses mains.

« Que voulez-vous ? lui dit brusquement le patron. Tout est fini entre nous, sortez de ma présence, car la bile me déborde quand je pense à la belle partie de noir que vous m'avez roussie, maître Brand, avec votre feu d'enfer [1]. »

A cette pointe d'esprit si bien réussie, un éclair de gaieté passe sur la figure du patron, et M. Block, ainsi que M. Braun, ne manquent pas de rire très-ouvertement, en bons et fidèles commis.

Mais le teinturier ne paraît pas d'humeur à prendre la chose aussi tranquillement, bien qu'un léger sourire se dessine sur ses lèvres.

« Ce sont là, dit-il de sa voix forte et rude, ce sont là des affaires réglées, et il n'y a plus à en parler. La soie était brûlée, vous l'avez du moins déclaré devant le tribunal de la fabrique, bien que maître Steffen en ait tiré une étoffe, ma foi ! une étoffe qui n'était pas pire que toutes vos autres étoffes. Mais vous avez oublié que vous m'aviez expressément recommandé de cuire la soie plus qu'elle ne pouvait, à vrai dire, le supporter ; ce qui devait nécessairement la gâter, comme je vous en avais averti moi-même à l'avance.

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur le mot *Brand* qui signifie *feu*.

— Mais enfin que voulez-vous ? reprend M. Pfeffer. Nos comptes sont réglés, le tribunal vous a condamné à subir un décompte pour la soie brûlée par vous ; ce décompte, vous l'avez subi, et nous sommes quittes.

— Pas encore, réplique le teinturier avec calme. Il s'est glissé dans le règlement de compte une petite erreur, que nous avons dépistée, mon avocat et moi, et en voici la preuve. »

Et ce disant, il pose sur le comptoir un papier. Le patron, tout en le dépliant, dit avec colère :

« C'est impossible, je ne me trompe jamais.

— A votre détriment, c'est tout à fait juste, cela vous arrive rarement ; mais au détriment des pauvres gens qui travaillent pour vous, cela vous arrive quelquefois.

— Comment ! vous venez me dire des injures jusque chez moi ? riposte le patron. Monsieur Block, monsieur Braun, vous êtes témoins.

— Oui, reprend le teinturier en riant ; ce papier aussi est un témoin, et, si vous le voulez bien, je puis le produire devant le tribunal de la fabrique. »

M. Pfeffer tenait le papier dans sa main tremblante ; il le parcourut rapidement. La colère lui montait au visage en petites taches bleues et rouges. Tout à coup il se précipite vers le grand livre, qu'il feuillette d'une main furieuse, en faisant voler en l'air avec un tourbillon de poussière les feuilles de papier fin qui se trouvaient placées entre les pages ; puis il se met à refaire le compte, brise deux ou trois plumes, transcrit les chiffres du livre sur une feuille de papier, et les compare au règlement de compte du teinturier. Arrivé au résultat final, il pâlit tout à fait et respire avec peine. Le teinturier, qui avait suivi cette scène en souriant, avait approché une chaise de la table et s'était assis fort tranquillement.

« Qui a, demande M. Pfeffer d'une voix étranglée par la fureur, qui a fait ce règlement de compte ? Monsieur Braun, je veux bien croire que ce n'est pas vous.

— Monsieur le patron, répond le malingre commis

d'un air timide, j'étais alors, vous le savez, indisposé; c'est M. Block.

— Ainsi, c'est M. Block? »

Ce dernier avait assisté à toute cette scène avec une parfaite tranquillité d'âme. Aussi répondit-il avec sang-froid :

« Certainement c'est moi qui ai fait ce règlement, et je l'ai soumis à la signature de M. le patron; cependant j'avais mis au bas en toutes lettres : « Sauf erreur. »

— Monsieur Block, dit le patron d'un air majestueux et en refermant le grand livre avec un bruit de tonnerre, monsieur Block, vous êtes dès à présent hors de mon service. Retournez chez vous. J'aurai une explication sur votre compte avec votre père. »

M. Block regarda quelques instants le patron sans manifester aucune émotion, et ce congé qu'il venait de recevoir ne semblait pas avoir produit sur lui la moindre impression. Le teinturier lui dit en riant :

« Cela me fait de la peine, monsieur Block; mais ne vous tourmentez pas, vous trouverez n'importe où une position équivalente; ne vous tourmentez pas, je vous le répète. »

Le commis parut se conformer de tout point à ce bon conseil. Il prit son bonnet qui était accroché au mur, en secoua la poussière, et dit en s'inclinant respectueusement devant le patron :

« Adieu, monsieur Pfeffer. Papa m'avait dit, quand j'entrai chez vous, que c'était pour moi une bonne fortune, et que je trouverais en vous le chef le plus bienveillant, enfin que je ne pouvais manquer d'acquérir ici de solides connaissances, et je l'ai cru, mais *sauf erreur*. Bonjour, monsieur Pfeffer. »

Et là-dessus il sortit.

« Et mon compte, dit le teinturier, nous pouvons le régler maintenant, pas vrai? Il m'est dû encore six thalers. »

M. Pfeffer ne daigna pas lui répondre. Il voulait paraître parfaitement calme. Cependant, quand il ouvrit sa

caisse, les clefs sonnèrent dans sa main, et ce fut avec un petit tremblement nerveux qu'il posa les six thalers sur la table.

Un méchant sourire courut sur les lèvres du teinturier, qui se mit à dire :

« Eh ! comment pensez-vous, monsieur Pfeffer, que je veuille recevoir six thalers en argent? Du tout, du tout. Il me faut, comme c'est l'usage dans votre respectable maison, un tiers en argent, deux tiers en marchandises. Je ne puis vraiment pas me dispenser de faire une petite visite d'adieu à Mlle Pfeffer. »

C'en était trop. Le patron à ce coup bondit de sa chaise et va laisser éclater sa fureur ; mais ces mots lui arrivent de la boutique par le porte-voix :

« Au nom du ciel, épargne-moi la visite de ce drôle. »

Là-dessus grande perplexité de M. Pfeffer. Que doit-il faire ?... Se redresser de toute sa hauteur de chef de fabrique et se retrancher dans sa dignité? cela ne faisait aucune impression sur le teinturier. Recourir à la police? la voix de fausset de M. Braun l'en dissuadait. Aller devant le tribunal de fabrique? mais cela n'était pas faisable, car on lui aurait encore donné tort, et il serait la risée de ses collègues. Du moment qu'il avait fait un traité avec ses ouvriers, ce qui était juste pour l'un l'était également pour tous les autres.

« Je n'y puis rien, répondit-il à sa sœur. Donne à ce drôle tout ce qu'il demandera. »

Cela dit, il se coiffa de son bonnet de velours noir et sortit du bureau de pesage, dont il tira violemment la porte sur lui, sans regarder maître Brand.

Celui-ci passe alors en riant dans la boutique, et arrête sur le pas de la porte Mlle Pfeffer, qui était également sur le point de s'enfuir.

« Est-ce l'usage ici, dit-il, quand un homme a peiné pour gagner un maigre salaire, de faire des façons pour lui livrer des marchandises en échange de son argent? »

Quelque parti que voulût prendre Mlle Pfeffer, elle ne s'était jamais trouvée à pareil supplice ; mais elle dut se

résigner. Maître Brand divisa ses achats en une multitude de tout petits lots, ce qui prit plus d'une demi-heure; puis il éplucha minutieusement chaque objet, ne se faisant pas faute de peser après la digne demoiselle, s'il croyait qu'elle lui avait fait tort, ne fût-ce que d'une demi-once. Alors il parfit son compte avec plusieurs verres d'eau-de-vie qu'il vida coup sur coup; après quoi il sortit, l'âme réjouie, et tout fier de son triomphe.

L'état d'excitation où il se trouvait fut bien cause aussi qu'il dit quelques paroles désagréables à M. Braun, en présence de deux ou trois tisseurs, l'avertissant durement d'avoir à se souvenir qu'un teinturier et un tisseur étaient des hommes, après tout, comme les autres.

M. Pfeffer ne reparut pas de la journée dans le bureau de pesage, et Mlle sa sœur fut prise d'une violente crise nerveuse, qui la força de se mettre au lit.

CHAPITRE XXXV.

Amis et ennemis.

Jamais scènes pareilles, je dois le dire, ne se passèrent dans notre fabrique. Mme Stieglitz, qui voyait fort bien tout ce qu'il y avait de vicieux et d'inique dans cet usage de payer à l'ouvrier une partie de son salaire en marchandises, s'était, une fois pour toutes, prononcée contre un tel système, et il ne put jamais s'introduire chez elle. Cependant les choses n'allaient pas, même ici, comme elles eussent pu aller. M. Specht, qui menait toute la fabrique, n'y employait comme tisseurs que des hommes touchés par la grâce, ou qui du moins s'efforçaient de s'en rendre dignes par des chants pieux et de fréquentes prières. J'avais de plus remarqué que ce dévot personnage, outre ses nombreuses attributions dans la maison, se livrait à

une petite spéculation, peu importante en apparence, consistant à avancer aux ouvriers, dans leurs pressants besoins d'argent, de petites sommes moyennant de gros intérêts. Il va sans dire qu'il ne faisait pas cette spéculation en son propre nom; il se couvrait du nom d'un ami, chrétien fervent comme lui, avec lequel il était associé. De cette manière, il tenait les ouvriers nécessiteux dans sa main et leur faisait subir de fortes retenues sur leur paye de chaque semaine, jusqu'à ce qu'ils se fussent complétement libérés, y compris les intérêts.

Depuis la fatale soirée où j'avais failli perdre la raison, et après que le teneur de livres se fut assuré que je n'ouvrirais pas la bouche sur ce dont j'avais été témoin, il m'avait laissé parfaitement tranquille et s'était rigoureusement abstenu de toute nouvelle tentative pour me convertir. Quant à moi, je ne pensais qu'à contre-cœur à ces tristes scènes, où j'avais joué le rôle de témoin et jusqu'à un certain point celui d'acteur. Ce souvenir, joint aux claires et amicales paroles de mon excellent ami, le docteur Burbus, acheva de faire tomber le sombre voile que M. Specht avait jeté sur mon esprit et sur mon cœur, et qui avait menacé de m'envelopper lentement tout entier et de me perdre à jamais. La seule chose qui me semblât douce et triste à la fois dans le souvenir de cette regrettable époque, c'était la pensée de ma cousine Emma. Les rêves sauvages, les ombres nocturnes et les visions fantastiques qui entouraient naguère son image, étaient maintenant comme ces brouillards d'automne que le soleil, en montant à l'horizon, refoule dans les profondeurs d'où ils sont sortis, et l'image de la belle et gracieuse jeune fille surgissait en moi toute pure et toute radieuse.

Comme je n'avais aucun secret pour le docteur, je ne manquai pas de lui faire connaître le sentiment que m'inspirait ma cousine. Il y démêla tout aussitôt une passion qui avec le temps pouvait devenir de l'amour.

« Mais pour le moment, mon digne et honorable négociant, me dit-il avec cette âpreté saine de langage qui

était dans ses habitudes, laissez-moi là de telles pensées, et regardez devant vous le haut de la montagne que vous avez encore à gravir, avant d'avoir atteint un emplacement commode pour vous y bâtir votre hutte, à l'ombre d'un laborieux passé. »

Le docteur avait beau jeu à parler ainsi. Cette hauteur, il l'avait atteinte, lui, et il s'y était bâti sa hutte, qui était vraiment une hutte d'un goût charmant et fort coquettement meublée. Elle consistait en un appartement de six pièces, situé dans un des plus beaux quartiers de la ville, et il l'habitait depuis peu de jours, avec sa femme, Sibylle, qui maintenant s'appelait Mme Burbus.

On peut facilement s'imaginer combien nous étions joyeux et heureux de nous revoir. Nous évoquions tous nos vieux souvenirs, et, après avoir échangé pendant des heures entières des récits et des questions sans fin sur tout le personnel du moulin, après avoir longuement causé du père Christophe et de sa femme, d'Élisabeth, de Franz et de Gaspard, nous nous rappelions tous ces lieux qui nous étaient chers, le ruisseau, la petite pièce où j'avais établi mon comptoir, et qui tremblait sans cesse pendant que j'écrivais, que sais-je encore? Nous parlions aussi de l'aimable Marianne, qui, elle aussi, était mariée maintenant comme Sibylle.

Je partageais mes visites entre la maison du docteur et celle de mon cousin, et je trouvais Emma dans l'une et dans l'autre, car elle s'était intimement liée avec Mme Burbus. Mon cousin, qui, malgré les observations du docteur, continuait à ne prendre d'autre exercice que celui dont j'ai parlé, et qui consistait à battre la mesure, sans quitter sa chaise, avec l'index de sa main droite et la pointe de son pied droit, commençait depuis quelque temps à se porter assez mal.

Le docteur eut beau faire tout son possible pour le remettre sur pied, le temps était venu où, selon l'expression de mon cousin, la mort, comme une ligne noire, allait fermer ce triangle irrégulier dont se compose la vie de chaque homme, et le bon professeur s'en remettait à

l'Éternité du soin d'en déterminer la vraie grandeur, qui égale X ici-bas.

Il mourut tranquillement, comme il avait vécu ; mais il devait, hélas! emporter avec lui dans la tombe le calme et la paix de sa charmante maison.

Comme je me trouvais après l'enterrement chez le docteur et que nous causions de ce triste événement, qui m'affligeait d'autant plus qu'il me rendait pour ainsi dire une seconde fois orphelin, celui-ci me dit en hochant la tête :

« Des jours pénibles se préparent pour la pauvre Emma. Je crains fort que la succession du vieux bonhomme ne se réduise à zéro. »

Je me rappelai alors les paroles de Mme Stieglitz, qui, un jour qu'on était venu à parler du professeur devant elle, avait dit: « Pour moi, cela me ferait beaucoup de peine, s'il était jamais forcé de vendre dans ses vieux jours sa maison et son jardin. »

Ce malheur auquel il avait, il est vrai, échappé de son vivant, ce malheur de se séparer de sa chère propriété allait retomber plus lourdement sur sa femme et sur sa fille. Aussitôt après son décès, on avait mis les scellés sur sa maison. On trouva des dettes en quantité, mais point d'argent; aussi vendit-on tout, la maison et le jardin, et il ne resta plus à la pauvre veuve d'autre parti à prendre que d'aller se réfugier, avec le peu qu'elle put sauver du naufrage, chez une de ses sœurs, qui habitait dans une autre partie de la province. Cependant Sibylle ne put se résoudre à se séparer d'Emma, et, après une longue conversation qu'elle eut avec sa mère, celle-ci consentit à lui laisser sa fille pendant quelque temps; mais d'un ton sérieux et ferme elle dit au docteur :

« Ce séjour de ma fille dans votre maison ne peut et ne doit être que de peu de durée, et il faut qu'Emma songe à se pourvoir le plus tôt possible d'une occupation honorable, qui la mette à même d'assurer son avenir. »

Les choses en étaient là, et mon horizon recommençait à s'assombrir. Le train de vie que l'on menait dans la maison Stieglitz n'était rien moins, à vrai dire, que récréatif.

Mme Stieglitz était placée entre le pasteur Schlosser et M. Specht, comme entre les deux serres d'un étau, et ces deux messieurs travaillaient de tous leurs efforts à rendre de plus en plus accessible à la vraie grâce le cœur de cette bonne dame, qui n'était pas sans faiblesse, malgré ses excellentes qualités. Cette femme active et laborieuse, qui n'avait jamais manqué jusque-là de dire sa prière matin et soir, et qui même, lorsqu'elle en sentait le besoin, lisait volontiers un chapitre dans un livre pieux, ou quelque hymne spirituelle; ce généreux cœur qui, dans une vie déjà longue, avait fait le bonheur de milliers de pauvres gens et prodigué les aumônes avec une inépuisable charité; cette personne, en un mot, d'une si irréprochable pureté, devint dès lors chancelante, grâce aux incessantes obsessions de ses deux persécuteurs hypocrites. Le pasteur Schlosser lui disait sans cesse quels grands pécheurs nous sommes, tous sans exception, devant le Seigneur, et il réprimait en elle par de dures paroles la seule pensée que l'on pût être homme et obtenir son pardon d'un Dieu irrité, si l'on ne joignait à la pratique d'une vie habituellement honnête et pieuse l'exercice persévérant de la prière et de la contrition.

« Oh! qu'est-ce que l'homme, disait-il, sinon orgueil et indifférence, s'il ose se croire assuré contre la colère du Très-Haut, parce qu'il donne aux pauvres et ne commet aucun péché criant? Certes, c'est mal reconnaître la perversité propre à notre nature; autrement, nous passerions les jours et les nuits prosternés dans la poussière, et nous prierions le ciel avec ferveur de daigner faire luire un seul rayon de sa grâce dans les ténèbres de notre cœur. »

On chercha même à tirer un adroit parti de la triste aventure du patron et du teneur de livres, surtout de la folie et de la mort du premier; et en les montrant à

Mme Stieglitz comme un châtiment de Dieu, on réussit à ébranler et à troubler son cœur.

Elle avait, dès sa première jeunesse, aimé d'un amour sincère et dévoué cet homme qui lui était destiné, qui devint son époux. Elle avait, plus tard, cruellement souffert du malheur qui l'avait frappé, et lui avait prodigué tous les tendres soins que l'on peut attendre d'une honnête épouse. C'est que, sous cette rude enveloppe, battait en elle un cœur vraiment aimant.

Son mariage avait été malheureux. Elle n'avait jamais eu d'enfants, et pourtant, comme elle les eût aimés! avec quel soin elle les eût élevés! A cette heure, elle sentait cela doublement. Son cœur était triste et ému, et à ce cœur triste et ému, auquel chaque jour, à chaque heure, des milliers de riens insignifiants venaient rappeler l'amer et douloureux souvenir de son époux infortuné, on arrachait sans pitié le dernier appui, la conscience d'avoir honnêtement et sagement agi; et en échange on ne lui donnait rien, rien que cette eau bourbeuse et douceâtre d'une hypocrite piété, avec laquelle on lui ternissait le souvenir de toute une vie passée sans reproche.

En ce qui me concernait, elle dut entendre mille plaintes sur mon peu de disposition à marcher dans la voie du salut. Cependant, quoique le teneur de livres fît tout son possible pour me perdre auprès d'elle, il n'y réussit qu'à moitié. La bonne dame me regardait sans doute comme à peu près perdu moralement, mais elle n'en continuait pas moins à me traiter avec une bonté toute particulière, et, avant même que j'eusse fini mon temps d'apprentissage, elle m'avait alloué un salaire, comme n'en touchaient d'habitude que les anciens commis.

Les choses avaient bien plus mal tourné pour la demoiselle de magasin. Depuis l'entretien où je l'avais surprise sur l'escalier avec le teneur de livres, elle était singulièrement montée en faveur auprès de lui, comme je l'ai déjà remarqué; elle le suivit même d'un pas si ferme et si assuré dans la voie du salut, qu'il lui avait accordé l'insigne faveur d'assister aux assemblées de prière. Mais

cette bonne situation ne dura pas longtemps, et bientôt survinrent entre elle et M. Specht de nouvelles querelles, quelquefois si vives, que j'entendais distinctement de ma chambre les pleurs et les sanglots de la pauvre fille. Avec cela elle tomba malade. Sa figure, qui, sans être belle, était habituellement florissante de santé, devint peu à peu pâle et blême, et un beau matin elle avait quitté la maison, sans me dire adieu. Cela me fit une véritable peine, car je l'avais toujours traitée avec beaucoup d'égards. Cependant, à quelques jours de là, je la vis par hasard où je ne me serais jamais attendu à la rencontrer; elle sortait de chez le docteur Burbus, au moment même où j'y entrais, et elle avait les yeux tout rouges de larmes.

« Adieu, me dit-elle en sanglotant, et pensez à moi quelquefois ; le docteur sait tout. »

Là-dessus, elle me tendit la main et je ne l'ai plus revue.

Comme j'entrais dans le cabinet d'étude de mon ami, qui était en même temps son cabinet de réception, je le trouvai en train de cacheter un papier sous enveloppe et de le serrer dans un tiroir. Interrogé par moi sur la demoiselle de magasin qui venait de le quitter :

« Tout ce que je puis vous dire, mon très-honorable fabricant, me répondit-il, c'est que ladite demoiselle a dû quitter la maison Stieglitz. Quant au *pourquoi*, ajouta-t-il d'un air de mystère, il sera connu, non pas quand les morts ressusciteront, mais aussitôt que le tribunal, qui ne fait jamais défaut au bon droit, aura repris ses séances. »

CHAPITRE XXXVI.

Emma.

Cependant le jour fixé pour la vente de la maison de mon cousin le professeur était venu, et je me fis violence pour y assister quelques instants. Une foule bruyante et grossière remplissait le jardin, les corridors, les escaliers, toutes les chambres. On se disputait les meubles les plus précieux de la pauvre famille, on taxait chaque objet en échangeant force plaisanteries détestables, force remarques plus ou moins malséantes, et chacun, pour payer le moins possible ce qui excitait son envie, le dépréciait aux yeux de tous. Il ne servit de rien au pauvre Joco de crier sans cesse et à tue-tête : « Filou ! » ou bien : « Mort de ma vie ! » qui étaient ses deux mots favoris ; il fut tout d'abord mis à l'enchère comme un individu qui, pour sa nourriture, coûtait à la masse plus qu'il ne valait. Du reste, il en fut de cette vente comme de toutes celles de ce genre, et je n'y insisterai pas. On mettait successivement à l'enchère les différents objets. « Une fois, deux fois, trois fois ! » criait le commissaire, puis il frappait sur la table quelques petits coups secs avec son marteau, et la chose était adjugée ; alors on passait à une autre, et ainsi de suite.

La pauvre Emma ne savait naturellement rien de ce que l'on faisait alors ; on le lui avait caché soigneusement, pour ne pas raviver sa douleur. Elle vivait alors chez le docteur de la manière la plus agréable, ce qui ne l'empêchait pas de le prier souvent et avec de vives instances de vouloir bien, en souvenir des paroles de sa mère, lui chercher au plus tôt une position qui lui permît de se suffire à elle-même. Mais Burbus renvoyait bien loin de tels projets et ne voulait pas absolument entendre cette chère enfant lui parler de quitter sa maison.

« Restez avec ma femme, avait-il coutume de lui dire; vous êtes fort bien ici pour attendre, nous ne vous quitterons pas. A quoi bon d'ailleurs? Si pourtant, quelque jour, il se rencontrait une affaire extraordinairement avantageuse.... mais nous reparlerons de cela plus tard. Pour le moment, je vous supplie en grâce, ma noble châtelaine (c'est le surnom qu'il lui avait donné), de n'y plus penser. »

Mais Emma y pensait toujours, y pensait sans cesse. Bien qu'elle aimât sincèrement la femme du docteur, bien qu'elle eût très-volontiers, à titre d'amie et d'hôtesse, passé chez elle plusieurs mois, une année peut-être, chaque jour maintenant qu'elle perdait à chercher, sans la trouver, une occupation fixe et convenable, lui semblait un tort qu'elle faisait non-seulement à elle-même, mais surtout à sa mère : car assurer à sa mère une libre vieillesse, tel était son souhait le plus ardent et le plus cher.

Un jour elle me prit à part, me parla de son plan, de la nécessité de le mettre le plus tôt possible à exécution, et réclama mon concours. Mais le docteur m'avait déjà donné ses instructions en prévision d'une ouverture de ce genre; aussi déclarai-je à ma jeune cousine, en haussant les épaules, qu'il était extrêmement difficile de lui trouver ce qu'elle demandait; qu'elle pouvait, du reste, se tenir bien tranquille, qu'il n'y avait à cela rien de pressé, et autres banalités de cette sorte.

« Pourquoi ne veux-tu pas, lui dis-je enfin, demeurer avec la femme du docteur? Elle est si contente de t'avoir!

— Pourquoi? me répondit-elle; pourquoi?... Parce que je ne veux pas vivre à la discrétion des autres, fussent-ils mes meilleurs amis. Mais pourquoi, toi qui me parles, n'es-tu pas resté au moulin? me demanda-t-elle à son tour d'un ton fort sérieux. On t'y aurait assurément gardé avec grand plaisir une couple d'années. »

Il n'y avait vraiment rien à répondre à cela, et pourtant je ne pouvais consentir à ce qu'elle me demandait; d'abord, parce que le docteur me l'avait expressément

défendu, et en second lieu, parce que j'étais trop égoïste pour faire la moindre démarche qui eût pu éloigner de la ville, ou tout au moins de la maison du docteur, ma bonne Emma, que j'aimais de tout mon cœur, sans le lui avoir jamais dit.

A quelque temps de là, Emma semblait résignée et ne soufflait plus mot de son projet, lorsque le docteur fut de nouveau mandé dans notre maison par un mot d'écrit de M. Specht. Cette invitation le surprit d'autant plus que le médecin actuel de la maison Stieglitz était depuis assez longtemps très-mal avec lui et, par suite, de plus en plus en crédit auprès de M. Schlosser et de M. Specht.

Mme Stieglitz se trouvait dans sa chambre, lorsque le docteur Burbus se présenta ; elle était assise devant son bureau, ses lunettes sur le nez, et occupée de lire plusieurs lettres. Elle tendit la main au docteur, qui prit une chaise et entama la conversation de l'air le moins embarrassé du monde, tout comme s'il n'y eût eu dans ses visites aucune interruption. Comme il me l'assura plus tard, il trouva Mme Stieglitz fort vieillie ; elle ne lui parut plus avoir cette énergie et cette verdeur qu'elle montrait précédemment.

Cependant Mme Stieglitz retira ses lunettes, se renversa sur sa chaise et sembla prendre un certain plaisir aux saines et plaisantes idées du docteur. Parfois un léger sourire se dessinait sur sa figure sérieuse, et elle ne se fâcha point, quand Burbus lui donna à entendre qu'il avait l'espoir le plus fondé de redevenir bientôt son médecin attitré, vu qu'il se donnait une peine infinie pour faire oublier son passé et obtenir la faveur d'être admis dans quelque club de prière, à titre de brebis égarée, mais repentante.

Du reste, il n'y avait jamais moyen de se fâcher contre le docteur ; il avait une manière si plaisante de présenter ses observations, même les plus mordantes, qu'on ne pouvait sérieusement lui en vouloir.

« Laissez vos railleries, dit enfin Mme Stieglitz, mais sans se fâcher le moins du monde ; il arrive tous les jours

dans la vie que l'on se rencontre, que l'on fait quelque temps route ensemble, et qu'ensuite on se sépare.

— Oui, dit le docteur, comme les billes sur le billard, après un choc violent.

— Si je vous ai fait appeler, cher docteur, reprit Mme Stieglitz, ce n'est point pour une consultation médicale; j'ai le corps, Dieu merci! assez bien portant; mais c'est pour une affaire sur laquelle je désire causer avec vous. Lisez cette lettre. »

Le docteur déplia le papier que lui tendait Mme Stieglitz, et, après l'avoir lu d'un bout à l'autre et en avoir vu la signature, il se frotta les yeux à plusieurs reprises, comme un homme qui ne veut et ne peut croire ce qu'il voit.

« Oh! c'est trop fort, dit-il après une pause de quelques instants. Mais vous ne seriez pas disposée à y consentir, madame?

— Pourquoi pas? répliqua-t-elle. Je connais la famille; ces gens-là ont eu du malheur, mais ils étaient d'un caractère honorable, et la jeune fille doit être fort instruite et parfaitement élevée; c'est ce que dit, du moins, mon teneur de livres, M. Specht.

— Ah! ah! M. Specht, dit le docteur avec un rire amer, M. Specht, que Dieu.... » Il allait dire: « Que Dieu damne! » mais il retint le mot, et continua en hochant la tête: « Cela n'est pas possible, madame, cela n'est vraiment pas possible.

— Et pourquoi pas?... Cette jeune fille n'est-elle pas digne de toute estime? Mon cher docteur, j'ai à vous demander quelques éclaircissements sur son caractère. N'habite-t-elle pas chez vous depuis la mort de son père?

— Certes, elle est de tout point fort recommandable, dit le docteur, et, pour ce qui est de cela, toute maison où entrerait cette pure et noble créature devrait s'estimer heureuse. Oui, même ici, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie, même ici, où la foi jette une si vive lumière, on ne trouverait pas en elle la moindre tache.

— Eh bien! je ne serais point du tout éloignée, reprit Mme Stieglitz, de prendre chez moi cette jeune fille aux meilleures conditions.

— Mais moi je serais fort peu disposé à la laisser sortir de chez moi.

— C'est ce qu'elle a prévu, répondit tranquillement la bonne dame, et elle m'a écrit à ce sujet, mais cette fois confidentiellement, une seconde lettre, où elle me parle de l'hospitalité cordiale qu'elle a trouvée chez vous et du désir qu'elle a de se créer une existence. Cette lettre, si pleine de candeur et si noblement motivée, m'a mise tout à fait de son parti. Aussi votre témoignage me suffit-il amplement, mon cher docteur, et je donnerai à Mlle Emma la place qu'elle me demande.

— Une place de demoiselle de magasin? dit le docteur avec sa façon de rire toute particulière quand il voulait retenir sa colère.

— Non pas précisément, répondit Mme Stieglitz. Voyez-vous, docteur, je vieillis tous les jours, je deviens faible; je ne suis plus ce que j'étais il y a encore six mois, ajouta-t-elle avec un sourire contraint; mes yeux s'en vont; je reste souvent des heures entières seule avec moi-même, avec mes tristes pensées, et je serais heureuse d'avoir autour de moi une bonne créature, qui me parlât avec affection et tendresse, une aimable jeune fille qui me comprît, qui supportât et m'aidât à supporter ma vieillesse. J'ai bien, il est vrai, le directeur de ma conscience, le digne M. Schlosser; mais son temps est précieux, et je ne puis pas le lui prendre toujours. »

A ces mots, le docteur regarda d'un air sérieux Mme Stieglitz et répondit d'un ton décidé :

« Ma digne et honorée dame, vous ouvrez à cette pauvre jeune fille sans ressources une perspective que beaucoup d'autres ne manqueraient pas de saisir avidement; mais n'oubliez pas qu'Emma, toute bien élevée qu'elle est, quoique son caractère soit irréprochable et son cœur pur comme l'or (nous autres médecins, nous nous y connaissons), n'oubliez pas, dis-je, qu'Emma

manque de ces rares vertus dont se parent la plupart des amis de votre maison, madame; c'est un cœur généreux, reconnaissant, un esprit ouvert, une haute raison; mais elle n'a aucune aptitude à mériter jamais cette grâce divine que vous savez. »

Mme Stieglitz baissa la tête et garda le silence quelques instants.

« Je comprends parfaitement votre reproche, monsieur, dit-elle enfin; mais je crois et j'espère que vous me jugez mal, ainsi que mes amis; moi, du moins, je ne suis point d'une piété hypocrite. Si je suis engagée dans une fausse voie, Dieu veuille me pardonner! Tout ce que je fais, c'est pour l'honneur et la gloire du Très-Haut. »

Elle se redressa, en parlant ainsi, dans toute sa sévère majesté; quelques larmes roulèrent sur ses joues pâles; elle tendit ensuite la main au docteur, qui, tout ému de l'entretien qu'il venait d'avoir, prit son chapeau et s'éloigna avec une muette révérence.

Je le vis descendre l'escalier quatre à quatre, et je fus effrayé de l'expression courroucée de son visage; mais mon effroi redoubla, quand il me saisit le bras et m'entraîna dans la salle à manger, qui était toute grande ouverte. Là, il me considéra de la tête aux pieds et me dit :

« Eh! eh! monsieur l'étourdi, voilà ce qui s'appelle tenir parole à un ami! Ne vous avais-je pas prié, ne vous avais-je pas recommandé, moi qui suis de beaucoup votre aîné et tout dévoué à vos intérêts, ne vous avais-je pas dit, enfin, de refuser votre aide à Emma dans son extravagant dessein de chercher une place? Et maintenant, voilà que vous voulez l'introduire ici, dans cette maison, comme demoiselle de magasin de M. Specht, comme une seconde demoiselle Thérèse, monstre que vous êtes! Ah! soyez sûr qu'à votre plus prochaine indisposition, je vous donne de l'acide prussique, pour délivrer à tout jamais le monde d'un insecte aussi nuisible que vous! »

Je restai d'abord muet, la bouche ouverte, et, quand je pus enfin parler, ce fut pour protester haut et ferme au docteur que je ne savais pas le premier mot de toute cette histoire. Je lui donnai ma parole d'honneur que j'avais carrément refusé tout concours aux idées de ma cousine, comme il me l'avait enjoint.

Le docteur me crut, car je ne lui avais jamais menti; il réfléchit un moment, et dit ensuite avec vivacité :

« La maudite petite fille aura lu l'annonce dans le journal. Il n'y a vraiment rien à faire avec son caractère entier et résolu. »

Et, s'élançant vers la porte, il courut chez lui comme un fou.

Comme l'avait dit le docteur, avec le caractère décidé de ma cousine Emma, il n'y avait pas à songer à la faire revenir sans des raisons puissantes d'une résolution une fois prise, et de ces raisons puissantes qui eussent pu l'empêcher d'accepter une place dans la maison Stieglitz et Cie, nous n'en voyions aucune, la femme du docteur et moi. Je ne pouvais pourtant pas lui tracer une exacte peinture du caractère de notre teneur de livres; je pouvais moins encore lui parler de cette assemblée de prière, à laquelle j'avais eu l'honneur, le triste honneur d'assister une fois.

Le docteur, de son côté, semblait hésiter à faire confidence à sa protégée de certain détail qu'il paraissait connaître sur le compte de M. Specht. Il tint longtemps sur ce sujet conseil avec lui-même, et eut ensuite avec moi un sérieux entretien.

« Que dois-je faire? me dit-il. Contre la patronne, je n'ai rien à dire, et son caractère honorable est au-dessus de toute atteinte. D'autre part, quand je réussirais à faire sauter le teneur de livres, et c'est une question de savoir si j'y réussirais, nous n'y aurions pas encore gagné grand'chose; car ces damnés piétistes se tiennent entre eux comme les anneaux d'une chaîne. Il l'entraînerait avec lui, comme je vous le disais déjà un certain soir qu'il vous avait démontré que vous aviez

mené jusqu'ici une vie extrêmement immorale. Laissons donc les choses suivre leur cours et ayons les yeux ouverts. Il y a bien des choses qui vont mal dans l'État de Danemark [1], ajouta-t-il. Marchez droit devant vous, laissez-moi de côté toutes vos amourettes, et demandez-moi conseil, dès que vous aurez le moindre soupçon. »

Il fut donc bientôt décidé qu'Emma entrerait dans la maison Stieglitz. Le teneur de livres me l'annonça lui-même de l'air le plus indifférent du monde, et la seule marque d'attention qu'il donna à la nouvelle arrivée fut de lui céder sa chambre à coucher avec le poêle dont j'ai parlé, et de s'établir dans la mienne. Quant à moi, je m'installai à côté de ma cousine, dans l'ancienne chambre de Mlle Thérèse, que M. Specht n'avait pas voulu occuper.

J'éprouvai, dans les commencements, une satisfaction visible, et que je m'avouais timidement à moi-même dans mes heures les plus silencieuses, d'habiter sous le même toit qu'Emma, de la voir tous les jours à table, et d'être à même de lui rendre par-ci par-là de petits services.

Nous avions pris un nouveau commis; je dis *nous*, car maintenant, dans les grandes occasions, j'avais, moi aussi, voix au chapitre. Ce nouveau commis, mon successeur, était ce jeune M. Block, que nous avons appris à connaître dans le bureau de pesage de M. Pfeffer. Il était le plus souvent occupé dans la boutique, où M. Specht lui-même s'était, depuis assez longtemps, presque exclusivement installé. Il n'y avait pas beaucoup à faire là pour une troisième personne; aussi Emma n'y était-elle presque jamais; elle se tenait habituellement dans la chambre de la patronne, occupée de coudre et de broder auprès d'elle, ou de lui faire la lecture. Je ne sais comment cela se fit, mais la jeune fille eut bientôt conquis une sorte d'autorité sur toute la maison, et chacun évi-

1. Citation de Shakspeare, dans la tragédie d'*Hamlet*, si je ne me trompe (*Note du traducteur*).

tait plus que jamais de s'attirer un regard sévère de Mme Stieglitz, surtout quand Emma était auprès d'elle.

Elle exerça notamment une grande influence sur l'éducation de M. Block, qui avait été jusque-là un garçon passablement négligent, et une seule parole de désapprobation de sa part suffisait pour le rendre attentif et réfléchi pendant une semaine entière.

Quant à mes rapports avec elle, ils étaient ceux d'une tendre amitié, et pourtant je crus remarquer, par mille petits riens qui pour moi avaient une grande signification, que, depuis son entrée dans la maison, elle voyait moins en moi un cousin qu'un collègue, ce qui me fit passer bien des heures tristes. Elle m'avait autrefois traité avec tant de tendresse, nous vivions ensemble sur un tel pied d'intimité presque fraternelle! Elle m'aimait, je l'aimais, et cependant nous eussions rougi tous deux de nous l'avouer l'un à l'autre. Mais cette conscience même de notre mutuelle sympathie avait mis autrefois dans nos deux existences une douce et belle harmonie, que ne troublèrent jamais ni explications ni transports. Maintenant, c'était bien différent.

Si naguère il m'était permis, une fois par hasard, de lui prendre la main, ou si, en nous quittant ou en nous revoyant, nos lèvres venaient à se rencontrer, je prenais ce bonheur comme un tendre don, et j'attendais avec patience, avec un vif désir sans doute, mais sans passion, qu'il pût se renouveler encore. Mais comme une fois, ici, elle m'avait retiré sa main, que je pressais doucement sans sentir qu'elle y répondît, et comme, en cette circonstance, je lui avais dit, non sans quelque émotion : « Maintenant les temps sont passés! » dès lors je fus plus tourmenté que jamais du désir de toucher sa main à la première occasion qui s'offrirait. Tout en comprenant fort bien que, par là, j'exposais la pauvre fille à de grands embarras sous l'œil d'Argus de M. Specht, je ne pus cependant m'en défendre. La chose alla même si loin qu'Emma, profitant d'un mo-

ment où nous étions seuls, me dépeignit notre situation réciproque avec larmes, mais en même temps avec beaucoup de calme et de réserve. Je sentis qu'elle avait parfaitement raison; mais mon cœur froissé ne pouvait ni ne voulait accéder à sa maxime, qui était de travailler sans relâche et de s'abandonner pour tout le reste à Dieu, qui certainement serait pour nous le meilleur guide. « C'est bien, pensai-je; elle te sacrifie, elle veut se pousser dans les bonnes grâces de la patronne en rompant les doux liens qui l'unissaient à toi; c'est bien, je ferai de même. » Et je me mis à rire haut. Elle voulut me tendre la main; comme je ne la prenais pas, elle croisa les bras sur sa poitrine et me dit en pleurant :

« Tu ne me comprends pas, et Dieu sait combien tu es injuste et amer avec moi. »

Je lui fis pour toute réponse un froid salut; je souhaitai le bonjour à *mademoiselle* Emma et me retirai dans ma chambre. J'étais encore sur la première marche de l'escalier, quand une voix intérieure me dit : « Tu viens de te conduire en héros ! » Mais, dès la seconde marche, je me sentis mollir, et je ne fus pas plus tôt dans ma chambre que je me jetai brusquement sur une chaise en pleurant et en me regardant comme le plus malheureux des hommes.

Mille pensées se croisaient dans mon esprit, et, bien que je me disse par moments que ma cousine avait parfaitement raison et que la patronne ne pourrait qu'être choquée d'une telle amourette dans sa maison et sous ses yeux, mon orgueil et ma jeunesse me tenaient un tout autre langage. Je résolus donc de ne voir désormais dans Emma qu'une personne tout à fait étrangère, et dans mon for intérieur j'étais fermement convaincu qu'elle était un petit monstre sans cœur.

Je ne pouvais me montrer au comptoir avec des yeux rouges d'avoir pleuré. Désirant d'ailleurs en appeler de mon jugement et espérant encore le voir casser par un tribunal supérieur, qui peut-être me montrerait le cœur de ma jeune cousine sous un jour flatteur pour ma

vanité, je pris mon chapeau et résolus d'aller tout confesser au docteur Burbus.

Je le trouvai chez lui ; il venait de visiter ses malades et m'engagea à ne lui rien cacher. Je fus avec lui la franchise même. Je lui parlai de mon inclination pour ma petite cousine et lui déclarai que j'avais eu tout lieu d'être pleinement satisfait d'elle jusqu'à son entrée dans la maison Stieglitz.

Ici le docteur m'interrompit.

« Et quel âge avez-vous maintenant, mon très-honorable teneur de livres ? me demanda-t-il.

— J'aurai tantôt vingt ans, lui répondis-je en me redressant de toute ma hauteur.

— C'est bien, continuez. »

Cette question, si simple en elle-même, m'avait en quelque sorte tout démonté. Autant la première partie de mon récit avait été claire et, à ce que je croyais du moins, propre à faire une bonne impression, autant la seconde fut embrouillée et obscure, et je remarquai par moments comme des éclairs de malicieuse gaieté briller dans les yeux du docteur. Cependant, lorsque j'eus fini, il était devenu véritablement sérieux, et, après une pause de quelques instants :

« Je vous remercie de votre franchise, me dit-il, elle est assurément fort louable ; mais souffrez que je sois franc à mon tour avec vous, mon ami. Toute votre histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin, est un pur roman sans consistance. Emma vous a de temps en temps tendu la main, elle vous a même par-ci par-là donné ou laissé prendre quelques baisers, à vous son cousin, et puis après ? Qu'elle n'ait songé à rien de plus, en le faisant, cela est aussi clair que le jour ; et maintenant vous voilà parti, vous voilà vous imaginant que cette jeune fille est amoureuse de vous, bâtissant là-dessus mille châteaux magnifiques et vous berçant des plus folles espérances, au point de compromettre la pauvre enfant dans la maison même où elle doit gagner son pain ! Ah ! cessez, de grâce, ces extravagances. Quant à Emma, dès

que je la verrai, je lui dirai qu'elle a eu parfaitement raison. Mon très-cher ami, je ne veux certainement pas vous faire du mal, mais toute médecine est amère ; aussi me remercierez-vous si maintenant, tandis qu'il en est temps encore, je traite votre peine de cœur avec quelques gouttes amères, afin de ne pas être forcé de recourir plus tard à des moyens plus énergiques et plus violents pour combattre un mal qui serait devenu un délire intense. Vous êtes encore très-jeune, vous avez, je dois l'avouer, appris déjà quelque chose, et vous pouvez trouver à vous placer dans n'importe quelle bonne maison. Or la maison Stieglitz est maintenant trop petite pour vous ; il vous faut en sortir, courir le monde. J'ai déjà écrit dans ce sens à votre tuteur. Il est nécessaire que vous appreniez à connaître la vie. Allons, courage, la tête haute!... Mais nous traiterons ce point plus au long dans cinq ou six ans. »

Je ne répondis pas un mot et m'en retournai à la maison tout rêveur. Le docteur avait raison et tort, c'est ce que je me disais à part moi. Qu'Emma n'eût jamais ressenti pour moi qu'une banale affection de cousine, je savais là-dessus mieux que personne à quoi m'en tenir ; mais elle était maintenant tout à fait changée, je le sentais aussi, et c'est ce qui me causait une profonde douleur. Je devais apprendre à connaître la vie, avait dit le docteur, et je l'avais compris, mais fort mal. Que connaissais-je de la vie, en effet ? Depuis que j'étais dans la maison Stieglitz, tout mon temps s'était passé ou dans les affaires, ou en visites chez mon cousin et chez le docteur. Hélas ! ces deux maisons-là avaient été jusqu'ici tout mon horizon, tout mon monde ! Maintenant, cela était changé ; je résolus de changer aussi moi-même et de mener une autre vie, comme le lecteur l'apprendra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XXXVII.

L'âge des folies.

Lorsqu'on regarde les petits enfants, ces mignonnes créatures, miniatures vivantes du père et de la mère, fidèles reproductions en petit de leurs qualités et de leurs défauts, il suffit de les voir jouer et de les entendre causer ensemble pendant quelques minutes pour distinguer tout aussitôt le petit garçon de la petite fille. Ils ont beau porter l'un et l'autre de petites robes également longues, des cheveux blonds pareillement bouclés et frisés, dès les premières années le sexe fort se trahit. Le garçon gâte, perd et détruit, là où la petite fille arrange, amasse, édifie. Il manie le marteau, brise les vitres et les boutons des fleurs, s'empare d'un couteau pour entailler les tables; elle, au contraire, elle nettoie les vitres avec son petit tablier, plante le bouquet de bal de sa maman dans le sable du crachoir, et, si elle prend en main un couteau ou une paire de ciseaux, ce n'est que pour tailler une robe à sa poupée dans un des meilleurs tabliers de sa maman; et plus, en grandissant, la petite fille devient douce et posée, plus le petit garçon devient méchant et intraitable. Il sait chanter comme le coq, mugir comme le bœuf; il déchire ses culottes aux genoux et se plante des éclats de bois dans les mains en marchant comme le cheval; il tire la langue de toute sa longueur, comme le loup, et, comme son papa, il pile son chapeau, brise ses pipes et broie ses cigares.

Ces petites drôleries, jointes, dans les premières années de l'enfance, à une certaine maladresse naturelle que l'on ne manque jamais de trouver adorable, mettent bien rarement les parents en colère. On se console en pensant que ce temps-là passera bien vite et que le

bambin finira par devenir raisonnable. Mais la raison ne vient guère vite au bambin. On l'envoie à l'école avec sa sœur; tous deux ont une petite robe bien proprette et un tablier d'une blancheur parfaite. La petite fille revient à la maison comme elle en était sortie; mais le garçon, tout crotté et tout en loques. A l'entendre, c'est Fritz, le petit du voisin, qui lui a jeté son bonnet dans la crotte et lui a sali son tablier; mais le petit drôle n'avoue pas qu'il a brisé la tablette d'ardoise du petit Fritz.

Le temps vient alors où les amis et les amies de la maison ont à souffrir l'impossible du mauvais caractère de l'enfant gâté, surtout la vieille tante qui l'a élevé et naturellement gâté. C'est elle qui, à vrai dire, est l'unique cause de toutes ses sottises, ou du moins qui a le plus contribué à les développer. Elle lui permet de temps en temps, lorsque personne ne le voit, de faire la chasse au chat avec le chasse-mouche; de temps en temps aussi elle le laisse se glisser dans la niche du chien, et, quand le père se plaint, la bonne vieille tante est tout heureuse alors d'avoir à rhabiller de pied en cap son coquin de neveu, tout en déclarant que c'est un plaisir de l'entendre aboyer dans la niche, que le chien ne ferait pas mieux.

Il a cinq ans à présent, et même alors la vieille tante se fait encore un plaisir de lui chanter des chansons pendant une heure entière pour l'endormir ; puis elle fourre sous son tablier, avec le pain du soir, quelque friandise que le bambin dévore, quand elle va se coucher, avec un appétit glouton, malgré son sommeil. On fait là-dessus de sages observations à la bonne tante; mais elle répond : « Hélas! que voulez-vous? un si petit enfant et une nuit si longue! » Et en remercîment de tant de bonté, le petit enfant chéri se lève je ne sais combien de fois pendant la nuit si longue, et fait mourir sa tante avec une infinité de besoins dont je ne me permets pas de décrire ici la nature.

Au contraire, la petite fille, à cet âge, est déjà fort posée; elle habille ses poupées, elle leur fait la cuisine

et leur donne à manger. On se réjouit de ses manières tranquilles, mais l'on ne se réjouit pas moins du laisser-aller du petit garçon, car il y a dans ce laisser-aller je ne sais quoi de naturel et de gai, comme la petite société qui lui apprend ses malices.

Insensiblement son petit corps s'allonge et son visage pâlit. La vieille tante lui a coupé ses longs cheveux blonds, qu'elle a serrés soigneusement dans un morceau de papier. Chaque dimanche, ou chaque jour de fête, elle les lui montre en disant : « Vois-tu? ce sont là les cheveux du cher petit Guillaume; mais il y a bien longtemps déjà qu'il n'existe plus de petit Guillaume : il a fait place maintenant à certain vaurien grand et long, qui me joue tous les tours possibles. »

Le cœur de la bonne vieille tante se reporte alors vers la gentille petite fille qui, à six ans, est déjà douce et raisonnable comme une grande personne, et rend à la bonne femme une infinité de petits services. Elle lui épluche ses pommes de terre à la cuisine, elle nettoie les lampes, elle sait où sa tante a posé son livre d'heures et ses lunettes, et elle n'oublie jamais d'en essuyer les verres avec son petit tablier, avant de les lui présenter.

L'héritier présomptif, tout au rebours de sa sœur, fait à sa pauvre tante toutes les peines imaginables. Attacher n'importe quoi à la queue du chat et du chien de chasse, tambouriner par toute la maison comme un enragé, briser à chaque instant une tasse, une assiette, un verre, tels sont ses tours les moins méchants; mais le pire, c'est qu'un jour il démonte les verres des lunettes de la bonne tante et les ajuste, en en brisant un, aux deux bouts d'un bâton creux, et de cette façon ingénieuse se fait un télescope. Puis il a des dispositions effrayantes pour la musique, et, en même temps qu'il se met à chanter à tue-tête avec sa voix criarde, il bat la mesure avec les pincettes sur le couvercle de fer du poêle, ce qui produit un charivari à vous briser le tympan,

Ajoutez à cela qu'à cet âge l'enfant est d'une apparence fort ingrate. La croissance lui a donné un teint

verdâtre et maladif; il est paresseux, glouton, étourdi. Le père hausse les épaules et dit :

« Il ne saurait en être autrement; c'est l'approche de l'âge des folies. »

Cette maladie morale n'a pas d'époque bien déterminée, et elle vient plus tôt ou plus tard, selon le plus ou le moins de précocité des natures. Cependant c'est le plus souvent entre dix et seize ans qu'elle se développe. Tantôt elle marche à pas furtifs et prend un masque hypocrite; tantôt elle éclate avec une sauvage fureur, comme un ouragan. On pourrait dire aussi que c'est une période d'ivresse, car le jeune écolier des gymnases allemands prélude assez fréquemment à la vie de séminaire ou d'université par une initiation à l'art de boire.

Dans ces années de folie, l'individu humain est, à proprement parler, l'être le plus insupportable et le plus odieux de toute la création. Sa paresse sans limite, défaut qui n'est pourtant pas un lot essentiel de cette crise morale, la passion qu'il met à inventer ou à exécuter de méchants tours, vont au delà de tout ce qu'on pourrait dire : aussi le professeur est-il la créature la plus tourmentée de la chrétienté, et de là son incurable tristesse de se voir si mal payé de ses soins et de ses peines sans nombre.

Et cependant est-il pour chacun de nous un temps plus complétement heureux que ce premier âge de folie ? En est-il un dont nous conservions, tous tant que nous sommes, de plus agréables souvenirs ? Elle est si douce, la saveur d'une pomme volée ! Les violentes nausées que nous causa notre première pipe se changent dans notre mémoire en une si délicieuse ivresse! Et quand, pillant la poire à poudre de notre père, nous en fabriquions étourdiment des fusées et des pétards qui, éclatant dans nos mains, nous brûlaient bien souvent les doigts, sentions-nous seulement notre mal ?

Qui compterait tous les carreaux de vitres que nous brisâmes alors par malice ou par étourderie ? Combien de fois, ce dégât réparé, répétâmes-nous à la maison

nos exercices du gymnase, et, voulant montrer notre adresse à nous enlever sur un bras et à faire la roue sur le parquet du salon, renversâmes-nous la lampe sur le service à thé, de manière à le mettre en pièces !

Non, il n'est pas d'extravagance de ce premier âge qui ne devienne belle dans notre souvenir. Qui ne s'amusa pas, enfant, à changer les enseignes des auberges, ou d'autres encore? Qui n'arracha pas quelques cordons de sonnette? Qui ne brisa quelques réverbères et ne tendit des cordes dans les rues pendant l'obscurité? Personne assurément; ce qui n'empêche pas qu'on ne devienne plus tard ou un recommandable fonctionnaire ou un citoyen très-honorable.

Parfois aussi, à cet âge, l'amour jette sa première fleur. Le plus souvent c'est sa propre sœur, la compagne de ses jeux, que le jeune écolier choisit pour première idole, et pour lui plaire il met sa gloire à dépasser en extravagances et en folies les plus extravagants d'entre ses camarades. Il va sans dire que la belle donne sa préférence au fort, au ferrailleur, et celui-là s'en revient à la maison, tout triomphant, avec un œil poché et le nez écrasé. Elle aime aussi les fleurs, et les plus belles roses du père servent à lui faire un bouquet colossal. La tante est traitée, par contre-coup, avec des égards extraordinaires, car l'amoureux petit drôle a besoin qu'elle lui vienne bien souvent en aide. Il sait lui extorquer dans l'occasion une petite bouffette d'or pour les cheveux de sa bien-aimée. C'est dans sa chambre, dans la chambre de cette chère tante, qu'il la conduit; c'est elle qu'il prie de réparer, par une adroite reprise, les accrocs que la belle enfant a faits à sa robe en folâtrant près d'un buisson d'épines du jardin. Puis on écrit des lettres d'amour. Mais le père a surpris ces exercices clandestins d'une plume étourdie et les a sévèrement punis; aussi en reste-t-on à ce premier essai. D'ailleurs, la belle aimée, devenue infidèle, n'a pas craint de faire une partie de campagne avec le fils du voisin et sa famille.

Voilà donc le cœur de notre jeune fou brisé de douleur

et de jalousie! mais l'orage y gronde encore quelque temps avec une affreuse violence. En punition de son incartade, on ne lui donne souvent rien à manger à la maison, et le père lui retire son argent de poche; mais la tante, dont la tendresse s'est réveillée, le remplace par une somme deux fois plus forte. Il boit alors beaucoup de bière, contracte de petites dettes et apprend peu à peu, à ses dépens, qu'il lui faut nécessairement mener un autre train de vie. Enfin l'orage a cessé de gronder en lui; il a, comme on dit, jeté sa gourme, et son cœur, jusque-là semblable à une cuve de vin trouble et sans saveur, commence à s'épurer et à s'assainir....

Comme le lecteur a pu l'apprendre par mes précédentes confidences, j'avais passé mon premier âge de folie dans la maison Reiszmehl; je l'avais parcouru là dans tous les sens, et il était, à cette heure, déjà loin derrière moi. Mais il y a encore dans la vie de bien des gens une seconde période dont les extravagances, pour être moins folles que celles du premier âge, n'en ont peut-être qu'un effet plus pernicieux sur l'âme et sur le corps.

Qu'on me permette ici une comparaison. Il y a une époque dans l'année où la terre, rajeunie par le printemps, se pare d'une verdure nouvelle, où des milliers de fleurs s'épanouissent à sa surface, où un puissant souffle de vie circule par toute la nature, et où l'air embaumé s'agite de tressaillements mystérieux. Alors, dans les profondeurs du cellier, le vin se trouble et fermente de nouveau; mais une main habile est aisément capable de vaincre ces bouillonnements impétueux et de rendre la généreuse liqueur plus claire et plus limpide qu'elle ne l'était d'abord, tandis qu'une main maladroite ne ferait que la troubler de plus en plus.

J'étais dans ce cas-là; je sentais comme un nouveau printemps tressaillir en moi, le vin de mes passions se troublait fort; et, comme j'aurais eu honte de recourir

à la main habile d'un ami, je me jetai dans le tourbillon de folie auquel je viens de faire allusion.

Je voulus, comme on dit, jouir de la vie, et dans ce but je recherchai des compagnons de plaisir que j'avais jusque-là mis tous mes soins à éviter. La patronne me laissait disposer à ma fantaisie de toutes mes heures de liberté, et ces heures étaient nombreuses.

Vers six heures, on fermait le bureau de pesage et le comptoir. M. Block et Emma restaient à la boutique, et M. Specht ne s'opposait nullement à ce que j'allasse où bon me semblait; que dis-je? il paraissait même beaucoup plus content quand je sortais que lorsque je le gratifiais de ma compagnie.

A huit heures, il ne restait ordinairement plus rien à faire à la boutique, et la patronne, Emma, le teneur de livres et M. Block, s'asseyaient alors à une grande table ronde où je n'avais jamais manqué auparavant de venir prendre ma place; là on lisait et on causait. Dans les commencements, ma place resta libre entre Emma et le teneur de livres; cependant, comme je n'y venais presque plus, M. Specht finit par s'en emparer, et bien que, mon travail fini, je prisse mon chapeau et sortisse d'un air calme et satisfait, je me sentais pourtant chaque fois frappé au cœur en remarquant que personne ne faisait attention à moi, sauf Emma, qui de temps à autre me lançait un regard sérieux.

Ah! si elle m'eût dit une seule fois de rester, je lui eusse certainement obéi; mais que lui importait ma présence? Hors de la maison, du moins, je trouvais des gens qui m'étaient dévoués. Ce n'étaient, il est vrai, ni le docteur ni Sibylle, car je ne les voyais plus guère à cette heure; mais mon ami Burbus fit semblant de ne pas même s'en apercevoir.

« Si vous vous amusez ailleurs, tant mieux, j'en suis fort aise, » me dit-il un jour.

Sibylle seule me tenait de temps en temps un langage amical.

« C'est mal de ta part, me dit-elle une fois, de laisser

ainsi la pauvre Emma seule avec des étrangers, et de ne pas te soucier d'elle.

— Emma! lui répondis-je en riant avec affectation et en mettant avec un soin minutieux mes gants glacés de couleur claire, Emma se soucie bien de ma société! N'a-t-elle pas Mme Stieglitz, M. Block et M. Specht, de charmantes gens assurément? »

Sur ce, je mis mon chapeau d'un air cavalier et quittai la chambre de Sibylle.

Du reste, ma tenue extérieure n'était pas moins changée que mes dispositions morales. J'étais devenu un élégant, comme l'exigeait la société de jeunes gens que je fréquentais alors. Je dois avouer, sans me flatter, que j'étais fort recherché. Je ne manquais pas d'esprit naturel et d'une certaine jovialité d'humeur; je m'étais habitué aux façons de parler légères des jeunes étourdis, mes compagnons; j'étais devenu la crème des danseurs, et, quand un cheval de louage n'était ni trop indocile ni trop capricieux, je venais parfaitement à bout de lui et pouvais me permettre fort bien, le dimanche après-midi, de galoper sous les fenêtres des dames avec lesquelles j'avais dansé la veille.

Je n'ai pas besoin de dire que j'avais une clef de la maison pour rentrer à toute heure; mais ce que je crois devoir déclarer, c'est que, malgré les nombreux plaisirs après lesquels je courais, je n'en menais pas les affaires avec moins de zèle et d'assiduité. Je tenais, à vrai dire, dans mes mains toute la fabrique, et c'était pour moi une rare satisfaction d'en évincer le teneur de livres, ce monsieur Specht, que je haïssais mortellement.

Pour les dévotes gens qu'il avait introduits dans le bureau de pesage, je me montrais impitoyable, pour peu que leur travail ou leur conduite laissât à désirer, et je les remplaçais par d'autres qui n'étaient pas au nombre des ouailles de M. le pasteur Schlosser.

La patronne n'eût certainement pas laissé passer impunément une telle manière d'agir, si je ne lui eusse pas été si utile en tout ce qui concernait la fabrique; mais

mon sens pratique avait parfaitement saisi ce genre d'affaires, et un talent tout particulier que j'avais pour l'assortiment des couleurs, joint à un goût excellent qui m'était inné, me mettait en état d'inventer assez souvent de nouvelles étoffes, ou du moins de produire de nouveaux modèles de nuances, qui obtenaient un succès universel, d'où il résultait que nos marchandises étaient extraordinairement recherchées et se vendaient fort bien.

Il ne faut pas croire pourtant que la vie dissipée que je menais alors fût précisément une vie fort damnable. Je faisais comme mille autres jeunes gens, qui avaient un peu de temps et un peu d'argent, et qui dépensaient l'un et l'autre de la manière la plus agréable possible. Pour nos réunions du soir, nous ne recherchions pas les premiers hôtels de la ville ; un petit coin bien désert, où il y eût du bon vin, faisait beaucoup mieux notre affaire. Nous jouions aussi, cela va sans dire, mais seulement dans la mesure de nos moyens.

Dans une autre ville, sur le Rhin, par exemple, nous aurions passé pour de gais et bons vivants, voilà tout; mais ici, dans cette ville laborieuse de fabrique, au milieu de tous ces marchands, de tous ces fabricants, sous les yeux sévères de tant de pieuses gens, pour lesquels des débauches, même moindres que les nôtres, n'étaient rien moins que péchés mortels, notre société, dont j'étais devenu à peu près le chef, était singulièrement honnie, et ce que l'on appelle les honnêtes gens nous fuyaient et nous évitaient avec une inexorable rigueur. Non que nous fussions, à proprement parler, joueurs ou buveurs, non, Dieu merci! c'étaient là deux défauts auxquels nous nous abandonnions sans passion. Seulement nous aimions le tapage, l'esclandre, et nous n'avions pas honte, en rentrant au logis, de jouer tous les méchants tours qui, dans notre premier âge de folie, nous avaient le plus amusés.

Toutefois nous veillions avec le plus grand soin sur notre tenue extérieure, nous ne manquions pas un bal, pas une réunion dansante, et les bonnes filles d'honnêtes familles, auxquelles leurs chers parents nous avaient dé-

peints comme d'effroyables mauvais sujets, ne nous voyaient pas avec trop de déplaisir : car elles devaient s'avouer intérieurement que nous étions beaucoup plus amusants que leur société habituelle et que nous dansions infiniment mieux.

M. Specht, qui était parfaitement au courant de nos débauches nocturnes et de toutes nos sottises, fit tout son possible pour me noircir aux yeux de la patronne, et je m'étonnai souvent que ses efforts restassent si longtemps sans succès.

Aveugle que j'étais! je ne savais pas que j'avais un bon ange gardien qui me défendait sans cesse devant le tribunal de Mme Stieglitz, une bonne et tendre amie, dont le cœur pur était bien connu et hautement apprécié par elle. Oui, Emma détournait de moi tous les orages, et loin de dire jamais à personne, ni au docteur, ni à sa femme, combien elle était peinée de ma conduite, elle s'efforçait de sourire devant la bonne patronne de ce qu'elle appelait mes petites peccadilles, et maintenait ainsi mon crédit.

Hélas! je ne savais pas cela, et je traitais son amour, cet amour qu'elle me gardait secrètement au plus profond de son cœur, avec un dédain affecté, je dirai même avec une dureté réelle. Ainsi, quand je rentrais à la maison, à une heure fort avancée de la nuit, au lieu de me mettre au lit tranquillement, je me faisais un cruel plaisir de faire dans ma chambre le plus de bruit possible, et notamment de chanter de joyeux couplets. Ce dernier trait allait surtout à l'adresse de M. Specht, mais je me disais aussi à part moi :

« Ce n'est pas dommage qu'elle entende, elle aussi, combien je suis gai, en dépit de la froideur avec laquelle elle me traite. »

Mais toute cette gaieté était une gaieté factice, et souvent, lorsque je me levais le matin, j'avais le cœur brisé par une indéfinissable tristesse morale. Je sentais bien que ma conduite, quoiqu'elle ne nuisît en rien aux affaires de la maison, ne pourrait être longtemps tolérée dans

cette demeure pieuse, dont M. le pasteur Schlosser était l'hôte de tous les jours. J'étais d'ailleurs devenu tout à fait étranger à la vie de famille que l'on y menait. On ne me gardait plus ma place à la table de travail dont j'ai parlé déjà, et, quand parfois je faisais mine de la vouloir reprendre, la conversation s'arrêtait brusquement, Emma tenait ses yeux sérieusement attachés sur son ouvrage, et M. Specht cessait tout à coup de débiter ses dévotes maximes. M. Block était le seul qui parût m'être sincèrement dévoué. Le fait est que je lui passais par-ci par-là ses étourderies, qui du reste, grâce à mes observations, étaient devenues beaucoup plus rares. Ce brave garçon me dit un soir en confidence que je devais prendre garde aux intrigues du teneur de livres.

« J'ai surpris, ajouta-t-il, une de ses conversations avec la patronne, et il en a dit de belles sur votre compte, sur vos débauches nocturnes, et, pardonnez-moi le mot, sur vos mauvaises fréquentations.

— Ah ! fis-je comme étonné ; et qu'a répondu Mme Stieglitz ?

— Eh ! eh ! elle a dit qu'elle n'aimait point à entendre si mal parler au dehors de quelqu'un de sa maison, et que, si les choses se passaient réellement ainsi, il faudrait nécessairement aviser à un remplacement.

— Ah ! un remplacement ? repris-je ; et, je dois l'avouer, l'idée de quitter le toit sous lequel vivait Emma me remuait douloureusement les fibres les plus intimes du cœur. Mais que peut-on me reprocher après tout ? »

M. Block se taisait et regardait le plancher.

« Savez-vous quelque chose ? continuai-je ; dites-le-moi franchement, je vous en serai reconnaissant, et je suis fort discret.

— Eh bien ! reprit timidement le jeune commis, j'ai entendu le teneur de livres ajouter que vous compromettiez le crédit de la maison, et citer ensuite le nom de maître Steffen.

— Eh ! dis-je avec un trouble visible, que diantre le teneur de livres sait-il de maître Steffen ? »

M. Block haussa légèrement les épaules, et je me plongeai dans une méditation profonde. Il y avait eu, il est vrai, une petite affaire avec maître Steffen, et, bien que je fusse dans cette affaire entièrement innocent, l'apparence était contre moi. Ce maître Steffen m'avait été particulièrement recommandé par un jeune étourdi de ma société, comme un ouvrier laborieux et habile, et l'on m'avait instamment prié de l'occuper dans notre bureau de pesage. Je l'avais donc admis, mais je ne tardai pas à m'en repentir. En effet, maître Steffen, qui était, quand il le voulait, un tisseur habile, était de fait un fort mauvais sujet, presque toujours ivre. J'avais appris, pour surcroît, qu'il était père d'une jeune personne très-belle, mais extrêmement légère, dont la réputation était la plus détestable que pût avoir une fille, et, si le bon apôtre de teneur de livres venait à donner à entendre que je n'avais accueilli le père que par amitié pour sa fille, ce devait être assurément pour Mme Stieglitz un motif tout à fait plausible de me retirer sa faveur. Enfin Emma.... A cette pensée, je sentis une vive rougeur me monter au visage.

« Fourbe infâme! » m'écriai-je, et serrant le poing, je jetai dans un coin le cigare que j'étais en train de fumer, le piétinai avec colère, et remerciant M. Block de sa sincérité : « J'en sais assez, » lui dis-je.

Le jeune homme, sans lever les yeux du plancher, répliqua à voix basse :

« Oui, mais ce n'est pas tout encore.

— Pas tout encore? lui demandai-je étonné. Que diable cet homme peut-il donc avoir dit de pis contre moi? Allons, parlez.

— M. Specht a ajouté, reprit timidement le jeune commis, que vos grandes dépenses n'étaient point en rapport avec vos appointements, et.... »

Je demeurai foudroyé, pouvant à peine respirer. Devant moi s'ouvrait un abîme, un sombre abîme, auquel je n'avais pas songé jusque-là. Bien que ma conscience me disculpât de toute faute, il me semblait pourtant que

le poison que ce misérable avait distillé contre moi avait déjà réellement dévoré mon cœur, et je crus un instant qu'il suffirait de cette accusation monstrueuse pour me rendre coupable de fait. J'avais mis un détestable orgueil à me faire passer pour un jeune étourneau, d'autant plus que ma conscience me disait que je n'avais jamais failli à aucune de mes obligations comme employé de la maison Stieglitz.

Que faire?... Demander conseil au docteur?... mais je rougissais devant tout le monde. D'ailleurs, M. Block me rappelait avec instance ma promesse de ne m'ouvrir à personne de ce qu'il m'avait dit confidentiellement. Je n'avais donc qu'un parti à prendre : c'était d'attendre les événements et de surveiller désormais ma conduite avec plus de soin que jamais.

Mais le poison distillé contre moi par le teneur de livres agit plus vite, quoique moins énergiquement, qu'il ne l'avait pensé. Je fus mandé le lendemain chez la patronne. Comme j'entrais dans sa chambre, Emma la quittait; je crus voir à ses yeux qu'elle venait de pleurer. Par bonheur, je me trouvais préparé à cette entrevue par la communication de M. Block et fort mal disposé; cependant tout alla mieux cette fois que je ne l'avais attendu. Mme Stieglitz était assise sur son fauteuil; elle posa, quand j'entrai, ses lunettes sur son livre d'Heures, et d'une voix sérieuse ou plutôt sévère :

« Je vous ai, sous tous les rapports, donné ma confiance, me dit-elle; j'ai mis dans vos mains toutes les affaires de ma fabrique, et je dois avouer que vous les avez conduites de manière à me satisfaire pleinement : aussi ne puis-je rien vous reprocher sur ce point; mais j'ai appris avec une grande peine, oui, avec une peine véritable, répéta la digne dame, que votre train de vie, dans ces derniers temps, avait tellement changé, que vos meilleurs amis secouent la tête en vous voyant. Vous êtes, à ce qu'on dit, membre et, qui plus est, chef d'une société de jeunes étourdis, qui, bien que d'un âge déjà passablement mûr, se livrent à des extravagances et à des

folies tout au plus pardonnables à de tout jeunes gens sans expérience. Croyez-moi; j'ai souvent prié le ciel pour vous, ainsi que ma bonne Emma, car vous ne pensez pas, vous, à ces misères; j'ai toujours espéré que vous finiriez par revenir à une vie régulière, et, comme il n'en a rien été, je me suis dit qu'après tout vous n'étiez pas mon fils et que, si vous dirigiez avec habileté et droiture les affaires de ma maison, si vous en gardiez fidèlement l'honneur, je pouvais bien ne pas trop m'inquiéter de ce que vous faisiez hors de chez moi. »

J'écoutai, sans faire un mouvement, ces paroles sorties du cœur, et j'en fus profondément ému. Après une pause de quelques instants, Mme Stieglitz continua:

« Mais maintenant j'ai entendu parler d'une chose qui touche à l'honneur de ma maison de commerce et jette sur elle un vilain jour. Vous avez introduit dans mon bureau de pesage un homme, un tisseur, qui non-seulement a une réputation détestable, mais dont la famille est généralement méprisée.

— Vous voulez parler de maître Steffen? dis-je avec calme.

— De lui-même, reprit la patronne. Mes reproches sont-ils mal fondés?

— Non, madame, répondis-je, mais vous me permettrez de dire quelques mots pour ma justification. Cet homme m'avait été vivement recommandé par une personne de ma connaissance. J'aurais dû sans doute ne tenir aucun compte de cette recommandation; cependant il me fut donné comme un ouvrier habile et laborieux, et je puis vous jurer sur l'honneur que je ne savais rien de désavantageux sur lui non plus que sur sa famille; de cette famille même je n'avais jamais vu personne. Ce n'est que par hasard, il y a deux ou trois jours, ajoutai-je en élevant la voix, que j'ai appris la mauvaise réputation de cet homme, et pas plus tard qu'hier je lui ai donné son congé. »

C'était la vérité pure. Plusieurs fois déjà j'avais menacé maître Steffen de le renvoyer, et cette menace, je l'a-

vais mise à exécution aussitôt après mon entretien avec M. Block.

La tranquillité avec laquelle je fis cette réponse à Mme Stieglitz plaida visiblement en ma faveur auprès d'elle.

« Je remercie Dieu, dit-elle, de ce qu'il en est ainsi. Vous pouvez me croire, monsieur, je prends le plus vif intérêt à tout ce que vous faites et ne faites pas. Méditez mes paroles, et, si la vie que vous avez menée jusqu'ici ne vous est pas encore insupportable, priez l'Éternel qu'il vous éclaire dans vos ténèbres et vous fasse reconnaître qu'une telle conduite n'est point propre à vous concilier l'affection et l'estime des honnêtes gens. »

J'étais visiblement ému de ces paroles. Mme Stieglitz le vit bien et elle me tendit sa main, que je baisai avec une respectueuse tendresse. Je crois même que j'y laissai tomber quelques larmes, et ce fut d'une voix émue et tremblante que je lui répondis :

« Croyez-moi, madame, je vous remercie cordialement de vos paroles, si dures qu'elles m'aient paru d'abord. Pour quelqu'un qui, comme moi, n'a plus ni père ni mère, qui se voit presque abandonné du monde entier, cette sévérité tempérée d'affectueuse tendresse que vous m'avez montrée jusqu'ici, compense amplement les conseils de mes parents que je n'entends plus, hélas! depuis un temps infini. Croyez que jamais vous n'aurez besoin de me faire souvenir de ce que je vous dois pour la maternelle bonté avec laquelle vous n'avez cessé de me traiter. »

Mon cœur battait à se briser et je ne voulus pas en dire davantage, craignant, dans mon sot amour-propre de jeune homme, de fondre en larmes, d'éclater en sanglots. Et pourtant, que n'aurais-je pas eu à dire encore! Je fus un moment sur le point de lui déclarer mon amour pour ma cousine Emma, et de la prier avec feu d'intercéder pour moi auprès de cette cruelle fille. Mais je me contins, et, faisant une muette révérence, je m'éloignai précipitamment.

En bas, près de l'escalier, je rencontrai M. Specht; je

détournai la tête pour ne le point voir et aussi pour n'être point vu de lui, tant je craignais qu'il ne lût sur mon visage la joie et la peine dont j'étais agité. D'autre part, je vis debout dans la salle à manger ma cousine Emma, occupée de mettre le couvert. J'entrai brusquement et tirai la porte sur moi. Emma laissa tomber les serviettes, lorsque je m'approchai d'elle et lui saisis vivement la main.

« Je sors de chez la patronne, lui dis-je doucement, mais sérieusement; je lui ai démontré la fausseté des imputations dirigées contre moi. Oui, on m'a faussement accusé, répétai-je; mais toi, Emma, tu n'as rien cru, je l'espère, du mal que l'on a dit de moi ? »

Elle détourna le visage et hocha la tête.

« Emma, repris-je, laisse-moi ta main un instant, ta main chérie. En vérité, ce n'est pas bien à toi de me traiter toujours avec cette froide rigueur. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je ne sais, répondit-elle à voix basse et en me regardant de ses grands yeux clairs, où roulaient quelques larmes.

— Tu ne sais pas pourquoi tu me tourmentes ainsi ? continuai-je d'un ton ému. Oh ! c'est doublement mal alors.

— Je ne veux pas te tourmenter, répondit-elle; mais comment puis-je être autrement ? Je te suis devenue étrangère, tu m'es devenu étranger.

— Étranger, complétement étranger ? dis-je d'un air effrayant, et je lâchai sa main. Ainsi donc, je te suis complétement étranger ?

— Comment en serait-il autrement ? dit-elle avec un accent de vraie douleur. Tu sors, dès que tu le peux, sans te soucier de moi. Oh ! c'est mal, très-mal, ce que tu fais là. »

Elle couvrit son visage de ses mains, puis, s'étant remise un instant après, elle continua :

« Je suis venue dans cette maison, où, à part toi, il n'y a qu'un seul cœur franc et bon, celui de Mme Stieglitz;

je suis entrée ici pleine de confiance, parce que je pensais que tu étais là et que tu me protégerais, comme un frère sa sœur.

— Oui, l'interrompis-je amèrement, comme un frère sa sœur.

— Et, dès les premiers jours, tu t'es éloigné de moi! Pourquoi? je n'en sais rien, du moins je ne puis le comprendre.

— Pourquoi, Emma? répliquai-je d'un ton vif, pourquoi? je vais te le dire. Parce que je t'aimais, et parce que tu repoussais froidement mon amour. Oh! tu m'as cruellement blessé. J'ai cherché de la distraction hors de cette maison, une distraction qui me dégoûte et dont j'ai honte, tandis qu'ici, avec un seul mot de toi, j'eusse pu vivre content et heureux, oui, au comble du bonheur, si tu m'avais seulement dit: « Je t'aime! » et que tu m'eusses de temps en temps permis de presser ta main, de regarder avec espoir dans tes yeux chéris. Mais c'était trop exiger, ajoutai-je amèrement, je le vois bien à présent. »

Après une assez longue pause, fort pénible pour nous deux, je m'efforçai de lui parler d'autre chose.

« Que voulais-tu dire tout à l'heure, lui demandai-je, par ces mots « que je devais te protéger, » toi, l'enfant chéri de la patronne, toi, la maîtresse de céans? »

Elle jeta un regard inquiet autour d'elle, saisit vivement ma main et me dit tout bas :

« Oui, protége-moi, protége-moi contre le teneur de livres.

— Contre le teneur de livres? fis-je d'une voix tremblante. Que te veut M. Specht?

— Il me poursuit sans cesse de ses attentions, et, quand nous sommes seuls, de ses propositions.

— De ses propositions? »

Sur son visage montait une rougeur brûlante, et sous sa petite robe blanche son cœur battait si fort que je ne pus m'empêcher de rougir moi-même.

« De ses propositions? répétai-je. Que te propose-t-il?

— Sa main, je crois, dit-elle les yeux baissés et d'une voix à peine distincte.

— Sa main! repris-je en riant très-haut et avec colère. La main de M. Specht! Oh! il n'est pas si sot!... M. Specht et toi? ajoutai-je d'un air défiant.

— J'ai eu peur, dit l'innocente enfant, et elle attachait sur moi un clair et fidèle regard. Mais que faire? conseille-moi. Parler à la patronne? Tu sais comme elle est prévenue en faveur de son teneur de livres, et je suis, moi, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, une si pauvre fille. J'ai parlé au docteur.

— Eh bien! qu'a dit le docteur?

— Il a frappé du pied violemment, répondit Emma, et m'a dit ce que j'avais déjà pensé à part moi; puis il m'a donné une lettre, en me recommandant expressément de la remettre à Mme Stieglitz, dès que M. Specht s'adresserait à elle et que celle-ci me parlerait de ses propositions.

— Eh bien! répliquai-je vivement, donne-moi cette lettre.

— Je le ferais volontiers, dit-elle, car ce papier m'est désagréable, et je le crains comme s'il renfermait quelque odieux mystère; mais le docteur m'a formellement défendu de le remettre à personne qu'à Mme Stieglitz. Va-t'en maintenant, voici quelqu'un, et réfléchis à ce que l'on pourrait faire.

— Oh! je sais bien comment tout pourrait s'arranger pour le mieux, » lui dis-je avec passion et en baisant ses mains.

En ce moment le teneur de livres entra, et nous jeta à tous deux un étrange regard.

« Il est une heure, dit-il à voix basse en remarquant que la table n'était pas encore mise; nous allons bientôt dîner? »

J'eus peine à contenir ma colère en voyant cet hypocrite personnage.

« La patronne voudra bien m'excuser, dis-je à Emma, je ne puis dîner ici aujourd'hui. Quant à vous, monsieur Specht, dis-je au teneur de livres en le regardant fixement, je vous souhaite un bon appétit et un excellent repas. »

CHAPITRE XXXVIII.

Le dernier souper.

Depuis que je m'étais justifié devant elle, Mme Stieglitz avait eu avec M. Specht un nouvel entretien, dont ce bon ami n'eut pas lieu d'être fort satisfait. D'abord, sur le premier point de son accusation, il n'eut pas un mot à objecter à ma défense, attendu que maître Steffen n'avait cessé de le supplier lui-même à l'effet d'obtenir sa réintégration comme ouvrier de notre fabrique. Quant au second point, il n'avait pas même été effleuré, comme le lecteur le sait, et, si la patronne l'eût touché le moins du monde, j'aurais mis tout en jeu pour dégager mon honneur compromis par de perfides insinuations; c'eût été entre M. Specht et moi une lutte à mort, devant laquelle je n'aurais certainement pas reculé. Mais mon accusateur était trop avisé pour ne le pas savoir, et, comme il n'avait aucune preuve à fournir contre moi, il laissa, bien qu'à contre-cœur, dormir cette affaire pour le moment, se contentant d'épier mes pas et mes démarches, de manière à pouvoir me prendre en défaut et m'accabler sûrement dans l'occasion. Son auxiliaire principal était ce misérable théologien dont j'ai parlé. Pour moi, j'étais fidèlement servi par M. Block, qui me tenait au courant des réunions de ces messieurs et des graves entretiens qu'ils avaient ensemble à mon sujet.

Je devins, du reste, plus circonspect, et je commençai à me retirer insensiblement de la société des jeunes étourdis avec lesquels je m'étais depuis peu compromis, mais sans rompre brusquement avec eux. La chose me fut d'autant plus facile que plusieurs de ces écervelés étaient las eux-mêmes de cette vie de dissipation folle et trouvaient que

tte seconde édition de l'âge des folies avait perdu pour x beaucoup d'intérêt.

Quant aux propositions de mariage de M. Specht, je en pus rien savoir de bien certain. Emma ne m'en avait us reparlé, et elle évitait avec un soin extrême toute ocsion de se rencontrer seule avec lui. Il se pouvait bien issi qu'il eût combiné un autre plan. En effet, autant lui semblait naguère agréable de voir que je ne faisais is la moindre attention à ma cousine, autant il avait iru surpris et contrarié en voyant Emma pleurer et moi i baiser la main, lors de notre dernier entretien dans la ılle à manger, et il ne m'en haïssait que davantage. evenu plus sombre que jamais, il couvait évidemment ; secrets desseins.

Un certain soir, c'était un samedi, j'allai au compir tout habillé et prêt à sortir, pour expédier avant le imanche des lettres, des comptes et autres affaires de ce enre, qui se trouvaient ordinairement sur mon bureau.

Le teneur de livres était sorti, et M. Block allait et enait dans le comptoir et dans la boutique, serrant les offes dans les montres, remettant en place les ciseaux, ficelle et l'aune, ajustant le cadenas à la grande caisse, tout cela en sifflant entre ses lèvres un petit air joyeux, l'idée de la liberté que lui promettait le lendemain.

Quant à moi, j'avais le chapeau sur la tête, et je fus ut contrarié de trouver une masse de papiers sur mon ureau. Je me mis aussitôt à la besogne. C'étaient des ttraits de comptes, des correspondances de M. Specht, ue je devais, comme elles avaient trait à la fabrique, evêtir de mon visa, puis des lettres d'avis à des débiurs récalcitrants, tous exercices de plume et de style u jeune M. Block, qui avait acquis dans ce genre une ouable habileté. Ainsi, il distinguait trois classes de débiteurs : les bons, les moins bons, les tout à fait mauais, saluant les premiers dans ses lettres avec une aute estime et un parfait dévouement, les seconds tout ourt et sans formule de politesse aucune, les autres enfin as du tout. Telles étaient les lettres que j'avais à signer,

et je griffonnais au bas de chacune en toute hâte mon « Pour Stieglitz et Cie. »

Un énorme compte, que je trouvai là au milieu de toutes ces lettres, me prit un temps infini, parce que je dus le vérifier. Puis, mes yeux tombèrent sur une lettre particulière de la patronne à notre maison de banque Schilderer et fils, par laquelle elle demandait pour elle-même la somme de cinq cents thalers en billets de caisse. Ces sortes de lettres de Mme Stieglitz étaient reportées sur un registre à part.

On voyait bien aux caractères de l'écriture que la bonne dame se faisait vieille. De tout temps elle avait écrit avec de grands traits saccadés, mais ici ils formaient un ensemble si peu distinct que c'était à peine si l'on pouvait déchiffrer l'objet de la demande et la quotité de la somme. Une chose encore me surprit, c'est que le papier de cette lettre était singulièrement vieux et avarié. Cependant je connaissais l'économie de la patronne dans les grandes comme dans les petites choses, et je me souvenais parfaitement d'avoir été raillé par elle bien souvent et traité de prodigue, quand il m'arrivait d'user en brouillons de lettre un quart de main de papier, ce qui avait toujours été mon fort, ou, si l'on veut, mon faible. La signature de la patronne était au contraire fort correcte et couramment écrite, et ma pensée se reporta tristement à la première que j'avais vue d'elle. C'était celle qui figurait au bas de la première lettre élogieuse que j'avais remise autrefois de sa part à mon cousin le professeur. Depuis ce temps-là, plusieurs années s'étaient écoulées, et que de changements elles avaient amenés dans cette chère petite maison! Je me plongeai dans les rêveries, tout en pliant mes lettres, en y mettant les adresses et en les cachetant.

Tout était prêt enfin, et M. Block, debout à côté de moi, attendait mes commissions avec une vive impatience. Il lui tardait fort de pouvoir fermer la boutique. J'étalai devant lui toutes les lettres, et lui expliquai ce qu'il y avait à faire, ce qui était pour la poste, ce qu'il devait remettre au messager ou au garçon de magasin.

« Quant à cette lettre à Schilderer et fils, lui dis-je en terminant, vous aurez à la remettre vous-même ce soir à son adresse. »

Le jeune homme me jeta un regard suppliant en se grattant la tête.

« Ah! ah! je vous comprends, dis-je en riant. Il paraît, mon jeune gaillard, que vous allez ce soir d'un autre côté? »

Il me fit signe que oui en ricanant.

« Politesse pour politesse, pensai-je. D'ailleurs les heures de liberté sont précieuses à cet âge.... Eh bien! pour cette fois, lui dis-je, je m'occuperai moi-même de cette affaire. »

Et, fourrant la lettre dans ma poche, je sortis.

M. Block ferma le comptoir au plus vite, prit son bonnet et courut à l'autre bout de la ville. Ce jeune homme, qui avait ses parents en ville, jouissait par cette raison même de beaucoup plus de liberté que je n'en avais jamais eu. Le service que je lui rendais était certainement fort peu de chose, car j'avais justement besoin d'aller au comptoir de la maison de banque en question pour y prendre un de mes amis. Cet ami, second caissier de la maison Schilderer et fils, fut passablement contrarié du temps que je lui avais fait perdre, et il le fut bien plus encore quand je lui remis ma lettre; cette lettre, en effet, il fallait non-seulement la lire, mais y donner suite.

« C'est bien, lui dis-je, vous m'enverrez l'argent demain matin, de bonne heure.

— Par le diable! répondit-il, le comptoir ne me verra pas demain matin, la caisse restera fermée. Ainsi, prenez vos cinq cents thalers; je vais vous donner dix billets de cinquante, ce ne sera pas lourd à porter, et maintenant dépêchons; votre quittance au plus vite.

— Je le veux bien, » fis-je en prenant les billets et les fourrant dans la poche de côté de mon habit.

Le caissier ferma lui-même la grande caisse, puis les volets bardés de fer de la fenêtre et la lourde et solide

porte ; enfin il examina encore une fois chaque verrou, chaque serrure :

« Je suis aujourd'hui, me dit-il, doublement prudent, vu que le premier caissier est en voyage et que toute la responsabilité me pèse sur le cou. Aussi tout serait-il déjà clos et fermé à cette heure ; mais voilà que vous me tombez avec votre lettre et votre quittance à reporter. Enfin nous sommes prêts, le travail est fini ; en route maintenant, et vive la joie ! »

Nous avions en perspective une précieuse soirée. Un dernier grand souper devait encore une fois réunir toute notre société, un souper avec force champagne et toutes les folies de la jeunesse. Nous voulions clore par là et enterrer solennellement ce club qui avait été un épouvantail et un scandale pour les honnêtes gens de la ville. Le spleen affreux, auquel nous nous attendions à très-bon droit pour le lendemain, devait être aussi le dernier, après quoi chacun de nous aviserait à se faire une meilleure réputation.

Dans toutes nos réunions, chacun de nous avait son sobriquet. Dans nos grandes fêtes, nous élisions pour président celui de nous qui savait le mieux manœuvrer avec la flûte de champagne, et nous avions introduit un usage à peu près semblable à celui des étudiants. Toute cette folle vie que nous menions alors n'était-elle pas d'ailleurs une copie assez fidèle de celle de ces fils des Muses, qui, au sortir de l'Université, ont échangé leurs livres de droit contre le grand livre du commerce ?

Notre souper fut excellent : du bordeaux doucement chauffé, du champagne à la glace, et avec cela, de notre part, une soif inextinguible. Quand les têtes furent un peu échauffées, les toasts se succédèrent comme un feu roulant, et, après que notre président eut porté notre santé à tous, avec cet accent sympathique et cet œil humide que donne une douce ivresse, nous portâmes la sienne à notre tour avec des hourras frénétiques et en faisant un retour éloquent sur le joyeux passé que nous enterrions. Les verres de cristal volèrent en éclats contre

les murs de la salle, et la fête dégénéra bientôt en une sauvage orgie.

Ici on se jurait amitié pour la vie en versant des torrents de larmes, serment auquel on ne devait plus penser le lendemain; là s'engageaient des querelles, suivies presque aussitôt de réconciliations éclatantes. Tout à coup le président tire de sa poche un gant de dame et invite la compagnie à prendre occasion de cet insignifiant objet de la toilette de sa belle pour vider un dernier verre en l'honneur du sexe tout entier.

A ces mots, l'exaltation est au comble. Le feu, qui circulait dans les veines de tous ces jeunes gens à moitié ivres, s'échappe en mille jets de flammes petillantes, comme ces feux de paille qui ne s'allument si vite et ne montent si haut que pour retomber et s'éteindre presque au même instant. Ainsi advint-il de notre folle ivresse. Cette vive flamme s'éteignit bien vite; il n'en resta bientôt plus qu'une vapeur épaisse, qui nous emplit les yeux et les oreilles, et il n'y eut pas d'efforts capables de la ranimer.

Le souper fini, chacun se traîna chez soi comme il put. Pour moi, je m'étais imposé la tâche bien naturelle d'aller mettre au lit mon ami, le caissier de la maison Schilderer et fils, qui avait complétement perdu la tête, et je ne dus songer à me coucher moi-même qu'après avoir consciencieusement rempli ce devoir sacré.

Le lendemain matin à mon réveil, quel changement! A l'agitation fiévreuse de la veille avait succédé un engourdissement morbide de tout mon être. La dernière soirée m'apparut comme un bourbier sale et infect, où surnageaient des bouteilles de champagne brisées, des assiettes tachées et à moitié vides, et du fond de la vase montaient à mes oreilles les sons discordants des voix avinées de mes compagnons d'orgie.

J'avais comme un bandeau de feu autour des tempes et, en cet état, le froid qui régnait dans ma chambre me fit quelque bien. Nous touchions à la fin de l'automne; le ciel, gris et bas, se fondait en une pluie fine. J'allai

m'asseoir près de la fenêtre et regardai dehors vaguement. Bientôt se réveilla en moi le souvenir de cette autre matinée où, dans une disposition d'esprit semblable, j'étais assis à la fenêtre du docteur Burbus, buvant cet étrange café que je n'oublierai de ma vie, et regardant fixement mon paradis perdu, autrement dit la maison Reiszmehl. Mais une chose m'effrayait, quand je rapprochais ce temps-là dans ma pensée de la soirée de la veille. Au fond, sous un certain rapport, je ne m'étais pas depuis lors beaucoup amendé, et cela pesait sur ma conscience. Une seule pensée me rassurait et me tranquillisait un peu : c'est que cette soirée avait été et serait, j'y étais bien résolu, la dernière.

« Oui, oui, me dis-je à moi-même, tout cela est maintenant derrière toi ; tire un large trait au bas de la page et recommence un nouveau compte, un nouveau doit et avoir. »

D'un côté je mettais une nouvelle vie, un travail assidu, des efforts redoublés et persévérants, et de l'autre son image, l'image d'Emma, ses beaux grands yeux clairs, et cette pensée me réchauffait doucement le cœur.

« Travaille à ce nouveau compte sans relâche, continuai-je à part moi, et quand, dans une couple d'années, le moment sera venu de dresser ton bilan, peut-être auras-tu la satisfaction de trouver ta dépense et ta recette en équilibre. »

Je pris mon habit de la veille sur la chaise où je l'avais jeté en me couchant, et au même instant je cherchai avec effroi dans la poche de côté, car je venais de penser tout à coup pour la première fois à l'argent de la patronne, que j'y avais serré....

Le paquet des cinq cents thalers en billets de caisse avait disparu....

Ce que je ressentis en ce moment ne saurait s'exprimer. Cette perte que je venais de découvrir était, sous plusieurs rapports, irréparable. Dieu du ciel ! si la patronne me demandait son argent, si j'étais forcé de lui avouer que je l'avais touché et perdu ! Perdu ! où ? dans

un banquet dont la renommée allait lui reporter certainement aujourd'hui même, en les amplifiant à l'excès, les folies et les extravagances! D'autre part, la simple restitution de cinq cents thalers n'était pas pour moi une bagatelle. Une telle somme formait une partie notable de mes appointements annuels, et où pouvais-je l'aller prendre?

Je me disais pour me consoler que cet argent ne devait pas être perdu, que cela n'était pas possible, que j'avais touché moi-même la somme à la caisse de notre maison de banque, que j'avais fourré le paquet dans la poche de côté de mon habit et que cet habit, je ne l'avais pas ôté jusqu'à ce matin même de bonne heure dans ma chambre. Quant à un détournement, il n'y avait pas à y songer; sur ce point, en effet, j'étais parfaitement sûr de mes compagnons.

Ainsi, toute réflexion faite, cet argent devait nécessairement se retrouver. Mais j'eus beau retourner les poches de mon habit, en découdre la doublure, je n'y trouvai rien. Je visitai mon paletot, je fouillai toute la chambre.... aucune trace nulle part du paquet perdu. La sueur ruisselait à grosses gouttes sur mon front. Je m'habillai à la hâte et courus à l'hôtel où nous avions soupé la veille. Un sommelier tout endormi m'ouvrit la salle du banquet; quel spectacle! quelle atmosphère! quelle odeur nauséabonde! c'était l'affreuse réalisation des rêves les plus désordonnés.

Il me fallut pourtant, dans ce triste lieu, parmi ce désordre effroyable, visiter minutieusement chaque coin et recoin, et plus j'avais de peine à redresser les chaises, à relever les assiettes et les verres amoncelés par place en mille morceaux, pour voir nettement sur le plancher, plus aussi je me réjouissais d'avoir tant à chercher encore dans cet inextricable chaos : car, jusque-là, je n'avais pas trouvé ce que je cherchais. Mais, hélas! toutes mes peines furent inutiles, et le précieux paquet était et restait bien perdu. Mon ami, le second caissier, chez qui j'allai toujours courant, était au lit, en proie aux dou-

leurs de tête les plus violentes ; aussi n'en obtins-je que de brèves réponses et fort peu consolantes.

« Ma foi! me dit-il entre autres choses, s'il t'est arrivé comme à moi, c'est une affaire faite, l'argent est irrévocablement perdu. Pour moi, je ne me rappelle plus rien de ce que j'ai fait hier soir. J'aurais pu, dans l'état où je me trouvais, semer dans la rue tous mes billets de caisse, ou en faire des allumettes ; la même chose a bien pu t'arriver. »

Je secouai tristement la tête et il continua :

« Mais, pour l'amour de Dieu, laisse-moi dormir maintenant. C'est aujourd'hui dimanche ; tu passeras demain matin à la caisse, et nous causerons de l'affaire plus au long. »

Je courus à travers les rues comme un homme ivre. Je me creusais le cerveau et repassais un à un dans ma mémoire tous les moments écoulés depuis celui où j'avais reçu les billets jusqu'à celui où je m'étais mis au lit. Or je n'avais pas un seul instant perdu la tête, et je me rappelais exactement tout ce que j'avais fait. Chemin faisant, je rencontrai par hasard le docteur, qui m'emmena chez lui et m'offrit un verre de vermouth.

« C'est pour remettre votre estomac, me dit-il, car vous avez une mine à faire pitié. »

Je lui contai notre souper de la veille; il me menaça du doigt, et j'ajoutai avec un profond soupir que c'était bien décidément le dernier.

Emma était venue prendre la femme du docteur pour aller à l'église, ce dont je fus fort aise, car je n'aurais pas été en état de soutenir le clair regard de Sibylle et d'avoir un entretien avec elle. Quant à ce que me disait le docteur, c'était comme l'eau d'un torrent qui bourdonnait dans mes oreilles, et lorsqu'il vint à me nommer Emma, je le regardai d'un air tout étonné.

« Vous me paraissez avoir des absences, dit-il en riant, mon pauvre ami ; autrement, vous devriez entendre fort distinctement que je vous parle de quelqu'un qui intéresse votre cœur.

— D'Emma? répondis-je avec distraction.

— Certainement, reprit-il. Je disais donc qu'il serait bientôt temps pour vous de quitter la maison Stieglitz, de choisir une autre condition, de vous pousser dans l'étude des langues, pour venir reprendre ensuite la direction de la fabrique de Mme Stieglitz ou de toute autre semblable. Emma pourrait, en attendant, demeurer chez nous ; ce serait plus raisonnable et plus convenable à la fois.

— Oui, vraiment, » répondis-je de plus en plus distrait, sans savoir au juste de quoi il me parlait.

Je délibérais en moi-même, à ce moment, si je devais mettre le docteur dans la confidence de mon malheur. Tout à coup il me vint à l'idée qu'en rentrant la veille pour me coucher, et en allant prendre ma clef dans le petit cabinet où on les accrochait toutes, j'avais laissé tomber celle de ma chambre par terre, que je m'étais baissé pour la ramasser, et que je l'avais longtemps cherchée. Mes billets devaient avoir glissé de ma poche en ce moment-là. Prenant donc mon chapeau en toute hâte, je souhaitai le bonjour au docteur, qui me tint pour fou, sans doute, tant il me regarda fixement, et je m'élançai dans la rue.

Arrivé à la maison, j'ouvris le cabinet en question et en visitai tous les recoins, une lumière à la main. Je ne trouvai rien. Courant alors à ma chambre, je m'abandonnai à un complet désespoir. Combien de fois ne fus-je pas sur le point d'aller trouver la patronne et de lui confesser la perte que j'avais faite, en lui offrant de la réparer par des retenues sur mon traitement pendant plusieurs années ! Oh ! pourquoi ne cédai-je point à ce bon mouvement? Vingt fois je mis la main sur le loquet de sa porte, vingt fois une fausse honte me retint. Une seule pensée m'oppressait : c'était que la patronne pût croire que, dans l'ivresse du banquet de la dernière nuit, j'avais fait usage de son argent et que, naturellement, j'avais honte de le lui avouer.

Midi sonna. J'allai me mettre à table avec tout le monde ;

mais, par bonheur, Emma n'y était pas : elle dînait chez le docteur. Avant que l'on entrât dans la salle à manger, le bon M. Block me prit à part et me dit :

« Seigneur Dieu ! quelle mine vous avez ! »

Un regard que je jetai dans la glace me convainquit bien vite qu'on pouvait clairement lire sur ma figure, et le désordre de la nuit dernière, et le trouble de mon âme. Mme Stieglitz lâcha deux « Eh ! eh ! » fort significatifs, et M. Specht, qui n'en finissait pas avec sa prière, dit à voix haute et distincte : « Ne nous induisez point en tentation. »

Le dîner fini, je recommençai mes recherches, et, retournant à l'hôtel, je demandai au sommelier et au garçon de la maison s'ils n'avaient rien trouvé.

Point de traces nulle part de ce que j'avais perdu !

Je rentrai avec la ferme résolution de confesser ma perte, mais la patronne était sortie. Comme je me retirais dans ma chambre, en attendant qu'elle rentrât, il était déjà assez tard ; bientôt il fit nuit noire, et je devins un peu plus calme.

« Après tout, me dis-je, cette histoire est un malheur qui peut arriver à n'importe qui, et la patronne me croira sur parole. »

Je me mis alors à la fenêtre, je m'amusai quelque temps à contempler les allées et venues continuelles de l'hôtel d'en face, et finis par m'endormir de fatigue.

Quand je me réveillai, toutes les lumières de l'hôtel étaient éteintes, tout était silencieux et sombre autour de moi, et, à mon grand effroi, ma montre marquait minuit. Ainsi j'avais, en dormant, manqué l'arrivée de la patronne, et il ne me restait maintenant rien de mieux à faire que de me mettre au lit. Cependant j'écrivis auparavant une longue lettre au docteur, par laquelle je lui racontais ce malheureux accident et lui demandais conseil sur le meilleur moyen de le réparer. Je le priais, enfin, d'être assez bon pour toucher lui-même deux mots de l'affaire à Mme Stieglitz.

Un peu consolé, je m'endormis de nouveau, et ne me réveillai qu'au grand jour.

CHAPITRE XXXIX.

Audience et rendez-vous.

J'aurais dormi, je crois, encore longtemps, mais on gratta à ma porte, et je dis d'entrer. C'était M. Block; il regarda avec précaution dans le corridor, et s'approcha de mon lit d'un pas timide et la figure toute bouleversée.

« Qu'avez-vous? » lui demandai-je effrayé.

Il se jeta sur une chaise, me regarda avec des yeux tristes et pleins de larmes :

« Il se passe là-bas, dit-il, de terribles choses. Hier soir, M. Specht a eu un long entretien avec Mme Stieglitz, et si secret, que Mlle Emma m'a demandé elle-même hier, fort tard, si je ne savais pas ce dont il s'agissait. La patronne est venue ensuite au souper, les yeux rouges d'avoir pleuré, et ils faisaient tous des figures à vous mettre en fuite, si seulement vous aviez été là.

— J'étais dans ma chambre, répliquai-je.

— Oh! reprit M. Block d'un air incrédule. Le teneur de livres a pourtant dit ce matin que vous n'étiez pas rentré de toute la nuit à la maison.

— Eh bien! le teneur de livres a menti une fois encore, » dis-je avec calme, et je me levai pour m'habiller.

Cependant je m'arrêtai tout court au milieu de cette opération, immobile comme une statue, lorsque M. Block continua d'un ton fort animé :

« Puis, M. Specht est allé ce matin de très-bonne heure chez Schilderer et fils, est revenu d'un air très-satisfait, a posé quelques papiers sur la table; et, comme il sortait pour étendre dans le corridor son parapluie, j'ai regardé ces papiers.

— Eh bien?

— C'étaient, d'abord la lettre de la patronne, que vous avez cachetée vous-même avant-hier, par laquelle elle demande cinq cents thalers, et avec cela le reçu de votre main.

— Eh bien, répétai-je en rassemblant toutes mes forces, eh bien, après? La chose est, jusque-là, tout à fait régulière. J'ai, vous le savez, pour vous faire plaisir, porté moi-même cette lettre, j'ai touché l'argent et donné la quittance. Y a-t-il donc là quelque chose de si effrayant?

— Non, certes, dit le commis avec embarras; cependant la lettre n'a pas été transcrite sur le registre de la patronne.

— Malédiction! je l'ai oublié dans ma précipitation.

— Mais ce qu'il y a de pis....

— Eh bien! quoi? qu'y a-t-il?

— La patronne, dit M. Block à voix basse et en regardant tout autour de lui d'un air effrayé, la patronne est venue alors au comptoir, elle a examiné la lettre et a dit en secouant vivement la tête: « Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je n'ai ni écrit ni signé cette lettre! »

— Ah!

— Là-dessus, ils m'ont aperçu et se sont retirés tous deux dans la chambre de Mme Stieglitz. »

Ma main tremblait; je la portai à mon front, j'entrevoyais une affreuse perspective.

« La patronne n'a pas écrit cette lettre! murmurai-je; qui donc l'a écrite, alors? »

Mes yeux tombèrent sur le commis qui se tenait debout devant moi tout consterné. Je voyais les fenêtres danser, j'avais de la peine à tirer ma respiration, comme lorsqu'on entre dans une eau glacée.

« Je vous remercie, dis-je enfin au jeune homme, je vous remercie de tout mon cœur. Faites-moi l'amitié de porter cette lettre le plus tôt que vous pourrez au docteur Burbus; c'est pour le prier de passer ici. Encore un

mot : allez secrètement chez Schilderer et fils, et dites au second caissier que je n'ai pas retrouvé ce qu'il sait ; que je le prie, au nom du ciel, de me donner un conseil. »

M. Block sortit en toute hâte.

« Ainsi, d'une manière ou d'une autre, pensai-je, par le caissier ou par le docteur, j'aurai la somme qui me manque. »

Je ne songeai pas un seul instant qu'un affreux soupçon planait sur moi, et que la patronne pouvait croire que j'avais détourné l'argent avec l'intention de le garder, si je n'eusse été découvert grâce à la clairvoyance du teneur de livres ; oh ! non, un tel soupçon ne me vint pas un seul instant à l'esprit....

Quelque lenteur que je misse à m'habiller, je finis pourtant par être prêt, et j'hésitais toujours à descendre. Une heure se passa ainsi. M. Block revint, et ne me rapporta aucune bonne nouvelle. Tout semblait avoir conspiré contre moi. Le docteur était à la campagne, le caissier était retenu au lit par une indisposition, et, en son absence, on n'avait point ouvert la grande caisse. C'était avec l'argent de la petite caisse qu'un autre commis faisait les payements.

« Sois tranquille, m'écrivait le caissier au crayon sur un petit bout de papier, je serai debout cette après-midi et je passerai au comptoir ; là peut-être y aura-t-il moyen d'arranger l'affaire. »

Le moment décisif était arrivé ; je pris mon chapeau, et, descendant l'escalier, je me dirigeai vers la chambre de Mme Stieglitz. En bas, je rencontrai Emma. Pâle comme une morte, elle me regarda avec de grands yeux de spectre. Elle voulait m'arrêter, me parler ; je lui fis signe de la main que c'était impossible, car j'avais besoin de toute ma fermeté. Alors elle passa outre, et je heurtai à la porte de la chambre de la patronne.

« Entrez ! »

Je tirai ma respiration du plus profond de ma poitrine, avant d'entrer.

Mme Stieglitz avait la main appuyée sur la table; elle me regarda d'un air sérieux, mais il y avait plus de tristesse que de colère dans son regard. Le teneur de livres se tenait, les mains jointes, contre la fenêtre, et contemplait le ciel gris. Il se fit une pause assez longue, que je rompis le premier en disant :

« Madame, il m'est arrivé hier un grand malheur, oui certes, un très-grand malheur; mais j'espère le réparer. »

La patronne fit un léger mouvement d'épaules, le teneur de livres resta immobile.

« J'ai avant-hier, continuai-je tranquillement, opéré, sur une lettre privée de vous, un encaissement montant à la somme de cinq cents thalers; cette somme, je l'ai reçue, et, dans la nuit de samedi à dimanche, je l'ai perdue. »

Mme Stieglitz tressaillit d'une manière presque imperceptible, en entendant mon aveu, et, d'un ton qui trahissait visiblement son incrédulité, elle répéta mon dernier mot :

« Perdue?

— Au jeu, peut-être? » acheva le teneur de livres.

Je jetai à cet homme un regard de mépris, et je répondis :

« Oui, madame, je l'ai perdue, mais non dans le sens où l'entend M. Specht.

— Dans la nuit de samedi à dimanche?

— Oui, madame. Je veux être franc; j'étais en joyeuse compagnie, nous nous étions réunis, mes amis et moi, dans un dernier souper, pour clore ainsi tous ensemble une vie tant soit peu légère et dissipée. C'est là, ou en rentrant à la maison, ou enfin Dieu sait où, que j'ai perdu le paquet de billets de caisse, que j'avais serrés dans la poche d'habit que voici. »

Le teneur de livres se tourna vers Mme Stieglitz avec un clignement d'yeux très-significatif. Celle-ci prit lentement et solennellement sur la table la fameuse lettre, me la mit sous les yeux, puis, de ce ton sévère qui lui

était particulier quand elle était vivement émue, elle me demanda :

« Et cette lettre, qui l'a écrite? »

Je n'y jetai qu'un rapide coup d'œil, et je répondis :

« Si ce n'est pas vous qui l'avez écrite, madame, Dieu sait qui ce peut être! Quant à moi, je n'en sais rien; je l'ai seulement cachetée et portée à destination. »

Si M. Block ne m'eût prévenu que Mme Stieglitz s'était hautement défendue d'avoir écrit cette lettre, j'aurais pu répondre à cette insidieuse question avec beaucoup plus de trouble et d'embarras que je ne l'avais fait. Le calme de ma réponse put donner à penser que je n'étais pas fort surpris d'apprendre que cette lettre était fausse. Je dus même m'avouer plus tard que j'avais par là donné plus de force au soupçon que l'on avait fait planer sur moi.

« Ainsi, c'est vous qui avez cacheté cette lettre et qui l'avez portée à destination? dit le teneur de livres. Pourquoi n'avez-vous pas laissé ce soin à M. Block, comme c'est l'usage ?

— Parce que M. Block, répondis-je en haussant les épaules, était pressé de rentrer chez lui, et que j'aime à rendre service.

— De plus, ajouta Mme Stieglitz, cette lettre n'a pas été transcrite sur le registre *ad hoc.*

—Hélas! je l'ai oublié, dis-je, et ces questions étranges de la patronne, jointes au sourire sarcastique de M. Specht, excitaient ma colère. Madame, ajoutai-je d'un ton ferme et calme, j'ai eu l'honneur de vous dire tout à l'heure qu'il m'était arrivé un malheur, celui de perdre l'argent. Cette perte, je la veux réparer, aussi vite qu'il dépendra de moi; mais, en vérité, je n'aurais pas cru que l'on dût se montrer si rigoureux pour le malheur arrivé à un serviteur fidèle; je ne comprends pas davantage pourquoi M. Specht ne s'éloigne pas, lorsqu'il voit que j'ai à m'entretenir avec vous.

— Ma volonté est qu'il reste, » dit-elle; et elle ajouta

amèrement : « Quant à ce que vous appelez le malheur arrivé à un serviteur fidèle....

— Il y a là-dessus beaucoup à penser et à dire, acheva M. Specht.

— Quoi donc, monsieur?

— Eh! dit-il froidement, c'est que toute cette histoire est fort étrange. La lettre est fausse, vous avouez l'avoir cachetée et portée vous-même ; l'argent touché par vous a disparu, et il vous vient à l'idée d'en parler pour la première fois aujourd'hui, après avoir laissé passer, sans rien dire, toute la journée d'hier. »

Ma main se crispait et je me contins à grand'peine.

« Certainement, dis-je d'une voix étouffée, j'aurais, hier matin même, dû parler de cette perte à Mme Stieglitz; mais j'espérais toujours retrouver le paquet que j'avais perdu. Puis je dois avouer, ajoutai-je franchement, que je croyais être ici à l'abri d'un méchant et lâche soupçon.

— Mais ce soupçon même, dit perfidement le teneur de livres, paraît malheureusement fondé.

— Comment fondé, monsieur? et sur quoi?

— Sur cette lettre, que vous....

— Que vous...?

— Que vous avez vraisemblablement écrite vous-même. »

C'en était trop. Mme Stieglitz se couvrit le visage avec son mouchoir de poche ; je restai un instant comme foudroyé, puis une inexprimable rage me saisit, et ma main se portant convulsivement sur un couteau fermé qui se trouvait sur la table, le teneur de livres devint blanc comme la muraille, en jetant un regard sur ce couteau et en remarquant mon mouvement. Je reculai moi-même en tremblant, lorsque ma main l'eut touché.... C'était le couteau du patron, couteau que gardait toujours là Mme Stieglitz pour son propre tourment.

« Non! non! m'écriai-je avec effort, et je passai ma main sur mes yeux, que je sentis mouillés de larmes; non! non! ce n'était sans doute qu'une amère plaisan-

terie, madame, du moins de votre part, sinon de la part de ce.... de ce misérable. »

La patronne me regarda quelques instants avec une douloureuse émotion, puis, d'une voix tremblante qu'elle cherchait à raffermir :

« Ce n'est point une plaisanterie, non, malheureusement ce n'en est point une. Un grave et triste soupçon plane sur vous. Vous voyez où en sont les choses. Votre séjour dans ma maison est désormais impossible. Voyez votre ami, M. le docteur Burbus, priez-le de venir me parler ; nous arrangerons l'affaire en paix et sans bruit. »

Elle tendit la main vers moi, comme pour m'indiquer que je pouvais sortir ; cependant, comme je la saisis dans un mouvement de profond désespoir, elle ne me la retira point. Il me semblait que je venais de perdre ma mère une seconde fois. Je couvris sa main de mes baisers et de mes larmes, et lançant au teneur de livres un regard menaçant, je me précipitai comme un fou hors de la chambre.

Mme Stieglitz se jeta alors sur sa chaise et dit d'un ton ferme à M. Specht :

« Allez, laissez-moi seule. »

Puis elle regarda devant elle en silence, et, quoique sa figure restât calme en apparence, de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir coulèrent sur ses joues pâles.

Où voulais-je aller ? je ne le savais pas bien moi-même. Sortir, humer l'air libre, voilà le besoin que j'éprouvais. Je ne pouvais plus respirer dans cette maison. Un poids énorme oppressait ma poitrine. Il me semblait que j'allais étouffer. J'aspirai à longs traits cet air froid de novembre, et, d'un pas précipité, je courus, sans bien m'en rendre compte, à travers les rues si connues de moi, jusqu'à la demeure du docteur. Juste devant sa porte, j'allais me jeter entre deux chevaux, lorsque la voix de mon ami lui-même, qui revenait de faire sa petite tournée habituelle à la campagne, me cria :

« Eh ! par le diable ! que faites-vous donc ? Est-ce que le délire n'est pas encore passé ? »

Je levai les yeux. Le docteur, qui put alors m'envisager en face, tressaillit brusquement et m'emmena chez lui, dans sa chambre, sans dire un mot. Je me laissai tomber sur une chaise, regardant machinalement devant moi. Le docteur ôta son chapeau et son pardessus, jeta ses gants et son fouet dans un coin, puis, venant se planter devant moi :

« Allons, me dit-il, je le vois bien, il y a encore des choses qui vont mal ; qu'est-il arrivé ? »

Comme je tardais à répondre :

« Parlez vite, ajouta-t-il en insistant d'une manière plus pressante, parlez, et, si les choses vont par trop mal, en route, mon cher, il faut en finir !

— C'est plus que mal, ce qui m'arrive, c'est terrible, cher docteur, lui dis-je ; mais il faut que vous sachiez tout. »

Et je lui racontai toute l'histoire depuis A jusqu'à Z, c'est-à-dire depuis le moment où j'avais cacheté la fatale lettre jusqu'à la terrible audience que je venais de subir.

L'émotion du docteur était visible. Il allait et venait par la chambre, les mains croisées derrière le dos, s'arrêtant devant moi à diverses reprises et me regardant en face.

« Voilà toute l'histoire, dis-je pour conclure ; et je ne puis savoir, en vérité, ce que signifie cette maudite lettre.

— En vérité ? reprit le docteur avec un regard solennel.

— En vérité, non ! répondis-je. Je ne me sens, par Dieu ! coupable d'aucune faute ; mon seul tort, peut-être, est de n'avoir pas assez prudemment serré les billets que j'ai reçus. »

Le docteur restait debout devant moi, me perçant d'un ferme et sérieux regard, comme s'il eût voulu lire à travers mes yeux jusque dans les derniers replis de ma conscience.

Je soutins son regard avec calme et protestai de nou-

veau que les choses s'étaient réellement passées comme je l'avais dit.

« Je vous donne, ajoutai-je, ma parole d'honneur, oui, je vous jure par ce que j'ai de plus sacré au monde, par mon amour pour Emma, que je vous ai dit toute la vérité et que je ne vous ai rien caché.

— Alors tout va bien, répliqua le docteur, et il passa la main sur son front d'un air méditatif. Que le sieur Specht ait combiné toute cette affaire, qu'il ait écrit lui-même la lettre, ou du moins qu'il l'ait fait écrire, c'est ce qui est pour moi parfaitement clair; mais c'est là une machination si grossière, qu'elle ne fait pas grand honneur à l'esprit de cet homme et de son cher ami le théologien. Oui, je le répète, c'est là une trame grossière, et elle serait risible, si beaucoup d'étourderie de votre part, jointe à un fatal concours de circonstances étranges, ne fût venue en aide à leur dessein. Quel diable vous poussait, je vous le demande, ô le plus malheureux des mortels, à vous charger vous-même de cette lettre? Pourquoi ne l'avoir pas transcrite sur le registre de la patronne? Pourquoi avoir perdu l'argent?... Et cette perte une fois faite, pourquoi ne l'avoir pas du moins révélée hier matin de bonne heure à Mme Stieglitz? L'affaire prenait dès lors une tout autre face. Enfin, continua-t-il d'un ton plus sérieux, pourquoi, hier après midi, lorsque vous étiez ici, ne m'avoir pas desserré les dents de toute cette histoire? Oh! c'est là un manque de confiance qui mérite un châtiment. »

Je lui dépeignis l'état où je me trouvais la veille, mon angoisse à cause de la perte que j'avais faite, et en même temps l'espoir que je conservais de retrouver le précieux paquet; bref, je lui protestai que la veille, après midi, je n'étais venu le trouver qu'avec la ferme intention de tout lui dire, mais que le courage m'avait manqué.

« Les reproches ne servent à rien maintenant, dit le docteur. Voulez-vous ce matin aller encore quelque part? Espérez-vous encore retrouver vos billets?

— Non, je ne l'espère plus, répliquai-je; seulement, je voulais aller voir mon ami, le caissier de Schilderer

et fils, qui, ce matin, était retenu au lit, malade, pour....

— Pour lui emprunter la somme? reprit rapidement le docteur. Niaiserie que cela! Un compagnon de table n'est pas homme à vous prêter cinq cents thalers; mais c'est la moindre chose. Écoutez maintenant mon conseil. Rentrez tranquillement à la maison; fort de votre innocence, installez-vous dans votre chambre et n'en bougez pas; ne faites aucune démarche. Comme Mme Stieglitz désire me parler, je passerai chez elle plus tard; mais auparavant je vais me rendre chez Schilderer et fils, causer de l'affaire avec le chef de la maison, dont je suis le médecin et l'ami, et je me ferai présenter sur le comptoir quelques lettres de M. Specht; il peut n'être pas inutile de comparer un tantinet les écritures. Maintenant, adieu; je ne dirai pas un mot à Sibylle de toute cette histoire jusqu'à ce qu'elle soit arrangée, comme j'espère bien qu'elle le sera, Dieu aidant. »

Je quittai le docteur et regagnai ma chambre sans avoir été vu de personne; puis, ma porte fermée, je recommençai mes recherches. Peine inutile! je ne trouvai rien. Je pris alors mes lettres et mes papiers, que je mis en ordre, lisant une fois encore d'un bout à l'autre maints et maints passages qui me tombaient sous les yeux, et de cette manière le temps se passa. A midi, on heurta à ma porte; mais comme je ne donnai aucune réponse, et que personne, d'ailleurs, ne m'avait vu rentrer, on supposa que j'étais sorti.

Dans l'après-midi, j'entendis Emma venir dans sa chambre. Je fus sur le point de me lever et de courir lui parler. Je n'avais besoin pour cela que d'ouvrir la porte qui séparait nos deux chambres, et je pouvais, sans aucun obstacle, donner à cette chère enfant toutes les explications désirables sur mon malheur.

« Si elle ne t'aime pas, pensais-je tristement, après tout, elle est ta cousine, et, comme telle, elle ne peut moins faire que de s'intéresser à toi. »

J'avais une fois, précédemment, trouvé une clef qui

ouvrait sa porte ; mais avant que j'eusse pu chercher cette clef et aller ouvrir, Emma avait déjà quitté sa chambre.

Les heures succédaient aux heures, bien que fort lentement à mon gré. Il commençait à faire nuit. Le ciel, qui s'était éclairci, était d'un bleu foncé, et les étoiles, qui peu à peu s'y montraient comme des étincelles sans nombre, m'annonçaient un notable refroidissement de température ; mais, pour moi, je n'en sentais rien, je n'avais ni chaud ni froid. Mon unique souhait était que le docteur vînt, et, regardant dans la rue, je guettais avec une curiosité impatiente chaque personne qui s'approchait de la maison. Las de ne pas voir venir celui que j'attendais, je quittai enfin la fenêtre et j'allai écouter à la porte si personne ne montait l'escalier. Le docteur pouvait fort bien avoir passé tout contre les maisons et être entré sans que je l'eusse remarqué. Vaine espérance ! Dans toute la maison régnait un silence de mort, dans l'escalier ne résonnait aucun pas.

Mais tout à coup un léger bruit se fait entendre, quelqu'un monte. M'éloigner de la porte et m'établir sur mon coffre, qui était placé dans un coin entre ma garde-robe et mon lit, ce fut pour moi, je ne sais pourquoi, l'affaire d'un instant. Sans être vu moi-même, je voyais dans le miroir en face la porte de ma chambre. A ce moment, un rayon lumineux se fait jour par le trou de la serrure, on y introduit une clef, la porte s'ouvre lentement, et le teneur de livres, car c'était lui, avançant la tête, jette tout autour de lui un regard rapide pour voir si j'étais là. Mon premier mouvement fut de me précipiter sur lui, de l'entraîner dans la chambre et de lui arracher de force l'aveu qu'il m'avait calomnié ; mais une invisible puissance me cloua à ma place ; je retins ma respiration et la porte se ferma de nouveau.

Quelques instants après, j'entendis de nouveaux pas sur l'escalier. Ce n'était pas encore le docteur, c'était un pas léger, c'était Emma qui montait à sa chambre, une lumière à la main, car je voyais distinctement la réverbération de ses fenêtres sur la maison d'en face ;

puis j'aperçus son ombre.... Pensait-elle à mon malheur? Je me levai lentement et me dis : « Il faut absolument que tu lui parles! » Déjà j'avais étendu la main vers la clef, qu'en son absence j'avais introduite dans la serrure de sa porte, et j'étais prêt à la tourner, lorsque j'entendis sa chambre s'ouvrir du dehors sur le corridor.

« Que voulez-vous? » dit-elle.

Et je distinguai la voix du teneur de livres qui répondit :

« Rien, que vous dire quelques mots à propos d'une grave affaire.

— Mais il me semble, répliqua-t-elle, que ce n'est ni l'heure ni le lieu de nous entretenir.

— Cela peut être, mademoiselle, riposta le teneur de livres; cependant, quand la nécessité commande, il ne faut pas être si scrupuleux sur le temps et les circonstances. Je voulais vous parler de votre cousin.

— De mon cousin?

— Oui, mademoiselle Emma. Vous avez appris sans doute dans quelle désagréable affaire il se trouve engagé, et cela, par suite de son étourderie et de sa légèreté. Cette affaire peut avoir pour son avenir les plus fâcheuses conséquences, sans compter que, si elle est connue, elle jettera un fort vilain jour, ou je ne sais comment dire, sur sa famille et sur ses amis.

— Sur ce dernier point, vous pouvez être bien tranquille, répondit fièrement la jeune fille, vous n'avez l'honneur d'être ni de ses amis ni de sa famille.

— Vous me faites injure, mademoiselle : je me suis toujours plu à donner à ce jeune homme les meilleurs conseils; malheureusement il ne m'a point écouté. Cependant, même encore à présent, je prends le plus vif intérêt à son sort, et si je suis ici à cette heure, c'est afin d'aviser avec vous à ce que nous pourrions faire pour le tirer d'un si mauvais pas.

— Vous? répondit Emma tristement. Mon Dieu! je ne puis rien faire, moi; mais vous, monsieur Specht, si vous êtes à même de démontrer son innocence, oh! faites-le,

je vous en conjure, et ma plus vive reconnaissance vous est désormais acquise.

— Votre plus vive reconnaissance! Certes, ce serait déjà quelque chose; mais, démontrer son innocence, ce sera difficile.

— Le tenez-vous donc pour coupable?

— Les circonstances parlent singulièrement contre lui.

— O mon Dieu! dit Emma d'une voix émue, alors tout est perdu?

— Non, pas encore, mademoiselle Emma, ma chère demoiselle Emma; il y aurait peut-être un autre moyen de lui venir en aide.

— De faire éclater son innocence?

— Oui, du moins aux yeux du monde, et, grâce à quelque sacrifice de ma part, peut-être aussi aux yeux de la patronne.

— Oh! si cela était possible, monsieur Specht! dit-elle avec joie; oh! si vous pouviez cela, Dieu certainement vous récompenserait.

— Une telle récompense est assurément une belle chose, repartit l'hypocrite personnage; cependant, il en est une que je préfère pour cette fois, une que la terre offre aux hommes, une douce récompense, ajouta-t-il d'une voix tremblante, que vous seule êtes en état de me donner, mademoiselle Emma.

— Bonté divine! j'hésite à vous comprendre.

— Ce n'est pas la première fois, mademoiselle Emma, que je touche ce point avec vous. Vous m'avez, il est vrai, froidement repoussé jusqu'ici; mais, vous le voyez, je reviens encore, et je ne reviens pas les mains vides. D'une main je vous offre une existence exempte de soucis, un nom estimé; de l'autre, l'innocence de votre cousin, à la condition, cela va sans dire, qu'il devra, dans tous les cas, quitter cette maison, mais avec son honneur, tout son honneur. »

J'étais vivement ému et j'attendais avec angoisse la réponse d'Emma. Après une assez longue pause, le teneur de livres continua :

« Décidez, mademoiselle, décidez au plus vite. Demain matin, il sera trop tard.

— Demain matin? répondit-elle d'une voix étouffée. Que peut-il donc arriver demain matin?

— Eh! demain matin, il ne serait pas impossible que Mme Stieglitz, lasse des dénégations persistantes de votre cousin, livrât l'affaire aux tribunaux.

— Aux tribunaux? » dit Emma, et ces deux mots résonnèrent à mon oreille comme un effroyable cri de détresse.

Je grinçais des dents, j'étais sur le point de me précipiter dans la chambre de ma cousine, mais sa voix me retint.

« Et comment, monsieur, par quel moyen, reprit-elle avec une calme froideur, pourriez-vous démontrer son innocence? »

Il y eut là une nouvelle pause, et, comme si j'eusse pu voir à travers la porte, je me représentais en esprit l'expression de la physionomie du teneur de livres; je le voyais, à ces mots, attacher sur Emma un regard méfiant. Cependant, je l'entendis répondre en riant:

« Vous pourriez avoir l'intention, mademoiselle, de reporter à la patronne ce que je vais vous dire, mais cela ne vous servirait de rien; ma parole est à l'épreuve du doute, Mme Stieglitz y croit sans condition.

— Je le sais, dit Emma avec un soupir.

— Écoutez donc ce qui me vient tout à coup à l'idée. Cette lettre de la patronne.... lettre sans date, comme vous ne devez point l'oublier, mais votre cousin n'y a pas pris garde.... cette lettre, bien que visiblement écrite par elle.... il y a si longtemps, il est vrai, que la vieille dame l'a oublié, mais je vous assure qu'il en est ainsi.... cette lettre donc n'est point partie en son temps; mise de côté par moi, elle s'est retrouvée l'autre jour par hasard sur le bureau, au milieu de quantité d'autres papiers, et a été expédiée fort innocemment. Votre cousin a touché l'argent, et il l'a perdu; mais naturellement cet argent se retrouvera.

— Et vous croyez, repartit vivement Emma, qu'il se retrouvera réellement?

— Vous devez me comprendre. Cet argent que votre cousin a vraisemblablement fait servir à ses besoins, cet argent-là ne se retrouvera pas assurément; mais cinq cents thalers sont cinq cents thalers, et, bien que ce soit une somme assez importante en elle-même, ce n'est, après tout, qu'un bien mince sacrifice, pour obtenir en échange cette jolie petite main. »

Nouvelle pause ici, après laquelle Emma dit avec angoisse, autant que j'en pus juger par le son de sa voix :

« Laissez ma main, monsieur, oh! laissez ma main!

— Réfléchissez, Emma, il me faut une réponse.

— Oh! jamais, jamais! s'écria-t-elle en fondant en larmes. Mon cousin est innocent, et Dieu qui est dans le ciel saura bien faire éclater son innocence au grand jour.

— Certainement, dit le teneur de livres avec un rire ironique, et vous voyez qu'en ce moment ce Dieu puissant m'envoie vers vous, moi le protégé, le béni de sa grâce, pour sauver votre cousin; mais cette aide, ne la repoussez pas; tendez-moi votre main, sinon, Dieu retirera de vous la sienne.

— C'est tout à fait impossible, tout à fait impossible. Oh! comment serait-ce possible? Toute une longue vie perdue!...

— A mes côtés, dit M. Specht en achevant la phrase. Eh! vraiment, il est bien plus agréable de voir tout une longue vie se traîner dans l'opprobre et le déshonneur, à côté d'un parent!

— Oh! si vous êtes un homme, dit Emma avec des larmes dans la voix, si vous avez des sentiments humains, vous sauverez mon cousin pour mériter la miséricorde de Dieu, et non en vue d'une récompense terrestre. Je ne puis faire ce que vous me demandez.

—Parce que vous aimez votre cousin, » dit froidement cet homme abominable.

Mon cœur cessa de battre jusqu'à ce qu'elle eût ré-

pondu. Cependant cette réponse, un « Non! » fortement accentué, retentit en moi avec une douloureuse ironie. « Assez de tourment comme cela! » pensai-je, et je voulus me précipiter dans la chambre d'Emma, dire à cet homme en face que j'aimais cent fois mieux me courber sous le poids de la faute qui m'était imputée que de laisser martyriser plus longtemps, ne fût-ce qu'un instant de plus, cette pauvre et innocente fille. Mais une horrible parole s'échappa soudain des lèvres du teneur de livres, et, comme s'il en sentait lui-même toute l'énormité, il ajouta ces mots d'une voix si basse qu'il me fallut toute la violence que je me faisais pour les pouvoir saisir.

« Si donc, dit-il en s'interrompant à plusieurs reprises, une longue vie passée à mes côtés vous semble si affreuse, écoutez du moins l'aveu de mon ardent amour pour vous. Votre présence, votre vue me transporte, et la froideur, l'indifférence que je suis forcé de vous montrer, égarent ma raison. Oui, je sens un feu qui me dévore chaque fois que vous entrez dans votre chambre; chacun de vos pas laisse sur le sol où vous marchez une trace brûlante que je voudrais baiser, dussé-je en mourir; le frôlement de votre robe éveille en moi une volupté sauvage, qui ne peut plus se contenir. Me voici à vos pieds, Emma; consentez, je vous en conjure, bien que la chose vous paraisse impossible, à unir votre existence à la mienne; votre amour, donnez-moi votre amour, ne fût-ce qu'un seul instant, j'en serai satisfait; accordez-moi une heure, une seule, soyez pour moi, pendant cette heure, tout ce qu'une créature peut être pour celui.... qui l'aime.... avec une incurable passion. »

A ces mots, j'appuyai violemment sur la serrure; comme le verrou était mis en dedans, je le fis sauter d'une forte secousse, et, la porte cédant, je me précipitai dans la chambre....

Emma se réfugia dans mes bras, où elle se cramponna, tout effarée des paroles insensées qu'elle venait d'entendre et qu'elle ne comprenait qu'à demi. Quant à M. Specht, il tressaillit à ma vue, ses yeux roulaient dans leurs or-

bites comme ceux d'un insensé, sa bouche écumait, et il fit quelques pas vers moi. La pauvre enfant se soutenait à peine, je la conduisis jusqu'à la chaise la plus proche, où je la fis asseoir doucement; puis, saisissant mon adversaire par la poitrine, je le repoussai loin de moi avec une telle violence qu'il alla rouler par terre au milieu de la chambre. Au même instant la porte s'ouvrit, et Mme Stieglitz parut sur le seuil. J'étais occupé auprès de ma cousine et je la consolais de mon mieux; aussi ne remarquai-je point d'abord la présence de la patronne ; mais, lorsque je levai les yeux, le teneur de livres était debout auprès d'elle :

« Voilà, lui disait-il, comme on traite les justes dans votre maison, madame! Oh! que se passe-t-il donc sous ce toit chrétien et béni du Seigneur? »

Mme Stieglitz fit un pas en avant, et cette grande et majestueuse figure, debout, la main levée, était vraiment effrayante à voir. Ses yeux me lançaient un regard de colère et ses lèvres tremblaient.

« Dieu soit loué, continua l'hypocrite, que j'aie été offert en sacrifice à la rage de cet homme! Bonté du ciel! quand je pense que vous pouviez, noble dame, surprendre vous-même ces malheureux jeunes gens et que la même chose eût pu vous arriver! Mais que le Seigneur leur pardonne! ajouta-t-il en regardant fixement le plafond; et vous aussi, madame, pardonnez-leur! »

Emma s'était redressée sur sa chaise et je la soutenais avec mon bras passé autour de sa taille; c'est dans cette position que Mme Stieglitz nous surprit. La porte qui donnait de ma chambre dans celle de la jeune fille était ouverte ; le teneur de livres nous accusait....

Mme Stieglitz sembla vouloir parler, mais ses forces la trahirent; elle se frappa le visage de ses deux mains, et, se détournant de nous, regagna lentement l'escalier.

Emma eut bien vite compris toute la gravité de cette nouvelle scène. Aussitôt elle s'arrache de mes bras, court à son bureau, bouleverse avec une agitation fiévreuse tous ses papiers jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui qu'elle

cherchait : c'était une enveloppe cachetée. Elle la prend alors, la brandit en l'air et se sauve en criant :

« Dieu nous viendra en aide! »

Nous restâmes face à face, M. Specht et moi; animés mutuellement d'une haine égale, nous étions, je crois, prêts à nous élancer l'un sur l'autre pour voir qui de nous deux pourrait étrangler son rival. Cependant il n'en fut rien, et au bout de quelques secondes, M. Specht, marchant à reculons, se retira lentement, sans soutenir plus longtemps la menace de mon regard. Je le suivis avec une égale lenteur; mais, lorsqu'il eut atteint sa chambre, il s'y précipita d'un bond et en verrouilla la porte derrière lui.

CHAPITRE XL.

Dernière audience.

Resté seul dans le corridor, appuyé contre la rampe de l'escalier, je regardai longtemps, longtemps dans les profondeurs obscures de la maison. D'en bas, de la cuisine, montait un faible rayon de lumière, et j'entendais chuchoter les bonnes entre elles; je distinguais aussi la voix de M. Block, qui demandait après le teneur de livres. Qui eût pu penser que, dans cette maison d'ordinaire si paisible, tout devait être ainsi mis en émoi à mon sujet? Enfin, je descendis machinalement les marches de l'escalier l'une après l'autre, je passai devant le bureau de pesage et me trouvai bientôt devant l'appartement de la patronne, qui n'était séparé de l'escalier que par une antichambre.

Cette antichambre n'était pas fermée tout à fait, non plus que la porte de l'appartement de Mme Stieglitz; quant à ce dernier, il était éclairé, mais on n'y entendait parler personne. Je m'approchai et pus alors voir

ce qui s'y passait. Mme Stieglitz était assise sur son fauteuil, et à ses pieds, sur un petit tabouret, était accroupie ma cousine Emma, la tête appuyée sur les genoux de la vieille dame. Les tressaillements continuels de son corps délicat faisaient voir qu'elle avait beaucoup pleuré, et les longues tresses de ses cheveux blonds flottaient dénouées sur ses épaules. Mme Stieglitz tenait une lettre d'une main, derrière la lampe, pour la pouvoir mieux lire, et il fallait que le contenu en fût bien saisissant, car le papier tremblait, et, tout en le lisant, elle posait son autre main sur la tête blonde de la jeune fille, qu'elle pressait fortement contre elle. Bientôt elle laissa tomber la lettre, secoua la tête tristement, et se penchant sur Emma, elle lui releva doucement le visage par le menton en disant :

« Ma pauvre chère enfant!

— N'est-il pas vrai, madame, dit Emma en sanglotant et en lui baisant la main, n'est-il pas vrai que vous ne croyez pas que j'aie rien fait de mal?

— Non, mon enfant; ton explication si franche eût suffi pour me convaincre, et cette lettre que tu viens de me remettre.... quand as-tu reçu cette lettre du docteur ?

— Peu de temps après que je suis entrée dans votre maison.

— C'est cela, un mois environ après le départ de la malheureuse Thérèse. Oh ! c'est affreux, c'est épouvantable.

— Pardonnez-moi une question, une prière, dit Emma avec insistance. N'est-il pas vrai, madame, que l'affaire de mon cousin, vous ne la déférerez pas.... aux tribunaux?

— Dieu m'en préserve! je ne l'eusse pas fait, quand même il n'eût pas été défendu avec cette chaleur, avec cette passion que tu mets à son service, ma chère enfant; et ce papier-là (elle montrait la lettre du docteur), ce papier-là me fait pressentir quelque chose d'horrible. Mais non, une telle noirceur serait vraiment inouïe.... Tu es bien convaincue que ton cousin est innocent? »

La jeune fille se redressa à moitié et étendant la main droite :

« Aussi vrai, s'écria-t-elle, aussi vrai que je crois en un Dieu, rémunérateur de nos bonnes actions, vengeur de nos fautes !

— Allons, allons, ma fille, dit Mme Stieglitz avec bonté et en la baisant au front à plusieurs reprises, tu mets bien de la chaleur dans ta défense, et tu portes un grand, un bien grand intérêt à ton cousin ; peut-être est-il plus que cela pour toi. »

Il y eut là une courte pause. Emma appuya son visage sur la main de la digne dame, puis, le relevant bientôt, elle dit timidement et à voix basse :

« Pourquoi aurais-je un secret pour vous, pour vous qui me voulez du bien et qui m'aimez comme ma mère ? Oui, ce que j'éprouve pour mon cousin est plus qu'une affection banale de simple parenté. Pardonnez-moi, je n'ai encore dit cela à personne, Dieu m'en est témoin, à personne, mais j'aime mon cousin plus que tout au monde, plus que ma mère, plus que vous-même, ma seconde mère. Tout, je quitterais tout pour le suivre, et je le suivrais d'autant plus volontiers que je le verrais flétri par un lâche soupçon. »

Mme Stieglitz la regarda un instant avec une émotion visible, puis elle posa ses deux mains sur la tête d'Emma et dit avec solennité en levant les yeux vers le ciel :

« Dieu te bénisse, mon enfant ! j'espère en la lumière d'en haut, et je veux prier le ciel qu'il ne le laisse point tomber dans un malheur immérité. »

Comment décrire les sentiments qui m'agitaient pendant toute cette scène ? Je voulais me précipiter dans la chambre, je voulais me jeter aux pieds de Mme Stieglitz, lui protester de mon innocence dans les termes les plus chaleureux ; mais au même instant une main saisit la mienne et la pressa cordialement. Je reconnus la voix du docteur, qui s'était glissé près de moi sans que je l'eusse aperçu.

« L'écouteur aux portes n'en est pas toujours pour sa

honte, dit-il. Nous allons voir ce que nous avons à faire; quant à moi, je ne suis vraiment guère plus avancé que ce matin. »

Mme Stieglitz parut tout étonnée en nous voyant entrer, et Emma s'enfuit à l'autre bout de la chambre en poussant un petit cri. Je restai debout près de la porte, et le docteur s'assit sur une chaise que lui désigna d'un geste ma digne patronne.

« Il s'est passé chez nous aujourd'hui, dit-elle, des choses extraordinaires, des choses qui ont jeté un jour affreux dans mon âme. Qu'est devenue Thérèse, cette pauvre fille? » ajouta-t-elle à voix basse.

Le docteur répondit presque aussi bas :

« Elle est en lieu sûr et bien malheureuse.

— Et croyez-vous qu'elle ait dit la pure vérité, et que réellement mon teneur de livres....? »

Sans achever sa phrase, elle interrogea du regard le docteur.

« Assurément, répondit-il. On n'a pas coutume de mentir en de pareils moments. D'ailleurs, elle m'a mis sous les yeux des lettres de cet aimable M. Specht, et ces lettres ne laissent aucun doute.

— Dieu protége la pauvre créature! c'était au fond une brave fille. Mais venons maintenant à l'autre affaire. Vous savez ce dont il s'agit; que peut-on faire? comment parviendrons-nous à mettre la vérité au grand jour? »

Le docteur fit un petit mouvement d'épaules, appuya sa tête sur sa canne, attitude favorite de tous les médecins, et répondit :

« Madame, pardonnez-moi le mot, mais nous avons affaire à un pécheur endurci. La lettre à la maison de banque est fausse, elle a été supposée pour perdre notre ami, cela ne fait pour moi l'objet d'aucun doute; mais le difficile est de le prouver. »

On entendit en ce moment le roulement d'une voiture dans la rue et un piétinement de chevaux sur le pavé. Cette voiture s'arrêta juste devant la maison, et, quelques secondes après, M. Block s'élança dans la chambre, annon-

çant l'arrivée de M. le conseiller du commerce Schilderer, qui désirait parler à la patronne.

M. le conseiller du commerce Schilderer était un homme très-bien posé dans la ville et un personnage important dans le monde commercial. Comme chef de la première maison de banque de tout le pays, il tenait dans sa main la fortune d'une quantité de négociants, et d'autre part, comme président de la chambre de commerce et du tribunal de fabrique, il décidait du sort de plusieurs milliers d'ouvriers, qui, du reste, l'honoraient, le chérissaient et le redoutaient pour son impartiale justice.

Rigide et impitoyable en affaires, il était cependant affable et bienveillant dans la vie ordinaire, aimait à venir en aide aux nécessiteux et faisait le bien à propos et sans ostentation, toutes les fois qu'il le pouvait. Grand et élancé, il était, malgré ses cinquante ans, ce qu'on peut appeler un homme fort bien conservé, grâce à une toilette exquise et d'excellent goût, et à une perruque noire bien lustrée. On ne pouvait, par exemple, rien voir de plus frais et de plus éblouissant que la cravate blanche qu'il portait d'habitude, et d'où sortait un col de chemise empesé et très-haut qui lui guillotinait les oreilles et ne lui permettait que difficilement de tourner la tête. Aussi, pour opérer ce mouvement, devait-il jeter de côté tout le haut du corps, ce qui donnait à l'ensemble de sa personne quelque chose de roide, mais en même temps de solennel. Son habit était du drap noir le plus fin, et on remarquait à sa boutonnière un petit ruban de couleur.

Il ne se fut pas plus tôt présenté que M. Block, qui l'attendait dans l'antichambre, le débarrassa de son paletot; il avait pour but, en lui rendant ce petit service, de se mettre à même d'attraper quelques mots de la conversation. Je favorisai, pour ma part, les vues du jeune commis en me tenant moi-même près de la porte et la laissant ouverte derrière moi.

M. Schilderer me fit avec le doigt une petite menace amicale, et il me sembla que, grâce à son intervention, mon affaire allait prendre la tournure la plus favorable.

« Bonsoir, madame Stieglitz ! Ah ! vous voilà, docteur ! dit-il en entrant ; et il s'assit gravement sur une chaise que lui avança ce dernier. Vous êtes étonnée de me voir si tard, madame ; mais le docteur ici présent m'a conté, en confidence, cela va sans dire, une certaine histoire, que j'ai prise à cœur, connaissant bien ces sortes d'étourderies. »

En prononçant ces derniers mots, il essaya de me regarder ; mais, comme j'étais tout à fait derrière lui, sa cravate ne le lui permit pas.

« Mon caissier, poursuivit-il, un homme très-utile dans les affaires, mais d'un caractère aussi très-étourdi, est venu ce soir.... vous veniez de partir, docteur.... est venu ce soir avec une migraine affreuse.... madame, pardonnez-moi ce détail.... et s'est glissé à la caisse pour opérer quelques payements indispensables. Je l'ai naturellement chapitré ; mais, comme il ouvrait la grande caisse.... elle était fermée depuis samedi, car je ne remplace le caissier par un autre de mes employés qu'en cas d'extrême nécessité.... voilà, dis-je, qu'en ouvrant la caisse, il trouve sous le couvercle quoi ?... le paquet des cinq cents thalers en billets de caisse dont il s'agit, et que voici.

— Dieu soit loué ! m'écriai-je en m'élançant vers le banquier et recevant dans mes mains tremblantes l'argent que j'avais cru perdu.

— Voilà bien mes jeunes étourdis ! continua M. Schilderer d'un ton sérieux. Ils pensaient bien plus samedi soir, ce me semble, à leurs plaisirs qu'aux affaires, et, au lieu de serrer ce paquet dans sa poche, on le laissait dans la caisse. »

Le docteur tout ému me tendit la main, Mme Stieglitz me fit un signe de tête amical et, de l'autre bout de la chambre, je crus entendre une petite exclamation joyeuse.

« Maintenant, ce qu'il y aurait de plus sage, selon moi, dit M. Schilderer, ce serait de mander ici votre teneur de livres, M. Specht, et de le mettre en demeure de

répéter une fois de plus ses accusations, qui, entre nous soit dit, me semblent sans fondement.

— Oui, oui, » s'empressa de dire la patronne, et elle tira la sonnette qui donnait dans le comptoir.

Cependant le jeune M. Block s'était, dans la joie de son cœur, débarrassé du paletot de M. Schilderer, et avait monté l'escalier en toute hâte. S'il ne poussa pas un hourra retentissant, ce ne fut que par un scrupule poli dont je ne l'aurais vraiment pas cru capable.

M. Specht parut bientôt. Son visage était tant soit peu pâle, et le ton dont il souhaita le bonsoir à la compagnie un peu moins ferme et moins mielleux que d'habitude. Quant à moi, j'envisageais cette seconde audience avec beaucoup plus de calme que celle de la veille; aussi me retirai-je dans l'antichambre pour laisser le champ libre aux interrogations du docteur. J'avais l'esprit égayé de mille riantes pensées, je répétais sans cesse tout bas le nom d'Emma, et chaque fois j'y mettais plus de passion, plus d'intime ravissement. Cependant, si j'étais déjà justifié de l'odieux soupçon dont on m'avait flétri, si j'avais entendu déjà le doux aveu de ma cousine, j'étais curieux d'apprendre comment allait se débrouiller l'énigme de cette lettre supposée. La signature, on ne pouvait le nier, était parfaitement semblable à celle de la patronne. A force d'y penser, je vis tout à coup poindre une lueur qui m'effraya, mais que je trouvai suffisamment claire pour dissiper plusieurs autres obscurités; oui, c'était bien cela, ce devait être cela même. Je rentrai dans la chambre au moment où le docteur disait à M. Specht :

« Monsieur, vous devez voir clairement à cette heure que votre collègue n'a pu prendre l'argent en question dans une mauvaise intention : car celui qui veut s'approprier un argent qui ne lui appartient pas ne laisse pas traîner cet argent par étourderie, mais il le prend avec soi. Dites-nous donc franchement votre opinion, ce que vous croyez être la vérité. Comment cette lettre a-t-elle pu, selon vous, se trouver sur le bureau? Qui est, à

votre avis, capable d'imiter d'une manière si frappante la signature de madame ? »

Le teneur de livres haussa les épaules et leva les yeux vers le ciel ; en même temps, je m'avançai vers la table d'un pas ferme et je répondis ainsi à la question du docteur :

« Je crois connaître l'auteur de cette signature ; je crois aussi pouvoir dire qui a écrit la lettre que l'on a posée sur mon bureau. »

Chacun me regardait avec étonnement. Le teneur de livres tressaillit imperceptiblement sous le ferme regard que je lui lançai, et son étonnement se changea bientôt en terreur, lorsque j'ajoutai avec calme :

« Cette signature, c'est moi-même qui en suis l'auteur, oui, moi-même, mais je l'ai faite en présence de M. le teneur de livres. »

Son regard triomphant fit soudain place à une confusion des plus visibles.

« En ma présence ? murmura-t-il à voix presque basse.

— Oui, monsieur, en votre présence. Veuillez vous souvenir de cette soirée où nous causions de l'écriture de Mme Stieglitz, où vous prétendiez que cette écriture était très-difficile à contrefaire, et où, sous forme de plaisanterie, vous me priâtes d'écrire sur une feuille de papier blanc le nom de madame.

— C'est là une invention odieuse et abominable, dit le teneur de livres en joignant les mains ; aussi vrai que Dieu existe, c'est là un criminel mensonge.

— Si l'on pouvait prouver la chose, dit M. Schilderer, ce serait vraiment un grand pas de fait.

— Une preuve, au nom de Dieu, une preuve ! cria le docteur.

— Ce papier avec la signature, repris-je, le voici, il est là sur la table et je le reconnais maintenant. M. le teneur de livres le jeta négligemment dans un portefeuille de maroquin vert garni d'un fermoir d'acier, et il y joignit un autre papier sur lequel j'avais essayé plusieurs

fois d'imiter la signature en question, avant d'y réussir complétement. Peut-être, en visitant ce portefeuille-là, y retrouverait-on cet autre papier.

— Certainement, certainement, » dit le docteur. Mais le teneur de livres s'écria avec vivacité :

« Oh ! ce portefeuille, je puis vous le montrer, il est dans ma chambre, je vous l'apporte à l'instant. »

Comme il faisait mine de l'aller chercher, M. Schilderer dit en souriant :

« Je crois, sans vouloir soupçonner le moins du monde la véracité de M. le teneur de livres, qu'il ne serait pas inutile au but que nous nous proposons, que le docteur accompagnât monsieur dans sa chambre. Il y va de l'honneur et de la réputation d'une autre personne, et l'on ne saurait agir avec trop de prudence.

— Je vais accompagner monsieur, » dit le docteur qui déjà s'élançait pour s'acquitter de sa mission. Mais la patronne, le tirant par le bras, se mit à dire :

« Excusez-moi, messieurs, je suis là-dessus complétement de votre avis; toutefois, je crois qu'il sera mieux que j'accompagne moi-même mon teneur de livres. Assurément, il n'est pas homme à me faire aucun mystère du contenu de son portefeuille. »

Le teneur de livres s'arrêta court à cette proposition inattendue de Mme Stieglitz. On eût dit la statue de la terreur. Ses yeux fixes lui sortaient presque de la tête, il avait peine à respirer, et de sa main tremblante ne cessait de boutonner et déboutonner sa redingote.

Mme Stieglitz avait pris un flambeau.

« Suivez-moi, dit-elle d'un ton impératif, et elle précéda M. Specht dans l'escalier.

— J'y vais aussi, me dit tout bas à l'oreille le jeune Block; ce drôle est capable de tout; je veux être à même d'intervenir, s'il y a lieu. »

Nous restâmes en bas dans une attente inquiète, et nous n'envisagions pas sans trouble ce qui pouvait arriver. Mais quand, au bout d'un certain temps, nous entendîmes distinctement résonner le pas ferme de la pa-

tronne, qui redescendait lentement l'escalier, ma poitrine se serra tellement que je pouvais à peine respirer. Mme Stieglitz était restée absente un bon quart d'heure, et Emma m'avoua plus tard qu'elle avait, pendant tout ce temps-là, prié à deux genoux pour sa chère patronne.

Enfin Mme Stieglitz reparut. Elle faisait un effort visible pour tenir son flambeau d'une main ferme, et portait quelques papiers qu'elle jeta sur la table avec toutes les marques du dégoût. Bien qu'elle parût vivement émue, bien que son sévère visage fût couvert d'une effrayante pâleur, elle s'avança pourtant d'un pas ferme et fier jusqu'à son fauteuil; mais à peine assise, elle baissa l'abat-jour de la lampe, de manière à cacher ses traits dans une ombre profonde.

« C'est une affaire finie et décidée, dit-elle; mon teneur de livres, M. Specht, m'a avoué la vérité de ce que vous (et elle se tourna vers moi), — de ce que vous venez de nous dire; il a reconnu qu'il vous avait faussement accusé, qu'il avait voulu vous perdre. Il quitte ma maison demain matin pour toujours. Quant à vous, vous êtes complétement lavé du soupçon qui planait sur vous, et je ne saurais assez vous exprimer combien je regrette, combien je suis désolée d'avoir pu vous soupçonner un seul instant. Donnez-moi votre main, je vous suis plus dévouée que jamais.

— Rendez grâces à Dieu, jeune homme, dit M. Schilderer en se levant; l'angoisse que vous avez éprouvée, vous l'aviez en quelque sorte méritée. Vous avez assez longtemps mené une vie passablement légère, si je suis bien informé, et vous avez mis le comble à vos folies en laissant étourdiment dans ma caisse l'argent que vous y étiez venu chercher.

— Oui, oui, mon très-honorable fabricant, continua le docteur, et si, par aventure, cet argent eût été perdu dans la rue, votre innocence courait grand risque de ne pas être de sitôt démontrée; que ce soit là pour vous une salutaire leçon. »

Je remerciai cordialement M. Schilderer de ses paroles

bienveillantes. Le jeune Block, tout transporté, l'aida à remettre son paletot, et l'honorable banquier prit congé avec les compliments d'usage.

La voiture partie, le docteur prit son chapeau :

« Il faut que j'aille conter à ma femme, dit-il, l'heureux dénoûment de cette histoire; elle s'est fort tourmentée pour ce jeune écervelé. »

Puis, s'adressant à moi, il ajouta à voix basse :

« Je vous laisse ici seul en bonne compagnie; venez demain matin de bonne heure m'apporter les heureuses nouvelles que vous allez encore apprendre ce soir. »

Et il sortit suivi du jeune Block, que la patronne laissa libre pour tout le reste de la soirée. Comme je l'appris plus tard, le docteur l'emmena chez lui et, dans la joie de son cœur, le régala d'un petit punch.

Nous restâmes seuls dans la chambre, Mme Stieglitz, Emma et moi. Emma s'élança de son coin, toute haletante de bonheur, et vint s'accroupir, comme précédemment, aux pieds de la patronne; quant à moi, je m'empressai de la rejoindre et remerciai chaleureusement la bonne dame de toute la tendresse qu'elle m'avait témoignée.

« Mes enfants, nous dit-elle (et, tandis qu'elle me donnait sa main droite, elle posait sa main gauche sur la tête d'Emma), mes enfants, Dieu vous a pris sous sa protection et il a tout mené à bien. Vous vous aimez, je m'en réjouis sincèrement. Laissez-moi maintenant m'occuper de votre sort. Je n'ai plus personne au monde, vous êtes, de votre çôté, tout seuls aussi, et nous pourrions, je crois, vivre en paix ensemble le reste de nos jours. Je veux être votre mère, soyez mes enfants, oui, mes enfants avec tous les droits que je puis vous concéder. »

Moment de bonheur sans pareil, je renonce à vous décrire! Vous tous qui en avez éprouvé un semblable, rappelez à votre mémoire le temps le plus heureux de votre vie, et vous qui l'avez encore devant vous en perspective, rêvez les plus douces heures que puisse vous offrir cette pauvre terre!

« Allez maintenant, mes enfants, dit après une très-

longue pause, non plus la patronne cette fois, mais notre seconde mère, allez maintenant; il se fait tard et je me sens fort agitée. Toi, Emma, tu t'installeras cette nuit même dans la chambre voisine de la mienne; et toi, me dit-elle en souriant et me montrant Emma.... vois-tu? grâce à elle, je te tutoie déjà.... toi, retourne à ta chambre, nous causerons demain plus amplement. »

Je me retirai ivre de bonheur et de félicité, et, comme il me paraissait impossible qu'Emma n'eût pas quelques objets tout à fait indispensables à aller prendre dans son ancienne chambre, je l'attendis sur l'escalier. Deux heures auparavant j'étais là aussi, à cette même place, et j'attendais; mais combien ma position, mes sentiments étaient autres!... Emma vint enfin, et je dois avouer que le long baiser que je reçus d'elle éveilla en moi de tout autres sentiments que les baisers qu'elle m'avait octroyés précédemment en sa qualité de cousine.

Le lendemain M. Specht quitta la maison, non pas, il est vrai, sans que le pasteur Schlosser eût essayé une dernière démarche pour faire revenir Mme Stieglitz de sa décision à son sujet; mais l'entretien qu'il eut avec elle fut cette fois très-court, et le révérend personnage en sortit avec une figure très-allongée, d'où avaient entièrement disparu cette béate assurance et ce sourire de satisfaction qu'elle exprimait d'habitude. Il s'enveloppa la tête en me voyant, et fit un mouvement saccadé devant la porte, comme s'il secouait la poussière de ses pieds. Son règne dans cette maison était fini. Quant au sieur Specht, je ne le revis plus.

Le docteur fut très-sincèrement heureux de mon bonheur, et il eut encore dans cette même journée avec Mme Stieglitz une longue conversation dont le résultat fut que je devais, bien pourvu de lettres de recommandation et de crédit, visiter pendant un an les fabriques de soie du midi de la France. Mme Stieglitz devait, de son côté, dans cet intervalle, vendre son magasin et, à mon retour, faire servir les fonds qu'elle retirerait de cette vente à l'agrandissement de sa fabrique. Quant à sa fortune per-

sonnelle, qui consistait en rentes sur l'État et autres placements de diverse nature, et qui ne laissait pas d'être considérable, elle s'en réservait la jouissance jusqu'à sa mort. Cependant elle fit encore ses dispositions en vue de cette éventualité, et le docteur, qui était présent comme témoin à l'acte testamentaire, me dit plus tard :

« Je vous assure, mon cher, que vous avez un bonheur immérité. »

La bonne vieille dame nous avait institués, Emma et moi, ses héritiers, à deux conditions : la première, que les fonds de la maison Stieglitz et Cie d'Amsterdam resteraient la propriété du cousin qu'elle avait dans cette ville ; la seconde, que nous n'entrerions en possession du reste de sa fortune que lorsque j'aurais réussi, par mon travail et ma sage conduite, à élever à un certain degré de prospérité la fabrique qu'elle me laissait. On ne m'imputa pas certains malheurs dont je n'étais point cause ; mais notre fabrique se trouvait déjà si bien dotée par suite de la vente du magasin, que l'on peut s'expliquer par là comment elle devint en quelques années l'une des meilleures et des plus brillantes du pays.

Je partis bientôt pour ma nouvelle destination. C'était par une froide et claire soirée d'hiver. Après avoir pris congé, non sans un pénible serrement de cœur, et de ma seconde mère et d'Emma, je me dirigeai, en compagnie du docteur, vers l'hôtel de la poste, chargé, cela va sans dire, par Sibylle, de compliments sans nombre pour tous les membres de la famille que je devais successivement visiter. Le jeune Block ne se laissa ravir par personne le droit de porter mon sac de nuit, et bientôt je me retrouvai dans cette même cour où j'avais passé quelques heures ce certain soir dont j'ai parlé plus haut. Je partis par cette même malle qu'avait prise alors ce gros vieux monsieur si poli à la casquette grise. Le docteur me confia une petite somme en me priant de la faire servir à solder quelques vieilles dettes criardes qu'il avait laissées à B.

« N'oubliez pas, me dit-il en riant, d'aller voir mon ancienne hôtesse, et assurez-vous par vos yeux si les

fameuses fresques de la chambre que vous savez existent encore. A propos, saluez de ma part Mlle Barbara, actuellement Mme Philippe, et si, par aventure, mon squelette était encore en sa possession, achetez-le-lui à tout prix. Maintenant, bon voyage, mon camarade, et au plaisir de vous revoir. »

La voiture partit au grand trot et, au point du jour, je n'étais plus qu'à une petite heure du moulin. Je me retrouvai presque à la même heure qu'autrefois près de la vieille croix de pierre; mais cette fois la perspective qui s'ouvrait devant moi sur le vallon était aussi claire et aussi sereine que celle de mon avenir. Pas le moindre brouillard dans l'air, et partout, sur la terre, une neige épaisse et brillante, ce manteau de fête de l'hiver. Les arbres et les buissons, dépouillés de feuilles, me permettaient de voir distinctement le riant moulin du cousin Christophe. De la cheminée rustique s'échappait une colonne de fumée bleuâtre, qui se dorait en montant aux premiers rayons du soleil levant; l'eau se précipitait en bouillonnant sur le bâtardeau, la roue du moulin tournait rapidement d'un air joyeux, comme si elle eût voulu se réchauffer, brisant dans sa course les mille petits glaçons qui s'étaient formés tout autour d'elle pendant la nuit, et les faisant tourbillonner dans l'air pur en une infinité de brillantes étincelles.

A peine eus-je atteint la haie qui servait de clôture à la cour, que je fus aperçu du vieux meunier, qui était en train d'atteler le gros cheval à son traîneau. Tout le monde était sur pied, et chacun se réjouit de me revoir. Je dus donner à la meunière force nouvelles de sa chère Sibylle, ce que je fis à sa grande satisfaction. Élisabeth n'était pas encore mariée; Gaspard, en revanche, s'était accru de deux gros garçons; quant au bon Franz, je ne pus malheureusement pas le voir, il était aux champs. Au bout d'une heure, je repartis en compagnie du père Christophe et sur son traîneau; nous filâmes comme une flèche sur la neige unie, du côté de la ville de B. Je repassai devant tous les endroits où je m'étais reposé avec le

docteur Burbus, lors de mon précédent voyage ; nous nous arrêtâmes notamment une demi-heure à l'auberge où il avait si bien nargué la gendarmerie. Quelques heures après, nous atteignions la ville et, à la nuit tombante, j'entrais dans la chambre de ma grand'mère.

La joie de la bonne vieille ne saurait se décrire. En me voyant si bien vêtu, elle planta sur son nez les fameuses lunettes de feu le général français, et, après m'avoir considéré de haut en bas et dans tous les sens fort à son aise, elle m'admit à l'insigne honneur de prendre *une* prise dans la précieuse tabatière d'argent qu'elle tenait de la défunte comtesse.

Nous causâmes de ceci et de cela fort longuement. J'appris entre autres choses que la ménagère de mon tuteur était morte depuis quelques jours, et que sa fille aînée allait se marier très-prochainement. On ne me laissa pas non plus ignorer que le vieux chat de ma grand'mère était également passé de vie à trépas, ainsi que le cordonnier de l'arrière-corps de logis de la maison ; enfin, que la veuve de ce dernier continuait son commerce.

Des plaintes et des sanglots m'annoncèrent bientôt l'arrivée de la bonne Gertrude.

« Où est l'enfant? disait-elle ; où est l'enfant? »

Et quand je fus allé à sa rencontre et que je lui eus serré la main, un ruisseau de larmes inonda ses vieilles joues ridées. Je dus alors lui raconter de point en point toutes mes aventures, ce qui nous mena fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, j'allumai un cigare et j'allai revoir avec un singulier mélange de sentiments les divers lieux où j'avais autrefois passé tant d'heures de joie et de tristesse. J'entrai d'abord à l'église, où j'avais vu pour la première fois ma chère Emma, puis je pénétrai, le cœur palpitant, dans la rue où s'élevait la fameuse maison Reiszmehl.

L'ancienne hôtesse du docteur se montra fort satisfaite des deux thalers que je lui payai en son nom ; quant à la chambre qu'il avait habitée, je ne pus pas la voir, mais je sus qu'elle était maintenant blanchie et fraîchement

décorée. Je restai un moment planté au bout de la ruelle entre les deux maisons, occupé à regarder les deux fenêtres que nous avions dans le temps, Burbus et moi, unies l'une à l'autre au moyen d'un hardi pont-volant. Cette ruelle offrait encore, à vrai dire, le même aspect de saleté misérable : en bas, sur le pavé, d'énormes tas d'ordures; en haut, par le travers des croisées, de vieilles cordes à étendre le linge.

Il me semblait que ma fuite de la maison Reiszmehl ne datait que de la veille. Le réverbère était toujours là, mais une épaisse couche de neige en chargeait en ce moment le couvercle. Quant à la maison Reiszmehl, elle n'avait subi presque aucun changement appréciable; au dessus de la porte d'entrée se balançaient de ci de là, comme par le passé, des morceaux de morue sèche; devant la boutique se dressait une longue rangée de tonneaux de farine et de beurre; et tout auprès, le vieux guerrier de pierre continuait à faire sentinelle, avec un énorme glaçon suspendu au bout de son long nez.

J'entrai dans la boutique. Sur le fauteuil de feu M. Reiszmehl trônait majestueusement Philippe, son honorable successeur. C'était bien toujours le même piteux personnage d'autrefois; seulement sa figure s'était embellie d'une paire de lunettes. Il ne me reconnut pas, et, comme je lui demandais des cigares, il saisit cette occasion pour me vanter d'un air fort affairé une grande variété de tabacs. Quand je me nommai, il releva ses lunettes et un mélancolique sourire erra sur ses lèvres; du reste, il se montra assez peu sensible au plaisir de me revoir, me dit que sa femme était absente, et je pris bientôt congé de lui.

Lorsque j'eus mis encore derrière moi toute cette partie de mon passé, je fis mes adieux à ma bonne grand'mère ainsi qu'à ma tante et à Gertrude, puis, à midi sonnant, je montai dans le coupé de la malle-poste. Les quatre vigoureux chevaux partirent d'un trot joyeux, et je pris ainsi pour quelque temps congé de ma terre natale, comme je le prends aussi de vous, ami lecteur.

Toutefois, pour peu que le récit de mes petites aventures vous ait intéressé et que vous désiriez savoir si mon voyage dans le midi de la France eut un heureux dénoûment, je vous dirai en confidence qu'en ce moment même.... c'est le soir, la grande lampe est allumée, et le feu pétille dans la cheminée.... Emma, devenue ma femme, entre dans mon cabinet et me somme de terminer enfin cette longue histoire que je me suis amusé à écrire à mes heures de liberté. Je la termine donc ici même, sans ajouter un mot de plus.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitres.		Pages.
I.	La vocation	1
II.	M. Reiszmehl	12
III.	Philippe	21
IV.	Un voisin	28
V.	Le bureau	36
VI.	Le docteur Burbus	43
VII.	Tristesse	50
VIII.	L'élixir antispasmodique	55
IX.	Vengeance	60
X.	Conseil de famille	70
XI.	Le tribunal secret	74
XII.	Fanny à la lanterne	81
XIII.	Remords de conscience	86
XIV.	Retour au foyer	99
XV.	Le numéro quatre	103
XVI.	Maladie	117
XVII.	Fiançailles	125
XVIII.	Guérison	135
XIX.	Petites aventures de voyage	142
XX.	Le moulin	153
XXI.	Mes occupations au moulin	158
XXII.	Mes plaisirs au moulin	162
XXIII.	Adieu, docteur Burbus !	173
XXIV.	Fin de l'idylle	183
XXV.	Mon cousin le professeur	189
XXVI.	Nouveau début	197
XXVII.	Le magasin de nouveautés	206
XXVIII.	M. et Mme Stieglitz	213
XXIX.	M. Specht	222
XXX.	L'idole de mon âme	234
XXXI.	L'assemblée de prière	243

Chapitres.		Pages.
XXXII.	Une étoile dans la nuit sombre	252
XXXIII.	Repose en paix!	264
XXXIV.	Le bureau de pesage	274
XXXV.	Amis et ennemis	289
XXXVI.	Emma	296
XXXVII.	L'âge des folies	308
XXXVIII.	Le dernier souper	326
XXXIX.	Audience et rendez-vous	337
XL.	Dernière audience	354

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

